

PROMENADE

EN AMÉRIQUE

LIBRAIRIES MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un beau vol. in-8°

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

Deux beaux vol. in-8°

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

2e ÉDITION

Quatre beaux vol. in-8°

Avec des plans topographiques de Rome à diverses époques

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE LITTÉRATURE

Deux beaux vol. in-8°

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE

Un beau vol. in-8°

Lagny. — Imp. de A. Varigault.

S, LIBRAIRES ÉDITEURS

TEUR

IQUES
in-8°

N A ROME
in-8°

INE A ROME
. in-8°
ome à diverses époques

ES
T DE LITTÉRATURE
in-8°

ET EN NUBIE
in-8°

ARIGAULT.

PROMENADE

EN

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

PAR

J.-J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

Collec

P
le p
que
mus
une
plai
de b
de c
cour
mœu

PROMENADE

EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

Collection d'oiseaux. — Wilson et Audubon. — Collection de crânes. — La Monnaie de Philadelphie. — Un manufacturier américain.

Philadelphie passe pour une des villes où il y a le plus de culture scientifique et littéraire, et ce que j'ai vu me porte à le croire. Elle possède un musée d'histoire naturelle remarquable surtout par une belle collection d'oiseaux. Science à part, un plaisir dont je ne me lasse point, c'est de regarder de beaux oiseaux, et je comprends l'enthousiasme de deux ornithologistes qui passèrent leur vie à courir les forêts de l'Amérique pour y étudier les mœurs des oiseaux dont ils ont publié les figures

dans deux ouvrages bien connus et appréciés des naturalistes; ces deux hommes sont Wilson et Audubon. Wilson, Écossais de naissance, ami de Burns, et qui avait lui-même essayé de la poésie dans sa jeunesse, arriva sans le sou en Amérique. En traversant les forêts de la Delaware, la vue d'un bel oiseau du pays, le pic à tête rouge, le remplit d'une admiration qui décida de toute sa carrière. Tour à tour colporteur et maître d'école, il entreprit de dessiner, et ne réussit que pour les oiseaux : il avait la vocation de l'ornithologie. Sans autre appui qu'une volonté forte, il conçut le projet de colliger et de dessiner tous les oiseaux de l'Amérique du Nord, et il se mit à l'œuvre, seul de sa personne, menant au milieu des forêts, parmi les Indiens, la vie d'un coureur des bois et presque d'un sauvage. Là il était heureux, observant les habitudes des oiseaux et jouissant avec enthousiasme de la solitude; il souffrait, au contraire, dans les villes, « forcé, disait-il, d'oublier les harmonies des bois pour le fracas incessant des cités, et entouré de livres moisis. » Le seul livre dans lequel il étudiait avec plaisir était le livre de la nature. Dans ses courses errantes, il avait un double but : « Je vais, écrivait-il, à la chasse des oiseaux et des souscripteurs. » Les seconds étaient plus difficiles à saisir

que les premiers; mais rien ne rebutait Wilson; sa correspondance, remplie de feu et d'imagination, le montre tantôt au nord, dans les forêts du New-Hampshire, où il est pris pour un espion canadien; tantôt à l'ouest, descendant l'Ohio seul dans un petit bateau, et ravi, dit-il, de sentir son cœur se dilater en présence des spectacles nouveaux qui l'entouraient; puis s'en allant à la Nouvelle-Orléans, à travers un pays alors désert, où il fit cinquante lieues sans trouver un endroit habité. Wilson mourut en 1813, après avoir, en surmontant tous les obstacles, publié le septième volume de son ornithologie, à quarante-sept ans.

Wilson aimait et sentait véritablement la nature; il éprouvait, en présence de la création, ces transports que ne connaissent pas toujours les savants de cabinet. Je lis dans une de ses lettres : « Depuis que j'ai essayé de reproduire les merveilles de la nature, je vois une beauté dans chaque plante, fleur, oiseau, que je considère. Je trouve que mes idées sur la cause première et incompréhensible s'élèvent à mesure que j'examine plus minutieusement ses œuvres. Je souris quelquefois en pensant que, tandis que d'autres sont enfoncés dans des plans de spéculation et de fortune, sont occupés à acheter des plantations ou à bâtir des villes, j'ob-

serve avec ravissement le plumage d'une alouette, ou contemple de l'air d'un amoureux au désespoir le profil d'un hibou. » L'étude ne le rendait pas cruel. « Un de mes écoliers, ajoute-t-il, prit l'autre jour une souris, et aussitôt m'amena sa prisonnière; le soir même, je me mis à la dessiner; pendant ce temps, les battements de son petit cœur montraient qu'elle était dans la plus extrême agonie de la peur. J'avais envie de la tuer pour la placer entre les pattes d'un hibou empaillé; mais, ayant versé, par hasard, quelques gouttes d'eau près de l'endroit où elle était attachée, elle se mit à lapper cette eau avec tant d'avidité et à tourner vers moi un tel regard de terreur suppliante, qu'il triompha entièrement de ma résolution; je la détachai aussitôt et lui rendis la liberté. » L'oncle Toby n'eût pas fait mieux, s'il lui avait pris fantaisie d'être naturaliste.

Audubon était Américain de naissance, et sa vie, assez semblable à celle de Wilson, offre de même un remarquable exemple de ce que peut une volonté persévérante unie à une passion indomptable. Cette passion fut la même chez tous deux : l'un et l'autre dévouèrent leur vie à étudier au fond des bois les mœurs des oiseaux, à en reproduire les formes variées. Chez Audubon, les descriptions sont entre-

mêlées des détails les plus intéressants sur les habitudes des oiseaux américains. On voit qu'il a vécu avec eux dans leurs solitudes; il entremêle même ses descriptions de quelques souvenirs personnels, de quelques esquisses de la prairie, des rives de l'Ohio, du Niagara. Ce qui fait de sa publication une œuvre à part, c'est que les planches coloriées représentent les objets avec leurs dimensions vraies. Pour la première fois, dans un atlas zoologique, un oiseau comme l'aigle ou le dindon a été figuré de grandeur naturelle. Les planches d'Audubon montrent, à côté de chaque oiseau, la fleur ou le rameau près desquels il se plaît à vivre; l'attitude est choisie parmi celles qui le caractérisent le mieux. Ce magnifique ouvrage, qu'un Américain a conçu et terminé, a été publié en Écosse avec l'aide d'un artiste anglais.

Dans une sorte de préface, Audubon a raconté comment s'était développé en lui le goût de l'ornithologie d'après nature. Dès son enfance, il ne se plaisait que dans les bois. Le spectacle des êtres gracieux qui les animent le remplissait dès lors d'une ineffable joie. Il passait, dit-il, des heures pleines d'un calme ravissement à contempler des œufs logés dans la mousse; puis il désira posséder ces objets de son amour. La mort des oiseaux qu'il

avait rassemblés désolait son jeune cœur. L'idée lui vint d'en reproduire les images; mais pendant bien longtemps ses efforts furent infructueux, et chaque année il brûlait une centaine d'ébauches à l'anniversaire de sa naissance. Il vint en France, entra dans l'atelier de David, où il ne dut pas trouver ce sentiment naïf de la nature qu'il cherchait, mais qu'il ne s'applaudit pas moins d'avoir fréquenté. Il retourna dans ses forêts, y vécut; puis, sa passion pour les oiseaux ne l'ayant pas empêché d'en ressentir une autre, il en sortit pour se marier, et pendant vingt ans mena une vie agitée, contrariée, entreprenant divers négoces, et ne réussissant dans aucun, parce que son âme était ailleurs. Enfin, il n'y put tenir. Blâmé par ses amis, il quitta tout pour reprendre sa vie errante à travers les bois, au bord des lacs, sur les rivages de l'Atlantique; il allait sans but encore, ne voulant que rassasier ses yeux du spectacle de la nature, et surtout de la création ailée; un jour, dans les forêts vierges du Haut-Hudson, la pensée lui vint de publier le résultat de tant d'observations faites pour son propre plaisir, et une représentation plus complète, plus semblable à la nature, des êtres qu'il aimait. Il rencontra moins de difficultés que Wilson. L'Américain fut plus libéralement aidé en Écosse que

l'Écossais ne l'avait été en Amérique; mais, avant de mener à fin son entreprise, il avait eu aussi ses mauvais moments, quand, par exemple, il trouva dans une caisse, où il avait laissé mille dessins, deux rats de Norvége établis avec leur famille au milieu des lambeaux souillés de son œuvre. Il en pensa devenir fou. Audubon, Français d'origine, est mort il y a seulement quelques années.

On voit au musée de Philadelphie la collection de crânes formée par M. Morton, l'auteur de la *Cranologie américaine*. M. Morton avait pris la race américaine pour but particulier de ses recherches; mais le besoin de comparer la configuration des populations du nouveau continent à celle des autres peuples le conduisit à former une collection très-remarquable, qui, après sa mort, a été momentanément déposée au musée de Philadelphie. M. Morton, de regrettable mémoire, est un de ceux qui ont montré qu'il fallait chercher dans une déformation artificielle l'origine de certaines formes de la tête, monstrueusement aplatie chez diverses tribus américaines, et chez d'autres démesurément élargie pour la faire ressembler à la lune, pratiques, du reste, qui ne sont pas étrangères à la France, et dont les résultats ont été étudiés sur des têtes d'aliénés. Quant à la question de race et d'o-

rigine, M. Morton est arrivé à cette conclusion, que le nouveau continent tout entier a été peuplé par une race qui n'a point de rapport essentiel avec la race mongole, et en conséquence ne semble pas venue de l'Asie. Pour moi, qui ai aussi ma passion comme Wilson et Audubon, ce qui attirait particulièrement mon attention, c'étaient les crânes égyptiens, qui forment une partie importante de la collection de M. Morton, et auxquels il a consacré un ouvrage spécial. Il reconnaît dans la race égyptienne un type particulier, et a distingué dans ce type égyptien deux variétés, dont l'une est caractérisée par un front bas et étroit, et l'autre présente les principaux traits de la race caucasienne. Des populations noires se sont-elles mêlées à la population égyptienne? La chose n'est peut-être pas impossible. La femme d'Aménophis Ier est de couleur noire sur les monuments; des unions semblables ont pu être formées par des particuliers, surtout à l'époque où l'invasion des pasteurs, entrés en Égypte par le nord, fit refluer vers le sud la population indigène. A ce mélange tiendrait l'aplatissement du front, si frappant dans certaines têtes de la collection. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les crânes provenant de Thèbes m'ont paru beaucoup plus semblables aux crânes nubiens que ceux de Mem-

phis. La configuration des populations noires situées au sud de l'Égypte a-t-elle influé sur celle des habitants de l'Égypte supérieure? C'est ce qui m'a semblé résulter de l'inspection des crânes rassemblés par M. Morton. Si le fait était avéré, on conçoit qu'il faudrait en tenir compte dans l'histoire des origines de l'Égypte. Pardon pour ces digressions égyptiennes, qui n'intéressent pas autant mon lecteur que moi-même; je n'ajouterai rien sur les crânes de momies, et je reprends avec lui notre promenade dans Philadelphie.

Rentrons en Amérique en visitant la Monnaie de cette ville. La Monnaie de Philadelphie présente en ce moment un spectacle extraordinaire, grâce à l'or de la Californie, qui vient s'y transformer en pièces de 5 dollars; l'or à la lettre ruisselle et coule ici comme de l'eau. Les pièces d'or sont versées dans des corbeilles, comme on verse ailleurs les denrées les plus communes. On a été, dans ces derniers jours, obligé de doubler le travail, et on a frappé, me dit-on, dans l'établissement des pièces pour une valeur de 500,000 dollars (2 millions et demi) en quelques jours. Comme j'exprime des inquiétudes sur la sûreté des mains par lesquelles passent tant de richesses, on me fait cette réponse : « Si l'on ne nous prend que quelques pièces d'or,

peu importe, mais cela n'arrive guère; celui qui se laisse aller à en dérober en petit nombre sera entraîné à des larcins plus considérables, et alors sera infailliblement découvert. » En effet, il est en général plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

Philadelphie est célèbre par ses manufactures, elle renferme la population manufacturière la plus considérable des États-Unis. J'ai eu la bonne fortune de voir un établissement très-intéressant, la fabrique de blanc de plomb de M. Wetherel : le carbonate est préparé sous l'eau, de manière à ne pas nuire à la santé des ouvriers. M. Wetherel fait trois tonnes de blanc de plomb par jour et gagne par an 10,000 dollars (50,000 francs). Il a gagné jusqu'à 50,000 dollars (250,000 francs), mais la concurrence de New-York a réduit ses bénéfices. M. Wetherel produit aussi de l'acide chlorhydrique, du bleu de Prusse, de la morphine, du camphre raffiné et beaucoup d'autres choses : encore un exemple de cette variété d'occupations et d'industries si fréquente aux États-Unis. Outre l'intérêt technique, il y en avait un plus grand pour moi dans les détails caractéristiques que m'offraient cette manufacture américaine et ce manufacturier américain. Ainsi un des ouvriers lisait pendant que

le four s'échauffait, comme j'avais vu naguère le batelier de Westpoint, en attendant l'heure du départ, lire un roman de Walter Scott. Le lecteur ne s'est nullement dérangé quand le patron a passé près de lui. Pour M. Wetherel, c'est le type de l'activité scientifique dans un industriel. Après m'avoir tout expliqué avec beaucoup d'empressement et de vivacité, il m'a conduit dans son laboratoire, me disant : « C'est ici que je suis heureux, j'essaye ceci ou cela. Puis on porte tout au magasin pour le vendre, et le reste ne me regarde plus. » Il était impossible, en l'entendant parler, de douter de sa sincérité. Évidemment le plaisir de la recherche l'emporte chez lui sur l'ardeur du gain. M. Wetherel m'a mené voir le gazomètre de Philadelphie, qui est très-beau, et celui qu'on construit en ce moment, qui, dit-on, sera le plus grand gazomètre du monde; puis nous sommes allés visiter les *waterworks*, c'est-à-dire les appareils établis sur les bords de la Schuylkill, pour amener de l'eau à Philadelphie par un ensemble de pompes auxquelles on va joindre une turbine de la force de 40 chevaux, qui a coûté 50,000 francs, et qui augmentera le rendement de l'eau de 4 millions de gallons. Nous sommes entrés, pour nous chauffer, chez un employé qui est Gallois. A ce sujet, M. Wethe-

rel m'a dit qu'il y avait à Philadelphie une société de secours pour les Gallois; elle a un fonds de 10 à 12,000 dollars (50 à 60,000 francs), et prête les intérêts de cette somme aux Gallois nécessiteux. L'argent prêté a toujours été rendu fidèlement. Ce sang breton est bon. M. Wetherel, qui lui-même est Gallois d'origine, offrait un jour du bois à une pauvre femme, qui lui répondit fièrement : « Je puis acheter mon bois. — Vous êtes Galloise, » lui dit-il; et c'était vrai. Il racontait un jour cette anecdote dans un dîner : un gentleman s'écria : « C'était ma mère. »

Ce dernier trait peint bien la société des États-Unis. On aime à voir cette facilité qu'a chacun de s'élever sans rougir de son origine et en réclamant au contraire l'honneur d'un bon sentiment dans une mère pauvre. On aime aussi à retrouver dans ce pays, au milieu de l'uniformité extérieure des mœurs générales, ces nationalités qui se conservent, perpétuées par un lien de bienfaisance et de charité. C'est ainsi qu'à New-York chaque race a établi une société destinée à venir au secours de ses membres, sous le patronage du saint national, saint George pour les Anglais, saint André pour les Écossais, saint David pour les Gallois, et, pour les Hollandais, saint Nicolas. Une fois par an, les mem-

bres de ces sociétés se réunissent et dînent ensemble : dans celle des Hollandais, on donne à chacun des assistants deux pipes et un pot de grès hollandais plein de tabac, et l'on prononce des discours gais. Gaieté innocente et bienfaisante : c'est comme nos bals de société qui font murmurer quelques esprits austères; pour moi, je n'ai jamais trouvé que le bien ne fût pas le bien parce qu'on le fait en s'amusant.

CHAPITRE II

Un sermon terrible. — Pénitencier. — Écoles. — Collége Girard. — Jenny Lind. — Baltimore.

A Philadelphie, il y a encore assez bon nombre de Suédois. Ce sont les plus anciens habitants de l'État, où ils existaient déjà avant que Penn lui eût donné son nom. Ils ont leurs ministres, qui doivent être luthériens, car le luthéranisme a toujours régné sans partage en Suède; mais ils ne prêchent plus en suédois. Toutes les langues étrangères

finissent par disparaître avec le temps devant la langue anglaise aux États-Unis, comme toutes les individualités nationales se fondent dans la nationalité anglo-saxonne.

C'est dans la ville née sous l'influence de la tolérance sans bornes de Penn et de la secte des *amis* que je devais entendre le sermon le plus intolérant auquel j'aie encore assisté en Amérique. Du reste, je dois dire que c'est aussi le plus éloquent.

La thèse de l'orateur était celle-ci : la sincérité de la croyance n'est point une excuse pour l'erreur. « La croyance sincère, a-t-il dit, peut être criminelle, car elle peut produire des actes criminels, et on juge l'arbre par son fruit. De plus, la croyance résulte du caractère moral et en reçoit l'empreinte. Dis-moi ce que tu crois, et je te dirai ce que tu es. Celui qui se trompe honnêtement est coupable, car, en faussant les preuves de la vérité, il mutile les témoins. Or c'est un crime de mutiler les témoins. Les inquisiteurs étaient-ils innocents quand ils torturaient et mutilaient les témoins? Quoi ! le géologue est innocent quand il évoque ses monstres antédiluviens contre la vérité ! Quoi ! il est innocent celui qui mutile la Bible, et, en la mutilant et la torturant, la fait mentir ! Quoi ! les philosophes français du dix-huitième siècle étaient innocents ! Na-

poléon avait-il raison quand il opprimait la liberté sous prétexte d'étouffer la révolution? Et le pauvre Shelley, qui, dans une nuit orageuse, s'écriait : « Non, il n'y a pas de Dieu; » pensez-vous qu'il soit avec les élus? Newport croyait qu'il n'y a pas d'enfer; cela suffisait-il pour détruire l'enfer? Celui qui tombe dans la cataracte l'évite-t-il parce qu'il ferme les yeux en se laissant choir au fond de l'abîme? Le pilote au milieu des écueils durant la nuit tout entière se penche sur sa carte et veille au gouvernail pour éviter ces écueils : lui suffira-t-il, pour échapper au naufrage, de croire qu'il est dans la bonne direction[1]? Faites comme lui, cherchez votre route, assurez-vous que ce qui vous semble la vérité est la vérité, et non une apparence d'elle-même. » Le prédicateur a terminé par un morceau d'un effet vraiment formidable : « On croit que la route de l'enfer est sombre, qu'en approchant on doit voir des reflets livides, entendre des voix sinistres; non, mes auditeurs; cette route est charmante, elle est éclairée de la plus douce lumière : on croit entendre les chœurs des anges... on va, on va toujours... on arrive... Ces chœurs des anges,

[1] Cela suffirait au moins pour le faire acquitter devant un tribunal humain.

c'était le cri des démons, cette clarté si douce, c'était la lueur de l'enfer! »

Rhétorique brillante et sombre, pathétique et féroce, qui charmera les intolérants de toutes les communions, et chacun prononcera avec transport cet anathème sur toutes les autres. Seulement, la bonne foi ne suffisant pas pour éviter la damnation, il serait utile de savoir dans quelle variété du protestantisme se trouve l'Église hors de laquelle, suivant mon prédicateur, il n'y a point de salut; malheureusement je ne me rappelle pas à quelle secte appartient la vérité du ministre de Philadelphie.

La plus grande curiosité de Philadelphie est le célèbre pénitencier de Cherry-Hill, dans lequel a été essayé plus en grand que partout ailleurs le système cellulaire appelé philadelphien, et qui est constitué par l'isolement continu avec le travail.

On s'est beaucoup passionné sur la question pénitencière en Europe, et encore plus en Amérique. Le système d'Auburn, ou du travail en commun et en silence avec séparation seulement durant la nuit, a eu ses avocats ardents qui se sont élevés violemment contre le système philadelphien, comme barbare, propre à causer la folie ou la mort. A ces attaques, les défenseurs du système de Philadelphie répondaient par une glorification sans bornes de

leur idole, et les attaques de la société de Boston étaient traitées par eux très-vertement. Ils déclaraient cette société éminemment respectable[1], mais ils affirmaient en même temps que c'était une réunion de fanatiques dont les rapports sur le système pensylvanien n'étaient que d'*illicites et préméditées perversions de la vérité*. Les deux méthodes ont encore des partisans; cependant les plus éminents publicistes qui se soient occupés de ces matières, à leur tête je place M. de Tocqueville et M. de Beaumont, tout bien considéré, préfèrent le système rigoureux de Philadelphie. C'est aussi l'opinion de M. Lieber, de M. Moreau-Christophe, du roi de Suède, Oscar Ier, dans son traité des *Peines et des Prisons*. D'autre part, les adversaires ne manquent pas, et M. Dickens a fait de la misère morale des détenus de Cherry-Hill une peinture fort vive, mais qu'on dit très-chargée. Je suis curieux de savoir quelle sera mon impression sur un point si débattu. Je m'achemine donc vers le pénitencier, muni d'une lettre de recommandation pour le directeur. Elle m'est donnée par deux négociants qui sont au nombre des administrateurs de l'établissement. J'apprends que ces messieurs vont tous

[1] *Documents officiels sur le Pénitencier de l'Est à Philadelphie*, traduits par M. Moreau-Christophe, 1844, p. 33.

les dimanches adresser des exhortations religieuses aux condamnés.

Quand on arrive par un temps froid sur le triste plateau de Cherry-Hill, qu'on se trouve en face de cette vaste enceinte de murailles grises surmontée de tours crénelées comme un donjon du moyen âge, et quand on songe que plusieurs centaines d'êtres humains sont là enfermés, chacun dans une cellule, sans voir jamais la figure d'aucun de ses compagnons de captivité, presque toujours seul en face de la pensée de son isolement, on ne peut se défendre d'un grand serrement de cœur. On entre, et l'on se trouve bientôt dans une chambre placée au centre d'un bâtiment en forme de croix, dont les quatre corridors, parfaitement semblables et bordés de deux étages de cellules, se prolongent immenses et vides; on entend le travail des métiers, le retentissement des marteaux; on a l'idée d'une caserne, d'une manufacture et d'un cloître. Tandis que j'attends le directeur, un quaker, avec son large chapeau, circule dans les corridors, entrant tantôt dans une cellule, tantôt dans une autre, l'air froid et affairé comme un homme qui fait une ronde de surveillance; mais respect à cet homme, il fait une ronde volontaire de charité.

Le directeur (*warden*) m'a promené pendant

plusieurs heures dans les diverses parties de la prison. Tout ce qui tient à la tenue de l'établissement, à la nourriture des prisonniers, respire l'ordre et la régularité. Mon guide me semble un homme d'un grand sens et d'une grande modération d'esprit. Il est partisan du système en vigueur dans le pénitencier, il n'en est point engoué. Je l'interroge d'abord sur le temps qu'on passe ordinairement dans la prison. Ce temps est au moins d'un an. Je suis porté à croire, comme je l'ai vu dans les rapports officiels, qu'il faut, pour que le traitement moral auquel la solitude soumet les prisonniers porte des fruits, qu'il ait une certaine durée. D'autre part, une trop grande prolongation de la peine serait terrible. On n'est jamais au pénitencier moins d'une année; le maximum de la condamnation est douze ans; mais ce maximum ne s'applique guère. Selon mon interlocuteur, la peine ne devrait guère dépasser quatre ans. Pour sept prisonniers sur dix, la condamnation à douze ans serait pire que la mort. Le *warden* croit le système pensylvanien salutaire en lui-même, mais il n'en exagère point les avantages. Il admet qu'il peut régénérer le coupable, sans prétendre qu'il le régénère toujours. Ce châtiment a un inconvénient que plusieurs autres partagent avec lui, mais peut-

être à un moindre degré : c'est l'inégalité de la peine pour les différents individus auxquels elle est imposée. Il y en a quelques-uns, c'est le petit nombre, qui prennent complétement leur parti de la solitude. L'un d'eux, par exemple, a si bien distribué l'emploi de ses heures, qu'il trouve toujours la journée trop courte; mais il en est pour qui la solitude est intolérable. Cela dépend entièrement du caractère, et ce ne sont pas toujours les plus mauvais qui souffrent davantage. Dans un rapport sur cette prison, on cite l'exemple de deux détestables sujets qui trouvaient ce genre de vie assez de leur goût. Il faut pourtant reconnaître qu'en général il inspire aux mauvais drôles une terreur salutaire qui les porte à aller exercer leur profession dans les lieux où ils n'en sont point menacés. Les femmes, en général, se résignent plus facilement que les hommes. Ce genre de vie sédentaire est moins différent de leurs habitudes, et quoi qu'aient pu dire les mauvais plaisants, le silence paraît leur coûter moins qu'aux prisonniers du sexe masculin.

Les cellules sont propres, bien tenues, bien chauffées, assez grandes, puisqu'il y a place pour un métier. Chaque prisonnier a un petit jardin. Cela ressemble assez aux cellules des chartreux, qui

ont aussi un jardin et un métier, et qui sont, de même que les prisonniers de Cherry-Hill, condamnés, il est vrai par un acte de leur volonté, au silence et même à un silence beaucoup plus rigoureux; car les prisonniers ont tous les jours de dix à quinze minutes de conversation, soit avec les gardiens, soit avec le directeur, soit avec les personnes charitables qui viennent les visiter, soit avec les curieux qui passent. Le système de l'isolement absolu, tel qu'on l'avait essayé d'abord dans la prison de Pittsburg, est maintenant abandonné. Il a été démontré intolérable et funeste. Les détenus peuvent lire tous les soirs après le thé; le jour, ils travaillent. Il y a dans l'établissement une bibliothèque : le bibliothécaire est un prisonnier condamné pour faux. Il était occupé à faire le catalogue, qui m'a paru exécuté avec soin. Enfin les habitants du pénitencier de Philadelphie ont la permission de chanter, de siffler en travaillant et de fumer, ce que ne font point les chartreux. Ils déjeunent à sept heures avec du thé, qui deux fois par semaine est remplacé par le café. On donnait du café tous les jours; mais il a été reconnu que ce breuvage excitait trop. Le dîner est à midi. Cinq fois par semaine on donne aux prisonniers du bœuf, deux fois du mouton, et le pain est à discrétion. Le

soir, ils prennent encore du thé. Cet ordinaire est sain et suffisant. Ils ne sont jamais frappés : les punitions sont la diminution de nourriture, l'emprisonnement dans les ténèbres et les douches (*shower baths*), châtiment sans danger et qui les trouble beaucoup. Ils sont conduits au bain tous les quinze jours. Dans cette circonstance, comme quand ils entrent dans l'établissement ou quand ils changent de cellules, on leur met un voile sur la tête, de sorte qu'ils ne voient personne et ne sont vus par personne. Ils sortent de la prison sans connaître le visage d'aucun de leurs compagnons de captivité et sans pouvoir être reconnus par eux.

Je suis entré dans plusieurs cellules, principalement dans celles où se trouvaient des Allemands, qui ont assez rarement l'occasion de converser dans leur langue. Pour ceux qui ne savent pas l'anglais, cette ignorance est une grande aggravation de leur peine. Plusieurs ont appris l'anglais dans la prison. J'ai demandé s'il y avait des Français parmi les détenus ; j'ai appris avec un certain plaisir qu'il n'y en avait point. Cela m'a confirmé la vérité de ce que m'avait dit le maire de Philadelphie à l'avantage de cette partie de la population étrangère de la ville. Le premier Allemand que j'ai vu était pâle ; il avait l'air inquiet, le regard fébrile. Il n'était là

que depuis trois mois. Le commencement est toujours dur. Comme le plus grand nombre, il a appris un métier en prison. Un autre, au contraire, approchait du terme de sa peine. Il paraissait assez jovial. Le travail ne lui plaisait point : *Schlecht Arbeit*, disait-il. Je n'imagine pas qu'il fût bien profondément réformé. Cet Allemand a son père et sa mère à Philadelphie. Les parents ne sont admis que rarement auprès des détenus et seulement sur une permission du directeur. Un troisième, et c'est le seul, m'a assuré de son innocence.

Un Américain était là depuis cinq ans et avait encore deux ans à faire pour avoir volé un cheval, ce qui est le délit d'un grand nombre de détenus. Cette condamnation, après ce que le *warden* m'avait dit qu'on ne devrait laisser personne ici plus de quatre ans, m'a paru exorbitante, surtout quand j'ai appris qu'un Irlandais n'était condamné qu'à quatre années de solitude pour homicide. On m'explique cette inégalité qui m'étonne en me disant que l'un a été condamné au maximum et l'autre au minimum de la peine. Je n'en suis pas moins dans l'impossibilité de comprendre comment on est puni deux fois plus pour avoir volé un cheval que pour avoir tué un homme.

Après avoir visité encore quelques cellules, j'ai

suivi mon guide dans toutes les parties de l'établissement. En marchant, je l'interroge sur la question si controversée de la mortalité et de la folie dans le système pénitentiaire de Philadelphie. La mortalité, selon lui, flotte de 2 à 4 pour 100. C'est le chiffre que donnent les rapports officiels[1]. Pour la folie, son témoignage diffère de ces rapports, dont les auteurs me semblent se faire illusion en soutenant que le système n'est point responsable du dérangement mental des prisonniers, lorsqu'il provient de causes que favorise ce système. La folie est beaucoup plus fréquente parmi les noirs. Quand elle se déclare chez les prisonniers, ou quand leur santé décline visiblement, on les associe à d'autres : sage mesure, mais qui montre que la solitude peut être funeste à la raison et à la santé. Un tiers des détenus est composé de gens de couleur, un dixième d'Irlandais et un dixième d'Allemands.

Un problème grave partout et principalement en Amérique, où le côté économique des questions peut moins être négligé qu'ailleurs, c'est le produit du travail des prisonniers. Sur ce point, l'opinion

[1] Le chiffre moyen de la mortalité annuelle déduit des neuf années ci-dessus donne une moyenne générale de 3 pour 100. C'est après tout une mortalité très-faible pour une prison. — *Documents officiels* traduits par M. Moreau-Christophe, p. 54.

d'un ancien directeur, M. Wood, me paraît très-sage. Il n'est pas nécessaire qu'une prison soit une source de revenu pour l'État; mais il est désirable que le travail des détenus indemnise la société de ce qu'ils lui coûtent; et on paraît être arrivé ici à ce résultat, puisque, sinon dans toutes les années, du moins dans plusieurs, le produit du travail a couvert les dépenses. C'est tout ce que l'on doit exiger, et on ne peut affirmer que le système d'Auburn soit meilleur, parce que, dans des circonstances plus favorables au travail, les prisons du nord de l'Angleterre, organisées d'après ce système, rapportent davantage à l'État et sont pour lui la source de véritables bénéfices. Comme le dit très-bien M. Wood, ce n'est pas là une affaire de dollars, c'est une affaire d'humanité. Le danger de faire concurrence par le travail des prisonniers au travail libre est aussi une difficulté dont il est naturel de se préoccuper. En général on évite le plus possible cette concurrence. Ainsi l'on fait fabriquer aux détenus de gros souliers qui vont dans le Sud, et que ne fabriqueraient pas volontiers les cordonniers de Philadelphie. Ceux-ci ont crié cependant, mais ne crient plus.

Nulle part ne se montre mieux l'activité que l'esprit public imprime en Amérique au progrès

des institutions, que dans l'organisation et le développement des écoles publiques. Les législatures des différents États sont sans cesse stimulées à cet égard par le zèle des particuliers. L'intervention des associations privées, si énergique en ce qui concerne les prisons, ne l'est pas moins en ce qui touche aux établissements destinés à l'instruction, surtout à l'instruction élémentaire. J'ai sous les yeux un rapport fait en 1830 à la société pour le progrès des écoles publiques. Il y est dit que « presque partout la loi sur l'éducation est comme une lettre *morte*, que, dans une telle conjoncture, le devoir de la société est de redoubler d'efforts, d'exciter la Pensylvanie à manifester son énergie dans cette noble cause, et à montrer par là le degré de sa culture intellectuelle aussi pleinement qu'elle déploie maintenant ses ressources physiques. La société provoquera, par tous les moyens possibles, une disposition législative qui crée des écoles normales. En attendant, elle déclare qu'elle a déjà fourni un certain nombre d'instituteurs aux différentes parties de l'État, qu'elle a organisé des écoles dans des régions reculées qui en manquaient. » On voit quelle est la double action de ces sociétés particulières : instances auprès de la législature en agitant l'opinion publique, action directe en

trouvant des instituteurs et en fondant des écoles. Faire et faire faire, telle pourrait être la devise de ces innombrables associations[1] qui couvrent l'Amérique, et qui appellent l'attention publique sur les institutions destinées à pourvoir aux besoins religieux, moraux, intellectuels du peuple, sur l'état des prisons, des hospices, des écoles. Elles agissent sur le gouvernement par la force de l'opinion, interviennent elles-mêmes pour donner l'exemple et montrer la direction à suivre. Ce mouvement, cette agitation, ont amené une rénovation du système des écoles dans la ville de Philadelphie. En 1836, elles ont éprouvé une amélioration radicale en devenant entièrement publiques, en s'ouvrant à toute la communauté, et on a établi une haute école centrale. Depuis cette époque, les progrès ont été considérables. En 1839, il y avait seize écoles, cent quatre-vingt-dix maîtres, et un peu moins de dix-neuf mille élèves. Dans l'année scolaire 1850-1851,

[1] Il semblerait que la France, en commençant sa révolution, était pénétrée d'un esprit différent de l'esprit anglais et américain que ce qui se passa en 89. Des ouvriers ayant demandé à l'Assemblée constituante à former des associations de secours mutuels, le député Chapellier leur répondit au nom de l'Assemblée que c'était à la nation à fournir des travaux aux hommes valides, des secours aux infirmes, et l'instruction aux enfants. Le 14 juin 1791, l'Assemblée nationale, par un décret pris à l'unanimité, défendit toute association ou réunion d'ouvriers. — *Encyclopédie moderne*, t. XXV, p. 302, article de M. Amédée Hennequin.

le nombre des écoles créées à l'aide du fonds public s'est élevé à soixante, le nombre des maîtres à sept cent quatre-vingt-un, et à neuf cent vingt-huit en comptant ceux engagés dans les hautes écoles. Le chiffre des élèves a dépassé quarante-huit mille. La proportion des instituteurs aux élèves était, en 1839, de un à cent; maintenant elle est de un à soixante. On voit qu'ici, comme à New-York, l'instruction s'est accrue dans une plus grande proportion que la population elle-même.

Au lieu de 190,000 dollars, dont au moins un cinquième, dans la première période, était fourni par le trésor de l'État, on a dépensé pour les écoles, dans la seconde, plus de 366,000 dollars provenant surtout des taxes locales (*county taxation*), et dont l'État n'a fourni qu'un onzième[1].

J'ai été curieux de voir ces écoles qu'a créées ainsi le zèle persévérant des citoyens. M. B... m'a conduit dans différentes classes, et a interrogé devant moi les petits garçons et les petites filles. Les réponses ne se faisaient pas attendre et partaient presque toujours de plusieurs côtés à la fois. Une vive émulation semblait animer ces enfants, auxquels j'ai trouvé l'air animé sans pétulance, une

[1] *Annual Report of the controllers of the public schools*. Philadelphie, 1851.

grande ardeur et rien du *gamin*. Les petites filles savent les faits principaux de l'histoire des États-Unis, connaissent les noms des hommes politiques importants, M. Clay, M. Webster, et répondent très-pertinemment quand on leur demande : « Quels sont les principaux partis politiques? — Ce sont les whigs et les démocrates. » Ces réponses m'intéressaient beaucoup, mais moins que M. B..., qui est un des directeurs de l'établissement, et qui prenait un tel plaisir à interroger les élèves, que, le temps s'écoulant sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir, je fus obligé de lui demander la permission de me retirer. Je le laissai parfaitement heureux de cette occupation un peu monotone, et j'admirais en m'en allant ce zèle désintéressé et cette ardeur vraiment respectable d'un homme qui oublie ses affaires pour interroger des enfants sur l'histoire et la géographie, comme s'il y avait pour lui d'autre droit de présence et d'autre indemnité que le plaisir d'être utile.

Le système lancastérien, si célèbre chez nous au temps de la Restauration sous le nom d'*enseignement mutuel* et sur le compte duquel on est fort revenu en France, a eu aussi en Amérique une vogue plus grande que celle dont il jouit maintenant. L'usage de cette méthode, encore assez suivie, a cessé

d'être exclusif à Philadelphie et ailleurs. On comprend qu'elle ait dû réussir dans ce pays, où l'on vise en toute chose à la rapidité de l'exécution, à la simplification des moyens, et où les procédés mécaniques sont en faveur un peu pour toute chose, où le daguerréotype, par exemple, est d'un emploi universel, au grand détriment de la peinture de portrait. Un homme éminent, de Witte Clinton, gouverneur de l'État de New-York, disait de la méthode lancastérienne ; « Elle a pour l'éducation les mêmes avantages qu'ont pour les arts utiles les machines qui épargnent le travail. » Il faut prendre garde de ne pas trop épargner le travail aux enfants, de peur que leur intelligence ne s'émousse, et qu'ils ne deviennent eux-mêmes des machines.

Un établissement d'instruction qui ne ressemble à aucun dans le monde est le collége fondé par Étienne Girard[1] pour trois cents enfants mâles blancs et pauvres, avec cette clause étrange que nul prêtre ou ministre d'une secte religieuse n'entrerait jamais dans le collége. Cette disposition est plus singulière encore aux États-Unis qu'elle ne le

[1] M. Girard était Suisse et ne possédait rien quand il vint en Amérique. A quarante ans, il commandait encore son propre *sloop*, sur lequel il faisait le cabotage entre New-York et Philadelphie. En mourant, il a laissé 7 ou 8 millions de dollars, environ 40 millions de francs.

serait partout ailleurs, car dans ce pays presque tous les colléges ont été fondés sous l'influence et par l'entremise d'une secte quelconque. Jefferson, imbu des idées françaises du dix-huitième siècle, avait voulu créer l'université de Virginie en dehors de toute direction religieuse; mais cela n'a pu tenir après lui. Du reste, il ne faut pas croire que l'intention de Girard ait été d'exclure l'enseignement religieux du collége qu'il a fondé. Ce qu'il a voulu, c'est soustraire les enfants à ce qu'on appelle ici l'esprit sectairien. Des laïques viennent prêcher et catéchiser les élèves tous les dimanches. Pour ceux qui appartiennent aux diverses sectes protestantes, il n'y a pas d'inconvénient notable : le principal fait la prière deux fois par jour, il officie le dimanche matin, et le préfet des études le dimanche soir; mais pour les enfants catholiques, et il y a un assez grand nombre d'enfants blancs et pauvres qui sont Irlandais et par conséquent catholiques, pour ceux-là, qui forment un tiers du collége, la disposition bizarre du testament de M. Girard est un deni de culte et de religion; les laïques ne peuvent leur dire la messe ni leur donner l'absolution. Les prêtres, et je le conçois, s'opposent à ce que les enfants catholiques entrent au collége Girard; mais beaucoup de parents y consentent. En-

core ici le programme est fort étendu. Il embrasse les mathématiques jusqu'à l'application de l'algèbre à la géométrie, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, le français, l'espagnol, l'histoire générale et l'histoire des États-Unis. Voilà bien des choses à apprendre, et quand ils les apprendraient toutes, les enfants pauvres pourraient bien ne savoir qu'en faire quand ils sortiront du collége.

Cet établissement a un autre inconvénient, c'est la magnificence. M. Girard ayant laissé pour sa fondation une somme très-considérable, on a voulu faire les choses en grand, et au lieu d'un collége, on a bâti un temple de marbre blanc un peu sur le modèle du Parthénon. Cette résolution n'était pas très-sage, car, quand le monument a été terminé, on a subi des pertes; heureusement l'accroissement de valeur des fonds Girard a permis, la ville aidant, de faire marcher l'établissement. Tout est en harmonie dans un pareil édifice : l'intérieur est comfortable et soigné; l'on marche sur des nattes; les pupitres des élèves sont couverts de serge verte. Cela est beau; mais ces enfants, qui ont l'air si propres, si bien mis, si heureux, que trouveront-ils en sortant d'ici? On est fâché que la froide raison ne permette pas d'écarter ces réflexions sévères, car on aimerait à jouir sans trouble de ce spectacle,

unique dans le monde, d'un palais ouvert à la démocratie, de cet hommage à l'enfance pauvre, souvent trop négligée. Ceux qui, dans nos villes d'Europe, mendieraient sur le pavé ou joueraient dans le ruisseau, dorment ici sous un toit de marbre; mais c'est un excès. Là où le peuple règne, il ne faut pas gâter les enfants du souverain, et Henri IV ne s'est point mal trouvé d'être élevé avec les petits paysans du Béarn.

J'ai visité le collége de Girard le jour où j'avais visité le pénitencier. Les deux édifices sont peu éloignés et forment un singulier contraste : l'un triste et morne avec ses murailles hautes et grises comme une forteresse féodale; l'autre riant et magnifique, avec ses colonnes de marbre blanc, comme un temple de Délos : et au dedans, là des coupables emprisonnés moins encore entre des murs que dans la solitude et le silence, comptant une à une toutes les heures qui se ressemblent, parce qu'elles n'ont pas de physionomie, comme se ressemblent les visages voilés d'une procession de spectres; ici d'heureux enfants tirés d'une humble demeure pour vivre dans un palais, et tels que je les ai vus pendant leur récréation du soir, remplissant ce magnifique séjour de leurs joyeux rires, de leur gaieté d'oiseau, puis allant dormir d'un frais som-

meil dans de petits lits blancs à quelques pas de ces condamnés qui ont été aussi des enfants rieurs et insouciants. Et ces enfants si heureux, mais qu'on prépare peut-être mal à la société dans laquelle ils doivent vivre... si l'un d'eux allait un jour habiter la cellule muette et s'étendre sur la rude couche des condamnés de Cherry-Hill!

J'aurais aimé à prolonger mon séjour dans cette ville; mais le temps, qui s'était adouci, a tourné brusquement à un froid très-vif. Comme le motif principal, sinon le but unique de mon voyage, est d'échapper à l'hiver, qui est partout mon ennemi, je suis obligé de fuir vers Washington, d'où je ne tarderai pas à gagner la Caroline du Sud et la Louisiane.

Il n'y a pas de pays au monde où les changements de température soient plus brusques et les contrastes plus extrêmes qu'aux États-Unis. New-York a, l'été, la température de Naples, et l'hiver, celle de Copenhague. Dans tout le nord des États-Unis, on passe presque sans transition d'une journée douce à une journée glacée. A Rome, la distance entre le maximum de chaleur et le maximum de froid est de 24 degrés; à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, elle est de 51 degrés. Ces alternatives soudaines de chaud et de froid doivent durcir et tendre la fibre des Américains du Nord : c'est ainsi

qu'on trempe l'acier. Hippocrate avait déjà reconnu l'influence des changements brusques de température pour développer la vigueur du tempérament et l'énergie du caractère; il ajoutait : « Une telle température donne quelque chose de sauvage, d'insociable, de fougueux; car des secousses rendent l'esprit agreste et le dépouillent de sa douceur et de son aménité. » (Hippocrate, *des Airs, des Eaux et des Lieux*, traduction de M. le docteur Daremberg, deuxième édition, p. 365). Si l'on reprochait aux Américains quelques-uns des défauts attribués ici à l'action d'un climat semblable au leur, ils pourraient l'invoquer pour excuse, sur la foi d'Hippocrate. La chaleur des étés s'explique par la latitude : Philadelphie est à peu près sous le même degré que Naples. Les grands froids, entre autres causes, doivent tenir à ce qu'en Amérique les montagnes sont dirigées du nord au sud, et par là n'offrent aucun obstacle aux vents glacés du pôle.

Avant de quitter Philadelphie, j'ai eu un plaisir que je rêvais depuis longtemps et qui m'avait toujours échappé: j'ai enfin entendu mademoiselle Jenny Lind, le rossignol suédois, comme on dit ici [1], que je suivais à la piste à travers les diffé-

[1] C'est le nom que donnait la reine Ulrique-Éléonore à la belle Aurore de Kœnigsmark.

rentes villes de l'Union, et qui s'envolait toujours avant mon arrivée. Par bonheur, mademoiselle Lind chantait aujourd'hui à Philadelphie, la veille de mon départ. On sait quel enthousiasme elle a excité dans ce pays; il y avait pour cela plusieurs raisons, d'abord elle a un grand talent, une réputation faite en Europe, de plus son caractère est justement respecté et son âme très-charitable. Elle a chanté en Amérique pour toutes sortes d'institutions utiles, d'écoles, d'hôpitaux, etc. A la vogue s'est jointe l'estime. J'ai donc été, dans une salle pleine de beau monde, entendre le rossignol. J'étais bien aise aussi d'observer le goût musical américain; il m'a semblé que les grands airs d'opéra étaient écoutés assez froidement et que les romances étaient beaucoup plus goûtées. Une ballade suédoise a surtout eu beaucoup de succès, et le dernier vers a ravi. Mademoiselle Lind y filait avec une grâce pathétique un son mourant qu'on écoutait encore quand on ne l'entendait plus. Pour ma part, ce souvenir de Suède en Amérique me plaisait : j'aimais à prêter l'oreille encore une fois, après bien des années, aux beaux sons de cette langue, la seule mélodieuse des langues germaniques et qu'on pourrait appeler l'espagnol du Nord. Par un singulier hasard, j'avais rencontré, il y a vingt-cinq ans,

madame Catalani à Stockholm, et je devais rencontrer mademoiselle Lind à Philadelphie.

17 décembre, Baltimore.

Impossible de m'arrêter ici. Je le regrette : tout ce qu'on m'a dit de la société de Baltimore est bien propre à m'inspirer ce sentiment; mais il fait trop froid pour un *invalid*, comme on dit en anglais, qui court après le Sud et qui s'est laissé surprendre par un temps devenu tout à coup très-rigoureux. Je n'ai point trouvé du tout, comme le dit Volney, que le climat s'adoucisse brusquement quand on a passé la rivière Patapsco. Bien enveloppé, j'ai parcouru les principales rues de Baltimore. La ville m'a paru plus propre et plus coquette qu'aucune autre ville d'Amérique, surtout dans la partie haute, qui est une sorte de faubourg Saint-Germain. J'ai marché très-longtemps sans apercevoir une boutique. Au sommet de la colline sur laquelle Baltimore est assis sont des églises; au bas, des cheminées d'usine et des navires. Mais j'étais trop engourdi pour avoir de rien une impression très-distincte. Je partirai donc bien vite pour Washington, où d'ailleurs je veux arriver à temps pour voir les premières séances du congrès, qui vient de s'ouvrir, et avant l'interruption des séances, qui a lieu dans les

premiers jours de janvier. Par bonheur, mademoiselle Catherine Hayes chante ce soir; le cygne d'Érin, comme on l'appelle, a ses partisans, qui l'opposent même au rossignol de Dalécarlie.

Un hasard assez heureux me procure le plaisir d'entendre ainsi, l'une après l'autre, les deux voix tant célébrées en prose et en vers dans les vingt-trois États de l'Union, et en même temps me permet d'entrevoir au moins la société de Baltimore, après avoir entrevu la ville par un beau soleil et par.... j'allais dire un beau froid, mais je ne conviendrai jamais que le froid puisse être beau. J'ai trouvé la réunion de ce soir plus brillante même que celle de Philadelphie. En approchant vers le Sud, une certaine élégance de manières se fait de plus en plus sentir. Je suis entré dans les États à esclaves; pour la première fois, je vois dans la salle du concert une tribune circulaire destinée aux *personnes de couleur;* on a raison de dire ainsi, car il n'y a pas seulement des noirs dans cette catégorie, on y trouve réunies toutes les nuances jusqu'au blanc inclusivement. Pour les connaisseurs, la descendance africaine ne s'en manifeste pas moins dans un coin de l'œil ou à la racine de l'ongle, et, quoique d'une blancheur très-pure, une quarteronne est obligée de prendre place à côté des nègres.

Mademoiselle Hayes n'est pas une artiste de l'étoffe de Jenny Lind; mais elle est plus nouvelle, elle est Irlandaise, elle chante avec agrément les ballades de son pays, et je crois qu'elle a eu plus de succès ce soir qu'hier n'en a eu... je ne dirai pas sa rivale, car vraiment on ne peut les mettre sur la même ligne. Quoique les concerts soient très-suivis, qu'on y paye sa place assez cher, qu'on emploie dans les journaux les plus fortes hyperboles, et les mêmes hyperboles, pour célébrer des talents supérieurs et des talents médiocres, je ne crois pas que l'instinct musical soit très-développé en Amérique. Les Américains sont trop Anglais pour être musiciens. Ils font cependant beaucoup de musique; on fabrique aux États-Unis une énorme quantité de pianos, et les concerts de société y sont aussi fréquents et au moins aussi redoutables qu'en Europe; mais je ne vois pas qu'il se produise en ce pays des exécutants célèbres. Les Américains ont des sculpteurs, des peintres même; je n'ai pas encore entendu citer le nom d'un compositeur américain[1].

[1] Je suis obligé de retirer cette assertion depuis que j'ai entendu à Rome M. Perkins, qui, après avoir passé plusieurs années en Europe à étudier les grands maîtres, est allé se mettre à la tête d'un institut musical à Boston.

On a fait quelques efforts pour cultiver la musique sacrée. Le chant d'église a été perfectionné à Boston par la *Société d'Hændel et d'Haydn;* à Lowell, j'ai trouvé la musique des grands maîtres mise dans des concerts bon marché à la portée du peuple; mais, malgré tous ces louables efforts, l'organisation anglo-saxonne résiste. Il est plus facile de dételer les chevaux des cantatrices européennes et de payer un billet de concert 1,000 dollars[1] que d'avoir le sens musical. Heureusement on peut être un grand peuple sans cela, les Anglais l'ont prouvé; il est vrai aussi que ce sens peut se développer par l'éducation et l'exercice, nous le prouvons en France aujourd'hui.

Les Allemands sont, aux États-Unis, la ressource des orchestres et des concerts. La musique des régiments est souvent exécutée par des nègres. La race noire est assez bien organisée pour le chant. C'est un point sur lequel les orgueilleux *Yankees*

[1] Du reste, on a fait plus d'un conte en Europe sur cet enthousiasme excessif des Américains pour des cantatrices ou des danseuses européennes. Mademoiselle Fanny Elssler n'a point siégé au congrès, n'a pas été portée en triomphe par des sénateurs, et le chapelier de New-York qui a donné 10,000 francs pour entendre Jenny Lind, n'a payé, m'a-t-on dit, son billet que 50 francs. C'était une réclame pour ses chapeaux en compte à demi avec le grand entrepreneur de mystifications, Barnum, qui *montrait* mademoiselle Lind, lequel trouvait aussi son profit à ce puff dont l'Europe a été dupe.

doivent se reconnaître une infériorité vis-à-vis de ces hommes dans lesquels certains d'entre eux reconnaissent à peine des créatures humaines. Le nègre est condamné par l'esclavage ou le mépris à une condition misérable; mais il a reçu un don qui manque à ceux qui l'oppriment ou le dédaignent, la gaieté. Pour l'aider à supporter l'amertume de son sort, la Providence lui a donné le goût de la danse et du chant :

> Le bon Dieu lui dit : Chante,
> Chante, pauvre petit.

Il est naturel de penser aux noirs le jour où j'ai mis le pied dans les États à esclaves. Chose étrange! je pars pour Washington, je vais voir le congrès et le président de la république, saluer le Capitole, et je ne suis plus dans ce qu'on appelle ici les *États libres*.[1]

CHAPITRE III

Washington-City. — Le Capitole. — Une séance du sénat. M. Houston.

Décembre 1851.

Washington est une preuve frappante de cette vérité, que l'on ne crée pas une grande ville à volonté. Pour préparer à la capitale politique des États-Unis un emplacement digne d'elle, on a détruit les arbres fort loin à la ronde, on a tracé une immense rue à l'une des extrémités de laquelle on a bâti le Capitole, où siége le congrès, tandis qu'à l'autre s'élève la Maison-Blanche, — ainsi s'appelle la demeure du président; — puis on a dirigé d'autres rues dans tous les sens, de manière à faire de la place pour une cité de deux cent mille âmes, et Washington en compte au plus cinquante mille. Moore s'est raillé de la *ville en germe* où l'esprit voit des *squares dans les marais* et des *obélisques dans les arbres*. La population est clair-semée sur un espace mal rempli, ce qui fait dire qu'à Washing-

ton il y a des maisons sans rues et des rues sans maisons.

Le premier aspect de cette ville m'a attristé. Au milieu d'une campagne couverte de neige, à travers laquelle le Potomac dormait comme un serpent gelé, s'élevaient dans la brume les tourelles brunes de l'institut de Smithson, établissement scientifique de forme bizarre. Les rues étaient blanchies par l'hiver, et au milieu de ces frimas grelottaient, bizarrement dépaysées, les grotesques figures des noirs, car l'esclavage existe dans le district de Colombia, soumis à l'autorité immédiate du congrès; l'esclavage est à la porte du palais de la liberté.

J'ai le bonheur de trouver à Washington dans le ministre de France, M. de Sartiges, une ancienne connaissance de Rome et d'Athènes; depuis, il a été ministre plénipotentiaire en Perse; il représente aujourd'hui l'urbanité française et l'esprit parisien auprès de la froideur américaine, et me paraît vivre en fort bons termes avec elle. Pour moi, reçu sous son toit hospitalier, je trouve que la France, et surtout une France aussi aimable que celle de l'ambassade, est bonne à rencontrer en tout pays[1].

[1] J'ai eu beaucoup à profiter dans les entretiens de M. Boileau, aujourd'hui premier secrétaire de la légation française de Washington,

Allons au Capitole en rendre grâce aux dieux.

Le Capitole est un monument remarquable. Bien placé sur une petite hauteur, il domine le cours du fleuve et une vaste plaine terminée par quelques collines. Souvenirs à part, cet horizon ne vaut pas l'horizon romain; il a plus d'étendue que de grandeur, deux choses qui ne sont pas synonymes, quoiqu'on paraisse quelquefois les confondre ici. Du côté opposé à la ville sont placées quelques sculptures de mérites divers : l'Amérique *découverte* par Colomb, et qui, comme on l'a dit assez plaisamment, est apparemment découverte parce qu'elle est nue; une statue de Washington, de M. Greenough. On y placera bientôt un autre ouvrage du même sculpteur : c'est un groupe remarquable par la pensée et l'exécution, qui représente la race anglo-saxonne dominant et contenant la race indigène. J'ai vu ce groupe dans l'atelier de M. Greenough[1], à Florence, et il me semble qu'il ornera convenablement le Capitole américain.

après être entré le premier à l'École polytechnique, ce qui est assez rare pour un diplomate. M. Boileau s'est livré à une étude approfondie du bassin houiller de la Pensylvanie et de l'exploitation de ce bassin : ses entretiens sur ce sujet m'ont dédommagé de n'avoir pu faire dans le pays des mines de fer et des houilles une excursion que la saison rendait impossible.

[1] M. Greenough a cessé de vivre peu de temps après ma visite aux États-Unis.

Le dôme central du Capitole me paraît trop surbaissé, trop écrasé, pour l'étendue des bâtiments latéraux. La salle intérieure placée sous la coupole est très-belle. D'un côté siége la chambre des représentants, de l'autre le sénat. Les colonnes du vestibule qui conduit à cette dernière assemblée offrent une tentative singulière et assez gracieuse d'architecture indigène; elles figurent des tiges de maïs groupées en faisceau. Les chapiteaux sont formés d'épis et de feuilles de la même plante. Non loin de là, on a employé pour décorer d'autres colonnes la feuille du tabac, qui produit un effet moins heureux. Au reste, il est naturel à l'architecture d'un pays d'emprunter des décorations à la végétation de ce pays. Ainsi ont fait les Égyptiens pour le lotus et le papyrus, les Grecs pour l'acanthe, les Français, les Anglais, les Allemands au moyen âge pour le trèfle et la feuille de chou. Seulement il faut tirer un bon parti de ces imitations de la nature locale et les employer avec goût. Les cigares me semblent offrir un emploi trop satisfaisant de la feuille de tabac pour l'en distraire.

Je n'ai point trouvé à la chambre des représentants ni au sénat cette tenue négligée et ces habitudes grossières dont j'avais entendu parler, mais chez plusieurs orateurs une grande violence de

gestes, des éclats de voix immodérés suivis d'une intonation beaucoup plus basse; en somme, pas assez de simplicité. L'auditoire était en général très-calme, et l'assemblée ne semblait point partager les passions des orateurs. Les tribunes aussi étaient ordinairement fort tranquilles; seulement, pendant une discussion sur Kossuth, il y a eu un peu d'agitation parmi les représentants : les tribunes ont applaudi. J'ai entendu dire autour de moi : *We have a french house to day* (nous avons aujourd'hui une chambre française)[1]. L'on voulait exprimer par là une certaine agitation dans l'assemblée et les tribunes; mais les chambres françaises, qui ont vu bien des désordres et bien des tumultes, n'ont rien vu qui ressemble à certaines scènes dont le Capitole de Washington a été témoin. Ce n'est point, grâce au ciel, le ton habituel des séances du congrès, et pour ma part je n'ai rien remarqué de pareil. Il faut songer que les États-Unis renferment des portions encore peu civilisées. Un

[1] Il faut se rappeler qu'il s'agissait d'une chambre de 1849. Le corps législatif de 1855 n'eût point donné lieu à cette comparaison. Il est d'une tranquillité exemplaire. Un prédicateur disait : « Avant moi, dans une paroisse où je fus appelé, mon prédécesseur avait causé un grand trouble; on se pressait pour entrer, on se disputait les places; c'était un tumulte scandaleux, une agitation déplorable. Depuis que j'ai paru, tout cela a cessé. »

homme qui arrive des extrémités de l'Ouest est un peu, en ce pays, comme un Français qui viendrait à Paris des montagnes de la Corse. Faudrait-il conclure des habitudes violentes de cet homme que la *vendetta* est dans les mœurs françaises? Un abus plus ordinaire était la longueur des discours. Il y a sur ce sujet des anecdotes incroyables. Maintenant, à l'imitation de la clepsydre de quelques républiques de l'antiquité et du sablier des premiers prédicateurs puritains, on a réglé que la durée des discours ne pourrait pas dépasser une heure. Il n'en est pas de même dans le sénat, où l'abondance oratoire n'est contenue par aucune prescription, et où se trouvent en ce moment les orateurs les plus éminents de l'Union.

Le temps des grandes luttes est passé, alors que M. Calhoun, l'homme du Sud, avec son teint basané, son geste ardent, sa dialectique pressante et quelquefois factieuse, luttait contre la parole ample et sonore, contre l'attitude impérieuse et le geste souverain de M. Webster, quand M. Clay, l'Aristide de cette république, dont sa candidature à la présidence a constamment subi l'ostracisme, venait opposer l'énergie de son langage et l'intégrité de sa politique et de sa vie aux violences des partis. En ce moment M. Clay est à Washington,

mais mourant[1], M. Calhoun ne vit plus, M. Webster[2] est ministre, et, comme tel, l'entrée du congrès lui est fermée; mais, à défaut de ces grands héros du passé, j'ai entendu quelques-uns des hommes dont le nom commence à être prononcé parmi ceux des candidats à la présidence future, entre autres MM. Houston et Douglas, tous deux du parti démocrate.

M. Houston est un homme du Tennessee, qui, dans sa jeunesse, a quitté cet État pour aller passer plusieurs années au milieu des Indiens, puis a été le principal agent de la formation du Texas. Tandis qu'il guerroyait contre les Mexicains, le général Houston a eu la bonne fortune de battre Santa-Anna et de le faire prisonnier. C'est un homme célèbre par l'audace de son caractère. Quelques-uns craindraient de retrouver en lui un second Jackson et un appui pour le parti de la guerre; d'autres assurent que le fougueux chef de bandes, le demi-sauvage d'autrefois, ferait aujourd'hui un président très-sage. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai été témoin, au sénat, du grand empire que M. Houston peut exercer sur lui-même. Il avait, dans un discours, excité la colère de M. Foote, gouverneur du

[1] M. Clay est mort bientôt après le moment dont je parle. Le deuil a été universel, tardive expiation d'une longue injustice!

[2] M. Webster n'a pas survécu de beaucoup à M. Clay.

Mississipi, que j'ai entendu parler plusieurs fois, toujours avec beaucoup de violence. Celui-ci a mis dans sa réponse une extrême âpreté, accusant M. Houston de vouloir scinder et par là détruire le parti démocrate dans des vues personnelles; de faire alliance avec les *free soilers* pour se ménager un chemin à la présidence; l'attaque ne pouvait être plus véhémente et plus directe. M. Houston a répondu avec un grand calme, avec cette douceur un peu dédaigneuse d'un vieux soldat qui ne veut pas de querelle ce jour-là. Il s'est plaint des accusations lancées contre lui et désavouées tour à tour, disant que, lorsqu'il attaque, il le fait franchement et sans mauvaise humeur (*in a good humoured way*); il a fini en racontant, et en racontant très-bien, l'histoire d'un curé (*parson*) grand trouble-fête. « On alla le chercher au ciel, il n'y était pas, puis au purgatoire; le gardien du lieu reçut très-poliment les visiteurs (on rit), et répondit : Celui que vous cherchez mettait tout le purgatoire en désordre; mais il a rompu sa chaîne, et je n'en ai plus de nouvelles. » Le mérite assez mince de cette petite histoire était relevé par l'expression de bonhomie railleuse qu'elle prenait dans la bouche du formidable chef texien, provoqué jusqu'à l'outrgae et raillant avec calme un adversaire frémissant. Celui-

ci, prenant l'anecdote au tragique, s'est écrié à propos de la chaîne de l'enragé du purgatoire : « M. Houston ne m'enchaînera pas ! » Puis, comme dans le débat celui-ci avait parlé de l'oligarchie de la Caroline du Sud, État dans lequel c'est la législature et non la majorité des citoyens qui nomme le président de l'Union et le gouverneur, voici un député de la Caroline du Sud qui se lève furieux et s'écrie : « Qu'on n'a pas le droit de censurer la constitution particulière d'un État, que cette constitution est comme la religion. Qui se permettrait, dit-il, de reprocher à la Louisiane ou au Maryland d'être catholique? Après la religion, la loi. » Tout ce discours était une vigoureuse protestation du sentiment le plus ardent, le plus irritable de tous les sentiments politiques dans ce pays, — l'indépendance, l'autonomie des États. Après quelques paroles amères contre le Texas et son représentant, le fougueux orateur se rassied en grondant, et repousse la main que lui tend M. Houston. Évidemment celui-ci était bien aise de montrer, dans l'intérêt de sa candidature présidentielle, qu'il n'était pas un homme de violence, comme pourrait le faire croire la première partie de sa carrière, et peut-être ses adversaires auraient été charmés de déterminer chez lui quelque explosion de colère qui pût

effrayer sur son caractère ; mais il ne leur a point donné cette satisfaction, et l'Achille du Texas a montré le calme d'Ulysse, modérant son courroux et disant : « Supporte encore cela, ô mon cœur ! » tandis que pleuvaient sur lui les insultes des prétendants.

Le 1er janvier, on va rendre visite au président. La porte est ouverte à tous ceux qui se présentent. Cela fait une assez grande foule, on se presse comme chez nous pour entrer à une séance extraordinaire de l'Institut, pas davantage. Quoiqu'il n'y ait rien de prescrit, je n'ai vu personne qui ne fût mis convenablement. J'avais lu dans un voyage aux États-Unis que cette réception était une affreuse cohue, et entre autres exemples du désordre qu'il disait y régner, l'auteur racontait qu'un père de famille avait imaginé de placer ses deux filles sur la cheminée, afin qu'elles pussent mieux jouir du coup d'œil. Rien de semblable ne m'a frappé. Une fois échappé à la presse qui a lieu à l'extérieur et sous le vestibule, on est introduit dans un premier salon, d'où l'on entre dans celui où se trouve le président, qui est debout ; on lui donne une poignée de main, on salue madame la présidente, et l'on passe dans un troisième salon, très-grand, où l'on se promène quelque temps. J'y suis resté une heure

et n'ai rien surpris qui s'écartât de la plus parfaite convenance. Ce n'est la faute de personne, tout au plus la mienne, si, dans la presse du dehors, on m'a pris ma bourse dans ma poche. Je mentionne ce petit fait seulement pour avertir les étrangers qui, se trouvant le 1er janvier à Washington, *iraient à la cour*, de prendre leurs précautions.

CHAPITRE IV

Kossuth, diminution de sa popularité. — Courtoisie d'un sénateur. — M. Cass. — M. Douglas. — Les partis aux États-Unis. — Histoire de la constitution. — Les divers présidents. — Dangers de l'esprit de conquête. — Avertissement de Channing.

Kossuth est arrivé. Il est descendu sans bruit à l'hôtel. Il n'est plus question de cette réception enthousiaste de New-York, de cette foule qui restait tout le jour et une partie de la nuit sous ses fenêtres : je viens de passer devant la porte de son hôtel et n'y ai vu personne. La popularité de Kossuth baisse considérablement. Les Américains sentent de plus en plus qu'il serait insensé de renoncer à la poli-

tique de neutralité, qui a été celle de leur gouvernement depuis Washington, pour se mêler, à propos de la Hongrie, des affaires de l'Europe. Je vois que dans cette ivresse de New-York entrait pour beaucoup ce besoin d'excitation, de manifestations bruyantes, qui est le seul amusement vif de la multitude dans un pays où l'on ne s'amuse guère. Ce vacarme est sans conséquence et sans danger : tout cela se borne, comme me le disait un homme d'esprit, à lâcher la vapeur (*let out the steam*), ce qui, comme on sait, ne cause point les explosions de la machine, mais les prévient. A New-York même, il y a quelques jours, les autorités ont déclaré à Kossuth qu'elles allaient cesser de payer à l'hôtel sa dépense et celle de sa suite.

Au congrès, où il est question de lui, il y a quelque agitation, et les tribunes répondent par des applaudissements aux défis que certains orateurs envoient à l'Europe; mais on crie *order*, *order*, et tout se calme bientôt. Un orateur prend la parole et dit : « Parce qu'on accorde l'hospitalité à un étranger illustre, il ne s'ensuit point qu'on partage ses sentiments et qu'on épouse ses opinions. Ainsi, dans cette chambre, nous sommes très-courtois les uns pour les autres, sans être pour cela du même avis; cette courtoisie ne prouve point, par exem-

ple, que nous partagions les abominables sentiments des abolitionistes. Ce *gentleman* qui siége près de moi vit très-bien avec ses voisins, et cependant ceux-ci ne pensent pas comme lui. »

Après avoir prononcé ce discours, si modéré sur le fond de la question, mais incidemment si agressif sur un point qui touche beaucoup plus les vraies passions de l'assemblée, l'orateur s'est avancé vers moi. Je m'étais glissé pour entendre dans l'espace réservé aux membres du congrès, j'ai cru qu'il allait m'engager à m'éloigner; au lieu de cela, il m'a obligeamment offert sa place. Il est revenu plusieurs fois pour voter, et, quand il avait voté, il se retirait. J'étais vraiment confus de tant d'obligeance et très-reconnaissant. J'ai donc figuré, pendant le reste de la séance, parmi les législateurs, craignant seulement, lorsqu'on votait en levant la main, qu'en ne levant pas la mienne, je ne comptasse dans la majorité ou la minorité. Il était d'autant plus important qu'il n'en fût pas ainsi, que, par une tactique concertée probablement d'avance, le nombre de voix pour une proposition concernant Kossuth a été égal au nombre de voix contre la motion.

Il est visible qu'on s'entend pour éviter de s'engager trop avec Kossuth, tout en conservant pour lui les égards que commandent son malheur, son

talent, ce qu'il conserve encore de sa popularité, ce qu'impose au congrès sa position d'hôte des États-Unis[1].

On m'avait annoncé que la séance du sénat serait aujourd'hui intéressante : elle l'a été en effet, encore moins par ce qu'on a dit que par le motif qui faisait parler les orateurs. La plupart des discours que j'ai entendus étaient des professions de foi en faveur du *compromis*, c'est-à-dire des dispositions législatives qui tendent à concilier le Nord et le Sud. M. Foote et M. Houston, les antagonistes du combat parlementaire de l'autre jour, avaient tous deux parlé dans ce sens. Le général Cass a suivi leur exemple; M. Douglas, député de l'Illinois, est venu faire une protestation pareille et expliquer au sénat comment il n'avait pas voté la *loi des fugitifs*. Il est entré, à ce sujet, dans des détails

[1] Depuis mon départ, on m'a raconté la réception que lui a faite le sénat. Cette réception donnait quelque embarras. M. de la Fayette, reçu de la même manière, avait été complimenté officiellement et avait répondu, ce qui avait parfaitement convenu à tout le monde; mais ce précédent inquiétait : on craignait que Kossuth ne voulût parler aussi, et que son discours ne fût compromettant pour le congrès; d'autre part, un manque d'égards envers l'hôte de la nation eût déplu universellement. Voici ce qu'on a imaginé. A peine a-t-il eu pris place dans l'assemblée sur l'invitation du *speaker*, qu'un sénateur s'est levé et a dit qu'un grand nombre de ses collègues désirant faire connaissance personnellement avec l'illustre champion de la liberté, le héros hongrois, etc., il demandait que la séance fût levée

tout personnels : appelé par une affaire à New-York, il croyait être de retour pour voter; contre son attente et toutes les probabilités, il est revenu trop tard; alors il est allé à Chicago, il a bravé avec quelque péril l'opinion très-exaltée en ce quartier-là contre le *compromis*, il a fait revenir sur sa résolution le conseil de la ville de Chicago. Pourquoi M. Douglas met-il tant d'insistance à expliquer dans tous ses détails la conduite qu'il a tenue en cette occurrence? C'est qu'il aspire à la présidence et que tous les prétendants à ce poste suprême tiennent extrêmement à établir qu'ils sont pour le *compromis*. Cet empressement général à adopter le programme de la conciliation montre à quel point cette opinion est celle de la majorité des électeurs : chacun, pour se rendre possible, vient l'arborer successivement, et ce n'est qu'en se plaçant sur cette *plate-forme*, pour employer le langage parlementaire américain, qu'on peut espérer d'être président l'année prochaine.

M. Douglas est un des hommes dans le congrès dont le discours et l'aspect m'ont le plus frappé. Petit, noir, trapu, sa parole est pleine de nerf, son action simple et forte. Il a eu à parler de lui et l'a fait avec chaleur et convenance. Quelques mots à la fin de son discours m'ont paru inspirés par un sen-

timent vraiment politique. A propos de ce *compromis*, que tout le monde préconise, il a dit avec raison, ce me semble : « Oui, restons-lui fidèles; mais, si nous voulons réellement servir la cause de la conciliation, n'en parlons pas trop et avec trop de vivacité; attendons qu'elle soit attaquée : alors il sera temps de nous lever et de la défendre. Jusque-là craignons de l'exposer en voulant trop la servir. » Cela était à la fois fin et sincère, habile et vrai. M. Douglas, qu'à cause de sa taille et de son talent on appelle le petit géant de l'Illinois, me paraît un des hommes de ce pays qui ont le plus d'avenir; il pourra bien arriver au pouvoir quand l'Ouest, qui n'y a pas encore été représenté, voudra à son tour avoir son président. L'esprit de M. Douglas me semble, comme sa parole, vigoureux, ardent, ce qui en fait un représentant très-fidèle des populations énergiques qui grandissent entre la forêt et la prairie, dans la portion la plus nouvelle des États-Unis, et qui, déjà riches et puissantes, ont encore en elles, avec la séve du défricheur, la hardiesse du pionnier[1].

[1] En parcourant les actes du congrès, il m'en tombe un sous la main qui se rapporte à un homme dont le nom doit être prononcé avec reconnaissance par tout Français et tout Américain; c'est M. Vattemare, qui, par sa persévérance, est parvenu à établir entre la France et les États-Unis un échange de livres auquel nous devons de posséder à Paris une

C'est peut-être le lieu de dire quelque chose de ce qui divise les deux grands partis politiques des États-Unis, les whigs et les démocrates. D'abord il faut reconnaître que ces deux partis représentent à quelques égards l'antagonisme universel des conservateurs et des novateurs de tous les pays. Cependant je ne crois pas que ce soit là ce qui les constitue. Ainsi les démocrates, progressifs quant à leurs doctrines économiques, puisqu'ils sont partisans de la liberté du commerce, sont conservateurs et même retardataires par rapport à l'esclavage, auquel le plus grand nombre d'entre eux est moins opposé que la majorité des whigs. D'autre part, on ne peut dire que les uns soient plus favorables que les autres à la liberté, ce qui est une question fort différente de la première. En effet, il y a partout dans les sociétés européennes une querelle entre l'esprit et les intérêts anciens, l'esprit et les intérêts nouveaux. Cette querelle, qui se confond parfois avec celle de la liberté et du despotisme, en est cependant essentiellement distincte, car il est arrivé souvent en Europe que l'esprit an-

collection d'ouvrages sur ce pays plus complète qu'aucune de celles qu'il possède lui-même. Presque à chaque pas que j'ai fait en Amérique, j'ai rencontré des témoignages de la gratitude des Américains pour M. Vattemare; j'aime à placer ici l'expression de la mienne.

cien favorisait les libertés locales et individuelles, et que l'esprit nouveau tendait à les opprimer. La tradition, représentée par l'Église, par la royauté, par l'aristocratie, a en diverses circonstances défendu l'indépendance des associations ou des individus, et l'innovation, sous la forme d'une assemblée ou d'un despote, a opprimé cette indépendance. A plus forte raison, aux États-Unis, la lutte fondamentale ne saurait être entre le passé et l'avenir, car la tradition y est mère de la liberté, et l'esprit d'innovation ne lui est point contraire. Tout au plus quelques habitudes, provenant de ce que l'Angleterre avait communiqué à ses colonies de son génie hiérarchique, rattachent aux whigs ceux auxquels ces habitudes se sont quelque peu transmises, et les mœurs de l'égalité poussent vers les rangs des démocrates ceux chez lesquels ces mœurs ont plus d'empire; mais, selon moi, ce n'est là que l'accessoire. La principale ligne de démarcation entre les whigs et les démocrates des États-Unis, c'est celle qui sépare deux tendances inhérentes à toute société : la tendance à faire prévaloir l'autorité du gouvernement sur les diverses fractions du corps social ou sur les individus, et la tendance contraire.

Ces deux directions de la politique américaine

étaient très-nettement tranchées dans les deux partis qui la divisaient durant les années qui ont suivi l'établissement de l'indépendance : les *fédéralistes*[1] et les *républicains*. Ces deux partis ont été remplacés par deux autres, qui, au fond, ont hérité, l'un, les *whigs*, de l'esprit des *fédéralistes*, l'autre, les *démocrates*, de l'esprit des *républicains*, les premiers inclinant en général à donner plus d'empire au gouvernement de l'Union sur les citoyens des différents États, et les autres à restreindre cet empire. Même au sein des États particuliers, tout ce qui tend à fortifier l'autorité et la loi est appuyé par les whigs, tout ce qui rend l'autorité plus mobile et la loi moins pesante peut compter sur la faveur des démocrates.

La politique des deux partis découle de ces deux principes. Ainsi les démocrates sont en général plus ardents que les whigs à défendre le droit que réclament les États à esclaves de ne pas permettre qu'on s'immisce dans leur organisation intérieure, parce qu'il y a là pour ces États une question d'in-

[1] Il ne faut pas être trompé par les mots. Les fédéralistes américains étaient ceux qui tendaient à faire prévaloir dans une certaine mesure l'unité gouvernementale, et le *Fédéraliste* fut écrit pour combattre l'excès de ce que nous sommes accoutumés en France à appeler le fédéralisme. Les fédéralistes d'Amérique furent ainsi nommés parce que leurs adversaires étaient pour une association d'États encore moins fortement liée et gouvernée que la fédération.

dépendance individuelle. Les démocrates sont opposés à la protection, dont les whigs sont partisans, parce qu'il répugne aux premiers de reconnaître au congrès le droit, en légiférant sur les matières commerciales, de favoriser ou de contrarier les intérêts particuliers des États. Par la même raison, les démocrates se sont constamment efforcés de restreindre le pouvoir du congrès en ce qui touche aux voies de communication à établir dans les différentes parties de l'Union. C'est toujours le principe opposé à celui de centralisation, poussé souvent jusqu'à l'excès dans un pays aussi peu centralisé que le sont les États-Unis. La même défiance de l'autorité, quelle qu'elle soit, fera toujours pencher les démocrates dans chaque État pour toutes les mesures qui limiteront le pouvoir. Ainsi l'ascendant du parti démocrate a presque partout transporté l'élection des juges des mains du gouverneur dans celles de la législature, puis des mains de la législature dans celles des électeurs. Il tend à rendre électives toutes les fonctions publiques, à en empêcher la prolongation ; il tend à établir partout un système de rotation qui, en renouvelant sans cesse l'administration, prévienne, au prix de la stabilité, le danger qu'un pouvoir puisse abuser de sa force et de sa durée. Voilà par où les whigs et

les démocrates d'aujourd'hui se rattachent en principe aux deux tendances opposées dont les *fédéralistes* et les *républicains* furent les énergiques représentants; mais il faut ajouter qu'en fait ces différences sont beaucoup moins prononcées qu'elles ne l'étaient alors, que les deux partis actuels ont plutôt des instincts que des doctrines contraires, que l'ambition personnelle entre pour beaucoup dans leurs luttes. Le plus grand nombre des emplois changeant de possesseurs chaque fois qu'un des deux partis l'emporte, on cherche à faire arriver au pouvoir les chefs de son parti pour arriver avec eux. Rien entre les whigs et les démocrates ne ressemble à la haine qui existe en Europe entre les conservateurs et les révolutionnaires, car aux États-Unis il n'y a qu'une question de plus ou de moins; personne ne veut détruire la constitution, personne ne peut être soupçonné de revenir en deçà, personne ne songe à aller au delà, personne ne veut la monarchie ni l'anarchie. C'est ce qui fait, je crois, la différence des partis en Amérique et en Europe: ceux-ci sont presque toujours secrètement les partis d'un passé que leurs adversaires détestent, ou d'un avenir que leurs adversaires redoutent, du moins on peut les soupçonner de l'être.

Aux États-Unis, les passions politiques s'agitent dans les conditions du présent, nul ne nourrit d'arrière-pensée révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, nul ne suppose de pareilles pensées chez ses adversaires. C'est ce qui fait que, malgré tout le tapage des discours et toutes les violences des journaux, il n'y a pas de véritable haine entre les partis, sauf sur un point, l'esclavage, parce que là il y a réellement quelque chose à détruire ou à conserver. Cette question de l'esclavage est d'un si grand poids, qu'elle opère une scission dans les deux grands partis américains, et fait naître des alliances entre les différentes fractions dont ils se composent. Ainsi aujourd'hui une portion des démocrates se sépare du reste et s'allie aux ennemis de l'esclavage; parmi les whigs, les uns portent à la présidence le même candidat que les abolitionistes du Nord, le général Scott, et les autres le candidat des États du Sud, M. Webster.

Ce n'est pas en un jour qu'un certain équilibre s'est établi entre ces deux forces, dont l'une tendait à faire prévaloir le pouvoir du congrès, et l'autre à maintenir l'indépendance des États particuliers. Quelques mois après la déclaration de l'indépendance, le congrès établit ou plutôt proclama une fédération américaine. L'insuffisance de cette pre-

mière constitution fut manifeste dans la guerre, et il fallut conférer une sorte de dictature temporaire et sans danger au général Washington. A la paix, les inconvénients de la fédération devinrent plus évidents encore; car, la nécessité de la défense commune n'étant plus là, nul lien solide n'existait entre les États, le gouvernement central n'avait aucun moyen de se faire obéir. En effet, le congrès ne pouvait alors que *recommander* aux différents États de lui permettre de lever des impôts pour payer la dette publique, ou de faire des traités, et, quand les États ne s'y prêtaient pas, il était impossible de suivre une négociation, comme il arriva pour celle qu'on avait commencée avec l'Espagne au sujet de la navigation du Mississipi.

Il fallait sortir de là. Une convention, composée de délégués des différents États, s'assembla à Philadelphie et forma la constitution actuelle. Cette constitution fut ensuite soumise à des conventions représentatives nommées dans chaque État, qui l'acceptèrent successivement après de longs débats; ceux de la convention de Virginie sont restés célèbres. En lisant les discours qui furent prononcés à cette occasion, on est stupéfait de voir des hommes éminents poursuivis et troublés de la crainte chimérique que de cette constitution, la plus libérale

qu'ait jamais vue le monde, sortît une tyrannie sous la forme d'un congrès, et même un tyran sous celle d'un président; mais on s'explique ces craintes exagérées quand on songe que les États appelés à délibérer avaient vécu jusque-là dans une entière indépendance les uns des autres, et se gouvernaient eux-mêmes. Cependant tous finirent par adhérer au projet de constitution proposé par la convention de Philadelphie, et, au lieu d'une fédération sans tête et d'un congrès sans bras, voté à huis clos par quelques hommes pour le besoin du moment, au milieu de la guerre, les États-Unis eurent une constitution acceptée par les délégués du peuple entier, c'est-à-dire par le suffrage universel à deux degrés, ce qui est la seule bonne forme du suffrage universel.

Avec Washington, la politique des fédéralistes prévalut au milieu des plus grandes difficultés extérieures, appuyée sur la fermeté et le bon sens du président, soutenue par le talent et l'énergie d'Hamilton. John Adams continua Washington. Puis vint Jefferson, qui avait été dans l'opposition sous Washington. Homme différent de la vieille race anglo-américaine et presque semblable à un Français du dix-huitième siècle, esprit très-distingué, mais moins sûr, il posa, sous le nom de *nulli-*

fication, le droit des États à récuser l'autorité du congrès, et par là jeta les germes d'un conflit qui s'est reproduit depuis, au grand danger de l'Union. A Jefferson succéda Madison, l'un des fondateurs, dans le *Fédéraliste*, de la politique gouvernementale qui porte ce nom; mais depuis il dériva toujours vers le parti contraire, suivant avec mesure Jefferson, dont il était l'admirateur et l'ami. Il écrivit contre son ancien collaborateur du *Fédéraliste*, Hamilton, les *Lettres d'Helvidius*, pour contester au président le droit de déclarer la guerre; il combattit l'*acte de sédition* et la *loi sur les étrangers*, mesures conservatrices que Washington obtint du congrès; il admit le droit dangereux de *nullification*, et enfin devint l'idole du parti démocrate en faisant la guerre à l'Angleterre, et en la faisant heureusement. Monroe, qui vint après Madison, avait combattu aussi jusqu'à un certain point la politique des fédéralistes. Il appartenait au parti démocrate; un homme de ce parti pouvait seul arriver à la présidence, quand la guerre avec l'Angleterre et le succès de cette guerre en avaient assuré le triomphe. La double présidence de Monroe vit expirer le parti fédéraliste, au moins sous son ancien nom. C'est alors que ceux qui s'y rattachaient commencèrent à adopter la désignation de

whigs. Ces dénominations des partis américains sont singulières. Le mot fédéraliste y exprimait précisément le contraire de ce qu'il signifia en France pendant la Révolution, et les whigs sont les tories de l'Amérique.

Les démocrates et les whigs, appelés à lutter sans cesse depuis, ne se firent pas une rude guerre sous la présidence pacifique de Monroe; lui-même avait été démocrate dans l'opposition, et le fut encore un peu après son élection à la présidence, quand par exemple il combattait le droit du congrès à établir des voies de communication et des écoles; il le fit du reste sans violence et sans acharnement, car il déclara que la constitution devait être amendée sur ce point, et il finit par reconnaître que le congrès pouvait approprier les sommes nécessaires pour ces objets d'utilité publique. L'époque de son administration fut une trêve entre les querelles ardentes des partis, que les passions, excitées d'abord par une constitution à fonder et par le contre-coup des luttes européennes, n'agitaient plus. On appelle ce temps l'*ère des bons sentiments*, les *jours calmes*[1]. Les démocrates, dans leur sécurité et en présence d'adversaires qui semblaient désarmés, concoururent à des actes qu'ils ont vivement

[1] *Halcyon days.*

combattus depuis : le rétablissement d'une banque centrale, et un tarif protecteur. Sous Quincy Adams, fils du second président, ancien démocrate devenu whig modéré, les États-Unis continuèrent à se développer et à prospérer, sans grande agitation politique au dedans et sans grandes affaires au dehors; mais l'agitation reparut à l'avénement du général Jackson.

Jackson fut, comme je l'ai dit, le parti démocrate président. Avec l'ardeur d'un homme des forêts, l'inflexibilité d'un homme des camps, l'ascendant d'un général victorieux, Jackson se fit contre le congrès le champion et le soldat des passions populaires. Appuyé sur ces passions, il empêcha le congrès de renouveler la charte de la banque des États-Unis, que les démocrates regardaient comme un moyen de tyrannie dans les mains de l'État, un privilége dangereux dans les mains des riches, mais que Washington avait fondée, et que Madison avait respectée.

Après la majestueuse figure de Washington, et bien loin au-dessous d'elle, s'élève la figure un peu sauvage, mais grande encore, originalement énergique, de Jackson. Depuis, nul président ne fut un personnage. On tombe dans le commun et l'insignifiant. Le vieux général Harrison ne fit que passer,

et mourut, au bout de quelques mois, de la fatigue des poignées de main, inauguration laborieuse de son pouvoir populaire. Tyler, démocrate nommé par une combinaison des whigs contre le Sud, leur échappe, et tombe après sa première présidence, n'ayant plus personne pour allié. Avec Van Buren, la grande question de l'esclavage agite l'Union, et l'affaire du Texas ouvre cette route d'entreprises ambitieuses qui est pour elle un autre danger. Le parti démocrate change de nature : son principe de l'indépendance des États n'était pas un principe d'envahissement, tant s'en faut, car la politique de guerre et de conquête doit toujours fortifier le pouvoir central. En se faisant belliqueux, il devient infidèle à ce principe ; il adopte les passions ordinaires aux partis démocratiques dans les autres pays ; il commence à être révolutionnaire, non au dedans, mais au dehors. Un nouvel ordre de choses s'établit, ou plutôt un élément de désordre s'introduit dans la politique américaine. A ce moment, le plus éloquent, le plus grand, le plus sage entre les citoyens des États-Unis, le plus infatigable représentant de l'esprit primitif de la république, celui en qui semblait avoir passé quelque chose de l'âme de Washington, M. Clay, fut au moment d'être élu président ; mais, signe fâcheux des temps,

au lieu de M. Clay, on nomma un prétendant obscur et médiocre, M. Polk. Grâce aux bizarreries de la destinée, c'est sous ce président de hasard que le territoire des États-Unis s'accrut considérablement au nord-ouest par son extension dans l'Orégon, et au sud par la conquête du Mexique, conquête dont les résultats furent immenses, non pas seulement parce qu'elle mit dans l'Union deux États de plus, dont l'un était la Californie, mais parce qu'elle seconda puissamment deux sentiments qui commençaient à naître : le goût de la guerre et l'ambition des conquêtes, éléments nouveaux, d'où, s'ils n'y prennent garde, peut sortir la ruine des États-Unis.

Le premier effet de l'impulsion nouvelle donnée à la politique américaine fut l'élection d'un président qui dut sa nomination à la part qu'il avait prise à l'expédition du Mexique, le général Taylor. Sa mort, arrivée durant sa présidence, a mis le pouvoir aux mains de M. Fillmore, qui s'est montré fort digne de sa situation inattendue. Modeste, prudent, honnête, M. Fillmore serait peut-être le meilleur candidat pour l'élection prochaine ; mais on pense généralement que ni lui ni M. Webster, l'éloquent orateur et whig comme M. Fillmore, ne seront nommés. On croit que les démocrates, qui

l'emportent dans presque toutes les élections particulières des États, l'emporteront aussi dans l'élection présidentielle. Le courant de l'opinion les porte. On vient de voir que, depuis Jefferson, ils ont eu presque constamment le pouvoir. Il devait en être ainsi, car ils représentent plus complétement que leurs adversaires les sentiments et les défauts de la majorité. Les whigs la modéraient, les démocrates la poussent. Le gouvernement des États-Unis est comme une locomotive lancée sur un chemin de fer : elle a commencé sa course avec une sage lenteur; bientôt on a chauffé la fournaise, le mouvement s'est accéléré, on va maintenant à toute vapeur, et l'on fait rapidement beaucoup de chemin; mais il arrive souvent dans ce pays que la chaudière fait explosion et que la locomotive saute en l'air. Avis aux Américains.

Depuis un certain nombre d'années, deux difficultés dominent toutes les autres : l'une est le maintien de l'union entre les États du Nord et les États du Sud, différents de caractère, opposés par les intérêts, surtout en ce qui concerne les questions de tarifs, parce que le Sud est agricole et le Nord industriel, séparés enfin par la terrible question de l'esclavage. L'autre difficulté, c'est de conjurer les dangers que peut faire naître l'extension démesu-

rée vers laquelle l'esprit nouveau et la tentation de leur supériorité entraînent les États-Unis.

La première de ces difficultés, celle qui touche au maintien de l'Union, semble ajournée : le bon sens prévaut sur la passion, et la majorité se rallie aux mesures conciliatrices qu'on appelle le *compromis*.

La seconde est plus menaçante, surtout en ce qui concerne l'île de Cuba et le Mexique, et la situation intérieure de ces deux pays favorise encore les désirs ambitieux qu'ils excitent. Les inconvénients d'un empire trop étendu sont évidents. Certainement la forme du gouvernement des États-Unis offre des garanties contre ces dangers, chaque État se régissant lui-même, et par là l'agglomération d'un grand nombre de populations dans les cadres de l'Union étant moins difficile à maintenir que si ces populations étaient administrées par le pouvoir central. On dit aussi avec raison que la rapidité des communications abrége les distances, rapproche et confond pour ainsi dire les points les plus éloignés, et qu'il importe peu que des pays soient géographiquement séparés quand leurs habitants peuvent se visiter en quelques jours et s'écrire en quelques minutes. Enfin on ajoute que les populations les plus diverses sont absorbées rapide-

ment par cette incroyable puissance de fusion et d'assimilation que possèdent les institutions américaines, et qu'elles doivent au principe de liberté. Toutefois ces garanties ne suffisent pas pour rassurer beaucoup d'esprits éclairés contre les périls que peut susciter un accroissement rapide et disproportionné. Le gouvernement central, quelles que soient ses limites, doit exercer une autorité assez grande dans certaines circonstances : pourra-t-il la faire sentir au delà des montagnes Rocheuses et à travers le golfe du Mexique? Malgré les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, il y aura toujours un peu loin de Washington à Téhuantépec. Les races européennes, qui fournissent le plus à l'émigration, se fondent, il est vrai, dans la nationalité des États-Unis; mais en sera-t-il de même de ces populations du Sud au sang mêlé, aux habitudes indolentes, populations engourdies ou dépravées par de détestables gouvernements? Les difficultés que les Mormons donnent à cette heure au congrès peuvent en faire prévoir d'autres, et leur répulsion haineuse de tout ce qui n'est pas eux montre que la puissance d'absorption a ses bornes. Quand certains hommes entrevoient dans l'avenir une division possible des États-Unis en trois confédérations, l'une au Nord, l'autre au Sud, l'autre

dans l'Ouest, n'est-ce pas augmenter beaucoup les chances de dissolution que d'étendre démesurément le territoire de l'Union? Enfin, ce qui est encore plus grave, cette politique envahissante ne favorise-t-elle pas des instincts funestes à la conservation de la liberté? Ne tend-elle pas à transporter l'amour insatiable du gain — des mœurs privées, où il n'a déjà que trop d'empire, dans les mœurs publiques, dans la vie générale du pays? Les États-Unis se sont formés sous la discipline de vertus sévères : qu'ils craignent de périr par le relâchement des principes qui ont préparé leur existence indépendante, fait leur force dans la lutte, fondé leur constitution après la victoire! Leur puissance a été dans le sentiment du droit : ils seront perdus le jour où ils auront achevé d'oublier leur origine.

Ces avertissements d'une voix amie auront plus d'autorité dans une bouche plus célèbre, et je vais laisser parler un homme apostolique, dont le nom vénéré est béni de tous, — l'éloquent écrivain unitairien Channing, qui a mérité d'être appelé le Fénelon de l'Amérique[1]. Channing disait en 1837, à l'occasion de l'expédition contre le Texas et des

[1] *A Letter on the Annexation of Texas to the United-States*, by William Channing.

projets contre le Mexique : « Si ce pays se connaissait lui-même ou était disposé à profiter de cette connaissance, il sentirait la nécessité de mettre sans retard un frein à la passion qui le porte à étendre son territoire... Nous sommes une nation inquiète, portée aux empiétements, impatiente des lois ordinaires du progrès... Nous nous vantons de notre accroissement rapide, oubliant que dans la nature toute croissance noble est lente (*noble growths are slow*)... Peut-être il n'y a pas un peuple chez lequel les liens qui enchaînent aux lieux soient si relâchés. Même les tribus errantes sont attachées à un point du sol par les tombeaux de leurs pères; mais les demeures et les tombeaux de nos pères ne nous retiennent que faiblement. Ce qui est connu et familier est souvent abandonné pour ce qui est lointain et inexploré, et quelquefois ces terres inexplorées n'en sont pas moins convoitées, parce qu'elles appartiennet à autrui... On dit que les nations sont gouvernées par des lois constantes comme celles qui régissent la matière, qu'elles ont leurs destinées; que, par une nécessité pareille à celle qui fait écrouler un édifice caduc, les Indiens ont disparu devant la race blanche, et que la race mêlée et dégradée des Mexicains doit disparaître devant les Anglo-Saxons. Arrière ces

sophismes! Il n'y a pas de nécessité pour le crime; il n'y a pas de destinée qui justifie les nations rapaces non plus que les joueurs et les brigands. Nous vantons le progrès de la société; mais ce progrès consiste dans la substitution de la raison et du principe moral à l'empire de la force brute. Il est vrai qu'un peuple civilisé est toujours appelé à exercer une grande influence sur des voisins qui le sont moins que lui; mais ce doit être pour éclairer et améliorer, non pour écraser et détruire. Nous parlons d'accomplir notre destinée! Ainsi disait le dernier conquérant de l'Europe, et la destinée l'a relégué sur un rocher solitaire au milieu de l'Océan, victime d'une ambition qui n'a été en définitive funeste qu'à lui. »

Channing montre ensuite les inconvénients d'un grand empire pour la sûreté et la prospérité des États-Unis : « Nous attirerons en Amérique l'intervention des puissances européennes... Vulnérables sur beaucoup de points, nous aurons besoin d'une force militaire considérable; de grandes armées demanderont de lourds impôts, et feront surgir de grands capitaines. Sommes-nous si las de la république, que nous lui donnions de tels gardiens? La république a-t-elle résolu de périr de ses propres mains? Qui ne sent que, si la guerre devient pour

nous une habitude, nos institutions ne pourront être conservées!... Je ne suis point porté à peindre en noir notre condition morale?... je ne désespère pas, je suis loin de désespérer. Parmi des présages menaçants, je discerne des augures favorables, j'aperçois des remèdes et des influences qui peuvent combattre le mal. Je sais que ce qu'il y a de vicieux dans notre système fait plus de bruit et d'étalage que ce qui est sain. Je sais que les prophéties qui annoncent la ruine de nos institutions viennent en général des hommes exclus du pouvoir, et que beaucoup de prédictions sinistres doivent être mises sur le compte du désappointement et de l'irritation. Je suis sûr qu'un péril pressant réveillerait l'esprit de nos pères dans beaucoup de ceux chez qui cet esprit sommeille en ces jours de calme et de sécurité. Je pense qu'avec tous nos défauts une plus grande somme d'intelligence, de sévérité morale, de respect de soi-même, est répandue parmi nous que dans toute autre société. Cependant je suis forcé de reconnaître qu'une corruption qui menace la liberté et nos plus chers intérêts, qu'une politique qui peut donner à cette corruption un encouragement nouveau et durable, multiplier indéfiniment les crimes publics et particuliers, doivent être signalées comme la plus grande calamité qui nous

puisse frapper. La liberté livre ses batailles dans le monde avec assez de chances défavorables : n'en donnons pas de nouvelles à ses ennemis. »

CHAPITRE V

Établissements scientifiques. — Institut de Smithson. — Architecture américaine. — M. Henry. — Mon père, inventeur du télégraphe électrique. — *Patent-Office*. — Observatoire. — M. Maury. — M. Bache. — Dîner avec Kossuth chez le président.

Détournons nos regards de ces perspectives alarmantes pour jeter un coup d'œil sur plusieurs établissements scientifiques d'un véritable intérêt : l'institut de Smithson, le *Patent-Office*, où sont les modèles de toutes les machines inventées aux États-Unis, et un musée ethnographique; enfin l'observatoire et l'établissement dans lequel on grave les cartes marines et terrestres du littoral des États-Unis.

L'institut de Smithson, qui porte le nom d'un particulier dont la munificence l'a fondé, est un établissement fort bien entendu ; il a déjà rendu et

il est appelé à rendre de vrais services à la culture des sciences aux États-Unis. Les fonds dont il est dépositaire ont plusieurs emplois distincts : on y forme une bibliothèque, on y fait des cours. Le but principal est de publier des travaux scientifiques contenant des faits nouveaux. C'est dans les deux premiers volumes de la collection publiée par l'institut qu'ont paru les recherches de MM. Davies et Squier sur les curieuses antiquités dont j'ai parlé, les travaux de M. Hitchcock sur les *pas fossiles*, qui lui ont permis, d'après ces vestiges conservés à travers les siècles, de reconnaître et de classer un assez grand nombre d'espèces perdues. L'institut ne se borne pas à publier les résultats des recherches scientifiques, il en provoque de nouvelles ; il a organisé un système d'observations météorologiques sur l'étendue presque entière des États-Unis. Déjà, de cent cinquante points différents, des rapports mensuels lui sont transmis.

Un physicien distingué, M. Hare, a donné à l'institut une fort belle collection d'instruments de physique. Dans un rapport que j'ai sous les yeux, je lis ces paroles : « Il ne serait point conforme à l'organisation qu'a reçue cet établissement de réserver l'emploi des instruments aux personnes qui en font partie. On permettra l'usage de ces instruments,

sauf certaines restrictions, à tous ceux qui sauront s'en servir. Il peut en résulter que des instruments seront perdus ou brisés; mais la diffusion et le progrès de la science qui résulteront de cette manière d'agir compenseront largement les frais qu'elle pourra entraîner. » Cela est libéralement pensé, et rappelle le mot de sir Joseph Banks, qui avait aussi ouvert son cabinet de physique à ceux qui voulaient y expérimenter. Un jour le gardien vint tout en colère lui apprendre qu'un instrument de grand prix avait été cassé par un jeune homme; sir Joseph se contenta de répondre en souriant : « Il faut que les jeunes gens cassent les machines pour apprendre à s'en servir. »

La collection d'histoire naturelle s'est élevée en une année à dix mille individus : ce sont surtout des poissons et des reptiles. Parmi les derniers figurent ces êtres curieux, appelés *salamandroïdes*, qui participent de la nature de deux classes d'animaux, qui ont des pattes comme les reptiles et des branchies comme les poissons. La collection renferme, m'a-t-on dit, plus de cent espèces propres à l'Amérique, et qui n'ont pas encore été décrites. Il est à regretter qu'une institution si sage soit logée dans un édifice si excentrique. C'est un nouvel exemple de cette singulière architecture qui pro-

digue hors de propos les créneaux, les tourelles et les ogives; et ici l'emploi en est d'autant plus à regretter, qu'il a coûté fort cher, que presque tout l'intérêt du fonds légué à l'établissement a été employé à bâtir; cette somme eût été beaucoup mieux dépensée si on eût construit un bâtiment plus simple et publié un certain nombre d'ouvrages de plus. On a fait comme pour le *collége Girard*, et l'on n'a pas élevé un monument qui vaille le palais de Philadelphie.

J'ai déjà eu occasion de parler de ce mélange de styles que les Américains se permettent, et que même ils semblent rechercher dans leur architecture. Je trouve ici un ouvrage où cette doctrine, à l'occasion de l'institut de Smithson, est exposée systématiquement. L'auteur, M. Owen, a fait de cet éclectisme la loi de l'architecture américaine; il cherche quelles doivent être les autres conditions de cette architecture : partant de la nature du pays et du peuple, il arrive, par une argumentation ingénieuse, à de singuliers résultats. D'abord, l'auteur pose en principe que l'architecture est un *art d'utilité*, qu'il n'y a pas d'excellence abstraite, parce qu'il n'y a pas de convenance absolue. On ne s'étonnera pas de cette théorie toute positive dans une esthétique écrite aux États-Unis.

« Que ferions-nous, dit-il, dans notre âge utilitaire, de constructions religieuses tellement vastes, qu'au-dessus pût s'établir, comme à Luxor, un village avec ses habitants[1] ? » Ainsi voilà les vastes monuments religieux supprimés; il suffit que dans chaque église il y ait de quoi placer les banquettes de la congrégation. L'auteur ajoute avec un sens tout pratique : « Les trésors que les Égyptiens prodiguaient pour la sépulture des morts, nous aimons à les approprier, ce qui est certainement plus sage, au confort des vivants. » Les Égyptiens, selon Hérodote, disaient en effet que, la vie étant passagère, il fallait bâtir des maisons fragiles, et, la mort étant pour toujours, des tombeaux éternels. Les Américains ne pensent pas ainsi : les Égyptiens étaient le peuple de la mort, ils sont le peuple de la vie. M. Owen dit encore : « L'architecture des États-Unis, née à la fois dans des climats éloignés et divers, doit s'écarter d'un type uniforme et se faire remarquer par sa variété. » Je ne trouve pas qu'il en soit ainsi : les Américains reproduisent au contraire partout le même type de construction ; ils ont comme une ville stéréotypée qu'ils portent avec eux ainsi qu'une tente, et qu'ils

[1] Ce n'est pas à Luxor qu'un village a été construit sur la plate-forme d'un temple égyptien, c'est sur la rive opposée du Nil, à Medinet-Abou.

dressent à l'est et à l'ouest, au nord et au midi. Enfin, de la liberté qui règne aux États-Unis, l'auteur conclut qu'il doit y avoir dans les monuments une certaine indépendance des différentes parties[1], dispensées par le principe du *self government* sans doute, de correspondance et de symétrie.

Je ne crois pas à cette architecture de la liberté, et, quelle que soit la tendance des États à ne point se subordonner les uns aux autres, je crois qu'il y aura toujours dans l'architecture des parties subordonnées, et je désire que l'absence de centralisation ne se traduise pas dans l'art par une incohérence qui le perdrait.

J'ai été heureux de rencontrer dans le secrétaire de l'institut de Smithson, M. Henry, l'homme qui en Amérique s'est occupé de l'électro-magnétisme avec le plus de suite et de succès. La théorie de l'électro-magnétisme, créée par mon père, m'inspire un intérêt bien naturel pour tous ceux qui ont marché sur ses traces. Un grand plaisir m'attendait à Washington, celui de trouver, dans une déposition judiciaire faite par M. Henry à l'occasion d'un procès où il s'agissait de se prononcer sur les droits de M. Morse à la découverte d'un télégraphe électrique,

1 *No forced inexorable correspondence of parts.*

un hommage à la mémoire de mon père. Dans cette déposition, M. Henry a tracé l'histoire des découvertes électro-magnétiques, sans lesquelles, comme on sait, la télégraphie électrique était impossible; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est que mon père avait pressenti l'application de l'électro-magnétisme à la transmission des signes télégraphiques assez longtemps avant que personne eût entrepris de réaliser cette admirable découverte, qui lui appartient aussi bien que l'idée de la navigation à vapeur appartient à Papin. M. Henry n'a jamais connu personnellement mon père et ne se doutait pas qu'il verrait son fils à Washington. Interpellé judiciairement dans l'affaire de M. Morse, après avoir mentionné les expériences faites par MM. OErsted, Arago et Davy, et la découverte sur laquelle mon père a fondé sa théorie de l'électricité dynamique, théorie aujourd'hui universellement adoptée, M. Henry a ajouté : « Ampère a déduit de cette théorie des résultats que l'expérience a depuis confirmés; il a proposé à l'Académie des sciences de Paris un plan pour l'application de l'électro-magnétisme à la transmission des nouvelles à de grandes distances. Ainsi la découverte du télégraphe électrique a été faite par Ampère *aussitôt qu'elle a été possible.* »

Voici, en effet, ce qu'on lisait dans le premier mémoire de mon père sur l'action que les courants électriques exercent sur l'aiguille aimantée : « Autant d'aiguilles aimantées que de lettres qui seraient mises en mouvement par des conducteurs qu'on ferait communiquer successivement avec la pile, à l'aide de touches de clavier qu'on baisserait à volonté, *pourraient donner lieu à une correspondance télégraphique qui franchirait toutes les distances et serait aussi prompte que l'écriture ou la parole pour transmettre la pensée.* » Les procédés télégraphiques ont dû varier et se perfectionner ; mais il est impossible de méconnaître que la découverte du télégraphe électrique est là.

C'était sur une question de procédé que roulait le débat judiciaire où M. Morse était engagé. Dans l'histoire des travaux scientifiques dont le procédé de M. Morse n'est qu'une application, M. Henry a eu à parler de lui-même : il l'a fait avec une convenance et une sincérité parfaites ; mais il avait le droit de rappeler que des expériences faites en Amérique ayant donné lieu de penser que la force électro-magnétique s'affaiblissait rapidement en proportion des distances, c'était lui qui avait montré qu'on pouvait remédier à cet inconvénient bien avant les tentatives d'application de M. Morse, qui,

sans ses perfectionnements, n'auraient pas été praticables.

L'établissement connu sous le nom de *Patent-Office* (bureau des brevets d'invention) se compose de deux parties. Dans l'une sont des modèles de toutes les machines qui ont obtenu des brevets d'invention. A ces modèles correspond une description manuscrite de la machine, accompagnée de dessins. La description et les dessins sont mis à la disposition de ceux qui veulent les étudier. Dans une autre partie de l'établissement a été placée une collection d'armes, de vêtements, d'instruments, etc., appartenant aux sauvages de l'Amérique ou aux insulaires de l'océan Pacifique, et aussi certaines choses qui n'ont rien à faire dans le musée, comme je le dirai bientôt.

On est très-libéral pour les brevets d'invention. Le gouvernement américain les accorde à un prix moins élevé que ne le font les principaux gouvernements de l'Europe; mais, après avoir commencé par refuser le droit d'obtenir un brevet à tous les étrangers, on en est encore à leur faire payer ces brevets plus cher qu'aux natifs, ce qui ne me semble pas très-raisonnable, car il est dans l'intérêt d'un pays que les étrangers viennent lui apporter le profit de leurs inventions. Au reste, même en

Amérique, on réclame contre cet abus, né de la tendance fâcheuse qu'on appelle ici le *nativisme*.

Les Américains ont déjà mis dans le monde un certain nombre d'inventions importantes et dans tous les genres. A l'industrie ils ont donné la machine à séparer la graine de coton, imaginée par Whitney, et dont les résultats ont été immenses ; à l'agriculture, la machine à moissonner; à la guerre, les *revolvers*, ces fusils et pistolets au moyen desquels on peut charger à la fois et tirer sans interruption douze coups de suite; à la médecine, le chloroforme. Ils ont les premiers établi sur une grande échelle la navigation à la vapeur et le télégraphe électrique pour les communications du commerce et de la pensée. L'agriculture provoque aussi bien que l'industrie l'esprit inventif des Américains : dans une seule année, on a accordé des brevets d'invention à 2,043 inventeurs d'instruments agricoles.

Les modèles de machines du *Patent-Office* auraient besoin d'être mieux exposés, comme le sont par exemple ceux du Conservatoire des arts et métiers de Paris. A Washington, on les entasse dans des armoires, d'où, il est vrai, on les tire sur la demande de ceux qui désirent les étudier ; mais l'effet général est nul, et l'on peut être curieux de

considérer des machines sans avoir d'études à faire sur l'une d'elles en particulier. Si j'en jugeais par le seul de ces modèles que j'ai pu comparer avec ce qu'il représente, — le modèle de la *machine à moissonner*, — je dirais qu'ils sont trop petits et ne donnent pas une idée assez complète de l'original.

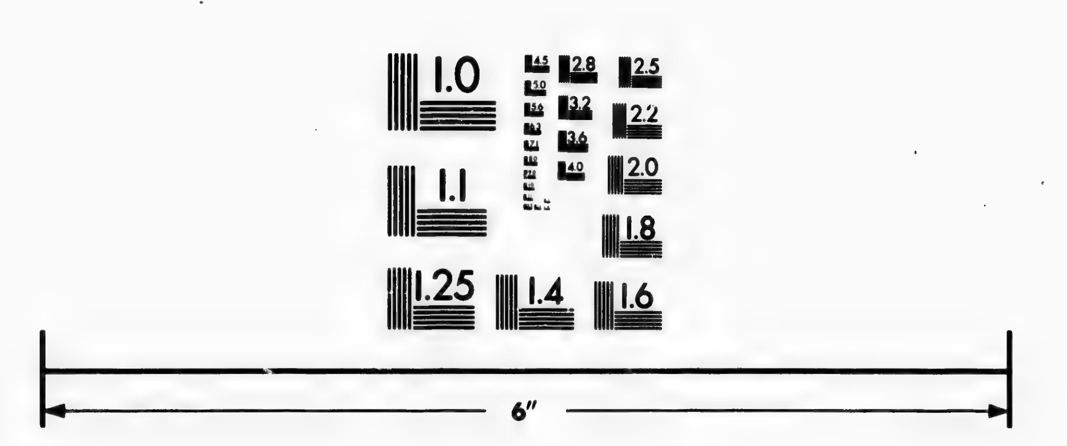
La collection du *Patent-Office* renferme un grand nombre d'objets intéressants, mais disposés sans beaucoup d'ordre. On trouve là pêle-mêle des os fossiles, des minéraux, des animaux empaillés, des poissons dans des armoires, où ils sont presque aussi invisibles que lorsqu'ils habitaient les profondeurs de l'Océan. L'habit de Jackson figure parmi ces curiosités de toute sorte. J'avoue que j'ai peu de goût pour la défroque des personnages célèbres. On a dit qu'il n'y avait point de grand homme pour son valet de chambre; or, en présence d'un vieux vêtement pompeusement exposé aux regards, le spectateur se trouve un peu traité comme un valet de chambre et médiocrement disposé à l'enthousiasme. Passe pour l'uniforme que Nelson portait quand il fut frappé du coup mortel, et qu'on montre à Greenwich. Le sang généreux dont il est, je ne dirai pas taché, mais paré, éloigne toute idée vulgaire. Il faut du sang pour faire d'un habit une relique.

QUE.

d'études à faire
j'en jugeais par
omparer avec ce
machine à mois-
op petits et ne
ete de l'original.
nferme un grand
is disposés sans
pêle-mêle des os
x empaillés, des
ils sont presque
taient les profon-
on figure parmi
oue que j'ai peu
nnages célèbres.
nd homme pour
sence d'un vieux
aux regards, le
comme un valet
osé à l'enthou-
e Nelson portait
l, et qu'on mon-
x dont il est, je
igne toute idée
e d'un habit une



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



J

Ce q
parmi
des en
autres
dont la
dis qu
cauche
voir à l
qui n'e
de pon
croître
rencon
dans le

L'ob
de Can
tions a
En 184
M. Wa
que cet
qui l'a
des obs
M. Wa
son or
de l'ob
gulier,
deux n

Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'on laisse parmi les échantillons dont se compose ce musée des enluminures très-indignes d'y figurer, entre autres celle qui représente une femme couchée et dont la longue chevelure tombe jusqu'à terre, tandis qu'un petit monstre, figurant, je pense, le cauchemar, est assis sur sa poitrine. Chacun a pu voir à la porte des coiffeurs de Paris ce chef-d'œuvre, qui n'est autre chose qu'une réclame d'un marchand de pommade pour montrer combien la sienne fait croître abondamment les cheveux des dames. J'ai rencontré avec quelque surprise un tel objet d'art dans le musée ethnographique de Washington.

L'observatoire de Washington a, comme celui de Cambridge, été le théâtre de plusieurs observations astronomiques d'une certaine importance. En 1846, après la découverte de la planète Neptune, M. Walker, attaché à cet établissement, reconnut que cette planète avait été vue en 1795 par Lalande, qui l'avait prise pour une étoile ; ce qui fournissait des observations datant de cinquante années et mit M. Walker en état de déterminer les éléments de son orbite. La même année, M. Maury, directeur de l'observatoire, découvrit le premier ce fait singulier, que la comète de Biela s'était partagée en deux morceaux. Le ciel a ses révolutions comme la

terre, et les astres se brisent comme les empires.

Dans cet observatoire se voit l'horloge électrique du docteur Locke, application ingénieuse de l'électro-magnétisme aux observations astronomiques qui, combinée avec le télégraphe électrique, permet, selon l'expression de M. Maury, à un astronome observant à Washington de faire entendre à Saint-Louis les battements de son horloge magnétique et de diviser, grâce à cet instrument, les secondes en centièmes avec la dernière exactitude. Les beaux travaux hydrographiques de M. Maury sont connus de toute l'Europe. Le patriarche de la science, M. de Humboldt, leur a rendu une éclatante justice. « Je vous prie, écrivait-il à un correspondant, d'exprimer à M. Maury, l'auteur des belles *Cartes des vents et des courants*, ma reconnaissance de cœur et mon estime. C'est une grande entreprise, aussi importante pour le navigateur pratique que pour le progrès de la météorologie en général. Elle a été considérée ainsi en Allemagne par toutes les personnes qui s'intéressent à la géographie physique. » Les cartes marines exécutées sous la direction de M. Maury, qu'il appelle *Cartes des vents et des courants*, sont certainement un des plus beaux et des plus utiles résultats de la science nautique.

Convaincu que la routine faisait encore suivre aux navigateurs des routes qui n'étaient pas les meilleures, M. Maury demanda, en 1842, aux capitaines de bâtiments américains de consigner sur leurs livres de route toutes les circonstances qui pouvaient influer sur la navigation, et de lui adresser le résultat de leurs observations. D'abord on se pressa peu de répondre à son appel; mais, de premières comparaisons entre quelques vieux livres de route conservés au dépôt de la marine ayant permis à M. Maury, en tenant compte des courants à éviter et de ceux dont peut s'aider la marche, d'abréger de vingt-sept jours le voyage de Baltimore à Rio-Janeiro, les renseignements affluèrent, et il y a maintenant mille bâtiments sur lesquels, jour et nuit, on fait volontairement les observations qu'il a demandées. M. Maury est parvenu aussi à réduire le temps moyen du voyage de Californie de cent quatre-vingt-sept jours à cent quatorze, c'est-à-dire à l'abréger de près d'un tiers. Le passage à l'équateur était de quarante et un jours, on l'a fait plusieurs fois en vingt-quatre, et une fois en dix-sept jours et quelques heures.

Outre cette application pratique, les études de M. Maury l'ont conduit à des considérations élevées et neuves sur les causes des vents et des pluies, sur

la nature des courants, sur les régions habitées par les différentes espèces de baleines. Ainsi il a reconnu que les moussons du sud-est soufflent avec plus de force que celles de l'hémisphère septentrional, et il attribue cette différence à l'influence des grands déserts de l'Afrique, qui retardent ces vents en enlevant de grandes masses d'atmosphère pour remplir le vide produit par l'ardeur de leur soleil. Selon lui, ces plaines brûlantes agissent comme une fournaise en aspirant les vents de la mer pour remplacer l'air qui s'élève en colonne au-dessus d'un sol trop échauffé, « de sorte, ajoute M. Maury, développant les résultats généraux de cette influence de l'Afrique et de l'Amérique méridionale sur les vents, que si le pied de l'homme n'avait pas pénétré dans ces deux continents, on pourrait cependant affirmer que le climat de l'un est humide, que ses vallées sont en grande partie couvertes d'une végétation abondante qui protége sa surface contre les rayons du soleil, tandis que les plaines de l'autre sont arides et nues.

« Ces recherches semblent déjà suffire pour justifier l'assertion que, sans le grand désert de Sahara et les autres plaines arides de l'Afrique, les côtes occidentales de notre continent dans la région des moussons seraient en tout ou en partie un district

privé de pluie, stérile et inhabité. De telles considérations captivent vivement l'esprit; elles nous apprennent à regarder les grands déserts, les bassins méditerranéens, les plaines arides, comme des compensations dans le grand système de la circulation atmosphérique : — pareilles, continue M. Maury, en employant une comparaison où l'on retrouve l'astronome, à ces contre-poids du télescope qui nous semblent parfois une gêne, elles sont nécessaires pour donner à la machine un mouvement doux et régulier. »

D'autres travaux qui se rapportent aussi à l'hydrographie marine, et qui font grand honneur aux États-Unis par la manière dont ils sont exécutés, sont ceux qui ont pour but de connaître à fond les côtes et les mers littorales des États-Unis. A la tête de ces travaux est placé, comme on l'a dit dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, « le célèbre M. Bache, au grand avantage de la science en général, et de la géographie en particulier. »

J'ai passé une journée à parcourir l'établissement que dirige M. Bache, dont l'infatigable complaisance n'a rien laissé d'inexpliqué à ma curiosité, vivement excitée par tout ce que je voyais. Une grande maison qu'il habite contient tout ce qui se rapporte à la confection des cartes qu'il fait exé-

cuter, et dont il surveille les moindres détails, après avoir pris une part personnelle à cette grande exploration des côtes (*Coast Survey*) dont il est l'âme, et à laquelle son nom restera attaché. En parcourant les diverses parties de ce bel établissement, où tout marche avec une régularité et une activité parfaites, on assiste aux degrés successifs par lesquels passe la confection des cartes hydrographiques, on voit ces cartes en progrès, depuis la préparation du papier jusqu'à leur parfait achèvement. Elles sont gravées au moyen de l'électrotypie. Le cuivre déposé par le courant galvanique forme des saillies qui servent à produire les creux. Si l'on veut changer quelque chose à la gravure, on rase cette saillie; il en résulte sur la carte un blanc où l'on ajoute à la main ce que l'on veut ajouter.

Tout est exécuté avec la plus grande précision et le soin le plus minutieux. Ainsi, dans les cartes ordinaires, même les cartes marines françaises, que M. Bache proclame admirables, il arrive parfois que le mouvement de la presse pousse en avant et déforme un peu le dessin. Un ouvrier, M. Sexton, duquel Herschell a dit : « C'est le premier ouvrier mécanicien du monde, » a voulu remédier à cet inconvénient au moyen d'une presse hydraulique qui appuie sur le papier uniformément. J'en ai vu

un essai en petit qui a réussi. Quant à l'électrotypie, dont on se sert pour les planches, un autre Américain, M. Mathiot, est parvenu, en chauffant la pile, à augmenter la quantité du cuivre déposé dans une proportion de un à trois, et il espère la sextupler. Le cuivre ainsi déposé a beaucoup de ténacité et ne cristallise pas, ce qui est un avantage, la cristallisation le rendant fragile. Ces perfectionnements sont le fruit d'efforts individuels provoqués par le désir ardent et la confiance de faire mieux, désir et confiance qui se manifestent énergiquement dans tous les travaux scientifiques des Américains.

Sur les cartes marines, la vitesse du courant est indiquée par la largeur des lignes, sa direction par des flèches qui se contournent dans le sens des courants, et la rapidité des pentes par le rapprochement des hachures ; ainsi l'œil saisit sur-le-champ tout ce qu'il importe au marin de connaître. L'exécution de ces cartes était une tâche immense. Il a fallu combiner un grand travail de triangulation terrestre avec un travail plus grand encore, qui déterminât tout ce qui concerne les bas-fonds et les courants. Le premier est exécuté par des ingénieurs civils et des officiers de terre, le second par la marine des États-Unis.

On a déjà gravé quatre-vingt-dix cartes; il en faut encore deux cent cinquante. Dans quinze ans, le travail pour les côtes de l'Est sera terminé. On ne saurait calculer à quelle époque tout pourra être achevé, car on ne sait pas ce que seront dans quelques années les rivages des États-Unis. Le congrès, qui est impatient de voir la fin de ce vaste travail, demandait à M. Bache combien d'années étaient nécessaires pour l'achèvement de son œuvre? Il a répondu : « Pour combien d'États? » Et il avait raison, car pendant ce dialogue un vote du congrès ajoutait le Texas aux États-Unis, et depuis il a fallu s'occuper de l'Orégon et de la Californie.

A ces travaux hydrographiques et géodésiques s'ajoutent d'autres études. On signale tous les points sur lesquels il est nécessaire d'établir des phares; on désigne les obstacles à faire disparaître, comme ce rocher, dans la rade de New-York, qu'un Français, M. Maillefert, est en ce moment occupé à faire sauter. Des observations magnétiques sont aussi liées aux opérations du *Coast Survey*, et des cartes particulières indiquent la température des mers dans les différentes saisons. En somme, c'est une vaste entreprise très-bien conduite, et dont l'utilité pour la navigation est considérable. « Il n'est presque aucune portion de notre littoral qui n'ait livré

à nos observations des découvertes importantes, » dit M. Bache dans un rapport de 1850. Je n'en citerai qu'un exemple que je tiens de lui. La barre qui obstruait l'entrée de la rade de Mobile a été déplacée par les courants. On l'ignorait, et l'on évitait toujours cette barre, qui n'existait plus. On sait maintenant que cet obstacle a cessé d'être à craindre. Si, au contraire, une barre nouvelle s'est formée, on en est averti par les sondages, dont les résultats sont conservés soigneusement, comme une collection doublement utile, au point de vue de l'hydrographie et au point de vue de la géologie.

L'institut de Smithson, le *Patent-Office*, les travaux de l'observatoire, ceux de M. Maury et de M. Bache, forment, comme on voit, à Washington, un ensemble d'activité scientifique qui n'est pas sans importance et même sans grandeur. On doit en tenir compte dans une appréciation impartiale de la civilisation des États-Unis.

J'ai eu l'honneur d'être invité à dîner chez le président avec Kossuth, les *speakers* des deux assemblées législatives, M. Webster, d'autres ministres, et plusieurs des prétendants à la présidence prochaine. Là, j'ai été témoin d'une nouvelle scène de ce drame de la venue de Kossuth en Amérique, dont j'avais vu à New-York, il y a quelques semai-

nes, l'exposition si brillante et en apparence si pleine de promesses. L'action, en avançant, s'est beaucoup refroidie ; elle languit et fait présager un dénoûment assez plat. On n'en est pas encore là. D'ailleurs, le président et les hommes politiques qu'il avait aujourd'hui réunis à Kossuth honorent en lui un proscrit illustre à la délivrance duquel ils ont concouru, qui a choisi l'hospitalité de leur pays, et ils se respectent trop pour manquer d'égards envers lui. Il a été placé à la droite de madame Fillmore, et madame Kossuth à la droite du président ; mais du reste, ni avant, ni pendant, ni après le dîner, il n'a été fait, à ma connaissance, aucune allusion à la cause de la Hongrie. Je n'ai vu que de la politesse pour l'homme, mais nulle expression à haute voix de sympathie pour sa cause, quoique certainement cette sympathie fût dans tous les cœurs, rien surtout qui pût l'encourager à espérer une intervention politique des États-Unis dans les affaires de l'Europe. Kossuth, qui a le tort d'aimer les costumes de fantaisie, portait une lévite de velours noir, et m'a semblé beaucoup moins imposant dans cette tenue que quand il haranguait, appuyé sur son grand sabre, dans la salle de Castle-Garden, à New-York. Peut-être étais-je moi-même sous l'impression du refroidissement gé-

néral. Autre chose est un homme accueilli comme un héros par une foule enivrée, quand il n'a pas encore dit ce qu'il prétend obtenir et qu'il apparaît seulement comme un martyr de la liberté, et ce même homme quand il s'est montré chimérique dans ses prétentions, malhabile dans ses discours malgré son éloquence, et que le bon sens du peuple qui l'accueillait avec transport a détaché en partie de son front l'auréole dont l'enthousiasme de ce peuple l'avait environné. Kossuth vu de près dans ce salon où on ne le cherchait point, où on évitait de lui parler politique, et où il était forcé, pour dire quelque chose, de discuter sur l'étude de l'histoire et sur les langues; Kossuth mécontent, mal à l'aise, Kossuth tombé, me paraissait, je l'avoue, tout différent de Kossuth radieux et triomphant.

Si l'on peut être partagé à quelques égards sur le compte du tribun magyar, il est impossible de ne pas s'intéresser sans mélange à madame Kossuth, courageuse et fidèle compagne du proscrit, et pour laquelle on voudrait que le succès de son époux en Amérique durât plus longtemps. Elle a adressé une réponse charmante à une dame qui fait en ce moment un cours à New-York sur l'émancipation de la femme, et qui voulait l'engager dans cette cause : « Ma vie a été si agitée, a dit madame Kossuth, que

je n'ai pas eu le temps d'étudier la question dont vous me parlez; mais, ayant le bonheur d'être la femme d'un homme qui inspire à tant d'autres l'admiration que je ressens pour lui, vous trouverez naturel que je n'aie jamais songé à lui disputer l'empire. » Du reste, le dîner a été fort agréable. Les prétendants whigs et démocrates à la présidence, parmi lesquels il faut compter M. Fillmore lui-même, M. Webster, le général Cass, le général Scott, vivaient fort bien ensemble. L'abolitioniste Seward causait gaiement avec les partisans du *compromis*. Le dîner ne valait pas tout à fait ceux de M. de Sartiges, mais il n'était pas non plus trop républicain, et tout dans les manières de M. Fillmore avait un cachet de simplicité digne et bienveillante qui me semble faire de lui le type de ce que doit être un président américain.

Maintenant que j'ai vu le Canada, le nord et l'ouest des États-Unis, Boston, New-York, Philadelphie, Washington, des écoles, des prisons, des hôpitaux, des élections, des fêtes populaires, le congrès et le président, je commence à avoir envie de voir autre chose. Le froid qui m'a surpris, et qu'il n'était nullement dans mes intentions de rencontrer, me presse d'aller chercher un climat plus doux, d'abord dans la partie méridionale de

l'Union, à Charleston et à la Nouvelle-Orléans, puis à la Havane, puis peut-être au Mexique. C'est un pays où il n'est pas aussi facile d'arriver et de voyager qu'aux États-Unis; mais on le dit curieux par ses antiquités, admirable par les beautés naturelles qu'il présente, unique par la diversité des climats qu'il réunit et rapproche. Je trouve une tentation de plus dans la rencontre que j'ai faite ici de M. Calderon, qui fut ministre d'Espagne à Mexico avant de l'être à Washington, et de la femme spirituelle qui porte son nom et qui a écrit un très-intéressant ouvrage intitulé la *Vie à Mexico*. L'obligeance de M. Calderon et les honorables souvenirs qu'il a laissés au Mexique m'y assureraient de précieuses recommandations; mais Mexico est un peu loin de Paris, où il faut être dans quatre mois pour rouvrir mon cours. Tout cela est bien tentant et bien difficile; nous verrons. En attendant, je pars demain pour le Sud. Le Sud, c'est un but de voyage qui me séduit et m'entraîne toujours.

———

CHAPITRE VI

De Washington à Charleston. — Nouveaux reproches à l'incurie américaine. — Le Coton. — Vente d'esclaves. — Un planteur humain.

J'ai pour principe de voyager seul; je crois que c'est le moyen de bien voir : on est moins distrait de ce qui vous entoure, on est plus complétement dans le pays que l'on veut observer. Avec des compatriotes, on retrouve la patrie, ce qui est fort agréable; mais par là même l'esprit, reporté vers ses habitudes, est peu propre à entrer dans des mœurs étrangères, à s'en pénétrer. Les heures de loisir forcé, d'ennui même, sont profitables au voyageur solitaire. Pendant ces heures quelquefois assez longues, j'en conviens, il se replie sur lui-même, il s'absorbe dans les impressions qu'il a reçues; rien ne l'en détourne, elles se gravent en lui plus profondément, et puis, seul, l'on est obligé de vivre avec les gens du pays, de vivre de leur vie. Quand on n'est pas seul, on est toujours à demi

absent; mais voilà bientôt quatre mois que je suis isolé en Amérique et comme perdu sur les chemins de fer, sur les lacs, sur les fleuves, dans des villes inconnues, et je ne résiste pas à la tentation de continuer ma course dans la très-agréable compagnie de MM. de Béarn et de Villeneuve, tous deux attachés à la légation de France à Washington, avec lesquels je pars pour le Sud. Il peut n'être pas inutile de comparer ses propres observations avec des observations différentes, et de les rectifier par la discussion; puis il y a un si grand charme à retrouver la France au bout du monde! Je l'ai bien senti à Washington.

Nous profitons, pour partir, du premier jour où le Potomac est navigable. La rivière est encore prise. Le bateau à vapeur tantôt suit un canal étroit entre deux rives de glace, tantôt brise la glace même, dont les fragments glissent à droite et à gauche sur la surface immobile du fleuve et la frôlent avec un petit bruit singulier. Tout à coup la cloche du bateau sonne lentement : c'est que nous venons de passer devant Mount-Vernon, où était la demeure et où est la tombe de Washington ; tous les bateaux en font autant. Ce salut spontané et quotidien au souvenir et à la sépulture d'un grand homme m'émeut comme m'a souvent ému le tintement de

l'*Angelus* dans la campagne romaine : c'est l'*Angelus* de la dévotion à la gloire. Je regretterais de ne point m'arrêter ici pour visiter pieusement ce tombeau et cette demeure modeste où se retira le Fabricius américain, après avoir délivré et fondé son pays, pour mener la vie d'un simple planteur, refusant le pouvoir et donnant un immortel exemple d'abnégation généreuse et sincère; mais on me dit, ce que j'ai peine à croire, que la tombe est négligée et que la maison de Washington est à louer.

Nous prenons le chemin de fer à un endroit où il commence, au milieu de l'eau, sur des pilotis, et nous entrons en Virginie. Le pays que nous traversons ne ressemble point à la région pittoresque des monts Alleghanys, qui bornent cet État du côté de l'ouest; le paysage est monotone : partout à l'horizon des collines couvertes d'arbres toujours verts, et plus près de nous des champs de blé ou de maïs. Le soir nous passons par Richmond. Nous apercevons, en sortant de la ville, à la clarté de la lune, les rapides du fleuve et les petites îles qui s'élèvent noires au milieu de ses eaux blanchies par la lune. La colline sur laquelle Richmond est bâtie fut le théâtre d'un assaut terrible donné aux sauvages qui s'y étaient retranchés par Bacon, cet insurgé virginien du dix-septième siècle, dont le

conseil décida les habitants de James-Town à brûler leur ville naissante. Aujourd'hui Richmond est une florissante cité; d'autres insurgés, plus heureux, l'ont depuis défendue contre le pouvoir qu'attaquait Bacon, et l'on ne se souvient plus qu'il y a eu ici des sauvages. Nous nous arrêtons pendant la nuit à Petersburg. Ce nom rencontré là étonne l'imagination, bien qu'elle soit accoutumée, en ce genre, aux plus singulières surprises. Memphis, Canton, Palmyre, Athènes, Rome, Londres, Paris, sont des étapes du voyageur qui parcourt les États-Unis. La carte de ce pays offre les noms des villes les plus diverses et les plus lointaines : cela fait voir que ce monde nouveau est fils de l'ancien monde, et semble indiquer chez les Américains un désir superbe de le renouveler. Jusqu'ici ce désir n'a pas été satisfait, car aucune de ces villes à noms ambitieux n'est devenue une grande ville. Un savant Américain, M. Schoolcraft, a proposé de donner plutôt aux cités nouvelles des noms indiens : ceux-ci sont souvent très-harmonieux, comme on en peut juger là où les dénominations indigènes sont restées, ce qui a eu lieu surtout pour les lacs, les fleuves, comme Ontario, Oneida, Niagara. Quelquefois les noms des villes nouvelles rappellent la patrie des émigrants; une association de concitoyens em-

porte le souvenir de la cité natale sous un ciel étranger. Ainsi quelques familles de paysans suisses du pays de Vaud, dirigées par l'un d'eux qui paraît avoir eu toutes les qualités d'un fondateur de colonie, ont établi le *Nouveau-Vevay;* des Français ont fondé la ville de *Gallipolis*, dans laquelle ils commencèrent par bâtir une immense salle de bal; des Hongrois réfugiés élèvent en ce moment la *Nouvelle-Bude*. — Ces réminiscences du berceau sont touchantes : on pense à Andromaque transportée dans l'Épire, et donnant à des fleuves barbares les noms aimés du Xanthe et du Simoïs.

Les noms des anciens États sont assez curieux par leur origine, qui les rattache à l'histoire européenne et à des personnages bien diversement célèbres de cette histoire. La Virginie fut ainsi nommée en l'honneur d'Élisabeth, qui aimait à se faire appeler la *reine vierge;* la Caroline, en l'honneur de Charles IX; New-York, de Jacques II, duc d'York; le Maryland, de la reine Marie-Henriette d'Angleterre. D'autres lieux rappellent des hommes nés dans une condition privée, et qui ont dû à leurs vertus de donner leur nom à des républiques et à des villes aujourd'hui florissantes; la Pensylvanie perpétue la mémoire de Penn, et lord Baltimore a bien mérité que la sienne demeurât attachée à la

capitale du Maryland. Les États entrés les derniers dans l'Union : le Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique, marquent, par leur dénomination étrangère, la période actuelle, la période d'envahissement et de conquête. Fasse le ciel, dans l'intérêt des États-Unis, qu'il n'y ait pas bientôt trop de noms espagnols sur la carte de leur pays!

Je croyais être au fait maintenant de tous les inconvénients d'un voyage en chemin de fer à travers l'Union; mais j'avais encore dans cette science de nouvelles découvertes à faire. Hier, par exemple, nous sommes arrivés de nuit dans un endroit où l'on change de ligne; il avait plu, la voie du chemin était un fleuve; il a fallu descendre dans l'eau et dans la boue, aller sans voir goutte à travers les rails et les waggons, changer nos billets dans une maison située à quelque distance, et personne n'était là pour l'indiquer, personne ne nous avait prévenus de rien. Avant d'arriver à Richmond, nous sommes descendus du chemin de fer de même la nuit et par la pluie, sans être avertis de ce qu'il y avait à faire, et obligés de chercher à tâtons un omnibus dont on ne nous avait point parlé, et qui seul pouvait nous conduire à Richmond. Si nous ne l'avions pas découvert, s'il eût été rempli avant notre arrivée, il aurait fallu franchir à pied une

distance d'une demi-lieue en portant nos malles et sans perdre de temps pour arriver avant le départ du chemin de fer de Richmond. Vraiment cela est intolérable, et je le répéterai jusqu'à ce que j'aie fait honte aux Américains de cette absence d'indications tout à fait indigne d'un peuple civilisé.

6 janvier.

Ce matin, nous cheminons très-lentement sur une portion de chemin de fer dont les remblais ne sont pas solides; puis les rails traversent une rivière sur un pont à jour. Ni planches au-dessous des waggons, ni parapet de côté; nous sommes comme suspendus au-dessus de l'eau que nous voyons courir sous nos pieds : ce spectacle est peu rassurant. On suit le chemin de fer jusqu'à Wilmington, où l'on trouve un petit bateau à vapeur, qui, en vingt-quatre heures environ, vous porte à Charleston, capitale de la Caroline du Sud. Ainsi on passe brusquement et sans transition d'un pays qui n'a encore rien de méridional dans une région où le midi commence décidément à se faire sentir.

En quittant Wilmington, on navigue assez longtemps dans des espèces de lagunes bordées par des côtes plates dont l'aspect rappelle un peu les rivages de la Hollande. La mer est tantôt noirâtre, tantôt

couleur de bistre, comme dans certaines marines hollandaises. Nous nous arrêtons devant quelques maisons qui s'élèvent auprès d'un groupe de pins. Cette station dans ce triste lieu me rappelle une station pareille dans la mer du Nord, en vue des côtes de la Frise. Le soir, beau coucher de soleil, bande orangée à l'ouest; puis la nuit vient, la lune se lève, et répand sa blanche et sereine clarté sur l'azur agité des vagues.

7 janvier.

Ce matin, le lever de soleil commence bien; ensuite nous avons de la peine à sortir des brumes et du Nord. Enfin le soleil est radieux et le ciel parfaitement pur pour notre arrivée à Charleston.

Charleston s'élève entre deux rivières, comme New-York, mais la ville s'étend en largeur au lieu de se terminer angulairement. En avant sont des navires. Ce n'est pas le mouvement de New-York, nous ne sommes plus au Nord; nous ne trouverons plus, je pense, cette activité commerciale à laquelle il nous avait accoutumés, si ce n'est lorsque nous serons à la Nouvelle-Orléans. Charleston est une cité tranquille. Il y a beaucoup d'arbres dans les rues, et, ce qui est assez nouveau pour nous, bon nombre de jardins. Les jardins sont rares à

Boston, à New-York, à Philadelphie. Les terrains y ont trop de valeur, et la spéculation sur les terrains trop d'activité. Ici, devant les portes des maisons, croissent des magnolias, des grenadiers, des azedarachs, qu'on appelle l'orgueil de l'Inde (*pride of India*). Ces maisons ont presque toutes de grandes *verandas*, et, en général, deux étages de portiques. On sent l'influence du climat sur la disposition des demeures et sur le genre de vie des habitants. Nulle part je n'ai vu encore autant de maisons en pierre. En suivant une belle promenade le long d'une des deux rivières, on trouve tout de suite ce que je n'ai guère rencontré jusqu'ici dans une grande ville américaine, le calme et le silence. En face, de belles masses d'arbres offrent un aspect de forêt. A la porte de Boston, de New-York et de Philadelphie, la hache les aurait abattues depuis longtemps. Ici on a l'air moins pressé de détruire et de créer, d'agir et de vivre. Je jouis de ce calme, de cet air plus reposé de la ville et de la population. Tout cela n'est pourtant que relatif; Charleston n'en est pas moins le centre d'un commerce très-considérable : sur environ deux millions de balles de coton qu'expédient les États-Unis, quatre cent mille partent de cette ville, huit ou neuf cent mille de la Nouvelle-Orléans, le reste de Savanah et Mobile. Il y en a sur

le nombre total près de 1,500,000 pour l'Angleterre.

A ce sujet je me rappelle une anecdote que me contait M. Kent, à New-York. Il voyageait en Angleterre avec un des hommes politiques les plus importants de ce pays. « Mylord, lui demanda-t-il, qu'arriverait-il si vous ne receviez plus de coton de l'Amérique? » L'Anglais regardait par la portière. M. Kent renouvela sa question, et son compagnon de route se mit de nouveau à considérer le paysage. M. Kent ne se lassa point et répéta une troisième fois : « Que feriez-vous? » L'homme d'État, qui aurait mieux aimé ne pas répondre, s'écria : « En vérité, je ne sais ce que nous deviendrions. » Imaginez, en effet, ce qui adviendrait de Birmingham et de Manchester quand les *cotton-mills* s'arrêteraient, et que l'immense population qu'ils font vivre se trouverait sans pain. Les Anglais le sentent si bien, qu'ils s'occupent très-sérieusement de la culture du coton dans l'Inde; mais ce coton ne paraît pas valoir celui des États-Unis, et les chemins de fer qui pourraient l'amener rapidement, à bon marché, de l'intérieur à la côte, sont encore à faire. Voilà l'état du monde actuel, voilà ce qui maintiendra la paix entre l'Angleterre et l'Amérique mieux que toutes les sociétés réunies dans

cette pensée : c'est un certain nombre de balles de coton.

Au théâtre de Charleston, on donnait une imitation d'un drame français. La couleur locale avait été peu conservée : un simple capitaine portait une plaque. Nos usages militaires ne sont guère plus connus ici de la foule que le costume des mandarins cochinchinois. Du reste, on a applaudi également les traits de vertu et les actes de férocité, et même des plaisanteries assez lestes. Nous commençons à être un peu loin de l'Amérique puritaine. Au-dessus de la scène était représenté Shakspeare, assis sur un nuage, et à ses pieds l'aigle américaine tenant dans ses serres, en guise de foudre, les bandes colorées (*stripes*) qui sur le drapeau des États-Unis accompagnent les vingt-trois étoiles.

Peu de choses m'ont donné l'idée de la puissance de l'homme, manifestée par les appareils mécaniques appliqués à l'industrie, aussi vivement que les machines à émonder le riz que je viens de visiter. La vapeur, qui met en mouvement des pilons énormes, les fait descendre sur les grains de riz tout juste avec le degré de force nécessaire pour leur enlever, sans les écraser, la légère enveloppe qui les recouvre. Une telle précision donnée au mouvement de ces masses, de la force qui les soulève et

les abaisse tour à tour, a quelque chose de prodigieux. L'intelligence de l'homme paraît moins encore dans l'impulsion puissante qu'elle imprime à la matière que dans la mesure et la délicatesse de l'action qu'elle lui impose.

J'ai assisté tout à l'heure à une scène hideuse. J'oublie tous les arguments contre la destruction immédiate de l'esclavage. Je viens de voir en plein jour, sur la place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau comme pour le supplice; à côté s'élevait un drapeau rouge, digne enseigne du crime et de l'esclavage. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent comme le public qui les regardait. Le crieur, qu'on me dit bien reçu dans la société, faisait d'un air badin valoir les qualités d'un nègre « très-intelligent, jardinier de première qualité. » Les acheteurs s'approchaient des hommes, des femmes et des enfants, ouvraient leur bouche et considéraient leurs dents, puis l'on enchérissait, et..... adjugé! A vingt pas, en même temps, absolument de la même manière, on vendait à l'enchère un âne. On a vendu aussi un cheval. Le prix de l'homme a été 69 dollars; le cheval a coûté deux dollars de plus.

Je me garderai bien d'ajouter la moindre ré-

flexion à ce récit, mais je rappellerai un fait. En 1808, un nègre a été brûlé ici à petit feu[1]. Je fais remarquer que depuis la fin du dernier siècle les sauvages ont cessé de torturer leurs prisonniers, et je constate que dans une ville chrétienne et civilisée on a exercé, au commencement du dix-neuvième siècle, une barbarie à laquelle les sauvages avaient renoncé. Je n'ajouterai non plus à ce rapprochement aucune réflexion.

La journée commencée sous ces horribles impressions s'est terminée dans une plantation à esclaves. C'était la petite pièce après la tragédie. Le possesseur de la plantation est un Allemand, certainement le moins cruel et le moins tyrannique des hommes; il m'a paru à la lettre opprimé par ses noirs. M. ..., qui est humain, ne veut point battre ses esclaves. Les esclaves, peu reconnaissants, travaillent avec une grande mollesse et une grande négligence. Quand il entrait dans une case où des négresses étaient occupées à nettoyer le coton, il se bornait à leur démontrer combien leur besogne était mal faite, et nous expliquait le tort considérable que lui causait leur indolence. Le résultat de ces observations était une moue et un pe-

[1] Graham, *History of the United-States*, t. III, p. 52.

tit grognement. Jamais remontrances adressées par un vieux garçon à sa gouvernante ne furent plus mal reçues. M. ... nous disait : « Vous voyez comme je les tyrannise ! » J'étais touché sincèrement de l'humanité de cet homme excellent; mais je ne pouvais m'empêcher de lui répondre que ce dont il se plaignait était encore un argument contre l'esclavage. Il eût pu forcer des serviteurs payés à bien travailler, en les menaçant de les renvoyer; mais avec des esclaves, il n'y avait que deux choses à faire, les battre ou être victime de leur paresse. Cette impossibilité pour un maître humain d'être bien servi par des esclaves me semble en effet un inconvénient de plus de cette situation déplorable, dans laquelle il faut être cruel ou mal obéi.

M. ... nous a montré sa plantation; nous avons suivi avec lui, dans tous leurs degrés, la culture et la préparation du coton. Nous avons admiré la machine à nettoyer le coton d'Élias Whiteney, qui était né avec la science de l'invention : à douze ans, il avait fabriqué un violon; ayant démonté une montre pour en étudier le mouvement, et craignant le courroux paternel, il parvint à remettre chaque pièce à sa place. Après être entrés dans les cases où travaillent les nègres, dans celles où ils demeurent, et qui m'ont paru, je dois le dire, assez

comfortables, nous nous sommes avancés vers un petit bois où j'ai eu le premier avant-goût de la nature tropicale. Les vignes sauvages grimpaient aux arbres au milieu d'une foule d'arbrisseaux croissant entre les troncs entourés de lianes; on voyait des yuccas, des cactus. Un beau soleil éclairait cette végétation déjà méridionale, et qui, avec la nouvelle culture, les nouvelles mœurs dont j'étais témoin, m'offrait comme l'annonce d'un monde tout différent de celui que j'avais quitté naguère. Ce coin de forêt, au soleil, bordé par une eau tranquille, m'a laissé un de ces souvenirs charmants et distincts qui se détachent parmi les souvenirs souvent confus d'un voyage, comme une fusée brille dans les ténèbres.

Revenu chez M. ..., j'ai trouvé une bibliothèque composée surtout des productions contemporaines de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La France dominait. Sur les rayons du planteur se pressaient les poésies de Lamartine, les romans d'Alexandre Dumas et aussi la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin. Aux murs étaient suspendues des gravures d'après les grands maîtres. En outre on voyait çà et là des pipes turques, un fez, des statuettes égyptiennes, et jusqu'à un papyrus hiératique, souvenirs de voyage rapportés de l'Europe, de

l'Asie et de l'Afrique dans ce coin du Nouveau-Monde. Nous avons acquis, à la table de M. ..., une notion très-avantageuse de l'hospitalité du Sud, et nous ne sommes revenus à la ville que la nuit, après avoir traversé dans la barque de notre hôte des eaux silencieuses, caressées par une brise douce à respirer et blanchies par une lune brillante. Décidément nous ne sommes plus dans le Nord; c'en est fait de l'hiver, et désormais le printemps est devant nous.

A peu de distance de Charleston est un fort que le congrès a fait bâtir et que les *secessionistes*, ceux qui veulent qu'on se sépare de l'Union si le gouvernement attente aux droits et aux intérêts du Sud, dénoncent comme élevé pour maintenir la ville dans l'obéissance. Cette menace d'un côté, cette colère de l'autre, semblent annoncer une crise imminente. Le gouverneur nouvellement élu de l'État de Géorgie vient de déclarer que, tel cas échéant, il faudrait avoir recours à la séparation, et il a conseillé de s'armer pour être prêt à tout événement. Malgré cela, je ne vois personne qui redoute à cette heure la dissolution de l'Union. On sent qu'au moment d'en venir à une détermination si grave, les plus violents hésiteront. Il y a dans la population de ce pays une puissance de bon sens qui

arrête les partis lorsqu'ils semblent prêts à se porter aux dernières extrémités. La vivacité même des passions politiques et la liberté avec laquelle elles s'expriment avertissent de leur danger et le préviennent : ainsi le régulateur des machines à vapeur reçoit, de l'excès de la force produite, le pouvoir de modérer cette force.

CHAPITRE VII

Navigation sur l'Alabama. — Mobile. — Un acteur et un *clergyman*.

---

10 janvier.

Nous partons de Charleston, le beau temps continue. Le chemin de fer traverse de grandes plaines voisines de la mer et plantées d'arbres toujours verts. Le sable alterne avec ces terres marécageuses qu'on appelle des *swamps*. En Europe, c'est en allant vers le nord qu'on trouve sur une vaste étendue des terrains plats et sablonneux, coupés de flaques d'eau et où croissent des forêts d'arbres verts ; ici, nous les rencontrons au sud. Ce pays est désert, et il n'y a pas longtemps qu'il n'était habité que par des sauvages. Çà et là, une jolie habitation

isolée dans les bois annonce la venue de la civilisation nouvelle au milieu de ces solitudes. On arrive ainsi à un point où le chemin de fer est interrompu. Il faut faire une journée de voyage en voiture. Sans cette interruption, on pourrait aller de Québec à la Nouvelle-Orléans par les chemins de fer ou les bateaux à vapeur. C'est deux fois la distance de Paris à Saint-Pétersbourg.

Les voitures sont étroites, la route détestable; tantôt on trouve des bourbiers, tantôt on passe sur des rondins qui servent de pavé et font horriblement cahoter la voiture. C'était du reste, il y a vingt ans, à peu près la seule manière de voyager en Amérique. Il est peut-être bon d'avoir laissé subsister ce petit reste de route pour mieux faire apprécier l'avantage des chemins de fer. Nous les retrouvons et nous y passons encore une nuit, avant d'arriver, brisés de fatigue, à Montgomery, au bord de l'Alabama; là nous nous embarquerons sur ce fleuve jusqu'à Mobile, située à son embouchure et qui est une des villes en progrès dans les États du Sud.

13 janvier.

L'Alabama coule presque toujours entre des bords abrupts et souvent pittoresques : c'est ce

qu'on appelle des *bluffs*. Ce ne sont pas les grands murs de rochers du Saint-Laurent, près de Québec; ce ne sont pas les collines ondulées de l'Ohio; ce ne sont pas les masses arrondies de l'Hudson : ce sont des escarpements qui tantôt pendent au-dessus du fleuve, nus et dépouillés, tantôt se tapissent d'arbustes, tantôt se couronnent d'arbres verts où s'enlacent des lianes; ailleurs, de grands roseaux s'élèvent comme un champ de graminées gigantesques. A travers ces végétations diverses et mêlées, le fleuve déroule ses sinuosités allongées; çà et là, une petite maison rouge se montre dans une éclaircie ou se dessine sur un ciel d'un bleu vif. L'impression de cette nature est un peu sauvage sans être triste. D'ailleurs, la scène est animée par une opération qui se renouvelle souvent. Nous recueillons sur notre route des balles de coton venues des plantations voisines et qui doivent être embarquées à Mobile. Ces balles glissent d'ordinaire sur des planches inclinées qui les amènent au bateau, où elles sont empilées comme des pierres de taille qu'on entasse pour former un mur. En voyant ce mur qui s'élève graduellement tout autour du bateau, je comprends qu'à la Nouvelle-Orléans on ait pu, dans la dernière guerre, construire des remparts de coton contre lesquels venaient s'amortir

les boulets anglais. Quelquefois, au lieu de glisser sur des planches, les ballots sont lancés le long d'une pente et arrivent en bondissant jusqu'au bord du fleuve. C'est un spectacle assez amusant de les voir ainsi dévaler. On suit avec une sorte d'intérêt dramatique la direction de ces masses qui se précipitent. Les unes suivent la ligne droite et arrivent au but sans effort, les autres s'arrêtent en route, et il faut les pousser de nouveau pour les faire parvenir au bas de l'escarpement; d'autres encore, décrivant les zigzags les plus inattendus, échappent aux mains qui cherchent à les arrêter au passage et à les empêcher de tomber dans le fleuve, ce qui arrive quelquefois. La tâche est difficile et un peu périlleuse, car un ricochet de cette avalanche est bon à éviter. Un nègre se signale par son adresse et son audace dans ce genre d'exercice, et surpasse de beaucoup sous ces deux rapports les blancs qui travaillent avec lui. Parfois cette opération se fait dans les ténèbres, éclairées seulement par des torches de résine, dont la flamme se reflète dans les eaux, ou bien l'on s'arrête la nuit pour embarquer du bois, ce qui s'opère avec une extrême rapidité. Pendant ce temps, des nègres tiennent une perche au bout de laquelle est une grille portant des charbons enflammés, très-semblable à ce

que les Arabes appellent un *maschalla*, et que j'ai vu au bord du Nil éclairer de reflets rougeâtres des visages aussi noirs que ceux qui m'entourent sur les rives de l'Alabama.

C'est quelque chose de curieux que ces chargements de coton sur les rives de ce fleuve solitaire, au milieu des bois, que l'industrie et le commerce apparaissant ainsi tout à coup dans ces lieux qui ne sont pas encore défrichés. Ce contraste est la poésie de l'Amérique actuelle : ce n'est plus l'immensité déserte des grandes forêts primitives qu'on venait y chercher il y a vingt ans, ce n'est pas encore la civilisation purement prosaïque telle qu'on la trouvera ici dans vingt autres années; c'est un état intermédiaire qui fait flotter devant l'imagination un souvenir de la vie sauvage et un pressentiment de la vie policée. Celle-ci, aperçue dans les espaces indéterminés de l'avenir, peut exciter la rêverie, comme la première, imaginée dans un passé inconnu.

Assis à l'avant du bâtiment, je contemple les teintes dorées de la lumière dans le ciel et sur les eaux, et le rivage, doré lui-même par les reflets du couchant : ces teintes me semblent déjà moins dures qu'elles n'étaient dans le Nord, et aussi vives. Je n'entends que le bruit des roues et le frémisse-

ment de la machine, dont la respiration, saccadée comme celle d'un homme occupé à un travail violent, retentit seule dans le silence universel, et jette à travers l'espace muet un bruit monotone que me renvoie l'écho des grandes plaines inhabitées.

Toujours la négligence américaine! Comme nous nous servons de bois pour chauffer, il sort de la cheminée une colonne d'étincelles qui, la nuit, font un assez bel effet, mais qui pourraient causer quelque malheur sur un bateau chargé de coton. Plusieurs fois des balles ont commencé à prendre feu : par hasard il s'est trouvé là quelqu'un, et le feu a été éteint; mais personne n'est chargé d'y veiller, et certainement chacun n'en dormira pas moins très-tranquillement cette nuit.

Qu'on a de peine à atteindre le Midi! Quand le soleil brille, je sens une chaleur soudaine; si le temps se couvre, j'éprouve un froid assez vif. Il faut dire que cette année l'hiver est plus rude que de coutume. En somme, cette Amérique est un pays rigoureux : elle a conservé l'âpreté native des contrées qu'une culture ancienne n'a pas adoucies; la terre n'a pas encore été échauffée par l'haleine de l'homme.

J'observe les rapports qui s'établissent entre les

blancs et les nègres; les blancs travaillent avec les hommes de couleur, mais ne mangeraient pas avec eux. Il y a à bord un de ces chiens dressés à poursuivre les esclaves marrons dans les bois où ils se réfugient; on en met quelquefois quarante à la poursuite de ces malheureux. On caresse celui-ci, et autour de moi on dit : « C'est un bon chien! »

15 janvier.

Après plusieurs alternatives du froid et de la chaleur, qui semblent se combattre, voici la neige. Elle tombe sur les balles de coton, ce qui fait un effet étrange. Un passager nous dit qu'on ne se rappelle avoir vu ici de la neige que deux fois. Tout le monde se presse autour du poêle. J'écoute la conversation des gens qui se chauffent. Un homme dont l'habit est troué au coude a la parole, et parle très-bien sur des sujets d'intérêt public et local, sur les rapports de la loi de l'État d'Alabama et de la constitution des États-Unis. En France, il aurait fait faire une reprise à son habit et il entretiendrait l'assemblée de ses affaires particulières, ou s'il parlait politique, ce serait pour produire de l'effet. Celui-ci ne songe ni à son habit ni à son personnage; il discute froidement et nettement un point de droit. Personne ne l'interrompt ni ne le contre-

dit ; on l'écoute avec une attention silencieuse. Quand il a dit ce qu'il avait à dire, il se tait, et tout le monde en fait autant.

Ce soir, lumière éblouissante et vent glacial : le Midi pour les yeux, le Nord pour la peau. Après le coucher du soleil, moment solennel. Le fleuve s'est élargi ; il coule à pleins bords entre de grandes forêts. A travers les arbres, on aperçoit des plages inondées ; on sent l'approche de l'Océan. Demain matin nous le retrouverons à Mobile.

Mobile, 16 janvier.

Malgré la neige, ce phénomène si rare dont je me serais bien passé, nous sommes sous la latitude d'Alexandrie. Aussi Mobile, quoique par extraordinaire il y fasse assez froid, a aujourd'hui un air méridional. Voici enfin des orangers. On vend des cocos et des bananes. Il y a des maisons à colonnes et des tentures devant les maisons pour abriter du soleil comme dans les villes d'Italie. Mobile est traversée par une grande rue où d'autres rues viennent aboutir à angles droits des deux côtés avec cette régularité universelle aux États-Unis, et qui montre que les villes de ce pays ont été faites exprès pour ainsi dire, et ne se sont pas formées successivement selon le besoin, à travers les siècles,

comme nos cités d'Europe. En Europe même, les villes nouvelles sont bâties sur un plan régulier, surtout quand c'est la volonté d'un souverain qui les a improvisées, comme Berlin et Pétersbourg en grand, ou Carlsruhe en petit. On peut citer encore parmi les villes peu anciennes et d'origine princière Turin et Nancy. Dans l'Amérique méridionale, l'Assomption, capitale du Paraguay, était très-irrégulière. Un jour le docteur Francia ordonna qu'elle fût jetée par terre et qu'on eût à la rebâtir sur un plan parfaitement symétrique. Le docteur fut obéi. Aux États-Unis, on n'a rien à démolir, et les villes naissent aussi vite par le développement libre des populations placées dans des circonstances favorables qu'ailleurs par l'ordre des princes les plus absolus. On peut regretter ici l'intérêt historique et la physionomie pittoresque de nos vieilles villes européennes, et pour ma part je partage entièrement ces regrets; mais il faut reconnaître que la liberté s'entend aussi bien à bâtir sur un plan régulier que le despotisme. Jusqu'ici, le Sud ne me paraît pas plus heureux que le Nord en architecture. La façade de la banque de Mobile offre aux yeux un imperceptible fronton surmontant un immense entablement, et l'école un tout petit dôme accompagné d'un vaste péristyle. Le système de

M. Owen, qui ne veut pas que dans le pays de la liberté on soumette les différentes parties d'un édifice à une dépendance forcée, a beaucoup trop triomphé dans ces deux monuments.

Nous nous embarquons sur un bateau à vapeur qui nous mènera à la Nouvelle-Orléans. Sur ce bateau, je trouve, en entrant dans le salon, la conversation engagée entre un acteur et deux ministres, dont l'un, au visage mince et aux traits anguleux, doit être méthodiste, et l'autre, qui est bien nourri et a l'air bonhomme, doit être de quelque secte moins ardente, unitairien ou épiscopal, par exemple. La conversation m'a intéressé. D'abord, l'acteur a récité avec âme des vers sur Washington. Mon voisin me dit : « C'est la peine d'avoir vécu pour laisser une telle gloire ! — Oui, ai-je répondu, une gloire si pure. – Dites si sainte, » a-t-il repris vivement. Cette chaleur d'enthousiasme m'a plu. L'on a ensuite parlé de la condition d'acteur. Le méthodiste a raconté le baptême qu'il avait donné à l'enfant d'un comédien et la douleur qu'éprouvaient ses parents à la pensée du sort qui l'attendait, ce qui était peu aimable pour l'acteur. L'autre ministre a raconté une histoire plus encourageante, celle d'une femme qui se faisait recommander aux prières des fidèles et ne paraissait jamais

que voilée à l'église, où elle venait régulièrement tous les dimanches. Le ministre lui ayant demandé qui elle était : « Je suis actrice, répondit-elle. J'ai un engagement; mais je veux sauver mon âme. » Le pauvre acteur a dit que les circonstances l'avaient entraîné, qu'il était d'une société de tempérance (*a temperance man*), qu'il aimait son chez-soi (*home*), et y vivait avec sa femme et ses enfants; que s'il pouvait trouver un autre métier, même lui rapportant moins, il le prendrait avec empressement. Il me faisait l'effet du bon publicain, et je trouvais, très-injustement peut-être, quelque chose de pharisaïque à ce ministre au nez pointu que je suppose être un méthodiste. On a parlé aussi d'un drame appelé l'*Ivrogne*, et qui peint les progrès de la passion depuis le premier verre d'eau-de-vie jusqu'au *delirium tremens*, pièce à laquelle, a dit le gros ministre, assistaient des *clergymen*, et qui a fait plus de bien que tous les sermons et toutes les *lectures* sur la tempérance.

J'ai causé avec un planteur de l'Alabama qui soutient, contrairement à ce qu'on dit dans le Nord et, je crois, à la réalité, qu'on est beaucoup plus entreprenant dans le Midi. Il prétend que c'est parce qu'on y étudie moins et qu'on s'y instruit par la pratique. Il m'a dit aussi que, bien que dans

l'État d'Alabama il n'y ait presque point d'autre culture que le coton, on gagne à le faire venir manufacturé d'Europe. Cependant on commence à essayer des manufactures de coton dans le Sud. Je pensais, en l'écoutant, que les Américains du Nord auraient peut-être déjà plus avancé que ceux du Midi cette fabrication d'un produit de leur sol.

Tout en causant ainsi théâtre, Église, agriculture et industrie, nous arrivons au lac Pontchartrain, retrouvant ainsi les noms français, comme au Canada, à cette autre extrémité de la France américaine. Par une fatalité singulière, nous sommes entrés par la neige dans la Nouvelle-Orléans, où l'on se souvient à peine d'en avoir vu tomber. Cette neige ne peut durer, et d'ailleurs à trois jours d'ici est la Havane, où je suis bien sûr de n'en pas trouver.

CHAPITRE VIII

La Nouvelle-Orléans. — Aspect. — Visite à une sucrerie. — L'esclavage. — Liberia.

Nouvelle-Orléans, 18 janvier.

Il est difficile d'être plus désappointé que je ne l'ai été en voyant la Nouvelle-Orléans à travers la neige et le brouillard; mais, au bout de deux heures, je me promenais par un beau soleil dans les rues de la ville. Elle a ce caractère uniforme que présentent toutes les cités de l'Union au nord et au midi, sans grande différence, ce que, au point de vue de l'art, on pourrait appeler absence de caractère. Une affiche que je rencontre me prouve bien que je suis à la Louisiane et non dans la Nouvelle-Angleterre. Cette affiche annonce en grosses lettres une vente de *terres* et d'*esclaves*, comme si c'était deux choses de même nature. L'un des esclaves à vendre est donné pour idiot; vendre un idiot!

C'est seulement en arrivant à la *Levée* que j'ai eu

le sentiment de la vie commerciale de la Nouvelle-Orléans. Le spectacle qui s'offre à moi m'étonne même après New-York. Un vaste espace s'étend entre la ville et le grand fleuve; cet espace est couvert de tonneaux, de balles de coton, et traversé en tous sens par des charrettes au galop qui emportent les marchandises ou reviennent à vide en chercher d'autres. Ces charrettes sont conduites par des noirs et traînées par des mules, ce qui me présente l'activité du commerce dans une grande ville américaine sous un nouvel aspect. A New-York, le mouvement se répand le long des deux quais qui enserrent la ville; ici, il se concentre sur une place immense; on peut l'embrasser d'un coup d'œil. Cette place est limitée, d'un côté par la ville, de l'autre par l'arc du Mississipi, sur lequel sont rangés côte à côte une multitude de grands bateaux à vapeur, dont les énormes cheminées s'étendent à perte de vue comme une longue colonnade dressée sur les eaux. A chaque instant, un de ces bâtiments part ou arrive, emportant une foule qui accourt, ou débarquant une foule qui se précipite. Agitation incessante et immense, flux et reflux d'hommes, de femmes, de charrettes, de chevaux, qui vont de la ville au fleuve ou du fleuve à la ville, débouchant par toutes les rues ou se dispersant dans toutes les

directions, — c'est à travers ce tumulte, cette cohue grouillante, que m'est apparu le *Meschacebé!*

Notre hôtel est lui-même une curiosité. Il renferme une vaste enceinte circulaire que surmonte une coupole, et qui pourrait être une église. Cette enceinte sert de Bourse, et on y fait les ventes publiques. Les chambres de l'hôtel n'ont point de sonnettes; les sonnettes sont remplacées par un appareil électro-magnétique : en appuyant sur un bouton, on interrompt le courant, et le chiffre de la chambre, qui est reproduit sur un tableau placé dans le vestibule, disparaît; un timbre est frappé en même temps; l'œil et l'oreille des garçons, toujours aux aguets, sont avertis à la fois, et le chiffre continue à être absent du tableau jusqu'à ce qu'on l'ait replacé. En ce pays, non-seulement la science est appliquée à l'industrie, mais on l'emploie aux offices les plus vulgaires. Au lieu de tirer le cordon d'une sonnette, on fait jouer une pile de Volta !

Nous trouvons la cuisine meilleure que dans tous les autres hôtels américains : dernier signe de la tradition française dans un pays qui la voit s'effacer tous les jours davantage. Il y a dans la salle à manger des tables séparées où l'on peut s'établir sans être obligé de s'asseoir à son rang le long de ces

tables de réfectoire usitées partout ailleurs aux États-Unis. Notre petit groupe français jouit beaucoup de cet arrangement, plus favorable à la conversation et qui permet, ce qu'interdisent en général les mœurs américaines, d'être *entre soi*.

Le soir, nous sommes allés voir le *Prophète*. Nous avons eu un certain plaisir à entendre chanter en français. L'opéra m'a semblé meilleur qu'à New-York. Dans les loges, on retrouvait aussi la France dans la toilette et dans la tournure de femmes. Quelques-unes nous ont offert de charmants types à demi parisiens, à demi créoles. Paris, le Paris du moins des théâtres du boulevard, était représenté en outre au parterre, d'une manière assez fâcheuse, par des jeunes gens mal élevés et bruyants qui troublaient le spectacle de leurs rires et de leurs quolibets, lesquels, malheureusement pour notre amour-propre national, étaient en français.

Les principaux objets de la curiosité d'un voyageur en ce pays sont l'esclavage et le sucre, deux choses qui se tiennent intimement; il faut donc aller voir des sucreries et des esclaves. Notre bonne fortune nous a fait rencontrer dans M. Roman, ancien gouverneur de la Louisiane, un homme très-éclairé qui veut bien nous conduire lui-même à sa sucrerie et nous en faire voir en même temps quelques au-

tres plus considérables que la sienne. La sucrerie de M. Roman est située sur le bord du Mississipi, à une vingtaine de lieues de la Nouvelle-Orléans. Nous nous embarquons sur un des plus grands bateaux à vapeur qui sont rangés le long du fleuve, et nous partons, par un froid assez vif, pour la plantation de M. Roman.

22 janvier.

Me voici donc sur un de ces *steamers* du Mississipi, si célèbres par leurs explosions et les désastres qu'elles ont causés. On me racontait hier celle qui, au moment du départ, fit sauter un bâtiment et lança, comme une mitraille, ses débris, qui allèrent tuer un particulier dans un café. Tous les jours on trouve, en lisant le journal, le récit de quelque accident de ce genre. Hier, le même numéro contenait la relation de trois désastres, et tous trois sur l'Ohio et le Mississipi. C'est principalement sur ces deux fleuves que le danger des voyageurs est grand. Ce qui l'augmente beaucoup, c'est la témérité des capitaines. Dans ce pays où l'indépendance individuelle a tant d'avantages, elle offre bien quelque inconvénient. Le gouvernement ne fait presque rien pour garantir la sûreté des voyageurs; c'est à eux de s'enquérir de la qualité des bateaux à vapeur et

de la prudence des capitaines[1]. Celle-ci n'est pas toujours très-grande. L'un d'eux fit à mon ami, M. Gustave de Beaumont, une réponse que je citerai, parce qu'elle est caractéristique, et que je tiens de celui à qui elle fut adressée. « Votre machine est bien mauvaise, dit le voyageur au capitaine d'un bateau à vapeur sur l'Ohio. — Oui, monsieur, répondit celui-ci avec un grand flegme. — Et combien de temps comptez-vous vous en servir encore? — Jusqu'à ce qu'elle crève (*till it bursts*). » Sans cesse, et ceci n'est pas non plus une petite cause d'accident, il s'établit des luttes de vitesse entre les bateaux qui voyagent en même temps sur le fleuve. Au lieu de s'opposer à cette dangereuse folie, les passagers très-souvent la partagent et excitent l'amour-propre du capitaine, déjà trop disposé à une joute sottement périlleuse. On a vu jusqu'à des femmes, possédées de cette frénésie, donner pour alimenter le feu tout ce qu'elles se trouvaient porter avec elles d'objets combustibles. Si l'on n'exposait que sa vie par ces gentillesses, ceux qui l'es-

[1] Il y a une amende à payer quand on se sert d'une machine qui n'a pas été inspectée. Le capitaine d'un navire à vapeur quittait le port sans avoir rempli ces formalités : les inspecteurs arrivent et veulent empêcher le départ. Le capitaine, qui prenait le large, jette à terre un sac de 600 dollars, montant de l'amende, et s'éloigne. Deux heures après, il avait sauté avec son bâtiment.

timent assez peu pour la jouer ainsi seraient bien les maîtres de la risquer, et personne ne se permettrait de l'apprécier plus qu'eux-mêmes; mais, quand on songe qu'ils exposent en même temps plusieurs centaines d'existences qui peuvent être plus précieuses que la leur, on ne saurait trouver d'expressions assez sévères pour blâmer cette gloriole coupable. Le mal est devenu si grand, qu'il ne peut manquer de provoquer le remède. A l'heure qu'il est, la moitié des bâtiments à vapeur construits dans la vallée du Mississipi depuis vingt ans ont été détruits, soit par le choc d'autres bâtiments, soit par suite d'explosion[1].

Toute la journée a été consacrée à visiter la sucrerie de M. Roman et celles de deux de ses voisins. Un charmant intermède de ces visites aux établissements sucriers, c'étaient nos promenades à travers les beaux jardins des plantations. J'ai vu, pour la première fois, plusieurs arbres des tropiques et un oiseau moqueur en cage. A dîner, j'ai mangé de la confiture de goyave. Le soir, j'ai été dans une savane, où je me suis embourbé jusqu'aux genoux;

[1] En 1849, sur 1,656 bâtiments à vapeur, 736 avaient péri, dont 681 par explosion, et 45 par suite de collision. En 1851, le chiffre total était de 1,390. Ce chiffre a été établi par le représentant qui a présenté au congrès un bill pour la sûreté de la vie des voyageurs sur les bateaux à vapeur (*Galignani Messenger*, 27 juillet 1852). Le bill a été adopté.

mais c'était une savane, cela console un peu. Une sucrerie est à la fois une exploitation agricole et une entreprise manufacturière. Il est toujours curieux de suivre tous les degrés par où passe une matière brute pour être transformée en un objet utile; de voir, par exemple, d'affreux chiffons, réduits en sale bouillie, devenir un papier éblouissant de blancheur. Ici le point de départ est encore plus éloigné, et le chemin encore plus long, d'une bouture de canne fichée en terre jusqu'à un pain de sucre parfaitement raffiné. Ce qui m'intéressait davantage, c'est que la culture de la canne et la fabrication du sucre sont liées à une question d'humanité, le maintien ou l'abolition de l'esclavage. En effet, le sucre est le grand ennemi de l'émancipation des noirs. La nécessité du travail esclave pour la production avantageuse de cette denrée, dont l'usage est universel, est un des principaux arguments qu'on allègue en faveur de l'esclavage. Nulle autre culture ne peut réclamer, autant que la culture du sucre, le travail forcé des noirs, comme une condition indispensable. En Virginie, par exemple, où la principale culture est celle des céréales, l'esclavage n'a pas de raison d'être, et j'ai entendu des planteurs de cet État déplorer sincèrement son existence. Le coton est cultivé en Sicile, à Malte,

en Grèce, aux Indes orientales; le café, à Ceylan, à Java, à Sumatra; le tabac, dans une grande partie de l'Europe[1]. De plus, aucun de ces produits ne demande les efforts et la fatigue qu'exigent le sarclage, l'abatage de la canne et toutes les opérations qui transforment le suc de ce végétal en sucre, opérations qui doivent s'accomplir rapidement pendant un certain temps de l'année et sans interruption, ce qui surtout est mis en avant pour établir la nécessité du travail esclave. On a besoin, dit-on, de nègres esclaves pour faire croître et recueillir la canne, pour en manufacturer le produit, et eux seuls peuvent supporter le travail si dur de l'abatage en plein soleil. D'abord, ce travail ne peut-il être rendu moins pénible? Depuis que j'ai vu si bien fonctionner la machine à moissonner, je ne saurais m'empêcher de me demander si on ne pourra employer aussi une machine pour abattre la canne. Mais admettons que cet espoir soit un rêve : ce qui n'en est pas un, ce sont les avantages que peuvent procurer aux producteurs de sucre, pour se passer d'esclaves, la division du travail agricole et du tra-

[1] Le sucre lui-même est produit sans esclaves au Mexique, dans les colonies anglaises et françaises, depuis l'abolition de l'esclavage. Quand je serai à la Havane, j'examinerai si cette abolition a été aussi funeste à ces colonies qu'on le dit souvent.

vail manufacturier, le perfectionnement des procédés et l'emploi des machines. Ici, les hommes les plus compétents me viendront en aide : ils diront, comme ils l'ont fait dans plusieurs ouvrages estimés, que le moyen de réussir sans esclaves, c'est de diminuer les frais de production, et surtout, — pour n'avoir pas besoin d'une masse d'hommes réunis sur un point, dans un temps donné, et condamnés pendant ce temps à des efforts extraordinaires, — de séparer la culture de la fabrication, d'établir, comme on l'a déjà essayé dans nos colonies, des usines centrales, vraies manufactures de sucre, auxquelles les planteurs envoient leur canne[1]. La condition de tout perfectionnement, c'est la division du travail; l'enfance de l'art, c'est la réunion dans les mêmes mains des industries les plus diverses. Le sauvage fait sa cabane et son vêtement, et le comble de la civilisation, c'est que dix personnes concourent à fabriquer une épingle. Le planteur est en même temps manufacturier, négociant, agriculteur, mécanicien, chimiste. Pourquoi ne pas séparer ces industries? Toutes y gagneraient, et d'abord l'industrie agricole. La culture de la canne demande un soin délicat. M. J. Léon, auteur d'un

[1] *Annales Maritimes*, *Revue Coloniale*, 3ᵉ série, XXXIIᵉ année, t. IV, p. 275.

ouvrage récemment publié en Angleterre, compare un champ de cannes à une pépinière de jeunes arbres où le travail attentif ne peut être remplacé par la force brute. Il conseille l'établissement de cultures peu étendues, très-soignées, dont les produits seraient portés à un manufacturier qui, concentrant ses soins et ses capitaux sur la fabrication seule, pourrait y introduire l'emploi des procédés les plus savants, des machines les plus perfectionnées.

L'amélioration des procédés est en effet ce qui contribuera le plus, en augmentant le rendement en sucre et par là les bénéfices, à dispenser les planteurs d'employer le travail esclave. Déjà de grands progrès ont été faits en ce sens : on a remédié, par exemple, à la perte produite par un feu vif et très-prolongé, en faisant la *cuite* dans le vide, ce qui permet d'opérer l'évaporation à une température moins élevée. Le liquide, soustrait en partie, par la production d'un vide incomplet, au poids de l'atmosphère, se vaporise plus rapidement, et la liqueur sucrée n'a pas le temps de se détériorer. L'appareil le plus parfait est celui qu'a imaginé M. Derosne et qu'a perfectionné un Américain, M. Rillieux. Malheureusement, des renseignements que j'ai recueillis dans le peu de sucreries que j'ai visitées, il semblerait résulter que cet appareil n'a

pas produit jusqu'ici tout ce qu'on attendait; il est fort coûteux, se dérange facilement, et alors il est très-difficile à réparer. Un planteur, qui avait fait venir de Paris avec l'appareil un mécanicien pour le tenir en bon état, n'a pu cependant y parvenir. Tout en constatant ces mécomptes, je pense qu'ils ne doivent pas décourager; le temps pourra y remédier, et de semblables difficultés de détails sont inhérentes à tous les perfectionnements nouveaux. Les Hollandais ont, à ce qu'il semble, su tirer un meilleur parti de ces appareils dans leur colonie de Java. En 1846, il existait à Java sept usines à sucre fonctionnant par la méthode de Derosne et Cail; l'installation de chacune a coûté environ 300,000 florins (525,000 francs), dont le gouvernement n'a pas hésité à faire l'avance[1]. Ce qui doit soutenir l'espoir des fabricants de sucre de canne, c'est ce qui s'est passé pour le sucre de betterave. Accueilli d'abord par le doute et la raillerie, puis atteint en France par la protection accordée au sucre colonial, il a su profiter du mouvement scientifique européen au centre duquel il était placé, et il a perfectionné ses procédés de manière à pouvoir lutter contre les désavantages de la position qui lui était

[1] *Annales Maritimes, Revue Coloniale*, 3ᵉ série, XXXIᵉ année, t. III, p. 616.

faite. A l'origine, on ne tirait de la betterave qu'un dixième du sucre qu'elle contient; aujourd'hui on est parvenu à en tirer les huit dixièmes[1], tandis qu'on n'obtient guère qu'un tiers du sucre que la canne renferme[2]. On voit que la fabrication du sucre de canne a encore de grands progrès à faire en imitant le progrès d'une industrie rivale. *Fas est et ab hoste doceri.*

Comme les travaux de la sucrerie sont interrompus parce que le suc des cannes est congelé par le froid extraordinaire de la saison, je ne verrai pas aujourd'hui travailler les esclaves. Tout ce que j'apprends de leur sort me fait croire qu'en général il n'est pas très-rigoureux. On me montre l'infirmerie où un médecin attaché à l'exploitation vient chaque jour visiter les nègres malades. Il y a pour les enfants de vraies salles d'asile : cette invention touchante de la charité européenne avait été devancée dans les habitations des possesseurs d'esclaves. Tout en approuvant ces soins, on ne peut s'empêcher de songer qu'ils ne sont pas désinté-

[1] Péligot, *Rapport adressé à M. l'amiral Duperré sur des expériences relatives à la fabrication du sucre de canne*, 1843, p. 91.

[2] Les fabricants de sucre obtiennent tout au plus de la canne 8 ou 6 pour 100 de sucre brut, et 2 ou 3 de mélasse, tandis que cette plante contient 18 pour 100 de matière sucrée. Péligot, *sur la Composition chimique de la canne à sucre de la Martinique*, 1840, p. 25.

ressés, qu'ils ressemblent un peu trop à ceux qu'un propriétaire intelligent donne à son bétail. L'intérêt bien entendu du planteur est de conserver et de soigner ses nègres. Soit, mais cela ne suffit point pour les défendre d'un travail forcé et de mauvais traitements qui ne vont pas jusqu'à les tuer. Je crains que les calculs de l'intérêt ne soient pas une protection bien efficace pour les vieillards qui ne peuvent plus servir. On m'a montré, il est vrai, de vieux nègres qui paraissaient jouir assez confortablement de leurs invalides; mais ils devaient ce bien-être à l'humanité des propriétaires. Peut-on compter toujours sur cette humanité, surtout si les propriétaires se trouvent dans la gêne ou la détresse? Il y a chez nous des exemples de vieux chevaux qu'on laisse paître jusqu'à leur mort, bien qu'ils soient hors de service; mais il y en a beaucoup d'autres qu'on use sous les coups jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons qu'à être abattus. En somme, l'intérêt des maîtres me semble offrir à leurs esclaves une garantie insuffisante. Eh! mon Dieu, si les hommes suivaient toujours leur intérêt bien entendu, combien de mal de moins sur la terre! Mais la passion du moment ne nous fait-elle pas oublier sans cesse ce qui serait notre véritable intérêt? Et puis la vie morale, le développement

intellectuel, comment les concilier avec l'esclavage? La loi défend d'apprendre à lire et écrire aux esclaves, et punit le maître s'il désobéit. Cette loi n'est éludée que pour les noirs attachés au service personnel, parce qu'on trouve qu'il est commode qu'un domestique sache écrire ses comptes; en général, elle est rigoureusement observée. Oter à l'homme les moyens de cultiver son intelligence, c'est plus que lui ravir un sens, c'est mutiler son âme. Du moins n'interdit-on pas aux esclaves toute communication avec les ministres de la religion. M. Roman, qui est catholique, ouvre sa plantation aux prêtres pour instruire ses noirs, leur apporter les consolations et les secours de son culte, et même il ne repousse pas les méthodistes qui se présentent. C'est quelque chose; mais est-ce assez?

J'ai beau faire, beau chercher à être de sang-froid dans une question si grave : les inconvénients de l'esclavage sous sa forme la plus adoucie révoltent ma raison autant que mon cœur. Et puis, quand il n'y aurait que cet odieux préjugé de la peau[1],

[1] Ce préjugé commence à diminuer quelque peu. On m'a parlé d'un homme de couleur fort habile en certaines parties de l'industrie sucrière. On avait besoin de lui dans une plantation : il a mis pour condition à ses services qu'il dînerait avec ceux qui les réclamaient. Grand embarras à ce sujet. Enfin voici, après mûre délibération, le parti qu'on a pris. Les vieux parents n'ont voulu entendre à rien et ont préféré dîner dans leur cham-

qui poursuit ses victimes de génération en génération là même où le signe de la race a presque entièrement disparu, condamne des femmes remarquables par la blancheur de leur teint à partager le sort des gens de couleur, et les repousse de la société dans le vice[1] ! Ici une question se présente : Y a-t-il ou n'y a-t-il pas quelque chose de fondé dans le préjugé contre la race nègre? Cette race, qu'on vendait déjà du temps d'Hérodote, est-elle à quelques égards distincte de la race blanche et inférieure à elle? Disons d'abord que la solution de cette question n'a rien à faire avec la justification de l'esclavage, car on n'a pas encore reconnu que les gens bornés doivent être les esclaves des gens d'esprit. De plus, la différence des races n'est pas du même ordre que celle qui distingue les espèces animales entre elles, puisque les unions des noirs et des blancs sont fécondes et donnent des produits féconds. L'unité humaine a été défendue par les plus grands anatomistes et l'est aujourd'hui par M. Flourens et par M. Isidore Geoffroy Saint-

bre; les jeunes gens, plus esprits forts, se sont mis à table avec l'homme de couleur. Ce petit fait indique un progrès.

[1] Du reste, la classe des Aspasies quarteronnes diminue, nous assure-t-on, à la Nouvelle-Orléans. En même temps que les Irlandais dépossèdent à coups de poings les noirs libres de leurs fonctions de portefaix, les Irlandaises font une concurrence victorieuse aux belles de sang mêlé.

Hilaire. Presque seul, M. Agassiz soutient que le genre humain ne peut provenir d'un seul couple. Quand on admettrait cette opinion, contre laquelle s'élèvent des objections de plus d'un genre, il n'en faudrait pas encore déduire le droit d'esclavage; car, pour avoir des aïeux distincts, les blancs et les noirs n'en seraient pas moins des créatures douées des mêmes facultés, ayant une âme immortelle et douée de la liberté morale; ils ne seraient plus de même race, mais ils seraient encore de même espèce. La question de l'esclavage n'est nullement intéressée dans celle de l'identité absolue de l'organisation humaine. Que les blancs et les noirs diffèrent non-seulement par la couleur, mais encore par la constitution de la peau, non-seulement par la configuration extérieure du crâne, mais par le volume du cerveau et par la place qu'occupe le trou occipital; qu'un os dans le talon du nègre se rapproche ou non du même os chez les singes, — les noirs comme les blancs pensent et veulent, et les blancs n'ont pas le droit de les considérer comme des choses quand Dieu en a fait des personnes. Chaque portion de la grande famille humaine a des aptitudes diverses. Certaines facultés sont plus développées chez quelques-unes, moins chez d'autres. On ne saurait nier qu'il n'existe entre elles une

inégalité de facultés, en même temps qu'elles offrent une complète égalité de nature. Les nègres ne paraissent pas avoir la même énergie d'intelligence et de volonté que les blancs. Par la mobilité, la légèreté, l'insouciance du lendemain, ils ressemblent aux enfants ; comme les enfants, ils peuvent être cruels. L'abbé Grégoire, qui a écrit un livre sur la *Littérature des Nègres*, ne cite rien qui prouve chez eux un véritable instinct poétique. Toussaint-Louverture est le seul noir qui ait montré un grand caractère. Il n'en est pas de même des mulâtres. Ceux-ci n'ont plus rien des qualités enfantines et affectueuses des nègres ; ils sont énergiques et intelligents. Le mélange du sang serait la véritable manière de perfectionner la race noire. Par les mariages, au bout de quelques générations, elle s'absorberait dans la race blanche. Malheureusement il existe sur ce point aux États-Unis une antipathie qui se conçoit sans peine, et les partisans les plus zélés de la race nègre, les dames abolitionistes surtout, n'auront jamais à cet égard le courage de leur opinion. Que reste-t-il donc à faire? On retombe dans les difficultés dont j'ai déjà parlé ; en avançant dans le pays, en me pénétrant d'une horreur toujours croissante pour l'esclavage, après avoir interrogé les hommes d'État qui gémissent le

plus de ce fléau de leur patrie, je ne vois pas plus que le premier jour un moyen pratique de s'en délivrer immédiatement. Cependant ce moyen se trouvera, parce qu'il faut qu'il se trouve. On finit quelquefois par découvrir un remède pour les maladies qui semblaient incurables.

Ce qu'il importe de repousser et de flétrir, ce sont les sophismes par lesquels on voudrait défendre une institution détestable et funeste. Dites que les maîtres cruels sont rares, que la mortalité est moins grande chez les noirs esclaves que chez les noirs libres; dites que parmi les philanthropes d'Europe il en est qui hésiteraient à sacrifier leur fortune et le patrimoine de leurs enfants; que le congrès n'a pas constitutionnellement le droit d'imposer l'affranchissement; qu'en supposant possible le rachat des esclaves par les États, trois millions de nègres affranchis jetés dans une société comme celle des États-Unis seraient un grand péril; mais ne niez pas que le travail forcé, un travail très-rude surtout pendant les trois ou quatre mois que dure chaque année la fabrication du sucre, imposé à des créatures humaines; que la possibilité seule, quand même le fait serait aussi rare qu'on le dit, de la séparation des mères et des enfants; que l'honneur des femmes sans défense, que l'interdiction de tout

développement intellectuel et moral, que les chances de la servitude infligées à un être humain, dont on dispose sans sa participation, sont des choses contraires à la loi de nature et à la loi chrétienne. Ne soyez pas d'une intolérance vraiment intolérable pour ceux qui pensent et disent des vérités manifestes, ne brisez pas leurs presses, ne les pendez pas, ne les brûlez pas; que des prédicateurs ne défendent plus l'esclavage la Bible à la main, comme si les chrétiens étaient des juifs, ou comme si l'esclavage était en Amérique ce qu'il est en Orient; que des écrivains n'avancent pas, comme a eu le malheur de l'écrire un fils du brave et infortuné Murat, — que l'esclavage est le pivot de la société américaine, que toute peine mérite salaire, et que le marchand qui a été chercher des esclaves sur la côte de Guinée doit être indemnisé de ses fatigues[1]. — Justifier le mal est pire que de le commettre.

Une seule tentative en faveur des nègres a réussi : c'est l'établissement de Libéria sur la côte d'Afrique.

[1] Un homme a nourri un lion : il a incontestablement le droit de s'approprier la peau du lion... L'homme ne songe pas à obtenir du lion qu'il reconnaisse son droit à l'écorcher ou à le punir, s'il ne se soumet pas... Il use de sa force pour l'y contraindre. *Esquisse morale et politique des États-Unis de l'Amérique du Nord*, par Achille Murat, colonel honoraire dans l'armée belge, ci-devant prince royal des Deux-Siciles, 1832, in-8°.

Cette colonie, composée d'esclaves rachetés ou affranchis, est aujourd'hui un petit État indépendant qui prospère, et où une société vraiment philanthropique transporte annuellement un certain nombre de noirs. Cette entreprise a eu deux adversaires : les marchands d'esclaves et les abolitionistes exaltés; mais elle ne s'est pas découragée, et les progrès de Libéria ne se sont point ralentis depuis son origine jusqu'à ce jour.

Si c'est aux Anglais qu'il faut attribuer l'origine de l'esclavage dans l'Amérique du Nord, il est juste de dire qu'à eux appartient l'honneur des premiers commencements de Libéria. Après un jugement prononçant qu'il ne pouvait y avoir d'esclaves sur le sol anglais en 1787, on transporta sur la côte d'Afrique quatre cents noirs et soixante Européens. C'est à cette colonie, qui, en 1828, comptait déjà quinze cents Africains, que Jefferson proposa d'admettre des émigrants des États-Unis. Il nourrissait ce dessein depuis 1801. Déjà, en 1816, ce projet avait occupé la législature de Virginie; la société américaine de colonisation fut organisée en 1817 par M. Finley. Quand on lui adressait des objections, il répondait : « Je sais que ce dessein est de Dieu. » Une dame donna soixante esclaves à la société. Un planteur en affranchit quatre-vingts, un autre

soixante. La colonie eut des temps difficiles et les traversa courageusement. Un petit roi africain qui lui avait vendu des terres, craignant avec raison que sa présence ne fût un obstacle au commerce des esclaves, voulut la détruire. Heureusement elle avait pour chef un homme résolu, nommé Jehady Ashmun. Il fit entendre aux colons de simples et fortes paroles pleines de confiance en Dieu et en leur bon droit sur la nécessité d'une énergique résistance. On abandonna cent cinquante-quatre maisons qu'on ne pouvait défendre, on environna le reste de palissades, et, après plusieurs attaques vaillamment soutenues, l'ennemi fut repoussé. Depuis, le repos de la colonie n'a plus été troublé. En 1847, elle a proclamé son indépendance, qui a été reconnue par la France et l'Angleterre. Le gouvernement est modelé sur celui des États-Unis. Le président actuel, M. Roberts, est venu à Londres et à Paris : c'est un mulâtre fort intelligent. La république de Libéria occupe un espace de cinq cents milles le long de la côte de Guinée. Peu nombreuse encore, elle étend sa protection et son influence sur plus de deux cent mille natifs qu'elle civilise. Elle a son pavillon, ses douanes, fait le commerce et se livre à l'agriculture; tous les champs sont bien cultivés. En général, les noirs travaillent : ils

sont heureux de leur condition. L'un d'eux disait : « Ici je suis un homme blanc. » Il y a à Libéria des écoles et des journaux. On voit que la race nègre affranchie n'est pas partout ce qu'elle s'est montrée à Haïti. L'établissement de Libéria offre plusieurs avantages : il est, sur cette partie de la côte, un obstacle au commerce des esclaves, il tend à introduire quelque civilisation parmi les populations barbares qui l'environnent, il offre enfin une véritable patrie à des hommes qui, sortant de l'esclavage, n'en auraient point trouvé aux États-Unis. Malheureusement le remède est bien peu de chose pour l'immensité du mal. Il y a trois millions d'esclaves en Amérique et quelques milliers d'affranchis à Libéria[1].

[1] Une association s'est formée au Canada, sous les auspices de lord Elgin, dont elle porte le nom, *Elgin Association*. Son but est d'offrir un asile dans ce pays aux hommes de couleur échappés à l'esclavage du Sud et au mépris du Nord.

CHAPITRE IX

Un bal à la Nouvelle-Orléans. — M. Riddell. — Antiquités égyptiennes. — M. Gliddon. — Alphabet chéroqué. — Delta du Missisipi.

Après ma visite aux sucreries, nous sommes venus passer quelques jours à la Nouvelle-Orléans. Ces jours ont été remplis fort agréablement. Nous avons retrouvé avec plaisir l'opéra français et la société française. Un bal chez M. Slidell est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus parisien en Amérique. Dans trois salons se pressait un monde fort brillant. Une certaine grâce créole se remarquait chez plusieurs des belles danseuses que j'admirais : le mélange du sang français et du sang anglo-saxon avait produit de très-beaux résultats. Au premier étage nous attendait un souper fort convenablement servi. Malheureusement on n'avait pas compté sur le froid extraordinaire de cette année, et l'on gelait dans l'escalier; car on ne peut s'aviser d'avoir des calorifères sous une latitude qui mûrit la canne à sucre. A cela près, on eût pu se croire dans une élégante

maison de Paris, si ce n'est que tout le monde parlait anglais. L'anglais est la langue de la société à la Nouvelle-Orléans. Tous les habitants d'origine française savent notre langue; mais on m'assure que leurs enfants commencent à n'apprendre que l'anglais.

La Louisiane a au congrès un représentant français de naissance : c'est M. Soulé, réfugié politique de la Restauration, qui a épousé avec une grande violence les passions du Sud. Champion véhément, dans le congrès, de l'esclavage et de la conquête, M. Soulé y est éloquent en anglais. Les traces de la France s'effacent rapidement dans la Louisiane, et, bien qu'un quartier de la Nouvelle-Orléans soit presque exclusivement occupé par une population d'origine française, la nationalité américaine, qui gagne chaque jour, ne tardera pas à faire disparaître ces restes d'une nationalité étrangère. Les Romains ne transformaient pas à ce point les peuples qu'ils soumettaient par les armes, car on a des preuves que dans l'empire romain diverses populations conservèrent l'usage de leur langue jusqu'aux derniers tem s de la domination impériale. On pourrait plutot comparer ce travail d'assimilation et d'absorption volontaire qu'exercent les États-Unis à l'infiltration de la civilisation grecque dans toutes

les parties du monde où elle pouvait atteindre, et cette infiltration même était moins prompte. Il faut pourtant qu'il y ait une grande puissance dans des institutions et des mœurs auxquelles rien ne peut résister.

Je ne trouve pas à la Nouvelle-Orléans la même vie intellectuelle, le même mouvement scientifique qu'à Boston, à New-York, à Philadelphie. Cependant on y fait en ce genre de louables efforts, et non sans succès. La *Medical collection* contient une suite d'imitations anatomiques en carton, qu'on a fait venir de Paris. J'y ai vu aussi quelques curiosités, entre autres un cochon né avec une trompe, parce que la mère pendant sa grossesse avait été effrayée par un éléphant : c'était avoir l'imagination bien vive pour une truie. Un physicien, M. Riddell, s'est occupé de ces animaux microscopiques si curieux dont les dépouilles presque imperceptibles ont formé des montagnes. En véritable Américain, qui cherche à tout faire par lui-même, M. Riddell a construit son microscope de ses propres mains, sauf les verres, qui sont de M. Spencer de New-York. Encore en cela fidèle au caractère national, M. Riddell m'a assuré que, si les savants français étaient supérieurs aux savants anglais et américains, M. Spencer l'emportait sur tous les fabri-

cants d'instruments d'optique, soit de la France, soit de l'Angleterre. J'ai quelque peine à le croire. Chez M. Riddell se trouvait un botaniste qui habite les bords de la Rivière Rouge, à l'ouest du Mississipi. Hier il n'y avait là que des sauvages, aujourd'hui il y a des botanistes. J'ai assisté à un cours de chimie que fait M. Riddell. Le sujet de la leçon était le chlore. Ce hasard m'était heureux, car j'avais là encore un intérêt de famille, mon père ayant le premier reconnu un corps simple dans ce gaz qu'on regardait comme un corps composé et qu'on appelait acide muriatique oxygéné. A la détermination de la vraie nature du chlore se rattachait, comme on sait, toute une révolution dans la théorie chimique fondée par Lavoisier. J'ai entendu plusieurs fois mon père me raconter que sa conviction sur ce point avait précédé toutes les autres, et combien il avait fait d'efforts, on peut le dire, avec un désintéressement d'amour-propre vraiment admirable, pour engager plusieurs savants français à adopter cette vérité nouvelle. Tous ceux qui l'ont connu rendront témoignage à cet amour de la vérité pour elle-même qui était chez lui une passion : peu lui importait d'attacher son nom à une découverte; ce qui lui importait, c'était que la découverte fût faite.

M. Riddell a mis à notre disposition avec beaucoup d'obligeance une voiture pour aller visiter un point intéressant, le *Schell-road*, route dont les matériaux sont fournis par une coquille fossile qui se trouve là dans une prodigieuse abondance. Après avoir vu le *Schell-road*, nous avons suivi le *bayou* Saint-John. On appelle *bayou* des canaux qui coupent en tous sens le pays. Les environs du *bayou* Saint-John offrent un aspect singulier. Le canal se prolonge à travers des roseaux jaunâtres; derrière des groupes de *palmettos* s'élèvent des arbres toujours verts; sur le premier plan sont d'autres arbres dépouillés de leurs feuilles; des voiles glissent sur le canal. C'est un peu la Hollande, mais près du tropique. Les marais Pontins, quand Horace les traversait en bateau, devaient assez ressembler à cela, L'effet général du paysage est triste; mais ce paysage a un certain charme : de jolies maisons apparaissent parmi les pins, les cyprès, les orangers et les magnolias; le ciel est doux et pâle. Arrivés au bord du lac Pontchartrain, nous sommes dans la solitude et comme au bout du monde; mais on voit à quelque distance plusieurs *steamers* dont les cheminées fument et qui sont prêts à s'éloigner.

Je ne m'attendais pas à trouver l'Égypte à la Nouvelle-Orléans. Presque au moment de partir,

j'ai appris que M. Gliddon venait d'arriver, et j'ai pu assister à l'ouverture de son cours sur les antiquités égyptiennes. M. Gliddon a résidé longtemps au Caire, et après s'être mis au courant des travaux qu'a créés en Europe l'impulsion donnée par le génie de Champollion, il a entrepris de faire connaître ces travaux à ses compatriotes. M. Gliddon a parcouru toutes les grandes villes des États-Unis en enseignant les principes de la lecture des hiéroglyphes, et en exposant les résultats de la science à un auditoire qui se renouvelait partout où le professeur portait son enseignement nomade. On ne croirait pas que la curiosité des Américains à l'endroit des hiéroglyphes et des momies ait pu faire une existence honorable à M. Gliddon. C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai assisté ici à la première leçon de ce propagateur zélé d'une science qui m'intéresse, et j'ai eu un vrai plaisir à le connaître personnellement. La salle du cours était tapissée de dessins et de peintures qui représentaient les principaux objets sur lesquels roulera l'enseignement de M. Gliddon. L'assemblée était nombreuse; beaucoup de dames y figuraient. Le professeur a exposé devant cet auditoire très-attentif les premiers éléments de la lecture des hiéroglyphes. Cette exposition a été très-favorablement accueillie.

J'ai eu moi-même, grâce à M. Gliddon, à me louer de la bienveillance de ses auditeurs. Le professeur ayant bien voulu me nommer parmi ceux qui s'étaient occupés de ces études à propos de l'inscription de l'île de Philé, découverte par M. Lepsius, et dont j'ai rapporté une empreinte, le public a applaudi. Quand je prenais avec M. Durand l'empreinte d'une inscription égyptienne dans l'île de Philé, je ne m'imaginais guère qu'un jour il en serait question devant moi sur les rives du Missisipi.

J'ai trouvé aussi à la Nouvelle-Orléans des renseignements sur un autre système d'écriture à quelques égards aussi intéressant que les hiéroglyphes. Je veux parler de l'alphabet ou du syllabaire inventé dans ce siècle pour écrire la langue des Chéroqués. L'auteur de cette invention, qui suppose une sorte de génie, était, par son origine, aux trois quarts Européen; car son père était blanc et sa mère de sang mêlé. Du reste, c'était un vrai sauvage. Il fut frappé de surprise en voyant que les blancs *mettaient la pensée dans une lettre*, et médita longtemps sur ce fait, qui lui semblait extraordinaire. Il ne s'éleva pas à l'idée de la décomposition complète des sons dont un mot est formé, qui est l'alphabet, et s'arrêta à la distinction des syllabes.

C'est un premier pas dans l'analyse des sons auquel plusieurs peuples se sont arrêtés : les Japonais, par exemple, qui sont loin de manquer d'intelligence. Notre Indien mit un an pour arriver à cette idée d'attribuer un signe à chaque syllabe, et alors l'exécuta en un mois. Il se servit d'un abécédaire anglais qu'il possédait pour composer deux cents caractères, qu'avec le secours de sa fille il réduisit à quatre-vingts. Ses compatriotes commencèrent par se moquer de ses efforts. Il écoutait, ne répondait rien, allumait sa pipe, mettait ses lunettes et reprenait son ouvrage. Il essayait sa méthode avec sa fille, tantôt lui, tantôt elle lisant ce que l'autre avait écrit. Alors les Chéroqués reconnurent l'utilité de sa découverte, et lui donnèrent une grande fête nationale. Six ans après la découverte, en 1830, la moitié d'entre eux savaient lire. On a imprimé en caractères chéroqués l'Évangile, différents livres de piété, et un journal hebdomadaire tiré à 200 exemplaires.

C'est que les Indiens sont très-capables d'être civilisés, et auraient pu l'être si on eût pris le temps de le faire, au lieu de se hâter de les déporter et de les exterminer. M. Houston, qui avait passé dix ans parmi les Creecks, disait à M. de Toqueville qu'en vingt-cinq ans le gouvernement pourrait les civili-

ser en les faisant agriculteurs. Dans plusieurs endroits, ils le sont devenus d'eux-mêmes, comme les Senecas de la Pensylvanie, comme ailleurs les Ottawas et les Chippawas. Les Oneidas ont fondé une société d'agriculture. Il y a des Chactas qui sont entrés dans la ligue de la tempérance. Les Chactas reçoivent du gouvernement, pour l'instruction, 24 mille dollars par an, dont 13 sont distribués par eux-mêmes aux écoles que dirigent des instituteurs indiens. Ils ont une constitution à eux, une chambre législative composée de vingt membres, huit sénateurs et trois chefs payés qui ont le véto. Déjà initiés à la tactique parlementaire, quand un orateur est bavard et brouillon, ils le font président.

26 janvier, en route vers la Havane.

Rien ne peut égaler la confusion du départ. Tout le monde, selon l'usage, attend le dernier moment pour s'embarquer. Hommes, femmes, enfants, porteurs chargés de bagages, se pressent sur la planche étroite qui conduit au bateau. Les effets des voyageurs sont entassés pêle-mêle. Il m'a été impossible de découvrir mon sac de nuit, et je pars sans l'avoir vu transporter à bord; mais je commence à me faire aux habitudes américaines, et

j'ai la confiance qu'il se retrouvera, ce qui en effet est arrivé.

Me voilà donc de nouveau sur le Mississipi, que je vais descendre jusqu'à la mer. Les bords du fleuve sont plats; son eau limoneuse forme des tourbillons qui le rendent très-dangereux pour ceux qui y tombent, ce qui a fait dire qu'il ne rend jamais ce qu'on jette dans ses flots. Il a en quelques endroits plus de deux cents pieds de profondeur. On compte quatre cents affluents qui viennent se verser dans son sein. C'est une des masses d'eau les plus respectables de l'univers. La Tamise, la Loire, le Pô, l'Elbe, la Vistule, le Danube, le Dniéper, le Don, le Volga, le Rhin, ne forment pas le tiers du volume des eaux du Mississipi. Ce fleuve mérite son nom, qui veut dire père des eaux.

La vallée du Mississipi est une région immense évaluée à 50,000 milles. On a calculé que, si elle était peuplée proportionnellement à l'Angleterre, elle contiendrait les deux tiers de la population entière du globe terrestre, et on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas ainsi avec le temps. Alors la Nouvelle-Orléans sera peut-être la plus grande cité qu'ait jamais vue le soleil. Déjà le commerce du Mississipi a été évalué, en 1850, à près de 1 milliard et demi. On estime qu'il s'élèvera à

une somme double, environ 3 milliards, en 1860. Ces perspectives de l'avenir sont imposantes; elles frappent l'imagination et peuvent l'inspirer de diverses manières. Tandis qu'un Américain, M. Ruggles, exprime son admiration à sa manière en appelant le Mississipi une immense machine qui épargne le travail (*a labour saving machine working one a scale so vast*), le capitaine Maury, dans une lettre adressée à un journal américain, saluant l'avenir du commerce qui réunira un jour le Mississipi et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, s'écrie avec enthousiasme : « Le golfe du Mexique n'est qu'une expansion du Mississipi, comme la mer des Caraïbes n'est que l'expansion en une vaste nappe d'eau de l'Amazone, de l'Orénoque, de la Madeleine. Ces deux bras de l'Océan sont la source du grand courant marin (*gulf stream*). Les habitants de la vallée du Mississipi n'ont qu'à repousser du pied la pierre dont les lois commerciales ont scellé cette source, et eux et leurs enfants et les enfants de leurs enfants savoureront les douceurs et s'enivreront des richesses qui leur sont réservées, et il n'y aura personne pour se mettre entre ces biens et eux. »

Telle est aujourd'hui la poésie du Mississipi, dans lequel on chercherait vainement ce vieux Mescha-

cebé roulant à travers le silence des forêts primitives. L'Amérique d'*Atala* et des *Natchez* ne se retrouve plus guère; mais, au milieu de cette Amérique nouvelle qui l'a remplacée, l'imagination est comme hantée par les visions grandioses et brillantes dont elle a été nourrie. Ces souvenirs doivent m'être présents plus qu'à personne, à moi, qui ai eu pendant trente ans l'honneur d'approcher chaque jour le grand peintre du nouveau monde, et qui me fais un devoir, puisque l'occasion s'en présente, de protester contre les attaques injustes que l'on n'a pas épargnées à cette noble mémoire.

A mesure qu'on avance à travers le delta du Mississipi, on voit le fleuve jaunâtre couler à pleins bords entre des rives basses, sous un ciel gris. Sur ces terres à fleur d'eau croissent confusément des arbres dont les branches se tordent en tous sens, et qui semblent faire des contorsions bizarres. En avant se montrent quelques touffes de palmiers nains; au loin devant nous, le fleuve apparaît des deux côtés comme une corde noire tendue à l'horizon. Ce paysage n'est pas beau, ni laid non plus, mais grand et triste.

Le delta fait comme une pointe dans le golfe du Mexique, de sorte qu'on voit la mer à droite et à

gauche par delà une mince langue de terre, et qu'avant d'y être entré on en est comme environné. Sur les derniers prolongements du sol américains, il y a encore quelques maisons qui s'élèvent entre les roseaux; le fil aérien du télégraphe électrique court à travers les airs, suspendu au-dessus des solitudes et apportant des nouvelles de la civilisation à ces régions perdues où la terre confine et se mêle à l'Océan. En contemplant le delta du Mississipi, je pense au Nil : même couleur des eaux, même horizon. Nés de causes analogues, tous les deltas se ressemblent. Si le temps était plus chaud, je verrais des caïmans dormir au soleil sur les bancs de sable, comme je le voyais faire aux crocodiles dans la Haute-Égypte. Aspect semblable et destinée contraire : là toute la grandeur du passé, ici toute la puissance de l'avenir. L'imagination est accablée, quand en présence des pyramides elle s'interroge sur ce qui existait il y a cinq mille ans; elle est écrasée quand aux rives du Mississipi elle se demande ce qui sera dans cinq mille ans.

Elle peut aussi se plonger dans un passé auprès duquel les œuvres les plus antiques de l'homme sont bien jeunes. M. Lyell a conclu, d'un calcul fondé sur la quantité de matière solide charriée annuellement par les eaux, qu'il a fallu soixante-sept

mille ans pour former le delta du Mississipi, entre tous ceux des grands fleuves celui qui se forme le plus rapidement. Quelle antiquité cela donne au delta du Nil, dont les progrès sont beaucoup moins rapides[1], et combien se sont abusés ceux qui voulaient que l'origine de ce dernier fût postérieure au commencement des temps historiques! Quand on fouille dans le delta du Mississipi, on trouve plusieurs étages de forêts souterraines, entassées par lits successifs les unes au-dessus des autres. Dans une de ces fouilles, on a découvert, dit-on, un crâne humain. D'après la profondeur de son gisement, un auteur américain affirme que ce delta était habité par l'homme il y a cinquante-sept mille ans, fait qu'il faudrait vérifier et conclusion que la science ne peut admettre; car, s'il est quelque chose de démontré en géologie, c'est le peu d'ancienneté de la race humaine sur la terre.

Le moment où l'on s'apprête à franchir la barre est toujours un peu solennel : on fait silence. Des remorqueurs passent très-près de nous; il semble qu'on va se heurter : c'est que personne ne veut sortir du chenal. Enfin nous avons passé; nous

[1] Selon M. Élie de Beaumont, les branches du Nil ne s'allongent pas en moyenne de plus de 4 mètres par an. (*Leçons de géologie pratique*, t. Ier, p. 471.)

sommes en mer : on le sent déjà au balancement d'abord presque insensible des vagues. Longtemps l'œil suit le cours du Mississipi se prolongeant au sein du golfe, et formant une traînée blanchâtre qui finit par se perdre à l'horizon.

J'ai vu le Canada, je vais voir l'île de Cuba, et, j'espère, le Mexique. Ces trois pays sont appelés à faire tôt ou tard partie de l'Union américaine. Le Canada, qui est en ce moment bien gouverné, s'y adjoindra le dernier, s'il s'y adjoint; mais que ce soit pour elle un avantage ou un danger, Cuba et le Mexique ne tarderont pas beaucoup, par la force des choses, à tomber sous les lois de l'envahissante république. Ainsi cette seconde partie de mon voyage se lie à celle que je viens d'achever : visiter Cuba et le Mexique, c'est encore voyager dans les États-Unis, dans les États-Unis de l'avenir.

CHAPITRE X

Aspect de la Havane. — Charme du climat. — La fièvre jaune. — Établissements utiles.

En vue de Cuba, 30 janvier 1852.

J'ai laissé derrière moi tout ce qui ressemblait à l'hiver et aux frimas. Sur ma tête est le ciel des tropiques. A l'horizon, je vois les montagnes de Cuba au lieu des côtes plates du continent américain. Il me semble que j'ai passé de la Mer du Nord à la Méditerranée. Une chaude lumière baigne les contours gracieux et hardis des rivages bleuâtres qui se déroulent devant mes regards. Le soleil va se coucher derrière les sommets enflammés; l'un d'eux se dresse là-bas comme une pyramide lumineuse dans une vapeur d'or. Le bateau se hâte, car il faut être arrivé à l'entrée du port de la Havane avant la nuit pour pouvoir aborder ce soir. Les Espagnols ont gardé les précautions prudentes du passé : les pilotes ne sortent point après le coucher

du soleil, et, comme les compagnies d'assurance ne répondent de rien si l'on ne prend un pilote, nous n'essayerons pas d'entrer sans être munis de ce secours et de cette garantie. Il en résulte que, bien qu'il fasse encore jour, comme le soleil est couché depuis dix minutes, nous emploierons la nuit à nous promener en vue de la ville. S'il s'agissait d'entrer dans un port des États-Unis, les choses ne se passeraient pas ainsi; mais nous avons quitté le pays de la liberté et de l'audace, nous sommes retombés sous l'empire des règlements. Du reste, la nuit est superbe, l'air d'une extrême douceur; seulement il est impatientant d'aller et de venir en présence du phare pendant douze heures, comme un soldat en faction marche devant sa guérite.

31 janvier.

Nous entrons de grand matin dans cette rade de la Havane, qu'on dit la plus belle rade fermée du monde. En effet, elle s'enfonce au pied des collines qui la dominent, et va tourner derrière la ville, présentant ainsi l'abri le plus parfait qu'on puisse imaginer. Ces collines sont verdoyantes, tapissées de fleurs jaunes; en quelques endroits, des groupes de palmiers s'inclinent sur leurs flancs. A droite, la ville s'étale avec ses maisons blanches ou colo-

riées et ses quais magnifiques. Une petite barque nous porte à terre. A peine débarqué sous un immense hangar, qui s'étend sur tout l'emplacement où s'opèrent le chargement et le déchargement des navires et qui avertit des ardeurs du climat, je me trouve au milieu d'une cohue bruyante, dans laquelle domine la population de couleur. Ces hommes à demi nus font voir des épaules, des bras et des poitrines qui sont souvent d'une grande beauté de forme; on dirait des statues vivantes d'ébène ou de bronze. Leur travail s'exécute au milieu des cris, des rires et des chants; ils jouent et se culbutent comme des singes. Une singularité me frappe: durant cinq mois que j'ai passés aux États-Unis, je ne me souviens pas d'avoir entendu un seul ouvrier chanter en travaillant. Le peuple américain est trop sérieux et trop appliqué pour se donner ce genre de distraction. Sur la terre des hommes libres, tout s'accomplissait en silence. Voici des esclaves, et ils chantent. Certes je n'en conclurai pas qu'ils sont plus heureux; incontestablement ils sont plus gais, mais la gaieté n'est pas le bonheur. Je trouve aussi des oisifs, des gens qui regardent travailler et ne travaillent pas, des *flâneurs*, ce qui est rare en Angleterre et inconnu aux États-Unis.

La Havane offre cette particularité, qu'elle a l'aspect d'une ville espagnole avec un mouvement commercial qui rappelle les villes des États-Unis. Après avoir remarqué en passant cette scène animée, nous entrons dans des rues en général assez étroites, bordées de maisons de pierre, ce qui m'est nouveau et agréable. Mes yeux commençaient à se lasser de cette éternelle ville à larges rues se prolongeant entre des maisons de briques, et que sous différents noms je rencontrais partout. Les églises ne sont plus bâties sur ce même modèle de faux gothique ou de grec plus faux encore qu'élève aux États-Unis un art sans originalité et sans caractère. Ce n'est pas que ce que je vois soit bien remarquable comme architecture : c'est le genre espagnol du dernier siècle, un peu lourd, un peu surchargé; mais je retrouve de la physionomie et de la variété, des monuments qui ne sont pas d'hier et qui disent quelque chose. Les maisons blanches ou peintes en bleu, en vert, en rose, en jaune, offrent un aspect bariolé qui étonne d'abord le regard, mais qui le réjouit. Partout des toits plats en terrasse à la manière de l'Orient. Des vases de faïence coloriée sont placés au bord de ces terrasses et se détachent avec élégance sur le ciel. Ce ciel est splendide; les hommes portent des pantalons blancs, beaucoup

d'entre eux des vestes blanches et de grands chapeaux de paille. Tout a un air de canicule, et nous sommes au 31 janvier.

L'hôtel où nous descendons est tenu par une famille de réfugiés de Saint-Domingue. Comme en Espagne, les chambres à coucher sont petites; elles sont défendues par des barreaux et des volets, mais n'ont pas de vitres. Les lits sont des lits de sangle sans matelas, ce qui est plus frais, et au bout de quelques jours ne semble pas trop dur. L'endroit qui me plaît surtout dans l'hôtel, c'est une terrasse d'où l'on découvre une foule de clochers de toutes formes et de toutes nuances, et où je jouis de l'aspect à demi oriental de la ville étagée à mes pieds dans sa pittoresque irrégularité. Aux États-Unis, dans les promenades publiques, je ne rencontrais guère que quelques pauvres diables lisant un journal; nulle part il n'y avait un lieu fréquenté à une certaine heure par la bonne compagnie, comme le Corso à Rome, Chiaja à Naples, les Champs-Élysées ou le bois de Boulogne à Paris. Ici, j'ai rencontré une promenade admirable aux portes de la ville. Une longue allée part de la mer et suit les remparts; d'autres allées viennent aboutir à celle-là : c'est un véritable *cours*, où, avant le coucher du soleil, on se promène en voiture, surtout en

volantes. Les *volantes* méritent une description, car elles entrent pour beaucoup dans la physionomie particulière de la Havane. Ce sont des voitures ouvertes, à un cheval et à deux places, dont les roues sont très-hautes ; un nègre en postillon les conduit. C'est dans ces chars que les dames vont goûter la fraîcheur du soir. L'extrémité de leurs robes se rabat un peu des deux côtés de la volante. J'aime à voir ces voitures d'un aspect singulier passer rapidement, emportant deux ou trois femmes seules dont le regard vous frappe en passant, et à suivre les plis flottants de leur robe blanche aux derniers rayons du jour, en vue de la mer, à travers une allée de palmiers. Puis on revient, à l'autre bout de la ville, gagner une place carrée qui est la promenade d'hiver. Au centre s'élève une eau jaillissante entourée de fleurs et d'arbustes parmi lesquels on remarque la végétation exotique et bizarre des cycas ; on fait le tour de cette place tandis que la musique militaire retentit en plein air. En ce moment, le clair de lune achève d'embellir ces heures nocturnes. Un ciel incomparable, d'un bleu velouté comme l'air qu'on respire, et dans lequel notre regard plonge avec des délices infinies, semble une immense vague d'azur qui se recourberait mollement sur nos têtes. Les choux-palmistes

qui encadrent le bassin dessinent à nos pieds l'ombre noire de leurs troncs un peu inclinés et l'ombre entremêlée de lumière que jettent leurs palmes. Nulle part je n'ai autant éprouvé dans une ville, dans une foule, le charme des impressions que la nature réserve d'ordinaire pour la solitude; rien n'est poétique comme cette promenade au cœur d'une capitale, sous les tropiques, parmi les palmiers et les cycas. Il est fâcheux seulement que l'indolence naturelle aux créoles ne permette pas aux dames havanaises de marcher. A Cadix, à Séville, on fait de même tous les soirs le tour d'une place plantée d'arbres; mais les belles Andalouses viennent y montrer leur taille cambrée et leur pied mignon. A la Havane, les femmes comme il faut restent dans leurs volantes, qui s'arrêtent tout autour de la promenade. C'est de là qu'elles jouissent du charme de ces belles soirées en prenant des glaces et en causant avec les hommes de leur connaissance debout auprès de la volante. On les voit beaucoup moins bien ainsi. Se défieraient-elles de l'effet de leur beauté, et craindraient-elles qu'on ne trouvât pas au même degré chez elles les agréments dont je parlais tout à l'heure? Je ne saurais le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne mettent jamais pied à terre. La femme du gouver-

neur actuel a voulu joindre cette réforme à celles que son mari s'efforce d'introduire dans la colonie : elle a essayé de marcher; mais le scandale à été si grand, qu'elle a dû renoncer à une tentative qui semblait ajouter aux causes de la révolution dont l'île est menacée.

Il ne faut pas que cette magnificence de la nature tropicale, cette gaieté d'une ville espagnole, l'élégance des volantes et même les beaux yeux des Havanaises, fassent oublier la condition de la population esclave, dont la présence attriste tout ce spectacle. Du reste, les renseignements que je recueille me portent à penser que le sort des noirs de la Havane n'est pas rigoureux. Le laisser aller des manières espagnoles permet une familiarité que ne tolérerait pas la fierté froide et sévère de la race anglo-saxonne. Ici les esclaves appellent leur maître *niño* et leur maîtresse *niña*, terme caressant qu'on adresse communément à un jeune homme ou à une jeune fille.

Lorsque le propriétaire loue ses nègres comme manœuvres ou portefaix, ce qu'ils font au delà de la tâche ordinaire est pour eux. Quand ils ont gagné cent piastres, ils ont le droit de forcer leur maître à prendre cette somme en à-compte, et, de cent piastres en cent piastres données succes-

sivement, ils arrivent à se racheter. Ils ont un syndic chargé de défendre leurs intérêts. S'ils sont mécontents de leur maître, on leur permet de le quitter, et le maître doit leur donner une *licence* de trois jours pour en chercher un autre. Comment le préjugé de la couleur, qui existe cependant, serait-il aussi absolu à Cuba qu'aux États-Unis, quand les mélanges sont bien plus fréquents? On me dit que beaucoup de familles blanches ont du sang noir dans les veines. Aux États-Unis, rien ne ferait admettre dans la société un homme d'origine africaine; ici on ferme souvent les yeux sur cette origine; on peut même, en payant une certaine somme, être déclaré blanc ou du moins être autorisé à *passer pour blanc*, ce qui, quelquefois, n'empêche pas d'avoir un teint qui ailleurs serait désigné par une tout autre épithète.

On m'a raconté l'histoire d'une négresse esclave qui, s'étant rachetée, est retournée dans son pays. Elle était propre tante du roi de sa nation; malgré tous les avantages de cette situation, elle n'a pu s'en accommoder. La grossièreté, la cruauté de son peuple, l'ont révoltée; elle a voulu parler religion, on ne l'a point écoutée, et elle est revenue à la Havane. Malgré tout cela, je ne suis pas converti à l'esclavage.

4 février.

J'ai retrouvé le charme de la vie méridionale, de cette existence au dehors, en plein air, dans laquelle c'est un bonheur constant de voir et de respirer. Le matin, je me lève avant le soleil; je monte sur la terrasse à plusieurs compartiments qui forme au-dessus de la maison que j'habite une véritable promenade. Toutes les autres maisons ont une terrasse du même genre, comme dans les villes d'Orient. Nulle part autour de moi ces tristes toits pointus de Paris ou de Londres. Je jouis de la rapide fraîcheur du matin; puis le soleil se lève derrière une église à demi ruinée. En venant des États-Unis, on n'est pas fâché de trouver quelque chose qui ressemble à une ruine. Le lever du soleil est admirable, mais il dure peu; c'est l'inconvénient des tropiques. Je ne puis m'empêcher de regretter mes beaux levers de soleil de Sorrente, quand, sur une terrasse assez semblable à celle-ci, je contemplais les teintes innombrables qui se succédaient longtemps dans le ciel et les nuances variées dont se teignaient tour à tour les îles, le Vésuve et la mer. Je descends ensuite pour aller rôder par la ville avant que la chaleur du jour se fasse sentir. J'entre çà et là dans une cour ou dans un cloître

remplis de fleurs et de lianes, où s'élèvent quelques touffes de bananiers au puissant feuillage. Je vais visiter chaque jour le marché aux poissons. C'est, en général, un lieu peu attirant. Que de fois j'ai maudit celui qui, à Rome, déshonore le portique d'Octavie! Mais ici les poissons, étincelant des plus vives couleurs, rouges, roses, verts, dorés, donnent aux yeux un éblouissant spectacle. Je m'assieds sous un arbre du côté de la rade; je vois les bâtiments franchir son étroite entrée, passer sous le fort et glisser, les voiles tendues, au pied des collines qui élèvent en face de la ville leurs pentes vertes couronnées de palmiers. Je fais ensuite quelques visites à des Havanais de conditions diverses, et je recueille partout l'expression d'un mécontentement universel contre l'Espagne. Je vais souvent terminer la matinée à la chancellerie, où je prends des notes dans les journaux de l'île et les documents que M. d'Hauterive, notre consul général, veut bien m'indiquer, ou, ce qui vaut encore mieux, dans sa conversation instructive et animée. Je reviens dîner à l'hôtel; je trouve un dîner français, une table d'hôte française. Le dîner est assez bon et se prolonge raisonnablement; puis mes compagnons de voyage et moi nous sortons pour aller à l'Alameda, munis de cigares du cru, voir les dames passer en

volantes et fuir à nos regards comme de beaux oiseaux des tropiques. Le soleil se couche trop vite, mais magnifique, en coup de foudre, et laissant après lui dans le ciel ces teintes ineffables que ne connaissent point nos pâles climats. Les premières étoiles apparaissent sur un fond couleur de fleur de pêcher ou d'améthyste. Après les nuances violacées se montrent le rose, le blanc, l'oranger, et tout à coup la nuit s'abat sur la ville. On revient alors par la promenade d'été, maintenant déserte, car il ne faut pas oublier que nous sommes en hiver et qu'on le dit cette année fort rigoureux. Il est vrai qu'au commencement de février nous n'avons ici que la température de notre mois de juillet.

Cette promenade, qui longe la rade, est délicieuse. La lune se lève; les navires se détachent en noir au sein de la blancheur incomparable qu'elle répand sur les collines et sur les eaux. De ce calme, de ce silence, nous passons au bruit, au joyeux tumulte d'un immense café où l'on se réunit pour prendre des glaces. L'absence de cafés attriste singulièrement pour un Français les villes anglaises et américaines. En sortant, il m'arrive de retourner seul sur la petite place si remplie tout à l'heure et où je ne trouve plus d'autre compagnie que les palmiers et les eaux qui jaillissent solitaires. Je m'abreuve

de la fraîcheur, de la suavité de la nuit. Je ne puis détacher mes regards de ce ciel qui semble envelopper la terre avec amour; je ne me lasse point de contempler la *nuit brillante*, comme a dit Louis Racine d'après Homère :

Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !

Je m'écrie comme lord Byron : « Non, belle nuit, tu n'es pas faite pour le sommeil ! » Et tout en disant cela, je rentre pour me coucher; mais ce n'est qu'après être monté encore sur la terrasse afin de me rapprocher un peu plus de ce beau ciel qui vous attire et vous fascine, ainsi que l'azur des eaux tranquilles attire et fascine le pêcheur dans la ballade de Gœthe. Ce ciel, au reste, n'est pas toujours pur. Quelquefois il se couvre en partie. La nature prend un air de tempête, mais de tempête des tropiques, ardente et sombre. Le ciel alors est à la fois éclatant et orageux comme une vie de poëte. Je me décide enfin, bien à regret, à rentrer dans ma cellule sans vitres, où la lune me suit encore à travers les barreaux de fer, seule clôture de ma fenêtre, et, plein de ces images et de ces souvenirs d'une journée de la Havane, je m'endors au chant des *serenos*[1].

[1] On nomme ainsi les *watchmen*, qui, selon l'usage espagnol, annoncent

Les jours de spectacle, nous nous rendons au théâtre. Le coup d'œil du grand théâtre de la Havane est éblouissant. La salle est vaste, les toilettes brillantes. Les loges ne sont séparées du couloir que par une sorte de grillage qui permet d'admirer les dames havanaises. Elles sont en général fort belles. C'est le type espagnol, un peu plus fort et un peu moins fin, mais très-séduisant encore. On a eu à la Havane d'assez bonnes troupes italiennes. Cette année elles font défaut, et l'on est obligé de se contenter d'un ballet français, de quelques farces espagnoles et d'une famille d'équilibristes et de danseurs de corde. Près du théâtre sont des bals publics, où le même couple exécute pendant plusieurs heures une danse nationale à la fois assez indécente et très-monotone.

J'ai trouvé des maisons fort agréables à la Havane et de bonnes conversations; mais ce qu'on a dit de la guerre, qu'elle gâte la conversation, on peut bien le dire de la fièvre jaune. J'étais hier chez une dame très-gracieuse et très-spirituelle. On n'a parlé

avec une sorte de psalmodie lente et grave l'heure de la nuit et l'état du ciel. Leur nom de *serenos* n'a pu leur être donné que sous un beau climat. Dans quelques cantons de la Suisse, on est réveillé par les veilleurs de nuit qui font entendre ces lugubres paroles : « Priez pour les pauvres trépassés. » On ne s'aviserait point d'un pareil refrain dans un pays où les gens du guet s'appellent *serenos*.

pendant deux heures que fièvre jaune, avec des intervalles consacrés au tétanos. Le tétanos, en effet, paraît très-fréquent ici. On raconte toute sorte d'histoires terribles de tétanos survenu pour s'être lavé le visage avec de l'eau froide ou s'être coupé en se rasant.

Pour la fièvre jaune, c'est la peste du nouveau monde. Peut-être provient-elle des Indiens; ceux qui habitaient la baie de Massachusetts avaient eu avant l'arrivée des colons une maladie qui les rendait jaunes. Du reste, la fièvre jaune ne jaunit pas toujours. Le vomissement noir, qui lui a donné ici et au Mexique son redoutable nom (*vomito negro*), n'est pas même un symptôme constant. Heureusement cette maladie, si souvent funeste aux étrangers, semble, comme il arrive avec le temps à la plupart des maladies, devenir plus rare et plus bénigne. M. Grand-Boulogne, médecin français distingué établi à la Havane depuis plusieurs années, me dit avoir vu peu de cas de fièvre jaune. Elle semble aussi s'adoucir à la Nouvelle-Orléans; le nombre des malades admis à l'hôpital qui ont succombé à ce fléau en 1850, a été moindre qu'en 1849, bien que le nombre des admissions ait été plus considérable. Probablement les améliorations sanitaires dans les deux villes ont contribué à ce

e jaune, avec des
Le tétanos, en effet,
te toute sorte d'his-
au pour s'être lavé
s'être coupé en se

la peste du nou-
t-elle des Indiens;
ssachusetts avaient
ne maladie qui les
vre jaune ne jaunit
oir, qui lui a donné
table nom (*vomito*
ymptôme constant.
si souvent funeste
arrive avec le temps
nir plus rare et plus
médecin français
epuis plusieurs an-
s de fièvre jaune.
Nouvelle-Orléans;
à l'hôpital qui ont
été moindre qu'en
admissions ait été
nt les améliorations
ont contribué à ce



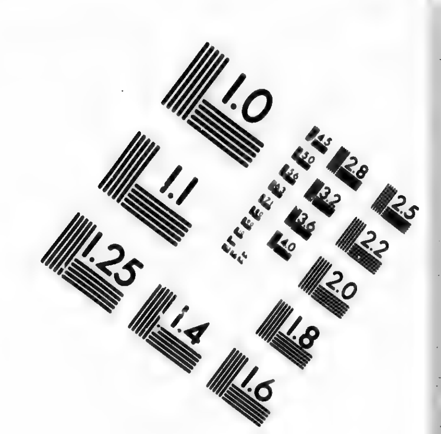
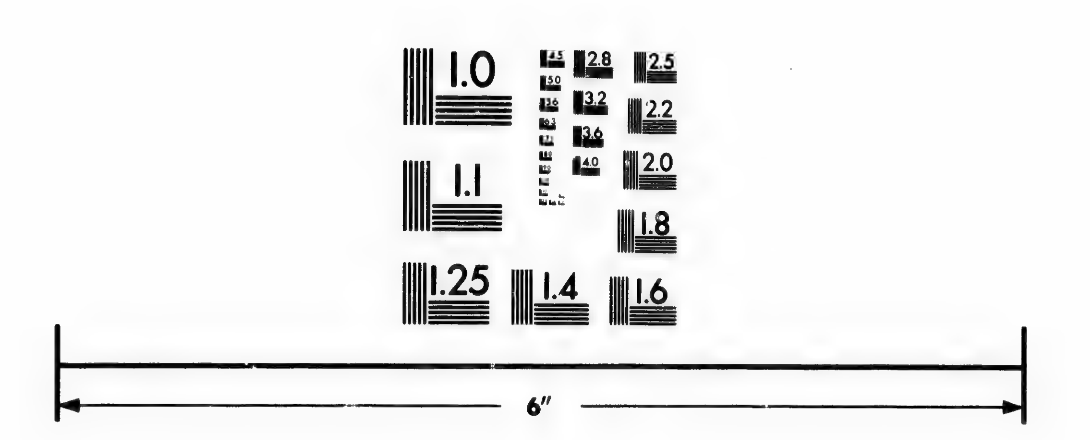
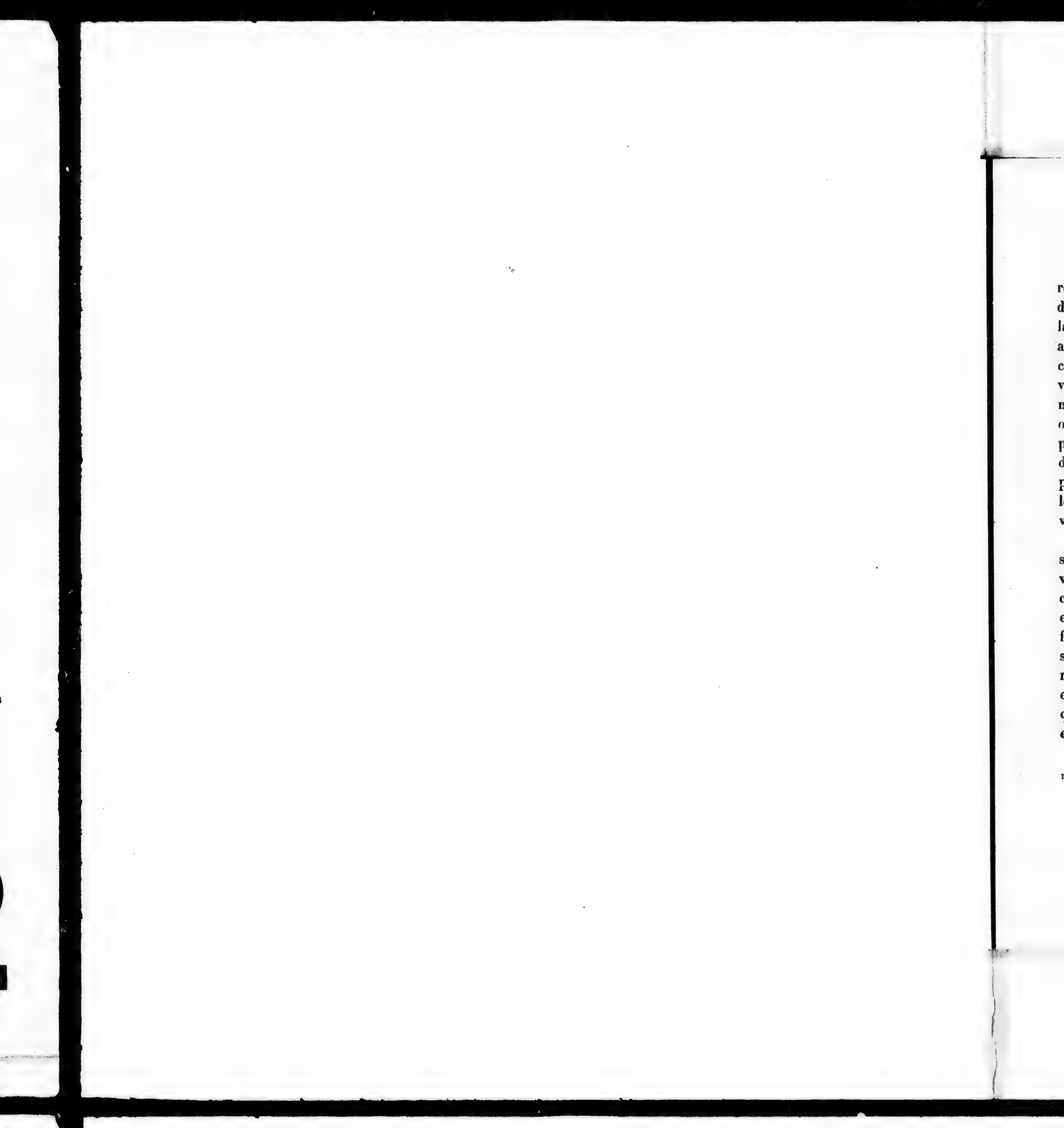


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









résultat[1]. On a contesté la transmission contagieuse de la fièvre jaune comme celle de la peste. L'opinion la plus vraisemblable est l'opinion moyenne, qui admet pour les deux maladies l'influence des circonstances locales et de la prédisposition des individus sur l'explosion et le développement du mal, mais qui admet aussi que des personnes ou des objets venant d'un pays infecté peuvent, par leur présence, produire cette éclosion et favoriser ce développement. Toutefois je m'arrête et ne veux pas mériter, en m'étendant trop sur un si triste sujet, le reproche que j'adressais tout à l'heure aux conversations de la Havane.

Il vaut mieux aller lire des ouvrages espagnols sur Cuba à la bibliothèque de l'Université. L'Université est un lieu très-agréable. Imaginez un cloître entourant une cour remplie, on pourrait dire encombrée d'une végétation admirable, d'arbres à formes pour moi nouvelles, au sommet desquels s'enroulent des lianes et pendent de belles fleurs rouges parmi la verdure. La bibliothèque est placée entre cette cour et une autre cour au milieu de laquelle jaillit en murmurant une fontaine. J'aurais eu grand plaisir à lire dans ce lieu de délices, entre

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, la fièvre jaune a sévi d'une manière terrible à la Havane et à la Nouvelle-Orléans.

la verdure et l'eau. Malheureusement le bibliothécaire était à la campagne et avait prudemment emporté la clef, comme faisaient, dit-on, jadis les gardiens de notre cabinet de médailles quand ils allaient à Rome. Je me suis présenté plusieurs fois sans plus de succès. Enfin j'ai pu pénétrer dans la bibliothèque. J'y ai trouvé nos traités scientifiques récents et les œuvres de M. Cousin. Comme je commençais à lire, le bibliothécaire, après avoir causé très-poliment avec moi, m'a averti qu'il était professeur, que l'heure de sa classe était arrivée, et a mis de nouveau la clef dans sa poche. Voilà le laisser-aller et la bonhomie des habitudes méridionales. De même à Rome, quand vous vous présentez chez un banquier pendant le mois d'octobre, il se peut qu'on vous réponde : « Il est à la campagne et fait *son mois d'octobre*, — *fà l'ottobre*. » Ce sans-gêne indolent, qui a bien ses inconvénients, ne me déplaît pas ici ; il me repose de l'ardente et incessante activité des États-Unis, activité que j'admirais fort, mais qui avait fini par m'étourdir comme le ferait le spectacle d'une roue toujours en mouvement. J'ai trouvé du reste une autre bibliothèque dont les entours ne sont pas si charmants, mais qui a l'avantage d'être ouverte tous les jours.

Il n'y a pas, comme on peut croire, un très-grand

mouvement scientifique et littéraire à la Havane. Cependant on constate un progrès marqué dans le nombre des élèves qui suivent les écoles. Il existe ici une école de mécanique (*escuela de machinas*). Le gouverneur actuel, le général Concha, a fait beaucoup pour cet établissement : il y a établi quinze bourses d'une once par mois (environ 80 francs) réservées aux orphelins des officiers et des familles émigrées de la terre ferme. L'école est maintenant ouverte à 240 élèves.

On doit reconnaître que plusieurs améliorations ont été introduites à la Havane depuis un certain nombre d'années. Le gouverneur Tacon, homme d'une volonté énergique, a rétabli la sécurité, qui était loin d'exister avant lui. Les vols et les assassinats étaient alors des événements ordinaires. Un gouverneur auquel on se plaignait qu'un garçon de caisse eût été volé dans les rues de la capitale, se contentait de répondre : « Je ne sors pas le soir; faites comme moi. » Un de ses parents ayant tué le consul de Suisse pour le voler, il fallut que les consuls de France et d'Angleterre s'unissent pour obtenir, avec de grandes difficultés, que l'assassin fût exécuté. Depuis l'administration de Tacon, il ne se passe plus rien de pareil.

La prison, qui au dehors semble un palais, n'est

pas, dit-on, aussi bien tenue au dedans que les prisons des États-Unis, dont l'aspect extérieur est si triste. Il y a bon nombre d'établissements charitables à la Havane, et entre autres une société de bienfaisance pour les Catalans. Ce que l'on paye pour obtenir un permis de voyage dans l'île est affecté à ces divers établissements : ainsi ce serait faire une bonne action que de la parcourir dans son entier; mais ce voyage, car c'en serait un, offrirait d'assez grandes difficultés. En certains endroits, la population est rare. On peut, dans le centre de l'île, faire trente lieues sans trouver une goutte d'eau. Je me bornerai donc à quelques excursions. L'un des points que l'on nous dit mériter le mieux d'être visité, c'est la petite ville de Matanzas et ses environs, à une trentaine de lieues de la Havane.

CHAPITRE XI

Une villa sous les tropiques. — Colomb à Cuba. — Vallée de l'Youmouri. — Une première représentation à Matanzas. — Antipathie des créoles pour l'Espagne. — Sucrerie. — Condition des esclaves. — La canne et la betterave.

Avant de partir, nous avons voulu voir la *villa Fernandida*. Une villa tropicale est encore autre chose que les villas italiennes. C'est un jardin qui ressemble à une serre. Tous ces arbres exotiques, au feuillage étrange et gracieux, que l'on a vus ailleurs comme des raretés mises sous verre, et qu'on n'imagine guère que formant des forêts impénétrables, sont là plantés en allées ou groupés en bosquets. Un tel jardin a tout le charme de l'invraisemblable, il semble qu'on se promène dans un rêve.

L'île de Cuba a environ cent cinquante lieues de longueur, on la compare à une langue d'oiseau. Dans son premier voyage, Colomb, n'étant pas arrivé jusqu'à l'extrémité de l'île, la prit pour un continent et crut qu'il avait vu la côte orientale de

l'Asie. Il fit même signer à l'équipage et au pilote une déclaration constatant que cette terre était le continent asiatique; car Colomb a découvert l'Amérique et ne l'a point connue. Après quatre voyages dans le nouveau monde, il est mort convaincu qu'il avait quatre fois passé d'Europe en Asie et ne soupçonnant pas l'existence d'un continent nouveau. On a dit de très-belles choses sur le génie de Colomb, qui lui avait fait deviner l'existence d'un monde; mais rien n'est plus contraire à la vérité. Colomb voulait aller aux Indes par l'ouest, comme les Portugais y étaient allés par l'est; il pensait trouver la ville aux toits d'or de Cipango, dont avaient parlé les voyageurs du moyen âge, et qu'on supposait exister à l'extrémité de l'Asie. Arrivé à l'embouchure de l'Orénoque, il se demandait s'il n'était pas à l'embouchure d'un des quatre fleuves du paradis terrestre. Le nom d'Indes occidentales donné aux possessions espagnoles du nouveau monde, et que conservent encore aujourd'hui les Antilles anglaises, est un monument qui atteste l'erreur de ce grand homme. Ce n'est pas la première fois qu'on a dû une découverte aux illusions du génie. Peut-être même Colomb n'eût-il pas tenté d'aller à travers une mer inconnue chercher la pointe orientale de l'Asie, si une autre erreur, celle des géographes

alexandrins et des premiers géographes modernes[1], ne lui avait fait croire que le but de ses efforts était moins éloigné de l'Espagne qu'il ne l'était réellement. Ce n'est donc point par une vue géographique supérieure aux idées de son temps, vue que Colomb n'a point eue et ne pouvait guère avoir, qu'il mérite une gloire immortelle; c'est par la persévérance, le courage qu'il déploya dans son entreprise, c'est par l'humanité dont il fit preuve envers les Indiens, par son désintéressement, sa grandeur d'âme et ses malheurs. Colomb fut surtout un grand caractère, et le Tasse l'a bien chanté quand il l'a appelé ce *cœur magnanime*. Du reste, il a attaché justement son nom à la découverte que lui doit le genre humain, et dont il ne lui a pas été donné à lui-même de connaître ici-bas la véritable nature. La gloire est la récompense de ceux qui osent et réussissent dans une entreprise hardie et utile, même quand ils se trompent. Colomb est

[1] Ptolémée prolongeait beaucoup trop à l'est l'extrémité de l'Asie. Sur le globe de Behaim, terminé l'année même du départ de Colomb, Cipango, que celui-ci allait chercher et qu'il croyait seulement à sept cent cinquante lieues des Canaries, était placé au 280° degré de longitude orientale, tout juste où Colomb devait trouver l'Amérique. Un reste de cette erreur s'est propagé jusqu'au dix-septième siècle. Sanson s'obstinait toujours à reculer les côtes orientales de la Chine au 180° degré, bien qu'elles soient au 165°. (Walckenaër. *Biographie universelle*, t. II, p. 2, art. Delisle.)

assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on fasse à sa renommée l'aumône insultante d'un mérite qui n'a pas été le sien. Les déclamations vulgaires et erronées sur sa divination d'un continent auquel il n'a jamais cru, même après l'avoir rencontré, doivent être oubliées; mais n'est-ce pas un fait bien plus frappant, bien plus propre à suggérer des méditations profondes, que cette illusion d'où sort une immense découverte, cette chimère, ce rêve qui enfante un monde?

Bien que Colomb ait trouvé l'Amérique comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, je n'en aurais pas été moins curieux de voir le tombeau de celui des hommes célèbres dont l'âme a été la plus noble et le caractère le plus pur. Ce tombeau est dans la cathédrale de la Havane. Malheureusement on la répare en ce moment; elle n'est pas ouverte, et je suis obligé de me contenter d'un souvenir de la cathédrale de Séville, où j'ai lu, sur la pierre tumulaire du fils de Colomb, ce magnifique hommage à la mémoire de son père, qui a fait croire à quelques voyageurs que là reposaient les os de Christophe Colomb lui-même :

A Castilla y a Leon
Nuevo mundo dio Colon.

Matanzas, 5 février.

Nous sommes arrivés ce matin dans la jolie ville de Matanzas. Le balcon de notre hôtel donne sur une rade dans laquelle se trouvent un assez grand nombre de bâtiments des États-Unis et un bâtiment français. Des deux côtés, de gracieuses collines s'abaissent vers la mer. Nous nous amusons quelque temps à regarder des pélicans qui se tiennent immobiles et comme endormis jusqu'au moment où ils se laissent tomber dans l'eau sur leur proie ; puis nous allons voir notre consul, M. Vergne, qui, avec une obligeance toute magnifique, arrive bientôt à notre porte suivi de deux *volantes*, et nous conduit au plus beau point de vue des environs de Matanzas, celui d'où l'on embrasse la vallée d'Youmouri.

C'est là que j'ai eu pour la première fois le spectacle complet de la nature tropicale. On commence par suivre en montant un chemin très-raboteux. A mesure qu'on s'élève, on voit se développer la rade de Matanzas. Du côté opposé, on découvre, par une soudaine échappée de vue, la vallée d'Youmouri, avec ses palmiers et ses cocotiers irrégulièrement jetés sur ses parois inclinées et verdoyantes. Cet éclair est incomparable ; c'est comme si le rideau

d'un théâtre se levait tout à coup pour laisser apercevoir un moment une décoration fugitive; en continuant à monter, on voit les palmiers et les cocotiers border la route; les haies sont formées de grands cierges et d'autres cactus qui ont la forme de candélabres. La vallée commence à reparaître au-dessous de la route, et l'œil ne se lasse pas d'y errer parmi cette végétation extraordinaire. Nous sommes arrivés ainsi à une habitation délaissée par ses propriétaires, et qui n'est plus occupée que par des esclaves. En général, dans l'île de Cuba, on n'habite guère la campagne pour son plaisir; on n'y est retenu que par l'exploitation des sucreries, et alors y vivre, c'est à peu près comme vivre dans une manufacture ou dans une usine. Ce lieu a donc été abandonné, quoique l'un des plus ravissants de l'univers. Cet abandon ajoute peut-être à son charme; une teinte de mélancolie vient se refléter sur le plus splendide paysage qui fut jamais. La mer, la vallée, les montagnes, la végétation inaccoutumée des tropiques, vous jettent dans une sorte d'extase pleine d'étonnement. Il est impossible de ne pas se rappeler vivement les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*. Je trouve jusqu'à l'ajoupa construit avec des feuilles de bananiers. Voilà un vieux noir qui ressemble à

Domingo; mais a-t-il une maîtresse aussi bonne que madame de la Tour ou Marguerite? Un négrillon monte sur un cocotier et en rapporte un fruit que nous ouvrons. Je trouve assez agréable le liquide qu'il contient, c'est une eau sucrée légèrement acidulée et très-rafraîchissante. Nous sommes entourés de noirs et de négresses de tous les âges. On me dit leurs prix à mesure qu'ils passent près de nous : cela varie depuis 600 piastres, prix moyen d'un nègre, jusqu'à 80 piastres, que peut valoir un négrillon. J'apprends que la mère a le droit de racheter d'avance son enfant en donnant 20 piastres avant sa naissance et 30 un mois après. L'esclavage seul gâte un peu l'impression d'enchantement qui m'arrive de partout. Je me dis avec un certain contentement : J'ai vu la nature tropicale dans son éclat; à cette heure, toutes les sortes de végétation ont passé devant mes yeux, depuis les sapins et les bouleaux nains qui expiraient dans les marais de la Laponie jusqu'à ces palmiers, ces cocotiers, ces bananiers, ces yuccas, ces cactus, cette flore équinoxiale qui est la même des deux côtés de l'équateur. J'ai donc maintenant contemplé les principaux aspects de la nature et parcouru toute la gamme des harmonies divines ici-bas.

On donnait ce soir la première représentation d'une tragédie. J'ai voulu, pour la singularité du fait, aller au spectacle à Matanzas. Le sujet de la tragédie était Pélage; presque à tous les vers éclatait un sentiment de patriotisme espagnol que le public me semblait partager. Le mot Espagne faisait toujours applaudir. Dans la disposition où sont les esprits, je m'étonnais de cet enthousiasme; mais j'ai appris que c'étaient les Espagnols et non les créoles qui applaudissaient. Il y a entre ces deux parties de la population une irréconciliable inimitié. Les Cubans ne veulent pas être Espagnols et ne se regardent pas comme tels. On m'a parlé de deux enfants, l'un né d'une mère créole, l'autre d'une mère espagnole, et qui étaient déjà des *frères ennemis.*

A la fin de la pièce, on a appelé l'auteur, il a paru; en même temps un nuage est descendu derrière lui. De ce nuage est sorti un petit génie, lequel tenait une couronne. Cette couronne a été placée sur la tête du poëte par deux actrices qui l'accompagnaient. Ne saluant point le public, mais souriant et couronné, le nuage et le petit génie à ses côtés, il faisait le plus drôle de triomphateur qu'on puisse imaginer.

Avant de quitter Matanzas, nous sommes allés à

quelque distance voir des sucreries. J'étais bien aise de comparer l'organisation de ces établissements, et surtout la condition des esclaves, avec ce que j'avais vu à la Louisiane. Nous avons pris un chemin de fer dont les départs ne sont point d'une extrême exactitude. Les précautions n'abondent pas à Cuba plus qu'aux États-Unis. L'indolence créole produit le même effet que l'activité fiévreuse de la race anglo-saxonne. Là on n'a pas le temps de penser au danger, ici on ne se donne pas la peine de le prévenir. Il est curieux de regarder à travers les deux portières d'un waggon pendre au vent les grandes feuilles des bananiers. Ce que nous voyons, ce sont de véritables champs de bananes, comme nos terres labourées sont des champs de blé; le bananier est même, de tous les végétaux alimentaires, celui qui, sur une même étendue de terrain, peut nourrir le plus grand nombre d'hommes. Par moment, on traverse un magnifique fouillis de végétation primitive qui est presque impénétrable aux yeux, comme il doit l'être au pied du voyageur. Ailleurs, les cocotiers et les choux-palmistes fuient derrière nous avec les rails du chemin de fer, sur lequel ils inclinent leur tronc léger et leur élégante couronne. Une jeune fille, qui a de très-beaux yeux, est assise en face de moi, dans une

attitude de nonchalance, mangeant des oranges ; puis elle se met à peigner ses cheveux noirs, et finit par prendre une épingle et s'en servir en guise de cure-dent.

Nous avons vu d'abord une petite sucrerie dont le propriétaire est le type du colon français de Saint-Domingue, gai, cordial, actif, hospitalier. Son établissement offre un exemple de la plus petite sucrerie qui puisse marcher avec avantage. M. ... a 200 nègres, dont 40 sont ce qu'on appelle *bons nègres*, et fait 500 caisses de sucre. Il y a dans l'île une sucrerie de 800 nègres, qui produit 10,000 caisses ; c'est trop vaste : la surveillance des esclaves et le soin de leur santé sont trop difficiles. Une mortalité parmi les noirs, un incendie dans un champ de cannes, peuvent causer un dommage immense ; mais en général il y a profit à avoir une plantation un peu considérable, car les frais sont en partie les mêmes dans une petite plantation et dans une grande. Il faut également payer un *majoral* et un *maître de sucre*. Celui-ci reçoit jusqu'à 5,000 francs, tout juste comme un professeur du Collége de France. Le prix de la terre est la moindre dépense. En somme, une sucrerie qui produit de 3 à 5,000 caisses est la plus profitable.

Je recueille ces renseignements avec un mélange

de curiosité et de déplaisir : je ne puis m'accoutumer à ces évaluations de capitaux et de bénéfices dans lesquelles le travail de l'homme est compris et compté comme une force brute dont on dispose sans la participation de celui qui la fournit. Un fait qu'on me raconte vient fort à propos pour me rafraîchir l'âme ; il s'agit d'un nègre qui avait sauvé M. ... enfant lors du massacre de Saint-Domingue, et qui a vieilli dans sa maison, traité par lui comme un père et assis à sa table, chacun se faisant un honneur de toucher la main du bon noir ; je ne sais si l'on pourrait citer quelque chose de semblable aux États-Unis.

Il y a soixante ans que cette terre est cultivée ; épuisée par la culture, elle a besoin d'être fumée à grands frais. M. ... est attaché à sa propriété et y reste ; mais son fils, qui a été élevé aux États-Unis et dont les manières américaines font avec les manières françaises du père le plus frappant contraste, voudrait, comme un véritable *Yankee*, abandonner cette exploitation usée pour aller cultiver une terre nouvelle.

Nous avons visité ensuite un établissement considérable, qui passe pour un des mieux tenus qui soient dans l'île. C'est là que pour la première fois j'ai vu les noirs, hommes et femmes, travailler à

abattre la canne. Ce spectacle était triste. L'empressement forcé des travailleurs se hâtant de frapper ces grandes cannes qui tombaient autour d'eux, la présence des surveillants armés de fouets, la pensée surtout que ces êtres humains agissaient par une volonté étrangère, comme une meule tourne parce qu'on la fait tourner, me serraient le cœur. Quelques moments après, l'administrateur me fit sourire en me disant : « On prétend que les esclaves sont malheureux; vous pouvez en juger. Je suis sûr que vous n'avez pas entendu un coup de fouet retentir. » — Il y avait un quart d'heure que nous étions dans la plantation !

Je crois en effet que les cruautés sont rares, bien qu'on nous avoue que les suicides sont fréquents. J'entends dire : « Ils se pendent assez souvent; *on ne sait vraiment pas pourquoi;* » mais ce travail dont je viens d'être témoin est rude. Puis il faut placer la canne sous les rouleaux, remuer et transvaser la liqueur sucrée, etc. C'est encore une besogne très-pénible, et, pendant le temps de la roulaison, les nègres qui y sont employés travaillent seize et même quelquefois dix-huit heures par jour. Ce labeur, tout violent et excessif qu'on peut le trouver, n'est pas ce qui a soulevé en moi le plus d'indignation contre l'esclavage tel qu'il existe dans

l'île de Cuba. J'ai demandé quelle espèce d'instruction morale et religieuse recevaient les nègres de la plantation, et j'ai appris que cette instruction était nulle : « On les baptise, m'a-t-on répondu ; on les marie, s'ils le désirent. A leur mort, on va quelquefois chercher M. le curé, pour les confesser; mais il demeure assez loin, et nous n'aimons pas à le déranger. Le soir, on fait la prière, sauf à l'époque de la roulaison, parce qu'alors on n'a pas le temps. » Mais ni catéchisme, ni prédication pour les noirs; nul moyen que la notion du bien et du mal parvienne à leur intelligence : ils sont exclus de toute idée morale. On dit que les colons espagnols sont en général moins durs pour leurs esclaves que les habitants des États-Unis. Si je compare cette plantation, qui passe pour une des mieux administrées, avec celles que j'ai vues à la Louisiane, je ne suis pas frappé de la grande douceur des maîtres. Dans l'île espagnole, le maximum des coups de fouet est plus considérable. Le *majoral* peut en donner vingt de son autorité; à la Louisiane, chez M. Roman, ce n'était que cinq. M. Roman ouvrait les portes de son habitation à des prêtres catholiques, même à des méthodistes qui pouvaient apporter quelque enseignement religieux. Ici il n'y a rien de pareil, et on ne fait pas plus pour cultiver

le sens moral du nègre que pour développer celui du porc qu'on lui permet d'élever et de vendre à son profit.

J'admettrai que dans le détail les esclaves soient assez bien logés, suffisamment nourris, soignés dans leurs maladies; je conviendrai que pendant le déjeuner madame ..., femme du directeur de la sucrerie, nous a avoué en souriant que nous n'aurions pas beaucoup de lait pour notre café, parce qu'on le réservait pour les malades. Tout cela n'empêche point que cette activité forcée, sans espoir, sans désir personnel, ne soit semblable à celle d'un animal ou d'une machine, et cette absence complète de développement moral suffirait seule, — quand même, ce qui est impossible, il n'y aurait aucune cruauté employée dans le traitement des noirs, — pour faire condamner l'esclavage non pas seulement comme une barbarie contre le corps, mais surtout comme un meurtre de l'âme.

La traite, interdite par la loi, se fait notoirement à Cuba. La plupart des gouverneurs qui ont précédé le général Concha la toléraient, sauf à se faire donner une ou deux onces d'or par tête de nègres introduits, tandis qu'on en donnait autant à d'autres fonctionnaires. Le général Concha a repoussé cet odieux marché; il a prévenu les traitants qu'ils

eussent à bien prendre leurs mesures, car si l'importation d'esclaves noirs dans l'île venait à sa connaissance, il sévirait. Malgré cette restriction, il ne leur est pas très-difficile de continuer leur infâme commerce, quelquefois même ils ne prennent pas la précaution de se cacher. Récemment une cargaison de nègres a été débarquée effrontément, et la ville de Matanzas a été un beau jour presque affamée par les achats faits pour les nourrir. Cette impudence a contraint l'autorité à saisir la pacotille humaine. Tant que l'esclavage sera maintenu, la traite existera en fait partout où il n'y aura pas, comme aux États-Unis, une population suffisante d'esclaves, ce qui est une autre source d'immoralité; car l'absence de la traite encourage les haras humains qui existent en Virginie, et qui offrent une difficulté de plus pour l'émancipation par la multiplication toujours croissante des esclaves à affranchir. Quoi qu'on fasse, les conséquences d'un mauvais principe sont toujours mauvaises.

L'introduction des appareils perfectionnés pour la production du sucre est beaucoup plus difficile ici qu'à la Louisiane. J'ai dit qu'il fallait faire de grands frais préalables pour l'acquisition et l'installation de ces appareils qui sont dispendieux avant d'être économiques. Or très-souvent ceux qui

entreprennent l'exploitation d'une sucrerie manquent des capitaux nécessaires : ils empruntent et payent avec les produits; mais c'est une rude affaire d'emprunter dans un pays où le taux légal de l'intérêt est à 12 pour 100. En général, les choses se passent ainsi : le marchand d'esclaves, qu'on appelle l'*importateur* de noirs, en avance un certain nombre au planteur sur la promesse d'être remboursé par lui. Des fournisseurs avancent de même les aliments des esclaves. Un incendie dans la plantation suffit pour causer à l'emprunteur un grand embarras; aussi beaucoup de planteurs sont-ils gênés et hors d'état d'employer des procédés qui pourraient augmenter la production et permettre ainsi de se passer du travail esclave.

On sait que l'Angleterre a cherché à remplacer dans ses colonies les esclaves qu'elle avait émancipés par des engagés malais ou chinois. De même à Cuba on a fait venir depuis quelque temps un assez grand nombre de Chinois, et on s'en trouve bien; ils supportent la fatigue continue de l'époque de la roulaison comme les nègres. Quand on a voulu les frapper, ils ont résisté et n'ont pas consenti à recevoir des coups de fouet; mais on a nommé un chef parmi eux qui leur donne des coups de bâton, et ils acceptent. En effet, le bâton est dans leurs mœurs;

l'énumération des coups à recevoir remplit tout leur code pénal, et forme l'ensemble de leur législation criminelle. Les Chinois commencent à connaître les chemins de l'Amérique; on sait à quel point ils abondent en Californie; déjà ils occupent un quartier de la ville de San-Francisco, où ils ont bâti une pagode. Le jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance américaine, ils ont figuré avec leurs étendards, sur lesquels étaient peints des dragons, dans la procession civique en l'honneur du congrès et de Washington.

Un argument a été mis en avant contre l'emploi des esclaves dans l'île de Cuba, et je le reproduis ici sans me prononcer sur sa valeur, mais avec le désir qu'il soit bon. L'abolition de l'esclavage pourrait, à quelques égards, être favorable à la culture générale de cette île. Les plantations de sucre absorbent tous les capitaux, car les plantations de café sont de plus en plus abandonnées, par suite de la concurrence du Brésil et de Java. Peut-être l'île gagnerait-elle à une culture plus variée de produits tels que le maïs, le blé, le cacao, qui, comme le tabac, n'ont nul besoin du travail esclave.

Enfin il est un adversaire puissant de l'esclavage, le plus puissant de tous peut-être, la betterave. La première chose à faire par les abolitionistes, ce se-

rait de ne jamais mettre un morceau de sucre dans leur thé ou, s'ils n'ont cette vertu, au moins de se servir toujours d'un sucre différent du sucre de canne. Aux États-Unis, l'on fabrique et l'on consomme chaque année une assez grande quantité de sucre d'érable; mais, bien que très-suffisant pour l'usage, le produit de l'érable ne vaut pas celui de la canne, tandis que le sucre de betterave est identique au sucre de canne, et pourrait lui être substitué sans nul inconvénient pour les consommateurs.

Le *Diario*, journal du gouvernement, après avoir raconté, d'après l'*Economist*, tous les progrès qui ont été accomplis en Europe dans la production du sucre de betterave, s'efforce de se dissimuler à lui-même et de déguiser aux autres les craintes que lui fait concevoir pour le sucre colonial la rivalité du sucre européen. Il tâche de se rassurer en disant que dans les pays très-peuplés on n'abandonnera pas à la betterave le terrain destiné aux céréales, que les gouvernements désirent maintenir l'existence du sucre colonial, que la zone où croît la betterave est limitée. On pourrait opposer aussi aux chances d'envahissement du sucre de betterave la nécessité d'avoir sous la main le combustible et l'engrais. Malgré tout cela, la France, la Belgique,

l'Allemagne, offrent encore un beau champ de bataille. Le *Diario* termine par cette conclusion où perce un certain effroi à travers un langage qui veut être confiant : « Sans nier que la betterave ne soit une rivale terrible pour la production sucrière des tropiques dans de nombreux marchés de l'ancien monde et dans les plus importants d'entre eux, il n'y a pas cependant de raisons suffisamment fondées de prophétiser avec assurance qu'elle en conquerra bientôt et absolument le monopole. »

On voit que la sécurité du sucre de canne n'est pas très-grande; j'avoue que je suis peu attendri sur son sort et peu touché de ses inquiétudes. Que la canne soit remplacée par la betterave, ou, si elle veut échapper à ce destin, qu'elle s'ingénie comme son ennemie, que sa production devienne plus économique en se simplifiant et se perfectionnant : dans les deux cas, un coup aura été porté à l'esclavage, et des millions d'êtres humains ne seront plus dégradés pour que nous puissions manger des confitures et boire de l'eau sucrée.

CHAPITRE XII

Culture du tabac, son histoire. — Mécontentement de la population de Cuba. — Mauvais gouvernement de la métropole. — Projets des États-Unis sur Cuba. — Départ pour le Mexique.

On ne saurait venir à la Havane et passer sous silence le tabac, qui a fait la célébrité de cette ville. J'y suis pour ma part aussi peu disposé que qui que ce soit, et je recueille avec empressement le plus de documents qu'il m'est possible sur la culture, la préparation du tabac et son histoire.

Le tabac est en général cultivé par de petits propriétaires qui se livrent à ce travail minutieux en famille, ce qui est la meilleure condition pour que la plante atteigne toute la perfection de son développement; puis le tabac est acheté par des courtiers qui parcourent l'île, et vendu à des négociants de la Havane; ceux-ci préparent ces cigares si renommes qu'on fume ou qu'on croit fumer dans toutes les parties du monde. Les chemins de fer, en se multipliant dans l'île de

Cuba, augmenteront les bénéfices des petits planteurs en les soustrayant à l'impôt que lèvent sur eux les courtiers ambulants, et en leur permettant d'envoyer directement les feuilles de tabac à la Havane ou dans les autres villes. Il est certain qu'il se fume en Europe beaucoup de cigares qui portent le nom de cette capitale et qui ont une tout autre origine. Cependant il faut reconnaître que de médiocres cigares peuvent venir réellement de Cuba. Il y a pour le tabac, comme pour le vin, des *crus*, des qualités diverses. Le vin de Suresne est français aussi bien que le vin de Bordeaux, et il arrive à la Havane, des différentes parties de l'île, des feuilles de tabac qui sont loin de se valoir.

Il se produit dans le monde environ 374 millions de livres de tabac, dans lesquels Cuba ne figure que pour 10 millions. Les États-Unis en fournissent 219 millions, et l'Europe 136, dont la Russie 21 millions, la France 20 millions, et l'Allemagne plus de 40 millions. Quant à la consommation, l'Allemagne tient encore le premier rang parmi les États européens; sa consommation en tabac s'élève à une valeur de 45 millions de livres sterling, celle de l'empire britannique à 21 millions. Chose singulière! il paraît qu'eu égard à la population, c'est la nation anglaise qui fume le plus, *la mas fuma-*

dora, dit la statistique havanaise que j'ai sous les yeux. La France, qui a presque le double d'habitants, n'y figure que pour la moitié, c'est-à-dire pour une valeur de 10 millions. L'Espagne fume très-peu de tabac de Cuba, car il est frappé à son entrée dans le royaume d'un droit assez élevé. C'est un des griefs de Cuba.

La consommation du tabac augmente rapidement partout[1]. On sait que chaque année en France la perception de l'impôt sur cette matière donne un produit plus considérable. En Angleterre, on a importé pour la consommation près de 4 millions de livres de plus en 1852 qu'en 1851[2]. A New-York, on dépense moins pour le pain que pour le tabac[3]. Il faut remarquer que, conformément au principe démocratique, les cigares de luxe y sont frappés de droits assez forts, et sont par conséquent un peu chers, tandis que le tabac commun y est au contraire à bas prix.

C'est un fait bien curieux que l'usage universel dans le monde de cette plante, dont on ne connais-

[1] De 1826 à 1849, en 23 ans, l'exportation du tabac en feuilles de la Havane a triplé, celle des cigares a presque quadruplé.

[2] En 1851, 27,853,[illegible]53 livres; en 1852, 31,049,654 livres. (*Galignani's Messenger*, 2 août 1852.)

[3] En 1838, on dépensait dans cette ville pour le pain 3,493,050 dollars, et pour le tabac, 3,650,000 dollars. (*American Almanack*, 1838.) — Cette différence n'a pu qu'augmenter depuis.

sait pas l'existence il y a trois cent cinquante ans. Depuis lors, tous les peuples ont adopté la coutume de fumer, coutume dont l'empire est, comme on l'a remarqué, plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain. Cette habitude presque universelle du monde civilisé est, il faut bien le reconnaître, originairement une invention de sauvages. Les peuples de l'antiquité ne l'ont pas connue; l'on sait seulement que les Thraces respiraient la fumée du chanvre, fumée enivrante sans doute, car c'est du chanvre qu'on tire le hachich aux propriétés exhilarantes. L'usage du tabac semble avoir été général parmi les nations américaines; les antiquités de l'Ohio nous ont prouvé qu'il existait dans la vallée du Mississipi au moins cinq cents ans avant la découverte du nouveau continent. Jacques Cartier le trouva en vigueur au Canada, et Cortez au Mexique. C'est à Haïti et dans l'île de Cuba qu'on l'a observé pour la première fois; et, chose remarquable! les naturels de cette île prédestinée connaissaient déjà le cigare, car ils fumaient des feuilles de tabac roulées. Du reste, l'historien Oviedo est aussi sévère pour cet emploi du tabac que pourraient l'être aujourd'hui ses plus mortels ennemis. « Les Indiens de cette île, dit-il, parmi leurs mauvaises habitudes, ont une coutume particulièrement détestable, qui

est d'aspirer des fumées qu'ils appellent *tobaco*[1], et qui leur font perdre le sentiment... » Évidemment c'est une exagération des effets narcotiques du tabac. « Et ils font cela, poursuit le même auteur, avec une herbe qui, à ce que je puis croire, a la qualité d'un poison. » Le même auteur nous apprend que les Indiens cultivaient le tabac dans leurs jardins. De son temps, l'usage de fumer n'était pas encore adopté par les Européens; il en parle avec mépris, et ajoute que les nègres seuls y avaient recours pour se délasser[2].

C'est aussi dans l'île de Cuba qu'on voit paraître pour la première fois l'habitude de prendre le tabac par les narines. L'usage de priser s'y montre à côté de l'usage de fumer. On se servait, d'après le témoignage d'Oviedo, d'un tube bifurqué; on insérait dans chaque narine une des deux extrémités de la fourche, et on humait ainsi le tabac en poudre. M. le docteur Roulin a vu près du fleuve Méta un Indien faire arriver ainsi dans son nez une poudre appelée *yopo*.

[1] *Tobaco* ou *Tobacco* était le nom du roseau percé à travers lequel les Indiens d'Haïti aspiraient la fumée; ils appelaient le tabac *cohoba* ou *cohobba*. C'est par confusion que le nom du tuyau de pipe a été transporté à la plante. Telle est la véritable origine du mot tabac, qui ne vient point, comme on l'a dit souvent, du nom de l'île de *Tabago*.

[2] La première nouvelle de la pipe fut apportée en Europe l'an 1498.

Les Mexicains fumaient après dîner la pipe et le cigare; ils se pinçaient le nez pendant cette opération, apparemment pour ne rien perdre de la fumée qu'ils avalaient souvent. La fumée du tabac était chez les peuples de race mexicaine, comme chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, une chose sacrée. Elle joua un rôle dans les cérémonies du sacre de Montezuma, et, sur un bas-relief du Yucatan, on voit deux hommes offrant à une sorte de croix la fumée d'un cigare, comme le major Long a vu les Omahwas dans la vallée du Mississipi, quand ils ont rencontré et tué des bisons, fumer en action de grâces avant d'y toucher, disant : « Maître de la vie, voici de la fumée. »

Les Indiens de la Virginie croyaient que le Manitou (l'esprit) résidait dans la fumée de tabac. Chez les Natchez, le prêtre, marchant à la tête du peuple, allait sur un tertre attendre le lever du soleil, et alors il lançait une bouffée de tabac en l'honneur de l'astre que ces peuples adoraient. Encore aujourd'hui, certains sauvages, s'ils rencontrent un serpent-sonnette, animal qu'ils appellent leur *grand-père*, dirigent tout à coup vers lui la fumée de leur pipe. Peut-être est-ce dans l'intention de l'engourdir?

par un prêtre nommé Romano Paño que Colomb avait laissé à Haïti lors de son second voyage.

La pipe ou, comme disent tous ceux qui croient faire de la couleur locale en employant un vieux mot français, le *calumet*, ne figure pas seulemen dans les conseils des Indiens et dans leurs assemblées pacifiques : il y a le calumet de la guerre aussi bien que le calumet de la paix. Quand on prépare une expédition, on fait circuler la pipe rouge, chacun en tire une gorgée, et par là s'enrôle dans l'expédition. Outre cet emploi du tabac dans les cérémonies religieuses et les délibérations politiques, les naturels de l'Amérique s'en servaient encore soit comme remède, ce que pratiquaient les Mexicains, soit pour rendre à la vie les noyés, ainsi que Diereville l'observa chez les Indiens de l'Acadie.

Le tabac a aussi son histoire dans l'ancien monde. D'abord il y fut employé comme plante médicinale. A la fin du seizième siècle, l'illustre Raleigh introduisit l'usage de fumer à la cour d'Angleterre. On raconte que son domestique, lui voyant une pipe allumée à la bouche, crut qu'il brûlait et lui jeta un seau d'eau sur la tête. On rapporte aussi qu'un jour Raleigh décida la reine Élisabeth à l'imiter et fit fumer une pipe à Sa Majesté. On ajoute qu'Élisabeth ayant parié avec lui qu'il ne pourrait peser la fumée qu'il produisait, Raleigh compara le poids

du tabac avant l'opération et après : il détermina ainsi celui de la fumée exhalée, et la reine, admirant cette analyse, qui peut-être n'était pas très-rigoureuse, dit à l'illustre voyageur, après avoir payé le pari, qu'il était le premier qui eût fait de l'or avec de la fumée. Élisabeth ne manquait jamais une occasion de se montrer bel esprit. Jacques Ier n'imita point l'indulgence d'Élisabeth pour ce goût nouveau, et, bien que fondateur de la Virginie, dans laquelle le tabac était la culture presque unique et même servait de monnaie pour solder les appointements des employés civils et des ministres anglicans, il écrivit contre une habitude qu'il détestait un livre auquel il donna pédantesquement le titre grec de *Misocapnos* (ennemi de la fumée). Jacques ne fut pas le seul souverain qui se montrât hostile à l'usage de fumer. Cet usage fut interdit en Russie sous peine de mort; il le fut également dans la Nouvelle-Angleterre. En Turquie, les sultans, à l'instigation des muphtis; en Chine, les empereurs de la dynastie des Ming proscrivirent le tabac comme en Russie les tzars, et en Amérique les puritains. Ceux-ci comparaient la fumée de la pipe à celle qui s'exhale du puits de l'abîme, et pendant l'horrible immolation des prétendues sorcières appelée la *tragédie de Salem*, une des victimes ayant allumé

sa pipe sur l'échafaud, on s'écria : « Voyez comme elle est entourée des flammes et de la fumée de l'enfer ! » Cromwell, malgré son puritanisme, ne s'interdisait point cette jouissance. On raconte même que, pendant ses incertitudes au sujet du titre de roi qu'il était tenté de prendre, il se faisait apporter des pipes et une chandelle ; puis, après avoir fumé abondamment, il revenait à la grande affaire.

L'usage de priser a inspiré aussi quelques scrupules. Le pape Urbain VIII excommunia ceux qui useraient du tabac dans les églises. Clément XI, plus indulgent, restreignit l'interdiction à l'église de Saint-Pierre. Ainsi le tabac, qui chez les indigènes du continent américain faisait partie du culte, que les natifs de l'île de Cuba tenaient, au dire d'Oviedo, pour une chose sainte, était à Boston, à Constantinople, à Rome, une chose profane. On assure même qu'un candidat à la canonisation fut privé des honneurs de la sainteté, parce que l'avocat du diable prouva qu'il avait la coutume de priser. D'autres papes, il est vrai, se montrèrent moins rigoureux et consacrèrent l'usage de la tabatière en y puisant eux-mêmes. L'un d'eux ayant présenté la sienne à un chef d'ordre qui refusa en répondant : « Saint-père, je n'ai pas ce vice, » le

pape, justement mécontent de la forme de ce refus, lui dit : « Si c'était un vice, tu l'aurais. »

On sait que la pipe en Allemagne et en Hollande, en Espagne le cigare et surtout la cigarette, sont depuis longtemps un besoin universel. En France, l'usage de fumer fut jusqu'à ces derniers temps le propre des marins et des soldats. On le vit par intervalles se glisser passagèrement dans le beau monde, mais à titre de fantaisie et de débauche, durant l'époque de la Fronde, et au dix-huitième siècle, sous la Régence. Aujourd'hui cet usage est si répandu qu'un homme de la génération actuelle qui ne fume pas est presque une exception. Cette coutume, inconnue avant la découverte de l'Amérique, a fait en trois siècles littéralement le tour du globe, et, à travers tout l'Orient, où elle est plus générale que partout ailleurs, est remontée jusqu'à la Chine. On a de la peine à s'imaginer les Orientaux sans chibouk et sans narguilé; cependant il est certain qu'ils ne connaissaient rien de semblable avant Colomb[1].

[1] Un fait remarquable prouve que l'usage de fumer n'est pas très-ancien en Orient : c'est que dans les *Mille et une Nuits*, dont la dernière rédaction paraît être du seizième siècle, et où les mœurs orientales sont peintes avec une merveilleuse fidélité, il n'est jamais fait mention de la pipe. On n'y voit pas non plus figurer le café. Aujourd'hui le tabac et le café sont devenus des besoins si impérieux pour les Turcs, que pendant le

Un usage aussi universellement adopté doit avoir sa raison d'être dans l'effet légèrement narcotique du tabac, dans son action sur le système nerveux. Il n'est permis qu'aux matelots à bord de trouver un plaisir dans le goût du tabac mâché. Pour tous ceux qui fument, ce n'est pas ce goût, fort désagréable en lui-même, qui constitue l'attrait; c'est évidemment l'effet moral et intellectuel que le principe narcotique contenu dans le tabac produit sur le cerveau, et par suite la disposition rêveuse qu'il communique à la pensée. Excitée et reposée tout ensemble, bercée vaguement, elle semble onduler et s'exhaler avec la fumée qui monte ou flotte capricieusement dans les airs.

En venant à la Havane, j'étais convaincu que ce que l'on m'avait dit aux États-Unis du mécontentement des habitants de l'île était au moins très-exagéré, et même que les Yankees supposaient ce mécontentement pour avoir le droit d'en profiter; mais, depuis que je suis ici, je le vois se manifester à chaque instant, et cela dans toutes les classes, depuis les plus grands personnages jusqu'à ceux dont la condition est la plus modeste. Tout le monde

jeûne du rhamadan, aussitôt qu'un coup de canon a annoncé le coucher du soleil, ces hommes à jeûn depuis son lever allument une pipe et prennent une tasse de café avant de toucher à aucun aliment.

est d'accord pour se plaindre de l'Espagne. « Ce qui a tué dans l'île la culture du café, me dit un riche propriétaire, c'est qu'on a frappé les farines américaines d'un droit qui en quadruple la valeur; maintenant les États-Unis portent leurs farines au Brésil et en rapportent du café. » Une dame ajoute, à propos des fêtes qu'on va célébrer pour l'accouchement de la reine : « Elles seront bien tristes. » Voici comment la conversation s'engagea entre moi et un créole très-honorable que je me dispenserai de nommer. Nous parlions législation, et il m'apprenait que l'Espagne songe à se donner un code. « Mais, ajouta-t-il vivement, il n'y aura rien de semblable pour Cuba. Notre île est bonne pour payer des impôts d'importation et d'exportation qui montent, l'un dans l'autre, à 33 pour 100. L'Espagne trouve toujours moyen de tirer de nous quelque argent : voilà tout ce que sait faire notre gouvernement; si vous voulez, nous vous le donnerons à bon marché. En ce qui concerne la justice, il y a une amélioration. On a supprimé les épices des juges, ils ont 5,000 piastres d'appointements (25,000 francs). Aussi ce ne sont plus eux qui font traîner les procès; ce sont les employés inférieurs qui maintenant les rendent interminables. Du moindre clerc, souvent d'un simple expéditionnaire

dépend le sort des parties. Dans la justice criminelle, point de contradiction des témoins. On n'est pas présent à leur déposition ; on peut seulement, pour sa satisfaction, les voir jurer. Toutes les questions sont faites par écrit, et on y répond de même. Cela forme un dossier dont on lit un extrait aux juges. Les jugements sont incroyables. L'autre jour, un avocat avait deux procès. Il se croyait sûr de gagner l'un et se croyait sûr de perdre l'autre : le contraire est arrivé. » Mon interlocuteur conclut comme Pantagruel que le meilleur serait de jouer la décision des tribunaux à beaux petits dés, comme disait le sage Brid'oison.

Ce n'est pas que l'île de Cuba ne jouisse en somme d'une prospérité réelle; la population s'accroît[1], le mouvement général du commerce, les revenus des douanes augmentent chaque année[2]. Les écrivains des États-Unis ont soin de faire remarquer que ce progrès correspond à celui de leur pays, qui tient la plus grande place dans le commerce de Cuba. Il est certain que, sauf le café, dont la production a baissé sensiblement, tous les autres

[1] En 1850, la population fixe de la Havane et de ses dépendances rurales s'est élevée de 142,000 âmes à 150,161. En 1849, la population de l'île a augmenté de 5 pour 100.

[2] Selon le *Diario* de Cadix, les douanes de Cuba ont en 1850 rapporté 7,729,685 piastres; en 1851. 8,462,834.

produits de l'île suivent une progression constante[1]; mais les habitants de Cuba sont peu touchés de ces progrès, dont l'Espagne profite plus qu'eux-mêmes, et que des impôts pesants qu'ils ne sont point appelés à voter diminuent considérablement.

Le gouvernement, dans son journal officiel, affirme que l'on paye en somme plus de taxes aux États-Unis que dans l'île de Cuba. Il en conclut que les habitants de Cuba sont plus heureux que les citoyens des États-Unis, parce que les États de l'Ohio, de New-York, de Maryland et de Pensylvanie ont graduellement augmenté l'impôt de 80 pour 100. Quand le fait serait vrai, qu'importe? Tout est dans la nature et l'emploi de l'impôt; celui qu'on prélève aux États-Unis n'est point destiné à favoriser une métropole jalouse et à solder des fonctionnaires détestés. Le citoyen des États-Unis paye volontiers, parce qu'il est libre, parce que lui-même est appelé à diriger pour sa quote-part l'emploi des sommes

[1] De 1826 à 1849, l'exportation du tabac en feuilles a triplé; celle des cigares a presque quadruplé. Pendant la même période, l'exportation des mélasses s'est élevée de 71,600 à 228,400 boucauts (70 kil.), celle du rhum de 3,600 pipes à 14,900, et celle de la cire de 25,800 arobes (11 1/2 kil.) à 48,900 (*Annales du commerce extérieur*, 3e série des avis divers, n° 543, p. 7). Le progrès a continué. En 1849, le commerce général de Cuba à l'entrée et à la sortie était de 48,757,016 piastres; en 1850, il a été de 54,615,175 piastres; en 1851, il a encore augmenté, pour les importations, de 2,662,767 piastres, et pour les exportations, de 3,195,391 piastres, d'après les documents officiels les plus récents.

votées, parce qu'il s'appartient, qu'on ne lui envoie pas de deux mille lieues des soldats pour le garder, des administrateurs pour le gouverner, des juges pour le juger; que chacun est appelé à défendre le pays comme milicien, à le gouverner comme administrateur, à lui donner la justice comme juré. Cette différence a été bien exprimée par un écrivain de Cuba : « Le fisc est tout dans ce pays-ci, dit-il; l'action protectrice du gouvernement s'y fait sentir dans toutes les institutions, et il n'y a pas une entreprise publique ou privée de quelque importance où l'on ne compte sur l'assistance du trésor. » Prenez le contre-pied absolu, et vous aurez une idée exacte de la manière d'agir des États-Unis.

Les deux sujets les plus sérieux de mécontentement contre l'Espagne sont, d'une part, les impôts indirects dont elle frappe la colonie par ses douanes, et de l'autre l'impossibilité pour les créoles d'obtenir aucun emploi.

Le gouvernement espagnol a conservé le vieux système, qui était autrefois celui de tous les États vis-à-vis de leurs colonies, et qui consiste à sacrifier constamment les intérêts de celles-ci aux intérêts de la mère patrie, au lieu de favoriser le développement colonial et d'en profiter. Ainsi, par des droits exorbitants sur les farines des États-Unis, on force

les habitants à faire venir d'Espagne le blé qui les nourrit, et qui lui-même paye un droit considérable. Ce qui blesse encore plus les créoles, c'est qu'aucunes fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus infimes, ne leur sont jamais confiées : à quoi les Espagnols répondent qu'en Espagne des postes importants sont occupés par des natifs de Cuba; mais cela n'empêche point les autres natifs de sentir très-amèrement l'exclusion dont ils sont frappés dans leur patrie. Un personnage considérable de l'île me disait : « Je ne pourrais être garde-chasse. » On remarque avec un vif déplaisir qu'il n'y a point eu de grâce pour les créoles compromis dans les derniers événements, mais que la reine a mis le plus grand empressement à gracier les Américains des États-Unis. Les jeunes gens apprennent l'anglais, et quand on leur parle de leur nationalité espagnole, ils répondent : « Nous ne sommes point Espagnols, nous voudrions pouvoir oublier notre langue. » En somme, la désaffection de la colonie est arrivée au comble. La Havane s'appelle la cité très-fidèle et a des clefs pour armoiries. Cette fidélité pourrait bien consister, un de ces jours, à se servir de ces clefs pour ouvrir la porte aux États-Unis. Ce n'est pas que les habitants de Cuba aient un goût particulier pour les Américains du Nord. De plus, la mollesse

ordinaire aux créoles n'en a pas fait en général des hommes bien entreprenants et bien hardis. Tant que l'Espagne aura, comme aujourd'hui, une armée et une flotte pour contenir Cuba, Cuba ne se soulèvera pas facilement; mais on peut affirmer que la force est le seul lien qui la rattache à la métropole. Or ce n'est pas là une garantie d'avenir. Cette situation a pour l'Espagne un grave inconvénient: tous les revenus qu'elle tire de sa colonie sont employés maintenant à l'entretien de l'armée et de la flotte. Que l'Espagne ait besoin de ses soldats ou de ses marins dans une lutte européenne, et Cuba lui échappera sans retour. Le parti violent prévaut aujourd'hui dans les conseils de l'Espagne, les passions sont excitées au plus haut degré contre la colonie. J'ai entendu des Espagnols déclarer que c'était avec elle une guerre à mort, qu'il n'y avait rien à faire et rien à accorder, qu'on allait interdire aux habitants de Cuba d'envoyer leurs fils étudier aux États-Unis, etc. C'est une politique désespérée. On ne se maintient pas longtemps par ces moyens extrêmes. D'autre part, je crois savoir de bonne source que le gouverneur actuel, le général Concha, qui a si vigoureusement anéanti les bandes de Lopez, réprimé les tentatives d'émeute, et par là conservé Cuba à l'Espagne, est menacé d'un rappel, et cela

parce que cet homme si ferme est en même temps un homme sage, parce qu'il pense qu'il faudrait profiter du moment où l'on est victorieux et fort pour faire aux créoles quelques concessions qui pourraient les ramener[1].

Les États-Unis ne renoncent point à s'emparer de Cuba, cette île magnifique qui est à leurs portes et que touchent leurs bateaux à vapeur en allant de la Nouvelle-Orléans à New-York. Les États du Sud aimeraient fort qu'un État à esclaves de plus fût introduit dans l'Union; aussi les associations pour préparer la conquête de Cuba se multiplient et s'étendent chaque jour. La société de l'*Étoile solitaire* est organisée dans toutes les grandes villes des États-Unis, tient des *meetings* publics et réclame hautement l'annexion de l'île espagnole. Les arguments qui se débitent ou s'écrivent à ce sujet sont quelquefois incroyables : tantôt on insiste sur la nécessité d'avoir un pays dont le climat soit doux pour l'usage des poitrinaires, tantôt on soutient que Cuba est une partie intégrante du continent qui a été accidentellement détachée de la Floride par le *gulf stream*. A ce compte, la France, qui, aux époques antédiluviennes, tenait probablement

[1] En effet, le général Concha a été destitué brutalement. Après la dernière révolution, le poste qu'il occupait si bien lui a été rendu.

à l'Angleterre, pourrait, au nom de la géologie, en revendiquer la possession! Jusqu'ici, ces arguments n'ont pas persuadé le gouvernement des États-Unis, et il ne s'est point prêté aux plans d'invasion; mais en supposant que l'honnêteté politique soit toujours représentée dans la présidence américaine, ce dont je ne voudrais pas répondre, la constitution donne au président trop peu de pouvoir sur les États pour lui permettre d'empêcher des coups de main semblables à celui de Lopez. Je ne crois pas que ces coups de main réussissent, surtout tant que la flotte et l'armée espagnoles seront là; mais, comme je l'ai dit, elles peuvent être appelées ailleurs. Est-il possible de conserver longtemps un pays qu'on possède malgré lui? Enfin, si les créoles parvenaient à organiser dans l'île une insurrection sérieuse et à tenir sur un point quelconque, ils se trouveraient dans une situation assez semblable à celle des colonies anglaises, quand elles s'insurgèrent contre la métropole pour des griefs beaucoup moindres. Il serait bien difficile alors au congrès et au président de l'Union américaine, poussés par l'opinion, d'empêcher que des secours fussent portés aux insurgés, et même de ne pas soutenir à Cuba le principe auquel les États-Unis doivent leur existence.

23 février.

Il y a un pays plus menacé que Cuba, parce qu'il est encore plus mal gouverné; ce pays, c'est le Mexique. Comme le Mexique est toujours au moment de se briser et de se dissoudre, si on veut le trouver à peu près vivant, il faut se hâter de le visiter. J'en ai grande envie, et mon compagnon de voyage, M. de Villeneuve, y est tout disposé[1]. L'on nous dit que la nature y est aussi puissante que la société y est faible, et que de magnifiques spectacles nous y attendent; mais comment faire? il n'y a pas en ce moment de bateaux à vapeur entre la Havane et Vera-Cruz. Nous sommes allés voir, il y a quelques jours, un petit bâtiment à voiles; il était si encombré de passagers, que nous n'aurions su où nous loger pendant une traversée qui, dans cette saison, peut être orageuse. Enfin le ciel nous a envoyé une corvette espagnole; elle a touché à la Havane et va continuer sa route jusqu'à Vera-Cruz. Aller voir la corvette, retenir nos cabines, est l'affaire d'une demi-heure; mais le vent favorable est moins pressé de souffler que nous de partir. Le dé-

[1] Mon autre compagnon de voyage, M. de Béarn, nous avait quittés à mon grand regret, rappelé à Washington par ses devoirs diplomatiques. Depuis, il a visité lui-même le Mexique.

part est remis d'un jour à l'autre. Ce matin, nous sommes venus encore une fois à bord apprendre qu'on ne partait point. Au moment où nous nous retirions piteusement, le capitaine se ravise, et nous dit de rester jusqu'à midi pour voir si le vent ne se lèverait pas. En effet, une heure après, nos voiles s'enflaient doucement, nous sortions de la rade, et nous voguions vers le Mexique pour de moins grandes aventures, mais presque avec autant d'enthousiasme que Fernand Cortez.

CHAPITRE XIII

Traversée de la Havane à Vera-Cruz. — Vera-Cruz. — Départ pour Mexico. — Les bandits. — Le mardi-gras dans un rancho. — Arrivée à Mexico.

17 janvier 1852, en mer.

Jusqu'ici j'ai toujours usé des bâtiments à vapeur, et j'avais presque oublié qu'il existât d'autre moyen de franchir les mers. La navigation à la voile semble aujourd'hui quelque chose de primitif et d'imparfait, et on n'y a recours qu'en cas d'extrême

nécessité. La certitude d'être arrivé à peu près à jour fixe est un si grand avantage, et il est si incommode, au contraire, de ne pas savoir combien de temps on restera en mer! Cependant la voile a aussi son mérite; elle est plus pittoresque; je suis bien aise de faire connaissance avec elle. Il y a certainement un charme, ignoré sur le bateau à vapeur, dans l'absence du bruit que font la machine et les roues, et de la trépidation qu'elles impriment au bâtiment. La vapeur est une force violente, elle marche à travers les obstacles contre *vent et marée*, heurtant la lame, fendant la vague, allant droit au but, comme un homme au caractère fort et dur brise tout ce qui résiste. La voile tourne les obstacles ou leur cède à demi pour les vaincre, et, s'appuyant même sur le vent contraire, avance par des manœuvres habilement concertées. C'est comme une puissance intelligente et insouciante qui conduit, au lieu d'entraîner. Il y a plaisir à sentir notre corvette onduler avec le mouvement de la mer, et obéir à l'impulsion du vent. Ces efforts concourent harmonieusement, au lieu de se contrarier, comme il arrive quand la vapeur et le vent sollicitent en sens contraires le bâtiment qui, à la faveur de la première, doit lutter contre le second. De plus, notre petit navire, avec ses huit ou dix

passagers, ne ressemble guère à ces réceptacles immenses d'une foule ou plutôt d'une cohue qui se trouve emprisonnée pendant quelques jours dans la même geôle flottante. Tout le monde se connaît, tout le monde s'est parlé. Nous sommes presque des compagnons de chambrée. L'aspect du pont est différent de celui que présente le pont d'un bâtiment à vapeur. On y voit rôder un vilain petit chien de bord et quelques matous; les poules qui gloussent, les pigeons qui roucoulent, donnent à notre habitation un certain air rustique; on dirait presque la basse-cour d'une ferme, n'était que les pauvres canards sont un peu tristes de marcher sur des planches sèches; une grande chèvre erre d'un air bête et ennuyé sur ce sol mouvant où elle ne trouve pas de rochers.

Tantôt lisant, tantôt sommeillant à demi, je vois s'éloigner les cimes montagneuses de Cuba, ou bien mon œil tombe et s'arrête, avec cette complaisance que donne l'oisiveté pour tout ce qui peut la distraire, sur les objets dont je suis environné, sur un chat, par exemple, qui s'est établi dans un pli de voile, où il fait sa toilette avec beaucoup de tranquillité. Ce premier jour de traversée se passe à regarder les ondulations de la mer, bleue auprès de nous, argentée à l'horizon; à faire connaissance

avec nos compagnons de route, avec l'équipage où se trouvent deux matelots chinois, avec le capitaine, grand Espagnol, grave, simple et, nous dit-on, très-prudent. On s'établit, on s'arrange à bord pour le temps qu'on doit y passer. L'événement d'une journée en mer, c'est le coucher du soleil; celui d'aujourd'hui a été magnifique; en s'abaissant et s'élevant, la voile le cachait et le montrait tour à tour. La nuit venue, étendu au pied du grand mât, j'ai contemplé longtemps les étoiles qui semblaient osciller autour de lui; l'air était doux, doux aussi le ciel et l'océan.

18 janvier.

Le temps est toujours beau; le vent plus fort; souvent des poissons volants s'élèvent un peu au-dessus des flots, se soutiennent quelques instants, puis viennent effleurer la surface de la mer, et alors ricochent, pour ainsi dire, c'est-à-dire se relèvent pour aller tomber un peu plus loin.

Aujourd'hui comme hier, admirable coucher de soleil; mais jamais deux de ces merveilleux spectacles gratuits ne se ressemblent. Ce soir, on a vu d'abord une coupole d'or resplendir à l'occident, puis la coupole a été remplacée par des amas de nuages rouges, figurant une montagne

embrasée sur laquelle deux grands lions semblaient dormir.

19 janvier.

La nuit, tout semble plongé dans le sommeil; on dirait que la corvette marche par enchantement. Dans la blancheur de l'écume, je distingue la vive clarté des étoiles phosphorescentes qui jaillissent et fuient des deux côtés du navire; je m'endors en écoutant l'eau glisser le long de ses flancs avec un bruit pareil au gazouillement d'un ruisseau.

20 janvier.

Calme plat : je comprends maintenant l'énergie de cette expression. La mer est de plomb fondu; elle en a la couleur et semble en avoir la densité. Le bâtiment ne marche point; il n'est pas pour cela immobile, mais il oscille comme au hasard, s'incline tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et bat lourdement les airs de ses voiles détendues, qui retombent sur elles-mêmes de leur propre poids : on dirait un oiseau blessé agitant ses ailes demi-brisées sur ses flancs malades. C'est un supplice de se sentir ballotté et secoué sans se voir avancer. Rien n'est plus irritant qu'un tel calme, rien n'est plus harassant qu'un tel repos.

21 janvier.

Nous avons recommencé à marcher, et on entrevoit les montagnes du Mexique. Elles ont des formes plus frappantes que les montagnes de Cuba, ce qui tient à leur origine volcanique. C'est à une semblable origine que l'horizon de Naples et l'horizon de Rome doivent en grande partie leur beauté. Nous entrons dans l'atmosphère brûlante et malsaine de la *terre-chaude*. Ce soir, l'air est étouffant et l'on n'ose pas rester sur le pont, car il y a tant d'humidité que tout ce que l'on touche est ruisselant.

22 janvier.

Nous voici à quinze lieues de Vera-Cruz; nous pouvons y être demain; si le *norte* (vent du nord) soufflait, nous n'y serions peut-être que dans trois semaines, car lorsque le *norte* s'élève avec quelque violence, ce qui est très-ordinaire à cette époque de l'année, il est impossible de débarquer à Vera-Cruz, dont la rade est la plus mauvaise du monde, en supposant qu'on puisse appeler rade un lieu exposé de telle sorte que par le vent du nord il faut s'en éloigner, à la lettre, sans perdre une minute, car une minute de retard suffit pour que le bâti-

ment soit entraîné sur des écueils. On recommande aux voyageurs de se hâter de débarquer leurs effets, autrement il se pourrait qu'on ne leur donnât pas le temps de les prendre avec eux, et qu'à peine mis à terre, ils vissent le bâtiment s'éloigner avec leur bagage et aller prendre le large jusqu'à ce que le *norte* eût cessé de souffler. Ce terrible *norte* est l'élément dramatique de la traversée. Menacé d'être condamné, au moment de toucher le port, à le fuir pour courir devant la tempête pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines, le voyageur est dans des transes perpétuelles, et à chaque léger changement dans l'atmosphère ou dans le ciel il croit voir ce vent fatal fondre sur lui pour l'écarter du rivage qu'il est près d'atteindre.

Cette fois le *norte*, bien que souvent annoncé, nous a été épargné, et nous arrivons au pied du château de Saint-Jean d'Ulloa, qui nous rappelle doublement le souvenir de la France. Il a été pris vaillamment par nos soldats, et il avait été construit par un Français nommé Grandpierre. Ce château fort n'a défendu Vera-Cruz ni contre les Français ni contre les Américains des États-Unis. Je ne sais vraiment à quoi il sert, et je suis assez de l'avis de notre capitaine, lequel disait qu'on ferait bien de jeter ce fort inutile par terre, ou plutôt dans l'eau,

pour en faire un môle qui rendrait tenable la rade de Vera-Cruz. En ce moment sont étalées devant nous les carcasses d'une vingtaine de bâtiments jetés tous à la côte le même jour par ce fameux coup de vent dont on parlait tant à la Havane avant notre départ, et dont nous voyons aujourd'hui les tristes effets. Et il n'y a pas à éviter cette chance, car alors on s'expose à des chances encore plus fâcheuses. Comme le dit M. de Humboldt, pour arriver à Vera-Cruz, il faut choisir entre la saison des tempêtes et la saison de la fièvre jaune. Les tempêtes valent mieux, surtout quand, comme nous, on ne les rencontre point ; mais c'est vraiment avoir du bonheur, et je ne m'y attendais guère à cette époque de l'année, après avoir lu dans Volney ce formidable renseignement : « Les marins citent cette mer pour être la plus féconde de toutes celles de la zone torride en orages, en tonnerres, en trombes, en *tornados* ou tourbillons, en calmes étouffants et en ouragans. »

Vera-Cruz, 24 janvier.

Enfin nous voilà au Mexique. Malgré ce qu'on nous avait prédit à la Havane, Vera-Cruz n'est point en révolution. La représentation de la comédie révolutionnaire ou contre-révolutionnaire qu'on nous

avait annoncée est retardée, peut-être de quelques semaines seulement. Il y a relâche; mais ce serait avoir du malheur que de passer un mois au Mexique sans y voir une révolution !

Restent la fièvre jaune et les brigands. On sait que Vera-Cruz est la terre classique de la fièvre jaune, comme la basse Égypte est la patrie de la peste. Heureusement pour nous, cette saison est celle où le fléau exerce le moins de ravage. Néanmoins il est toujours prudent de s'arrêter ici le moins possible. A vingt-cinq lieues de la mer, on n'est plus exposé aux atteintes de la maladie; à deux lieues de la ville, le danger est déjà beaucoup moindre; la ville même est le lieu du monde où ce mal, qui porte, comme à la Havane, le nom lugubre de vomissement noir (*vomito negro*), attaque le plus fréquemment les étrangers. Quelquefois il les frappe au passage comme une balle invisible. On a vu des voyageurs, venus de l'intérieur, traverser Vera-Cruz en chaise à porteurs, s'embarquer sur un navire qui partait à l'heure même, et, touchés au vol, pour ainsi dire, aller mourir en mer. Aussi avons-nous retenu nos places pour demain dans la diligence de Mexico; en même temps nous les avons arrêtées pour l'Europe sur le bateau à vapeur qui partira d'ici le 7 avril, et j'ai

écrit au Collége de France que j'ouvrirai mon cours le 10 mai, bien que je parte pour Mexico et que je me trouve à environ deux mille lieues de ma chaire.

Quant aux brigands, depuis qu'ils sont devenus rares en Italie et en Espagne, c'est ici que les touristes doivent venir les chercher. On exagère quand on dit que la diligence est toujours arrêtée entre Vera-Cruz et Mexico : elle ne l'est que très-souvent. A en croire une épigramme dont l'auteur est du pays, on doit, quand on voyage au Mexique, commencer par faire son testament. Cette précaution n'est point nécessaire. Il est rare que les bandits assassinent les voyageurs qui ne se défendent point : ils se contentent en général de les voler. Aussi a-t-on soin de n'emporter que ce qui est nécessaire, de ne pas prendre avec soi beaucoup d'argent; mais il faut avoir une cinquantaine de francs pour ne point être arrêté les mains vides, ce qui mettrait les voleurs de très-mauvaise humeur et pourrait attirer aux voyageurs des traitements fâcheux. Ceux qui n'ont pas pris cette précaution s'en sont mal trouvés. Il y a quelques années, on lut affiché dans les rues de Mexico l'avis suivant : « *Le général des bandes*, ayant été informé que les voyageurs se dispensent d'emporter une somme raisonnable avec

eux, les prévient que ceux qui ne seraient pas trouvés porteurs de douze piastres seront bâtonnés. » Quelquefois aussi les bandits vous dépouillent et vous attachent à un arbre, ou se portent à des violences encore plus grandes. Il est donc sage d'avoir sa petite contribution toute prête, à moins que plusieurs voyageurs qui se connaissent ne s'entendent pour être bien armés, auquel cas on est rarement attaqué; mais un ou deux voyageurs qui seuls ont des armes n'imposent point à ces troupes en général nombreuses, et font courir le plus grand risque à leurs compagnons de voyage. Il faut que tout le monde soit armé, ou que personne ne le soit. Les escortes, dit-on, chevauchent en avant ou en arrière, à une assez grande distance pour ne rien empêcher, et arrivent au grand galop tout juste pour voir les voleurs s'enfuir après avoir fait leur coup. Cependant il est bon d'avoir une escorte, car ceux qui la composent s'entendent souvent avec les brigands : ils leur font comprendre qu'il ne faut pas toujours arrêter les voyageurs qu'ils sont censés protéger, sans quoi on ne se ferait plus escorter, et quand on les refuse, ils avertissent les voleurs que cette fois il n'y a rien à ménager.

Vera-Cruz, quand on y arrive par mer, n'a point le triste aspect que lui prêtait mon imagination, qui

l'associait à ce terrible *vomito*, lequel, avec le *norte* toujours en perspective pendant la traversée et les brigands aux aguets sur la route de Mexico, fait le fond de toutes les conversations qu'on peut avoir avec ceux qui sont allés au Mexique. Vera-Cruz est une ville régulièrement bâtie. Les rues sont assez larges, bordées souvent d'arcades; la propreté y est entretenue par de petits vautours noirs qu'on y rencontre à chaque pas, et qui rendent ici les mêmes services qu'en Égypte, en faisant disparaître les immondices. Leurs pattes sont garnies de plumes et ils trottinent dans les rues comme un homme qui aurait des manchettes aux jambes. Ils se perchent sur le toit des maisons, vivant en paix, ce me semble, avec tous les oiseaux, car j'ai vu des hirondelles voleter familièrement et sans crainte autour d'eux. Ils n'aiment que la corruption. Il y a des gens qui ont le même goût que ces vautours.

C'est ici que Cortez toucha pour la première fois la terre du Mexique. A quelques lieues du point où est aujourd'hui Vera-Cruz, il jeta les fondements d'une ville qu'il nomma la *Ville riche de la Croix*, résumant dans cette dénomination expressive les deux sentiments qui poussaient ses compagnons aux aventures : la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. En changeant un peu de place, la cité

actuelle n'a gardé que la partie la plus noble de son nom.

Au sortir de Vera-Cruz, on trouve des sables entremêlés de marécages dont l'aspect est triste et fiévreux autant que possible. Pour traverser ces sables la voiture est mise sur un chemin de fer, ce que l'on reconnaît à ce qu'on avance plus lentement; puis on reprend la route, et huit mules vous emportent au grand galop, avec mille secousses, à travers de grandes prairies qui font penser à la *campagne* de Rome et à la *prairie* des États-Unis. La nuit était étouffante et humide; tout à coup, au milieu de la solitude, les sons de la guitare se sont fait entendre; — nous nous sommes arrêtés devant un *rancho* : on appelle ainsi les demeures des Indiens. Les *ranchos* sont formés de roseaux juxtaposés, ce qui les fait ressembler assez à des cages à poulets. Devant le *rancho*, on dansait en l'honneur du carnaval qui allait finir. J'avais un peu oublié le mardi-gras; c'était lui que je retrouvais ainsi dans une forêt du Mexique. Somme toute, cette danse du *rancho* était plus curieuse que le bal de l'Opéra.

26 janvier.

Pendant la nuit, nous avons commencé à nous élever; l'air est devenu plus léger. Je vois l'Orizaba

resplendir aux feux du soleil levant. Sa forme volcanique et son sommet neigeux rappellent un peu l'Etna; mais il est presque deux fois plus élevé. C'est le Vésuve en hiver perché sur le mont Blanc.

La route monte à travers un fouillis de végétation d'un aspect tout nouveau pour moi. Je remarque des arbres couverts de belles fleurs rouges que j'ai vues en Europe dans les serres chaudes, et qui brillent ici au soleil. De loin en loin se présentent des habitations indiennes avec leurs murs à claire-voie; sur la route, des hommes à pied et à cheval passent enveloppés dans leur *sarapé* rayé, et ayant par-dessus leur pantalon un second pantalon plus large et ouvrant sur les côtés. D'autres portent des fardeaux sur la tête. Hommes et femmes, la plupart du temps, courent ainsi chargés. On dit même qu'ils ont besoin d'un fardeau pour bien courir, et que, quand ils accompagnent une voiture remplie de bagages, ils ont coutume de prendre une malle et de la mettre sur leurs épaules pour se tenir en haleine. Une pauvre Indienne, outre le fardeau retenu par une courroie qui lui serre le front, porte sur son dos, enveloppé dans un linge, son enfant, dont on voit les petits pieds passer. C'est la première fois que je me trouve en Amérique au milieu d'une population réellement diffé-

rente, par l'aspect extérieur, des populations européennes, que je vois des costumes et des habitations qui ne ressemblent pas aux nôtres. Il est si difficile aujourd'hui de se dépayser! il faut aller si loin pour sortir de chez soi!

A travers cet amusement de la surprise et de la nouveauté, nous arrivons à Jalapa, dont les environs sont ravissants, et qui n'a qu'un inconvénient, c'est d'être la patrie du jalap. Ce nom médicinal gâte un peu pour mon imagination le charme des vallons remplis d'orangers et du frais paysage au milieu duquel la ville est placée. Après Jalapa la nature s'agrandit et devient plus sévère. Les montagnes ressemblent à celles de l'Andalousie, seulement elles sont moins arides; à une montée, nous avions à nos pieds une vaste étendue de pays, enceintrée de pentes magnifiques, sur lesquelles glissait dans le lointain une cascade à peine visible. Au bord de la route croissaient des cactus et des aloès[1]. Au sommet était une forêt d'arbres toujours verts. A mesure qu'on s'élève, près de la végétation tropicale vient se placer la végétation des zones tempérées et même boréales. On voit en

[1] J'appelle ainsi l'*agave americana*, qui porte au Mexique le nom de *maguey*, pour éviter en français le pédantisme d'un nom latin ou d'un nom mexicain.

même temps des yuccas et des sapins. Du reste, le bois que nous avons traversé ne rappelait en rien l'aspect des régions septentrionales de l'Europe. Le feuillage des arbres semblait d'un vert moins sombre et d'un effet plus gracieux. Cependant, en approchant de Perrote, la température permet de songer au Nord. Étrange contraste propre à un pays élevé qui est situé sous les tropiques! hier nous étouffions dans les environs marécageux de Vera-Cruz, aujourd'hui nous grelottons sur un plateau des Alpes. Nous dormons ou plutôt nous couchons quelques heures à Perrote.

A trois heures du matin, nous remontons dans la diligence tout transis et ne nous apercevant point que nous sommes sous la zone torride; mais quel lever de soleil! quelle scène extraordinaire! Les grands pics neigeux à l'horizon; plus près, des montagnes de formes diverses s'éclairant successivement de toutes les teintes de l'aurore, depuis l'azur sombre jusqu'au lilas clair et au rose tendre. Quelques maisons dans cette vaste solitude, quelques aloès sur un terrain aride, forment les premiers plans de ce paysage grandiose, si différent des frais vallons de Jalapa. La route offre un changement de décoration perpétuel, sauf les sommets volcaniques qui dominent toujours de leurs masses impo-

santes le mobile horizon. Puis de nouveau une chaleur brûlante s'est fait sentir. Je n'ai plus vu que la poussière dont les tourbillons nous entouraient, et je n'ai plus senti que les affreux cahotements de la voiture jusqu'à Puebla.

Ces cahotements sont au delà de tout ce qu'on peut dire. Chacun se souvient de quelque secousse extraordinaire, quand par accident un cocher coupe mal un ruisseau profond et vous jette sur vos voisins ou contre les parois de la voiture. Eh bien! sauf de rares exceptions, c'est ce qui se renouvelle continuellement de Vera-Cruz à Mexico. J'admirais la solidité de ces voitures, construites aux États-Unis, et un peu la solidité de ma propre personne. Tantôt le chemin, à peine tracé, va au travers des pierres et des rochers, tantôt on rencontre quelques restes de l'ancienne route espagnole, et alors on n'en saute que mieux. C'est ainsi qu'on atteint la seconde ville du Mexique, Puebla de los Angeles (la cité des anges), ainsi nommée parce que des anges ont, dit-on, bâti sa cathédrale. Comme en revenant je compte m'arrêter à Puebla, je remets à l'époque de mon retour ce que j'ai à dire de cette curieuse ville et de la grande pyramide de Cholula, qui est à deux lieues de Puebla.

Les Indiens que je vois sur la route ne sont pas

beaux; ils sont gros, courts, et ont un certain air de *soprani*. Les *Peaux-Rouges* sont mieux taillés, leurs traits sont plus fiers et plus mâles. La peau des Indiens du Mexique est d'un jaune terreux peu agréable. Cette couleur pain d'épice m'a paru générale, sauf quelque diversité de teintes plus ou moins foncées. J'ai laissé Paris très-effrayé de la république rouge, je trouve ici la république jaune.

1er mars.

Nous sommes partis ce matin de Puebla pour Mexico, où nous arriverons avant la nuit. Dans la diligence, il y a des Espagnols du Mexique et un Espagnol d'Europe. Celui-ci vante sans cesse son pays, on le laisse dire; mais s'il met pied à terre, on profite de ce moment pour critiquer l'Espagne. Un Français établi au Mexique, qui a fait des affaires aux États-Unis, commence par dire des *Yankees* tout le mal possible : *son insolentes, malos;* puis, en parlant de bateaux à vapeur, de chemins de fer, de l'activité industrielle et commerciale des Américains, il arrive à un enthousiasme sans bornes et dit : « Ils font de merveilleux progrès, c'est un grand peuple. »

Après avoir traversé un bois de pins appelé le Pinal, célèbre dans l'histoire des bandits mexicains,

on arrive à un point d'où le plateau de Mexico se développe devant le regard. C'est un des plus étonnants spectacles qui soit dans l'univers. Les grands sommets neigeux qui dominent tout, les montagnes amoncelées à leur base, les lacs au pied de ces montagnes, des arbres tropicaux et des arbres toujours verts, la neige vue à travers les aloès, composent un ensemble beaucoup plus singulier que la nature ordinaire des tropiques avec la majestueuse et riante monotonie de ses palmiers, de ses cocotiers, de ses bananiers. Cette végétation n'a point, au premier coup d'œil, l'air exotique de la végétation de Cuba. Voilà des arbres analogues aux arbres de l'Europe tempérée, aux ormes, aux frênes, aux peupliers; seulement ce ne sont ni des ormes, ni des frênes, ni des peupliers; c'est un aspect étranger, mais non pas étrange, un inconnu qui rappelle le connu, qui en diffère et qui lui ressemble.

En approchant de la capitale du Mexique, on passe entre les deux lacs de Chalco et de Tezcuco. On les appelle *laguna*, et ils ont en effet un air de lagune. Sur les bords, des troupes de cigognes blanches se pressent comme un troupeau de brebis. La plaine qui entoure Mexico a formé le fond d'un grand lac. Les deux qui subsistent aujourd'hui sont

un faible reste de l'immense nappe d'eau qui baignait autrefois le pied de ces hautes montagnes.

Enfin nous entrons à Mexico. C'est une sensation singulière de rencontrer ainsi à deux mille lieues de l'Europe, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, une ville de cent cinquante mille âmes, une capitale dont l'aspect est européen, — de retrouver au bout du monde des souvenirs historiques, et quels souvenirs ! ceux du fait le plus extraordinaire peut-être qui ait été accompli par l'audace humaine.

CHAPITRE XIV

Aspect de Mexico. — Population indigène. — L'empereur Iturbide. — Promenade publique et brigands. — Un coucher de soleil.

L'aspect de Mexico ne frappe pas d'abord autant qu'on s'y attendait. La ville a une physionomie moins caractérisée, moins marquée du vieux type espagnol que Puebla; mais quand on a parcouru les longues et larges rues qui traversent Mexico dans toute son étendue, en voyant sur sa route s'é-

lever les dômes colorés des couvents et des églises, on commence à ressentir le charme de cette singulière et lointaine cité, à laquelle on arrive du climat brûlant de Vera-Cruz en montant de zone en zone l'échelle des végétations successives, et qui, à la hauteur de l'hospice du mont Saint-Bernard, jouit d'un ciel délicieusement tempéré. Ce soir, la nuit est admirable; les vastes rues de Mexico sont blanchies par la lune; la grande place paraît immense. De deux côtés, elle est bordée de portiques; en face de moi, la cathédrale s'élève derrière une rangée d'arbres, sur l'emplacement de l'ancien temple mexicain; le palais du président et des deux chambres se prolonge à ma droite comme une longue bande blanche. Malheureusement tous ces édifices, y compris la cathédrale et le palais, ne sont pas assez élevés pour l'étendue de la place, l'une des plus spacieuses et des plus régulières qu'il y ait au monde. Ce qui en fait le charme à cette heure, c'est la grandeur de l'espace céleste que le regard embrasse, c'est cette coupole d'un bleu si pur et si doux, qui semble s'appuyer de toutes parts sur un carré de marbre blanc, et au sommet de laquelle la lune est suspendue comme une lampe d'albâtre à une tente d'azur. Dès neuf heures du soir, la place est vide, les rues sont désertes. Peu de pié-

tons les traversent; quelques voitures roulent dans l'éloignement et rappellent qu'on est dans une capitale, capitale endormie et muette, qui semble se recueillir dans les souvenirs de son passé et se préparer aux soucis de son avenir, car sur cette place ont défilé vainqueurs ces hommes entreprenants du Nord, qui en savent maintenant le chemin et peut-être y reviendront.

2 mars.

Après avoir entrevu hier Mexico aux approches du soir et au clair de lune, j'ai erré aujourd'hui dans les rues et les faubourgs. Au sein de cette ville espagnole, comparativement ancienne, je retrouve la régularité à laquelle m'avaient accoutumé les cités neuves des États-Unis. Presque toutes ses rues se coupent à angle droit, comme les rues de New-York ou de Philadelphie. Chose étrange! cette symétrie, caractère des villes qu'on bâtit aujourd'hui de toutes pièces dans l'Amérique du Nord, parce qu'on n'est gêné par aucun débris du passé, comme on aligne les sillons d'un champ nouvellement défriché, cette symétrie est ici un legs de l'ancienne civilisation aztèque[1]!

[1] *Aztèques* était le nom que se donnaient les populations qui occupaient Mexico et gouvernaient une partie du Mexique à l'arrivée de Cortez.

Cortez, après avoir détruit la ville de Montezuma[1], fit construire la sienne sur le même plan. Les quartiers de la ville actuelle correspondent aux quatre quartiers de l'ancienne capitale et de plusieurs autres villes aztèques. Celle-ci était construite avec la plus exacte symétrie et divisée en carrés et en parallélogrammes. Cette disposition, qui est évidente sur un plan de la ville aztèque dont on possède un fragment, me paraît avoir été assez générale au Mexique avant la conquête. J'ai vu deux autres plans d'anciennes villes qui offrent la même régularité : elle est encore sensible dans l'aspect de la ville de Cholula.

Le Mexico primitif était traversé par des canaux comme Venise, ou plutôt comme les villes de Hollande, car il y avait en général un chemin latéral entre le canal et les maisons. Quoi qu'il en soit, Cervantes a pu, dans une de ses nouvelles, comparer Venise à Mexico. Aujourd'hui on a d'abord de la peine à s'expliquer cette comparaison. Les canaux ne sont visibles que dans un quartier de la ville, partout ailleurs ils ont disparu aux regards,

[1] Le véritable nom de ce prince était Motenczuma. J'ai suivi l'usage établi. Je ne vois pas quel agrément donne à une phrase française l'introduction d'un nom bizarre et inaccoutumé. Je dirais volontiers *Montézume*, et je regrette le temps où Bossuet appelait M. de Fuentes *le valeureux comte de Fontaines*.

mais ils existent encore sous le sol pavé des rues qui les ont remplacés et qui marquent la direction des canaux. Un changement pareil attend probablement Venise elle-même. Un jour, ses canaux seront comblés, et les voitures rouleront où glissent maintenant les gondoles; partout l'extraordinaire, le singulier, tendent à disparaître; l'uniformité et la monotonie s'emparent du monde.

Quelquefois les anciens canaux, aujourd'hui transformés en égouts, se révèlent par l'odeur qu'ils exhalent. Çà et là, dans les faubourgs de la ville, je vois des amas d'ordures et des eaux stagnantes et croupissantes. Rien ne montre mieux combien l'air de Mexico est salubre. Partout ailleurs ces cloaques produiraient mille maux; mais à huit mille pieds au-dessus de la mer, à une hauteur qui est celle de la moyenne région des Alpes, la pureté de l'atmosphère est telle que les maladies, si fréquentes dans les parties basses du pays, sont ici entièrement inconnues. Seulement la situation de Mexico est contraire aux poitrines délicates, qui peuvent difficilement respirer dans une atmosphère si rare. L'été, cette atmosphère est troublée par des orages presque journaliers. A cela près, le climat de Mexico est très-sain; il est aussi très-agréable, parce qu'il n'atteint jamais les extrémités du

chaud et du froid, et forme sous ce rapport un parfait contraste avec les brusques changements de climat des États-Unis. Son plus grand inconvénient, c'est que, durant plusieurs mois, au lieu des pluies continues ordinaires dans les pays tropicaux, il tombe ici tous les jours une averse dans l'après-midi. A l'époque de l'année où nous sommes, il n'y a rien de pareil; cependant, chaque soir, on s'aperçoit d'un certain trouble qui n'est pas suffisant pour altérer la sérénité du temps, mais semble toujours la menacer.

La pureté de l'air, ici comme en Égypte, est accompagnée d'une extrême sécheresse. Les cigares se cassent comme nos chapeaux de paille se cassaient sur le Nil. On ne sait ce qu'est l'humidité; cette extrême sécheresse et les orages quotidiens de l'été fatiguent les organisations délicates et surtout les personnes nerveuses. Ces dernières ne peuvent vivre à Mexico.

Ce qui est particulier à Mexico et ne se trouve nulle part aux États-Unis, c'est qu'au bout de chacune de ces rues larges et droites, on aperçoit une montagne, comme dans certaines petites villes des Alpes ou des Pyrénées; mais ici le spectacle frappe davantage, parce qu'on est dans une plaine et dans une ville de cent cinquante mille âmes. Imaginez qu'au

bout de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ou de la rue du Bac on aperçoive un sommet bleuâtre s'élevant à dix mille pieds : on avouera que ces rues gagneraient à la perspective.

Les faubourgs sont tristes et ont l'air assez misérable. On ne s'y doit risquer vers le soir qu'avec beaucoup de précaution. Il arrive parfois qu'aux portes de la ville un cavalier qui passe à vingt pas de vous, vous lance subtilement le *lazo :* c'est une corde enroulée au pommeau de la selle et avec laquelle il vous atteint comme un bœuf ou un cheval sauvage, vous entraîne et vous assassine un peu plus loin tout à son aise. Un voyageur anglais raconte qu'il n'a échappé qu'à grand'peine à ce danger. Le *lazo* est, comme on voit, une arme qui peut être mortelle, et cela est si vrai, que, pour avoir le droit d'en être muni, on a besoin d'un port d'armes.

Mexico est une grande ville espagnole qui a l'air plus imposant, plus majestueux, plus *capitale* qu'aucune cité d'Espagne, sans en excepter Madrid. Surmonté de ses nombreux clochers et environné d'une vaste plaine terminée par des montagnes, Mexico rappelle un peu Rome. Ses grandes rues droites, larges, régulières, lui donnent une apparence assez voisine de celle qu'offre Berlin. Il a aussi quelque chose de Naples et de Turin, avec un

caractère qui lui est propre Mexico fait penser à plusieurs villes d'Europe, et diffère cependant de chacune de ces villes. Il rappelle tout et ne ressemble à rien.

Quand on va dans la rue des *Plateros*[1] et dans le quartier marchand, dont elle forme le centre, on a le plaisir d'entendre parler français dans presque tous les magasins. Les Français sont assez nombreux à Mexico. Ils y font le commerce d'orfévrerie ou de modes; ils sont bottiers, cuisiniers, coiffeurs, gagnent beaucoup d'argent en peu de temps, et selon notre habitude, quand ils ont fait fortune, quittent le pays pour retourner chez eux. Il y a aussi bon nombre de négociants anglais; en général, ils s'établissent sur un grand pied. J'ai rencontré également des négociants allemands, surtout des Hambourgeois.

Les Indiens forment la masse de la population, dans l'intérieur du pays ils en composent la presque totalité. Les Indiens sont les paysans du Mexique. L'esclavage des noirs est aboli depuis la proclamation de l'indépendance; mais on emploie les Indiens, sous le nom de *péons* ou d'engagés, à faire ce que faisaient les nègres. Ils s'engagent en effet pour

[1] La rue des Orfévres, mot à mot des argentiers.

un an ; mais au bout de ce temps, il se trouve souvent qu'ils ont contracté une dette envers leurs patrons. Ils ne peuvent recouvrer leur liberté jusqu'à ce que cette dette soit payée. Cette situation est, à quelques égards, pire que l'esclavage; car le maître n'a pas les mêmes raisons de soigner son engagé que le propriétaire de soigner son esclave. S'ils sont malades, point d'infirmerie, de médecin; ils meurent quelquefois sur le bord d'un chemin, sans que personne en prenne souci.

La condition des Indiens est en général assez misérable. L'autorité a conservé envers eux des habitudes un peu espagnoles. Le clergé, à la voix de Las Casas, se déclara leur protecteur après la conquête, des inquisiteurs mêmes prirent leur parti avec chaleur. Mais aujourd'hui j'entends dire que les curés font peu pour les instruire ou les moraliser, et même rançonnent leurs paroissiens sans miséricorde. Les pauvres Indiens peuvent dire avec le poëte mexicain Galvan : « Je suis un Indien, c'est-à-dire un ver qui se tapit dans l'herbe. Toute main l'évite et tout pied le meurtrit. » Les Indiens sont d'un naturel habituellement doux et tranquille, mais dans l'occasion capables de courage et même de férocité. Ceux qui vivent dans des lieux écartés conservent certaines superstitions dont l'origine se

rattache à l'ancienne religion de leurs pères. On peut lire dans le curieux Voyage de Th. Gage, écrit au dix-septième siècle, comment ce dominicain découvrit au fond des forêts, dans une grotte obscure, une idole en bois, et comment, l'ayant apportée dans sa chaire, il la détruisit à coups de hache, à la grande indignation de quelques-uns de ses paroissiens, qui, pour venger leur dieu, tentèrent même de faire à Gage un mauvais parti. Encore aujourd'hui, certains Indiens honorent les idoles que le temps a épargnées, et qu'ils appellent *les vieux saints* (*los santos antiguos*). A Mexico même, quand, il y a quatre-vingts ans, on eut déterré la statue d'une affreuse divinité dont je parlerai bientôt, on observa, chaque matin, qu'elle avait été couronnée de fleurs pendant la nuit.

L'hôtel que nous habitons a été le palais d'Iturbide. Singulière destinée! après avoir combattu les insurgés pendant plusieurs années, Iturbide embrassa leur cause et en décida le triomphe. Élu empereur, il entra en lutte avec les Chambres et s'en débarrassa par un coup d'État; puis, vaincu à son tour par le parti républicain, il fut banni du Mexique et se réfugia en Italie. Les dissensions perpétuelles de la patrie qu'il avait délivrée et asservie le rappelèrent dans cette patrie. Il y revint, on ne

sait pas bien dans quel dessein, car, étant descendu à terre, il fut arrêté et fusillé immédiatement. Il n'en est pas moins considéré aujourd'hui comme le vrai fondateur de la république mexicaine. A Puebla, une rue porte son nom, et à Mexico son sabre est placé dans la salle des représentants. Le palais qu'il a habité est très-beau, et quand l'hôtel qui l'occupe sera terminé, ce sera un magnifique hôtel. On y est assez bien, et la cuisine n'y est pas espagnole. Les chambres sont disposées autour de deux grandes cours, dont l'une est entourée d'un portique soutenu par de légères colonnes. Les ornements ciselés sur les murs du palais sont d'un goût singulier, mais qui n'est pas sans charme. L'architecture européenne a le droit d'être un peu bizarre à Mexico.

J'ai eu le plaisir de retrouver, dans le ministre de France au Mexique, M. Levasseur, ancien aide de camp du général la Fayette, que j'avais vu autrefois à la Grange. Son accueil m'a rappelé la cordiale hospitalité toujours offerte dans le château féodal du libérateur de l'Amérique, et rendue si douce par la respectable et charmante famille qui l'habitait. M. Levasseur m'a mené faire une promenade en voiture dans les allées qui sont aux portes de la ville. Les grands volcans qu'on aperçoit de ce lieu

donnent à l'horizon un caractère de sublimité incomparable. Ici on sent la vérité de cette exclamation de M. Carpio, poëte indigène, quand, s'adressant au Mexique dans le poëme qu'il a consacré à célébrer sa patrie, il lui dit : « Que tu as de magnifiques horizons ! »

Que magnificos tienes horizontes !

Les horizons sont, en effet, la grande beauté du Mexique. Partout le paysage est bordé par d'admirables sommets. Le plateau de Mexico, qu'embrasse un dédoublement de la Cordillère, est placé au centre d'un cercle de montagnes. Quand le soleil dore les cimes neigeuses qui pyramident au-dessus des nuages, on a aux portes de la ville et sous le ciel le plus doux le spectacle des plus grands tableaux que présente la nature des Alpes.

Vers le soir, la promenade est fréquentée par les voitures et les cavaliers; des tourbillons de poussière rendent la condition de piéton peu agréable. Les voitures m'ont semblé assez lourdes; elles sont en général fermées et sont loin de l'élégance originale des *volantes* de la Havane. Parmi les promeneurs à cheval, il en est qui portent le costume mexicain : le chapeau à vastes bords, le large pantalon à boutons de métal et ouvert à la partie infé-

rieure sur le côté, les étriers énormes. Ils ont parfois un air de brigand très-pittoresque, et cette apparence n'est pas toujours trompeuse. Un Français se promenait ici avant la nuit; un cavalier, après s'être assuré qu'en ce moment personne n'était en vue, fondit sur lui et lui mit la pointe d'un sabre sur la poitrine. Le Français avait des pistolets à l'arçon de sa selle; on ne se promène guère sans armes. Il en dirigea un contre le brigand, qui fit volte-face, se coucha sur son cheval et s'enfuit. Notre compatriote, de qui je tiens le fait, porta plainte à un personnage élevé. Celui-ci lui dit tout d'abord : « Ce ne peut être qu'un tel; lui seul est capable d'une pareille impudence. — Eh bien! qu'on l'arrête et qu'on me confronte avec lui; qu'on le juge. — Oh! non, il ne serait pas condamné. C'est un homme dangereux. Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? »

En effet, le seul moyen d'avoir justice en ce pays, c'est de se faire justice soi-même. Seulement il faut avoir soin de tuer son homme du coup; si on se contente de le blesser, il se venge tôt ou tard, et de plus, si l'on est étranger, on s'expose à être condamné pour voies de fait contre un citoyen du Mexique. On m'a assuré qu'un Français avait été en prison trois mois pour avoir donné un coup de bâ-

ton à un Indien qui se précipitait sur lui un couteau à la main. Telle est la justice au Mexique. Un voleur de profession disait : « On n'est jamais condamné quand on a 25 piastres à donner. » Aussi les vols et les meurtres abondent à Mexico. L'autre jour, un particulier a été assassiné en plein jour, chez lui, par des bandits, à deux pas du palais où réside le président et où s'assemblent les deux chambres. Hier, un médecin distingué et très-aimé dans le pays est allé, à cheval, visiter un malade aux portes de la ville; il avait engagé sa femme à l'accompagner en voiture et à faire de cette petite course une promenade. Il a été tué sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Les voleurs ont été arrêtés. Comme cette mort avait mis la ville dans la consternation, on se flatte cette fois que, par extraordinaire, les meurtriers seront condamnés et exécutés[1]. Voilà où en est la sûreté publique à Mexico. Aussi les soldats à cheval qui sont en faction au milieu du *paseo* me semblent placés là moins pour faire la police des voitures que pour garder les promeneurs.

Je ne résiste pas à la tentation d'essayer de décrire un de ces admirables couchers de soleil dont

[1] C'était une illusion. Depuis mon retour en Europe, j'ai appris par les journaux qu'ils avaient été acquittés.

je jouis presque tous les soirs, en suivant, à l'heure de la promenade, une grande allée qui est aux portes de Mexico.

Le ciel est parfaitement pur, non pas de ce bleu foncé qu'on admire en Italie, mais d'un bleu délicat d'une extrême suavité. Les grands volcans élèvent sous ce ciel leurs sommets d'une étincelante blancheur qui devient graduellement une blancheur dorée. A gauche sont des montagnes d'un ton gris cendré très-doux; à droite, d'autres montagnes d'un bleu mat; le ciel prend ces teintes vertes, fleur de pêcher, si rares dans nos climats, mais fréquentes sous les tropiques, et qu'a si bien décrites Bernardin de Saint-Pierre. Les cônes neigeux semblent reposer sur une pyramide violette qui s'éclaire et s'empourpre aux splendeurs du couchant. Pendant que je contemple ces métamorphoses de la lumière, j'écoute la cloche d'un couvent et le cri égaré d'un petit oiseau. La plaine est parfaitement uniforme de ton, simple et sévère : c'est la campagne de Rome, bordée par des cimes qui ressemblent à ce qu'on imagine de l'Himalaya. Mais, nouvel incident survenu dans le magique spectacle, voici que la base de la montagne est devenue d'un gris tirant sur le bleu; les sommets sont roses. Puis ce rose, au moment de son plus vif éclat, pâlit sou-

dainement; les nuages ont conservé le leur et semblent un reflet céleste des cimes terrestres qui se décolorent. Le Popocatepetl résiste plus longtemps; enfin il blêmit, et son cratère neigeux n'offre plus qu'un blanc mat remplacé bientôt par la teinte presque livide que prennent en Suisse les glaciers quand le soleil a disparu. L'aspect de cette neige terne, après l'éblouissement que produisent les derniers jeux de lumière, est profondément triste : c'est un brusque passage de ce que la vie a de plus brillant à ce que la mort a de plus sombre.

CHAPITRE XV

L'isle de J.-J. Rousseau. — L'Alameda. — Mœurs aztèques. — Monument astronomique. — La cathédrale.

Voici un souvenir assez grotesque de la France. Dans une petite île entourée d'une eau croupissante est un misérable bouchon sur lequel le propriétaire, qui ne peut être qu'un compatriote et qui doit être un philosophe, a mis pompeusement pour enseigne : *la isla de Jean-Jacques Rousseau* (l'île de Jean-

Jacques Rousseau). — L'eau des fossés est couverte d'une végétation si serrée, que l'on a peine à la distinguer de la verdure du sol. Hier j'ai manqué y mettre le pied comme sur un terrain solide. Cela fait comprendre l'existence des *chinampas*, ou prairies flottantes, sur le lac de Chalco, dont parlent les historiens de la conquête, que M. de Humboldt a encore vues, et qu'on me dit ne plus exister.

Dans l'intérieur de Mexico est une autre promenade nommée l'*Alameda*. Toutes les villes en Espagne ont leur *alameda*. Ce nom si gracieux, et qu'on serait tenté de prendre pour un nom arabe, a cependant une origine latine, et veut dire un lieu planté d'ormes. Ce ne sont pas des ormes qui font la parure des *alamedas* des tropiques : à la Havane c'étaient des palmiers, ici ce sont des arbres au feuillage délicat dont je ne sais pas le nom, mais que je suis bien sûr de n'avoir pas vus en Europe. Ces arbres sont toujours verts, et cependant leurs feuilles se renouvellent, mais graduellement et insensiblement, de sorte que les rameaux ne se dépouillent jamais de leur verdure. Tous les jours, je vais de grand matin à l'*Alameda*, je m'assieds sous ces beaux arbres; je regarde et j'écoute l'eau jaillir d'une fontaine à la forme singulière, aux ornements capricieux, qui date du seizième siècle, et vers la-

quelle viennent converger les allées. Ces allées sont pavées comme dans l'*Alameda* de Séville. C'est un lieu très-agréable. Le matin, il est fort-solitaire. J'y retourne à cinq heures du soir, à l'heure de la promenade. On ne fait guère que le traverser pour aller aux grandes allées. Il y a deux siècles, on y étalait le luxe de cette époque. L'Anglais Gage, dont le voyage offre une peinture curieuse de ce qu'était alors le Mexique, nous montre à l'*Alameda* les gentilshommes accompagnés d'une suite nombreuse, leur voiture conduite par six esclaves nègres vêtus d'une livrée brillante chargée de galons d'or et d'argent, avec des bas de soie sur leur jambe noire, des rosettes à leurs souliers et l'épée au côté. Aujourd'hui ce luxe bizarre a disparu, mais il n'y a plus d'esclaves.

La douceur et la pureté de l'air sont pour beaucoup dans le charme des promenades de Mexico. Nulle part on ne sent l'existence si égale et si légère. Au sein d'une grande ville, on respire comme dans une haute vallée de la Suisse, et l'on sait que l'oasis aérienne s'élève au milieu d'un pays brûlant. Le calme délicieux qu'on éprouve dans cette région a quelque chose de la sérénité de l'Olympe.

Dimanche, 14 mars.

J'ai eu aujourd'hui le spectacle de l'ancienne existence aztèque. Après avoir suivi une longue chaussée presque déserte, je me suis trouvé à l'extrémité de la promenade appelée *las Vigas*. Là, j'ai aperçu tout à coup, sur le canal qui réunit la ville au lac de Chalco, des barques remplies d'Indiens et d'Indiennes qui portaient la plupart sur leurs cheveux noirs des fleurs rouges, parmi lesquelles figurait l'œillet mexicain, qu'on employait autrefois à parer les morts. Sur les bateaux, l'on dansait et l'on jouait de la harpe. Il en est ainsi tous les dimanches. C'est probablement un souvenir de quelque vieille solennité nationale dont l'origine est oubliée. Le canal sur lequel a lieu cette promenade traditionnelle longe une allée où, à la même heure, se rassemble le beau monde. La foule civilisée a bien aussi sa physionomie un peu sauvage : à côté des calèches élégantes et des *coches* qui voiturent les bourgeois de Mexico, galopent des hommes au visage et au costume de bandits; mais cependant le contraste est grand entre le Longchamps mexicain et ce canal couvert de barques portant l'antique population du pays, avec son costume, ses fleurs, ses danses au son de la harpe et ses chan-

sons. On assure que ces Indiens déplorent encore aujourd'hui dans leurs chants la chute de l'empire de Montezuma. Les femmes portent, sous le manteau bleu dans lequel elles sont enveloppées, des robes très-peu montantes, de sorte qu'au moindre mouvement qu'elles font on aperçoit une grande partie de leur brune personne.

Dans le quartier de Mexico où les anciens canaux existent encore, on voit, certains jours de la semaine, les fleurs et les fruits qui doivent se vendre au marché arriver de grand matin sur des bateaux plats, recouverts de nattes, et conduits par des Indiens ou des Indiennes. Ce gracieux spectacle est plus frappant que celui que je décrivais tout à l'heure, car ce n'est pas à un divertissement, conservé par hasard, des temps anciens qu'on assiste : on se trouve transporté au sein de la vie quotidienne des Aztèques. Les choses se passaient exactement ainsi avant la conquête : on a devant les yeux un petit coin de tableau qui frappa les regards de Cortez et de ses compagnons. Le marché aux fruits offre un aspect du même genre. C'est le premier marché aux fruits du monde, car nulle part autant qu'à Mexico on ne peut trouver réunies les productions des diverses zones : où voit-on, par exemple, des cerises à côté des ananas et des bananes? Il

faut être pour cela dans un pays où se trouvent toutes les températures, et par suite toutes les végétations.

Comme je traverse la grande place, le tambour bat aux champs, le poste en faction au palais sort musique en tête : c'est qu'on porte à un malade le saint sacrement dans une voiture attelée de deux mules blanches. Tout le monde se découvre, s'arrête et fléchit le genou d'aussi loin qu'on peut entendre la clochette. Ces hommes épars sur cette immense place, agenouillés, inclinés, recueillis, forment un tableau grave et imposant. En Espagne, j'ai vu quelque chose d'analogue, mais d'un effet moins sérieux. J'étais au théâtre. Tout à coup les acteurs se turent, les spectateurs se levèrent et tournèrent le dos à la scène. On avait entendu la clochette qui annonçait le passage du saint sacrement, qu'on appelle *sa majesté*, majesté devant laquelle s'humilia l'orgueil de Philippe II le jour où, ayant rencontré le pieux cortége, il descendit de sa voiture, y fit monter le prêtre qui portait l'hostie consacrée, et suivit à pied.

Les seuls monuments dignes de ce nom qui décorent la grande place de Mexico sont la cathédrale et le *Sagrario*[1]. L'intérieur de la cathédrale est peu

[1] C'est le lieu où l'on baptise et où l'on marie.

remarquable. Le sol est en planches; des figures de moines et de religieuses en bois peint rappellent les collections de Curtius à Paris, ou celle de madame Tussaud à Londres. Au-dessus du tabernacle, des anges couleur de chair soutiennent une madone dans les nuages. Au dehors, on retrouve l'architecture espagnole surchargée des deux derniers siècles; les ornements de la façade du *Sagrario* sont particulièrement tourmentés et fouillés. L'architecture mexicaine, c'est le goût espagnol outré par le génie sauvage.

Sur l'emplacement où s'élève la cathédrale était le grand *téocalli* ou temple mexicain. Autour d'une pyramide surmontée d'une chapelle se groupaient soixante-dix-huit édifices, sanctuaires, habitations des prêtres, etc. Dans le mur de la cathédrale, on a encastré le fameux calendrier mexicain, trouvé près de là, avec la statue de la déesse de la Mort, et la pierre dite *des sacrifices*. Le premier de ces monuments paraît n'être qu'un fragment d'un morceau plus considérable et ne présenter que la moitié de l'année. Tel qu'il est, son poids est évalué à près de cinquante mille livres.

Un antiquaire mexicain, Gama, a consacré à l'examen de cette pierre une savante dissertation, à laquelle je renvoie ceux des lecteurs qui désire-

raient faire une connaissance plus particulière avec ce curieux monument astronomique[1]. J'en dirai seulement quelques mots. Au milieu est le soleil, la grande divinité des Mexicains, représenté par une tête vue de face et tirant la langue. A l'entour sont figurés les vingt mois solaires, de dix-huit jours chacun, dont se composait l'année mexicaine de trois cent soixante-cinq jours, en y comprenant cinq jours complémentaires. C'était exactement l'année des Égyptiens avec les jours épagomènes, et comme l'année véritable est plus longue de près de six heures, il fallait pour ce calendrier comme pour tous les autres une correction qui, au bout d'un certain temps, compensât ce que chaque année mexicaine perdait sur l'année véritable. Une correction de ce genre a été le problème à résoudre dans la formation de tous les calendriers. On sait comment il a été résolu dans le nôtre par les années bissextiles, qui intercalent tous les quatre ans un jour de plus après le 28 février, et suppriment ce jour complémentaire dans la dernière année de trois siècles sur quatre. Les Égyptiens remédiaient à la différence de l'année de trois cent soixante-cinq jours et de l'année vraie par leur période de quatorze

[1] *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras que... se hallaron el año de* 1790, por Antonio y Leon de Gama.

cent soixante ans, au bout de laquelle les deux années se retrouvaient d'accord. Les Mexicains n'attendaient pas si longtemps. Au bout de cinquante-deux ans, ils ajoutaient alternativement douze et treize jours, ce qui faisait vingt-cinq jours au bout de cent quatre ans, et ce temps écoulé, l'année de trois cent soixante-cinq jours se trouvait ramenée à l'année vraie. Ces cent quatre ans formaient le grand cycle mexicain. Alors, comme si le monde avait recommencé une nouvelle existence, ils renouvelaient tous les objets de leur culte et même les meubles et les ustensiles destinés à des usages privés; ils rallumaient le feu sacré dans leurs temples. — Tel était le système du calendrier mexicain. Gama l'appelle le plus parfait de tous les calendriers: on voit, du moins, qu'il était ingénieux et prouvait chez le peuple qui l'avait imaginé une civilisation assez avancée.

Je reviens à la description de la pierre astronomique de Mexico. Autour du soleil sont indiqués par leurs symboles les quatre autres soleils qui, dans les idées mexicaines, avaient précédé le nôtre et étaient morts avant lui. La mort de chacun de ces soleils avait été accompagnée de la destruction de l'espèce humaine. La première fois, les hommes avaient été dévorés par des tigres à la suite d'une

disette; la seconde fois, de grands vents avaient renversé les maisons, et les hommes, enlevés par ces vents impétueux, avaient été changés en singes; la troisième fois, ils avaient été attaqués par le feu et transformés en oiseaux; la quatrième enfin, submergés par un déluge et changés en poissons. Le soleil actuel devait mourir aussi, et avec lui le genre humain disparaître dans un incendie. Aussi, à la fin de chaque cycle de cent quatre ans, on craignait que la destruction de l'univers ne s'accomplît, et on recommençait le cycle suivant avec de grandes marques de joie, après que chacun avait fait couler un peu de son sang en l'honneur des dieux, et, ce qui est plus fâcheux, après avoir immolé des victimes humaines. On trouve dans la plupart des cosmogonies, particulièrement dans celle des anciens Scandinaves, l'idée de ces époques successives séparées par des destructions et des renouvellements que produisent l'eau et le feu. Il ne faut pas en conclure à un rapport historique entre les peuples qui ont eu ces idées, et voir, comme on l'a fait, dans un personnage merveilleux de la tradition mexicaine nommé Votan, le Woden ou Odin des peuples germaniques. Ces analogies peuvent avoir leur raison d'être dans l'unité de l'esprit humain, naturellement porté à expliquer par des suppositions

semblables les origines qu'il ignore. La similitude des erreurs est une loi de notre nature aussi bien que leur variété. Peut-être dans cette croyance à des rénovations périodiques du monde se cache un souvenir traditionnel d'anciennes catastrophes géologiques. Les révolutions du globe terrestre, les phases de la vie organique à sa surface, semblent, d'après les opinions le plus généralement admises aujourd'hui dans la science, avoir pour causes de grands cataclysmes produits par les soulèvements volcaniques et qui sont accompagnés de déplacements dans le lit des mers, ce qui ressemble assez aux périodes séparées par des incendies et des déluges telles qu'on les trouve chez les Mexicains, chez les anciens Scandinaves, chez divers peuples de l'Orient, et telles que nous les ont transmises plusieurs philosophes et plusieurs poëtes de l'antiquité [1].

Le style de décoration qui prévaut dans l'intérieur de la cathédrale se trouve dans toutes les au-

[1] Gama, mais cette opinion lui est, je crois, particulière, a cru remarquer, au pourtour de la pierre de Mexico, huit trous dans lesquels il suppose qu'étaient plantés des gnomons entre lesquels on tendait, selon lui, des fils dont l'ombre projetée sur la pierre pouvait indiquer les équinoxes et les solstices. Quoi qu'il en soit, ce monument est trop curieux pour que je n'aie pas cru devoir en dire quelques mots, propres du moins à en faire apprécier l'importance.

tres églises de Mexico. Partout sont des *retables*, c'est-à-dire des peintures séparées les unes des autres par des cadres sculptés, par des figures en demi-reliefs et en ronde bosse, mélange singulier qui frappe l'œil dans toutes les églises espagnoles des deux mondes. Le cadre est un objet d'art comme le tableau, et souvent tient autant de place que lui; quelquefois l'accessoire est devenu le principal : il en résulte un ensemble qui souvent n'est pas d'un goût très-pur, mais presque toujours d'une grande richesse et d'un grand effet. Quelquefois les peintures expriment un vif sentiment de ferveur; en général elles sont peu remarquables et souvent tout à fait mauvaises. Des crèches, d'un goût puéril, ressemblent à des jouets d'enfant. J'ai vu un grand Christ dont la tunique était semée de roses qui simulaient des gouttes de sang : mélange du gracieux et du sombre qui peignait assez bien le double génie de la dévotion espagnole.

CHAPITRE XVI

Les couvents. — Concert. — Combat d'un ours et d'un taureau. — Mœurs mexicaines. — Éducation des femmes. — Un collége. — L'école de dessin. — Les Chambres. — Le gouvernement.

Les cloîtres abondent à Mexico; on dit qu'il y existe cinquante-huit églises et trente-six couvents. L'enceinte de San-Francisco renferme plusieurs églises et plusieurs cloîtres entourés d'un mur élevé qui donne à l'ensemble l'air d'une forteresse. Il semble que la tradition du grand *téocalli* mexicain, qui comprenait soixante-dix-huit édifices consacrés au culte des Aztèques, se soit conservé sur une moindre échelle dans cet entassement d'édifices religieux chrétiens. Comme la *Nouvelle-France* du Canada est en réalité pour nous la vieille France, la *Nouvelle-Espagne* est vraiment la vieille Espagne, l'Espagne avec des moines et avec tous les abus de la vie monacale dégénérée. Les moines de Mexico sont loin de mener une vie édifiante. Un légat du pape est en ce moment dans cette ville; il y a été

envoyé pour tâcher d'introduire dans les couvents une réforme dont ils ont grand besoin. On dit qu'il désespère de réussir. Le pape actuel voudrait faire ici ce qu'il a tenté à Rome : réduire le nombre des couvents en agglomérant les religieux d'un même ordre dispersés dans plusieurs maisons, dont chacune possède des fondations qu'a rendues démesurées la diminution graduelle de ceux pour qui on les avait instituées. Les moines de Mexico, malgré toutes les révolutions, sont encore très-riches; le meilleur emploi qu'ils fassent de leur argent est de le prêter à 6 pour 100, ce qui est d'une véritable utilité dans un pays où le taux ordinaire du prêt est beaucoup plus élevé, mais ce qui est peu en harmonie avec leur vocation et avec les doctrines de l'Église catholique, si contraire au placement à intérêt, dans lequel elle a toujours eu beaucoup de peine à ne pas voir une usure déguisée.

Pendant le carême, les spectacles sont fermés à Mexico; mais nous allons avoir un concert au grand théâtre. Je verrai du moins la salle et le public. La salle est loin d'avoir le brillant aspect de celle de la Havane; le carême empêche qu'elle soit remplie. On fume au parterre. De temps à autre, j'entends un petit bruit sec : c'est le frottement d'une allu-

mette chimique destinée à allumer un cigare. En Hollande, on fume dans les couloirs du théâtre, et à Séville des prêtres savouraient devant moi la cigarette dans la sacristie de la cathédrale; mais fumer en plein parterre, c'est ce que je n'ai vu qu'à Mexico. On nous annonce une chanteuse qui vient de Californie. Le concert n'aura lieu que lorsque les robes de madame *** seront arrivées; elles se trouvent maintenant entre Vera-Cruz et Mexico, et il faut bien qu'elles arrivent, car elles sont annoncées sur l'affiche. Les toilettes successives de madame *** y figurent aussi bien que les morceaux qu'elle doit chanter.

En attendant, on raconte son histoire. Madame *** est Française. Les parents d'un jeune homme qui l'aimait imaginèrent d'envoyer leur fils en Californie pour le guérir de son amour. Il y avait consenti et attendait à Bordeaux le moment de s'embarquer. Sur ces entrefaites, madame *** était venue chanter sur le théâtre de Bordeaux; le vent se trouvant contraire, le jeune homme alla un matin voir madame ***. Le résultat fut que le soir, au lieu de paraître sur le théâtre, elle était avec lui embarquée pour la Californie. Le bateau à vapeur envoyé à leur poursuite arriva tout juste pour voir cingler vers la pleine mer le navire qui les emportait. Voilà

un petit roman californien assez agréable, et qui, comme tout roman bien conduit, s'est terminé par un mariage.

Les autres plaisirs de Mexico sont le jeu et les combats de coqs. Je n'ai pas cherché à être témoin de ce cruel passe-temps, que les Mexicains aiment avec passion. Quant au jeu, je n'ai nulle envie de perdre mon argent au *monte*, ne voulant point avoir recours à la ressource dont parfois ont usé, m'assure-t-on, des jeunes gens de Mexico, qui, se trouvant à sec, sortaient d'un salon et allaient arrêter un passant dans la rue, puis rentraient et continuaient leur partie avec les sommes qu'ils s'étaient ainsi procurées.

Il y a ici, comme en Espagne, des combats de taureaux dans lesquels les Mexicains montrent une audace qui rend difficiles à croire toutes les histoires que l'on fait de leur contenance devant l'ennemi dans leur dernière guerre avec les États-Unis. En ce moment, on ne nous offrait d'autre divertissement que le combat d'un ours et d'un taureau. Il faut le désœuvrement du voyageur pour aller chercher un pareil spectacle. Cependant je dois avouer qu'il a été assez curieux par le dénoûment inattendu qu'il a présenté. Comme l'ours avait tué, il y a quelques jours, deux ou trois imprudents qui s'é-

taient trop approchés du poteau auquel il était enchaîné, on l'a enfermé avec son ennemi dans une enceinte formée par de grandes poutres plantées verticalement, à travers lesquelles on n'apercevait que difficilement ce qui se passait. Néanmoins les spectateurs en voyaient assez pour être indignés de la couardise de l'ours, qui faisait le tour du champ clos en rasant les poutres; les coups qu'on lui donnait à travers cette muraille à jour ne pouvaient le décider à combattre. Le taureau, de temps en temps, semblait vouloir fondre tête baissée sur son lâche ennemi; puis, le voyant si humble, il dédaignait de le frapper. Enfin l'ours a perdu patience, il a jeté ses deux fortes pattes autour du cou du taureau, qui dès ce moment est resté immobile, tirant la langue, entièrement maîtrisé par cette rude étreinte. La nuit est arrivée avant que rien eût été changé à la situation respective des deux combattants; mais tous les connaisseurs assuraient, en s'en allant, que l'ours certainement étoufferait le taureau.

Une autre curiosité a rassemblé la foule dans la même enceinte : c'était l'ascension non d'un aérostat à gaz, mais d'une montgolfière soutenue par la dilatation de l'air échauffé. C'est l'enfance du ballon, et il faut aller à Mexico pour trouver, au mi-

auquel il était en-
on ennemi dans une
es poutres plantées
elles on n'apercevait
sait. Néanmoins les
our être indignés de
ait le tour du champ
coups qu'on lui don-
jour ne pouvaient le
reau, de temps en
tête baissée sur son
si humble, il dédai-
rs a perdu patience,
utour du cou du tau-
sté immobile, tirant
isé par cette rude
vant que rien eût été
ve des deux combat-
s assuraient, en s'en
t étoufferait le tau-

nblé la foule dans la
sion non d'un aéros-
ière soutenue par la
est l'enfance du bal-
our trouver, au mi-



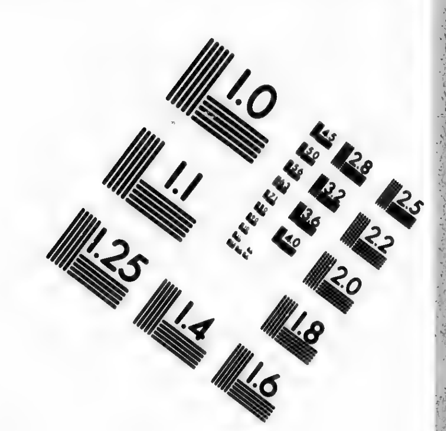
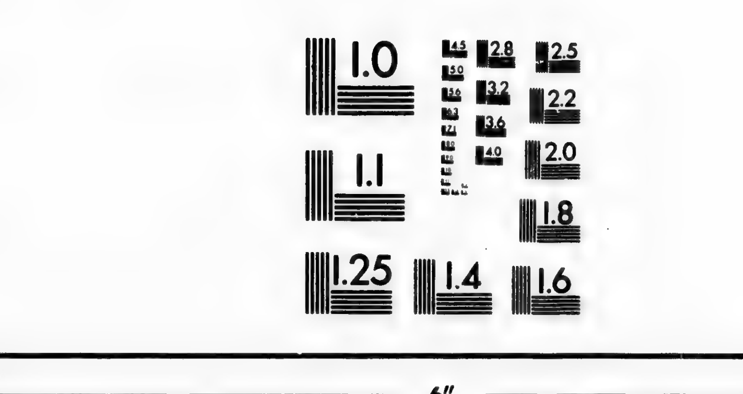


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lieu du dix-neuvième siècle, cette forme antédiluvienne d'un voyage aérien.

J'ai peu de chose à dire des mœurs mexicaines. Il faudrait vivre plus longtemps dans ce pays pour avoir une opinion fondée à cet égard. La vie de Mexico a été peinte dans le très-agréable livre de madame Calderon. Les scènes de l'intérieur, l'existence aventureuse qu'on mène dans les portions à peine civilisées du pays, ont été dans la *Revue des Deux Mondes* l'objet d'une série de tableaux et de récits attachants qu'on m'assure ici ne pas manquer de fidélité. L'auteur de ces récits vient de finir tristement sa vie dans les flammes qui ont consumé le bateau à vapeur l'*Amazone*, sur lequel il s'était embarqué pour aller en Californie[1].

J'entends dire que les Mexicains ne sont pas très-sociables, qu'ils se mêlent peu aux étrangers, quoique les négociants européens épousent souvent des Mexicaines. Ce que je sais, c'est que M. Levasseur m'a mis en relations avec des hommes fort distingués et fort aimables. J'aurai l'occasion de parler bientôt de M. Ramirez et de M. Lacunza. J'ai vu aussi chez notre ministre M. Carpio, sénateur, et, ce qui vaut mieux, poëte mexicain, qui a chanté

[1] M. Gabriel Ferry de Bellemare. Voyez ses études sur le Mexique dans la *Revue des Deux Mondes*, — du 15 avril 1846 au 15 septembre 1849.

le Mexique, dont les vers ont de l'élévation, de l'ampleur et cette majestueuse harmonie de la poésie espagnole qu'on ne saurait égaler dans aucune langue vivante. M. Olagibel, avocat distingué et membre de la chambre des représentants, a été pour moi d'une obligeance rare. Sa bibliothèque, qui serait remarquable partout, et où se trouvaient deux Murillo, a été mise par lui à ma disposition de la manière la plus complète; j'étais même autorisé à m'y établir et à y travailler en son absence. Entouré de livres sur le pays, des meilleures éditions des classiques anciens et de tous les chefs-d'œuvre des littératures modernes, je me sentais à la fois au Mexique et en Europe. Il en était de même durant mes agréables et instructives conversations avec M. Olagibel. Tout le monde n'est pas aussi européen à Mexico. Un homme instruit, du reste, et très-considéré, m'a demandé un jour si le vin de Champagne ne venait pas de la campagne de Rome.

Les femmes mènent une vie tout orientale; la promenade, le bain, la sieste, l'amour, occupent leurs moments. Le luxe est poussé ici très-loin; la façon d'une robe coûte, m'assure-t-on, de 200 à 250 fr. Il est vrai que tout est très-cher à Mexico. Si les Mexicaines sont en général peu cultivées, je ne

m'en étonne pas après avoir vu une maison d'éducation, tenue au reste d'une manière remarquable en tout ce qui ne concerne point l'instruction des jeunes personnes. Cet établissement, situé dans une espèce de palais, porte le nom de Saint-Ignace. Je l'ai visité avec M. Lacunza, l'un de ces hommes distingués dont je parlais tout à l'heure, qu'on est étonné de trouver dans un pays si mal gouverné. L'établissement renferme cent cinquante jeunes filles et femmes de tout âge; on y entre à neuf ans, et on peut y finir ses jours. Les habitantes du lieu sont divisées en groupes de huit personnes ayant leur ménage à part et un dortoir commun. Les lits m'ont paru d'une assez grande élégance. Chaque groupe vit sous la direction d'une *nana*, présidente nommée par la rectrice (*rectora*), qui elle-même est nommée par la *junta*. C'est ce qu'on appelle en anglais le *board* et en français le *comité*. La *junta* se compose de deux représentants des provinces basques et de quatre représentants du Mexique. Nommés primitivement par leurs concitoyens, ils ont depuis ce temps désigné leurs successeurs, ce qui n'est, pour des raisons diverses, nullement dans l'esprit d'un *board* anglais ou américain ni d'un comité français. On m'a montré les portraits des trois fondateurs de l'établissement et on m'a

raconté leur histoire. Ayant entendu une petite fille prononcer des paroles grossières, ils conçurent le projet de l'institution, et, à l'aide de souscriptions, formèrent une fondation considérable. Les jeunes personnes ont une tenue parfaite; elles apprennent à coudre, à broder, à lire, à écrire, à compter, un peu de musique. J'ai demandé ce qu'elles étudiaient et lisaient, une fois sorties de l'enfance; on m'a répondu qu'elles ne lisaient et n'étudiaient point. Quelle différence de cette éducation à celle des petites filles de l'école de Philadelphie, qui connaissaient si bien l'histoire de leur pays et même les hommes et les partis du temps présent!

J'ai vu aussi avec M. Lacunza le collége de Saint-Jean de Latran. Ce collége, ainsi que deux autres, délivre des diplômes qui permettent d'exercer la profession d'avocat. On donne les diplômes au bout de huit ans d'étude dans l'établissement, *sans examens* définitifs; mais chaque année on est examiné avant d'être admis à passer dans la classe supérieure. Ce privilége est menacé, car on va demander l'instruction libre : le droit possédé par les trois colléges de donner ces diplômes n'est qu'un usage et n'est fondé sur aucune loi.

Au collége de Saint-Jean de Latran est adjointe une classe d'enfants parmi lesquels j'ai eu un cer-

tain plaisir à voir toutes les couleurs confondues, même la couleur noire. C'est ce que je n'aurais, il faut le dire, trouvé nulle part aux États-Unis. Dans le collége de Saint-Jean de Latran, les études nécessaires sont le latin, la philosophie, le droit. Les études libres sont le français, l'anglais, l'escrime, la gymnastique, le dessin et l'art du menuisier (*carpinteria*); l'étude principale est celle du droit, dont la base est le droit romain, tel qu'il se trouve dans les *Siete partidas* d'Alphonse X, rédigées de nouveau (*recopiladas*) sous Charles III et complétées par les décrets des présidents. Il y a dans le collége deux bibliothèques : l'une dont les étudiants ont le libre usage; l'autre qu'on ne peut consulter que sur une permission de M. Lacunza. Il ne doit pas l'accorder trop facilement, car j'y ai vu les romans de Pigault-Lebrun et *Faublas* à côté de la philosophie et du droit romain.

J'ai visité ensuite l'école de dessin, qui semble établie sur un assez grand pied, mais peu remplie. On y enseigne la peinture, la gravure, la sculpture. L'État envoie de jeunes artistes à Rome. Ce qui manque ici aussi bien qu'aux États-Unis, ce sont des modèles. Je n'ai pas vu dans l'établissement un tableau de grand maître, sauf un Murillo douteux. Un élève de Tenerani a sculpté l'Hercule

mexicain, dont le nom impossible à retenir, comme tous les noms aztèques, commence par *tet* et finit par *tol*. Destiné à la mort, Montezuma voulut lui faire grâce; mais il demanda à mourir en gladiateur, ce qui était une sorte d'immolation religieuse et volontaire. J'ai eu beaucoup de plaisir à causer avec un peintre homme d'esprit, et avec l'auteur de la statue. Je sympathise fort dans son admiration pour Tenerani, que j'ai eu à Rome le chagrin de voir trop immolé à Thorwaldsen, à la mode parmi les Anglais, en partie parce qu'il était Scandinave.

Enfin, pour terminer cette journée sérieuse, employée à la manière d'une journée aux États-Unis, j'ai vu un pénitencier qui m'a paru assez bien tenu; mais ce qui là était un des intérêts principaux du voyage, l'organisation des établissements d'utilité publique, est ici un intérêt assez secondaire. Ce qu'il faut venir voir au Mexique, ce sont les grands tableaux de la nature, dont j'ai cherché à esquisser quelques traits, et les antiquités; mais, avant d'aller étudier celles-ci au musée de Mexico, j'ai voulu visiter le sénat et la chambre des représentants.

La salle où se rassemblent les sénateurs est une bonbonnière, que j'ai trouvée à peu près vide.

Dans la salle des représentants, on discutait, et il y avait quelques personnes dans la galerie publique. Au-dessus de la tête du président est une image de Notre-Dame de Guadalupe, et devant lui, sur le bureau, un crucifix. Il y a deux tribunes, l'une à gauche et l'autre à droite, apparemment pour que les orateurs aient moins de chemin à faire et leur épargner la fatigue de traverser la salle. Voilà du républicanisme bien méridional, cela seul ferait douter que les Mexicains soient très-propres à cette forme de gouvernement; ce qui paraît évident, c'est que jusqu'ici elle n'a produit que des alternatives d'anarchie et de despotisme, ce qui est la pire des conditions pour un peuple. C'est aujourd'hui le tour de l'anarchie, l'année prochaine ce sera celui du despotisme[1]; puis l'anarchie reviendra.

Rien ne peut approcher de la désorganisation de cette société. Les Mexicains ont adopté une constitution modelée sur celle des États-Unis, ce qui était très-déraisonnable; car rien ne se ressemble moins que les citoyens des États-Unis et les habitants du Mexique. La masse de la population est Indienne, et la population d'origine espagnole n'a nullement cette énergie, cette activité, cette habi-

[1] Le coup d'État de Santa Anna et ce qui l'a suivi a justifié ma prédiction

tude de compter sur soi-même, sans laquelle la république n'est pas possible. De plus, chaque État est à peu près indépendant, de sorte qu'il n'y a nulle autorité dans le gouvernement, nulle union dans le pays. Deux généraux viennent de déclarer de leur chef la franchise de deux ports situés dans les provinces où ils commandent. Le journal qui relate ce fait y ajoute une réflexion trop vraie : « Rien n'est dans son centre, tout est détraqué (*desquisiado*), et notre existence politique est un phénomène effrayant. » Là où personne n'obéit, l'impôt rentre mal ou est gaspillé par l'administration. Ce qu'il y a de certain, c'est que les finances mexicaines ne sont pas florissantes. Le président Arista, dans son dernier discours aux chambres, a prononcé ces propres paroles : *L'état du trésor est véritablement misérable.* — Cela n'est point déguisé, et le président confirme la vérité de son assertion en établissant un déficit égal à la cinquième partie du revenu et en déclarant qu'une partie des fonctionnaires n'est plus payée. Personne ici n'a le sentiment qu'un tel état de choses puisse durer. La crise financière précipitera la dislocation inévitable de l'État. On m'assure que le gouvernement mexicain a vécu jusqu'ici sur les 15 millions de dollars que les États-Unis ont donnés au Mexique en indemnité des pro-

vinces qu'ils lui avaient prises. Cette somme a été soldée par quartiers; les derniers sont échus tout récemment, et le Mexique est ruiné depuis qu'il n'a plus à dépenser l'argent de ses vainqueurs. Il lui faudrait une seconde invasion pour rétablir ses finances; mais cette fois les États-Unis prendraient tout et ne payeraient rien.

Le Mexique semble un condamné à mort qui a obtenu un répit d'une durée indéterminée : le répit ne saurait être bien long. Cette conviction est dans tous les esprits, et j'ai lieu d'être certain qu'un personnage très-haut placé a exprimé dans la conversation le désir que la France ou l'Angleterre voulût bien s'emparer du Mexique, afin que son pays échappe aux États-Unis. Si les États-Unis ont d'ici à quelque temps autre chose à faire, que deviendra jusque-là ce beau et malheureux pays, le plus beau, le plus riche en productions de tous genres qui soit au monde, le seul qui réunisse les métaux précieux aux productions végétales des climats tropicaux et des climats tempérés? Après avoir vu aux États-Unis un peuple naître et grandir, je vois ici une nation se dissoudre et s'éteindre. Ce qui est bien frappant et bien propre à faire réfléchir, c'est qu'une agonie mortelle ne supprime pas chez un peuple les apparences de la vie. A voir cette

grande ville avec son luxe, ses magasins, ses promenades remplies d'une foule insouciante et parée, il semble qu'on soit au sein d'une société régulière et durable. Et cependant on sait, à n'en pouvoir douter, que cette société, minée par la base, repose sur le vide et finira par s'y abîmer. Singulier et effrayant spectacle! Il en était ainsi dans l'empire romain la veille de son renversement par les barbares, quand Ausone s'amusait à décrire en vers coquets le luxe et la sécurité de l'opulence romaine aux bords de la Moselle, à quelques pas des barbares qui allaient venir; quand cet empire, comme disait Salvien, *mourait en riant*. Les peuples qui laissent se briser dans leur sein les ressorts de la vie morale et de la société sont pareils à ces arbres, creux au dedans, qui ont à l'extérieur tous les semblants de la durée, et qui, un petit vent venant à souffler, tombent tout à coup.

CHAPITRE XVII

Musée des antiquités mexicaines, types divers, affreux colosses. — Hiéroglyphes du Mexique comparés à ceux de l'Égypte.

Mars 1852.

En présence d'une société qui se décompose, on éprouve le besoin de détourner les regards d'un spectacle si triste; on aime mieux les reporter sur les antiquités de ce pays, sur les peintures hiéroglyphiques des Aztèques, sur les anciennes langues du Mexique, sur les races qui s'y étaient successivement établies et sur la civilisation qui y régnait au moment de la conquête, enfin sur cette conquête elle-même, prodige de courage et de cruauté. Au milieu de beaucoup de barbarie, il y a là du moins quelque grandeur. On a besoin de trouver ici un autre intérêt que l'intérêt du présent.

Le musée des antiquités mexicaines est malheureusement bien moins complet qu'il ne devrait être. Un zèle excessif a fait détruire un grand nombre de ces antiquités comme suspectes d'idolâtrie;

de plus, le musée de Mexico est dans un état de confusion et de désordre qui ne permet guère de l'étudier avec fruit : non qu'il ne renferme des objets fort curieux, seulement il est impossible de s'y orienter ; tout est pêle-mêle, et des morceaux dont la provenance mexicaine est plus que douteuse sont confondus avec des monuments authentiques. Parmi les objets véritablement mexicains, il en est qui appartiennent évidemment à des races diverses et à des époques de l'art tout à fait dissemblables. Cette circonstance concorde avec la variété des langues parlées dans l'ancien Mexique et la multiplicité des types que présente encore aujourd'hui la population indigène. Il y a donc là un chaos à débrouiller, et il sera difficile de le faire tant que le musée de Mexico sera lui-même un chaos, sans catalogue, sans méthode, sans indication assurée de l'origine des monuments. Le fait de la diversité de ces origines est la seule conclusion qu'on puisse aujourd'hui déduire de cette collection en désordre; mais, rapprochée de la variété des langues et des races du Mexique, une telle conclusion est importante, car elle atteste dans ce pays, conformément à ce que son ancienne histoire nous indique, des âges et des centres de civilisation distincts. Ainsi tout ce que l'on m'a dit venir de la province méridio-

nale d'Oajaca offre un caractère et un style particuliers. A côté de figures difformes, il en est qui montrent une régularité de traits assez grande et semblent faire preuve d'un art plus avancé. J'ai remarqué quelques-uns de ces masques que, d'après une coutume bizarre, on mettait sur le visage des idoles quand le roi était malade; ils ne manquent point d'une certaine beauté calme. Quelques figures ont de la vie, et l'une d'elles est d'une étonnante réalité. Ces figures diffèrent notablement des images informes et grotesques dans lesquelles on est accoutumé à contempler les monstrueuses combinaisons de l'art mexicain. Je puis dire que le musée de Mexico a changé mes idées sur le caractère de cet art, au moins sur une portion de son histoire. Les sculptures les plus considérables sont placées sous un hangar dans la cour du musée. Là est la *pierre des sacrifices*, destinée à l'immolation des victimes humaines. L'affreuse destination de ce monument est contestée. M. de Humboldt croit plutôt que cette pierre servit de théâtre à ce duel à mort qu'un condamné à la peine capitale obtenait parfois la permission de livrer; s'il parvenait à triompher de six guerriers mexicains, sa vie était épargnée. En effet, sur le pourtour de la pierre, on a figuré en bas-relief deux combattants aux prises.

C'est en somme un étrange aspect que celui de tous ces débris de l'art des anciens Mexicains. Non loin d'une tête de femme dont la coiffure et un peu le style rappellent la sculpture égyptienne, une tête mutilée semble pousser un cri de douleur, et une statue accroupie tire la langue avec un rire idiot et béat qui fait horreur, car entre ses mains et ses pieds on découvre la place réservée pour déposer le cœur arraché tout fumant par le sacrificateur de la poitrine des misérables qu'il immolait à de pareils dieux. Ce qui frappe ici plus que tout le reste et laisse dans l'âme une impression d'effroi qu'on ne saurait oublier, c'est une statue colossale déterrée près de la cathédrale par un hasard singulier le 23 août 1790, deux cent soixante-neuf ans, jour pour jour, après la prise de Mexico. Cette statue semble moins la représentation d'une figure humaine qu'un rêve monstrueux pétrifié. On n'aperçoit d'abord qu'une masse difforme sur laquelle sont tracés des dessins bizarres qui ne ressemblent à rien de réel, et parmi lesquels on discerne des serpents entrelacés, au milieu de tout cela une tête de mort placée au-dessous de la poitrine. En regardant de plus près ces hideuses arabesques, on parvient à y démêler l'intention de représenter une figure humaine qui a une tête de caïman à dents

énormes, quatre mains ouvertes et étalées comme pour recevoir les victimes. On reconnaît même aux mamelles indiquées au-dessus de la tête de mort que cette épouvantable figure est une figure de femme. Une divinité masculine, accompagnée des mêmes attributs, dents, ongles, serpents, tête de mort, est adossée à la première et semble ne former qu'une masse avec elle. La moitié féminine du groupe est Teoyaomiqui, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de l'abominable religion mexicaine. L'autre moitié représente, selon Gama, le dieu Teoyaotlatohua, qui présidait à la mort violente, et dont l'emploi était de recevoir les âmes de ceux qui étaient tués dans les combats, ou qu'on sacrifiait après les avoir faits prisonniers. Ce groupe est donc une sorte d'*Hermès*, formé par les images de Teoyaotlatohua et de Teoyaomiqui, couple très-bien assorti, et dont l'aspect est aussi rébarbatif que les noms.

Personne à Mexico ne s'occupe avec plus d'intelligence que M. Ramirez des antiquités du pays. Malheureusement pour moi, il est en ce moment ministre et a une loi de douane à défendre, ce qui ne lui permet pas de donner autant de temps que je le voudrais à des conversations sur les *hiéroglyphes* mexicains. Ceux de mes lecteurs qui ont bien

voulu me suivre en Égypte sentiront combien un tel mot doit m'affriander; mais, sans prévention, ce qu'on appelle les hiéroglyphes mexicains n'a pas l'intérêt des hiéroglyphes d'Égypte. Ceux-ci forment une écriture véritable et complète qui se compose en majeure partie de signes *phonétiques*, c'est-à-dire représentant des sons, et au fond assez analogues des lettres. Dans les hiéroglyphes mexicains tracés sur la pierre, sur le papier d'aloès, sur des peaux de cerf préparées, sur de la toile, ce qui me paraît dominer de beaucoup, c'est la *représentation des objets, et non des sons*. L'écriture mexicaine est surtout une peinture montrant aux yeux une action plutôt que transmettant les expressions d'un récit. C'est évidemment un degré moins avancé de l'art. Je crois même que le sens des livres historiques ne pouvait être pénétré qu'à l'aide d'une interprétation traditionnellement transmise[1]. La portion la plus considérable des manuscrits aztèques offre aux regards une indication directe et abrégée d'un fait visible. Dans un livre sur l'éducation, on voit au chapitre des châtiments les parents frapper leurs

[1] C'était une sorte de mnémonique. Il en était, je crois, de ces peintures comme de celles par lesquelles les *Peaux-Rouges* transmettent des chants qui ont besoin d'être conservés par une autre voie; car, comme dit Tanner, « bien qu'on puisse, par l'inspection des figures, comprendre l'idée, on ne saurait, par ce moyen seul, répéter le chant. »

enfants au visage avec les feuilles piquantes du nopal; cette scène peinte est un précepte d'éducation domestique.

Lorsque Fernand Cortez aborda au Mexique, avec les envoyés de Montezuma vinrent des peintres qui dessinaient les hommes, les chevaux, les vaisseaux : c'était leur manière d'écrire leur rapport. Je ne sais comment Montezuma l'aurait compris sans explication. Cette explication était si nécessaire, que plus tard, Cortez ayant reçu d'un chef allié une représentation hiéroglyphique du pays qu'il avait à parcourir, ce chef lui envoya en même temps *dix nobles très-savants* pour l'interpréter.

Deux choses seulement ne pouvaient se peindre aux yeux : les dates et les noms de lieux. Pour les premières, les Aztèques avaient recours à leur cycle, qui, au moyen de quatre signes, la *maison*, la *pierre*, le *lapin* et le *roseau*, dont chacun tour à tour commence une série de treize, divise en quatre treizaines les cinquante-deux années du cycle; en joignant à un des quatre signes dénommés plus haut un certain nombre de points depuis un jusqu'à treize, on peut indiquer facilement à laquelle des cinquante-deux années un fait se rapporte. Quant aux noms de lieux, comme ils ont tous un sens qui

peut se traduire en images, il n'y a encore là nulle nécessité de recourir à des lettres. Ainsi Tenotchitlan veut dire la *pierre près du nopal :* on traçait les images d'une pierre et d'un nopal, et l'ancien nom de Mexico était non pas écrit, mais figuré; ce n'était pas une transcription de sons, mais un dessin représentant des armes parlantes. Cela est si vrai, que cet hiéroglyphe de Tenotchitlan sert aujourd'hui d'armoiries à la ville de Mexico. Chapoultépec voulait dire la *montagne de la sauterelle :* on plaçait une sauterelle sur une montagne, et je ne dirai pas on lisait, mais on voyait le nom de Chapoultépec.

De même, dans une peinture qui montre Alvarado massacrant les nobles mexicains dans le grand temple, l'armée espagnole et l'armée mexicaine sont figurées chacune par un homme. On voit les Indiens livrés aux chiens en présence de Cortez et de sa bien-aimée Marina, qui tient un rosaire rouge. Alvarado est désigné par l'image du nom que lui avaient donné les Mexicains, *Tonantiu* (le soleil). Cet Alvarado était un Guzman. Peut-être a-t-il donné à Voltaire l'idée de nommer Guzman l'époux d'Alzire. Alvarado, en mourant, ne prononça point les belles paroles que Voltaire a mises dans la bouche de son personnage :

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Ces paroles, on le sait, furent inspirées au poëte, qui ne les eût peut-être pas imaginées, par celles qu'un duc de Guise adressa en mourant à son assassin. Le dernier mot du Guzman de l'histoire a aussi son énergie. Après avoir commis toute sorte de cruautés, il fut blessé à mort en combattant près de Guadalajara. « Où souffrez-vous? » lui demandait-on. Il répondit : « A l'âme! »

Ce qui précède peut donner une idée du procédé graphique usité dans ce qu'on appelle l'écriture mexicaine. C'est, en général, un dessin plus qu'une véritable écriture. M. Ramirez, en en convenant avec moi, m'apprend pourtant qu'il y a çà et là un peu de phonétisme au milieu des dessins aztèques, c'est-à-dire que parfois un signe est employé non comme figure d'un objet, mais comme représentation d'un son[1]. Les anciens Mexicains ont donc seulement touché au phonétisme et à l'écriture,

[1] Cette observation m'a été confirmée et démontrée, depuis mon retour à Paris, par M. Aubin, qui a formé au Mexique la collection la plus curieuse des monuments de ce genre et en a commencé l'explication. La publication des peintures historiques et autres que possède M. Aubin, avec des traductions faites au Mexique après la conquête, serait de l'intérêt le plus neuf et le plus grand.

tandis que les Égyptiens y sont arrivés et ont écrit réellement dès la plus haute antiquité.

Je croirais volontiers que des signes véritablement hiéroglyphiques à la manière de ceux des Égyptiens se trouvent sur le monument de la péninsule du Yucatan, où existent les vestiges les plus considérables d'une civilisation antique venue très-probablement du Mexique central. A en juger d'après ce qui a été publié, il y a là des indices d'une écriture proprement dite. J'ai cru même y retrouver un hiéroglyphe égyptien, celui de la *lumière*. Il est répété plusieurs fois au-dessous des fenêtres d'un palais, ce qui rappelle l'emploi significatif qu'on en a fait à Dendera, où je l'ai vu placé à l'intérieur des jours percés dans la muraille par lesquels le grand temple de Dendera recevait la lumière. Cet hiéroglyphe figurant un soleil d'où partent des rayons est tellement naturel, qu'il a pu se présenter à des peuples qui n'avaient entre eux aucune communication. M. Ramirez a cherché à interpréter, et, ce me semble, d'une manière fort ingénieuse, des figures hiéroglyphiques tracées sur la pierre, et qui sont, selon lui, de véritables inscriptions historiques[1]. Il pense en avoir déchiffré

[1] Voyez les dissertations placées à la suite de la traduction espagnole de l'*Histoire du Mexique* de Prescott, imprimée à Mexico.

les dates, et rapporte une de ces inscriptions à l'année 1507, quand pour la dernière fois les Mexicains rallumèrent le feu sacré à l'occasion du nouveau cycle qui devait durer plus que leur empire. Dans une autre inscription, M. Ramirez trouve même l'indication du mois et du jour, et lit la date du 28 novembre 1456. Le but de cette inscription aurait été, selon M. Ramirez, de célébrer le retour de l'abondance après sept ans de famine. Il rapporte à la même époque le traité par lequel plusieurs États mexicains convinrent de se faire la guerre dans la pensée étrange d'avoir des prisonniers pour les offrir aux dieux. Une troisième inscription a donné à M. Ramirez le 19 février 1447 comme date de la fondation du grand temple, sur l'emplacement duquel s'élève la cathédrale de Mexico. On n'est guère en état de discuter ces résultats; ils témoignent d'efforts sérieux tentés au Mexique pour l'interprétation des monuments indigènes. Puissent-ils exciter l'émulation des savants européens!

CHAPITRE XVIII

Langues mexicaines. — Un professeur descendant de Montezuma. — Ressemblance de l'othomi et du chinois. — Origine asiatique des Mexicains.

Il n'y a pas, pour comprendre la langue des Aztèques, les mêmes difficultés que pour déchiffrer leur écriture. On possède de cette langue des dictionnaires et des grammaires; seulement celles-ci, suivant l'usage, ont trop été modelées sur les grammaires latines. La langue aztèque est parlée dans les rues de Mexico, et il y a dans cette ville, au *Collége des Indiens*, un professeur chargé de l'enseigner : il s'appelle Chimalpopocan (bouclier fumant). Ce nom a été celui d'un empereur du Mexique. M. Chimalpopocan a la prétention d'être un peu neveu de Montezuma; il m'a même affirmé que, lors de l'expédition des États-Unis, on lui avait fait à ce sujet quelques ouvertures, mais qu'il n'avait vu là que des intrigues auxquelles il avait eu soin de ne pas se prêter. M. Chimalpopocan a bien

voulu me donner une leçon de prononciation aztèque. Cette prononciation n'est pas difficile pour des Français, car la langue aztèque offre plusieurs des sons que le français possède à l'exclusion de la plupart des autres langues, l'*u*, le *ch*. La lettre *x*, qui abonde dans les noms mexicains et leur donne une apparence si barbare, doit être prononcée comme notre *ch*. La prononciation véritable du mot Mexico est donc Mechico, et non, à l'espagnole, Mehico. J'ai visité à cette occasion la bibliothèque du *Collége des Indiens*, où j'ai trouvé avec quelque plaisir et un peu de surprise une collection de la *Revue des Deux Mondes*. J'y ai trouvé aussi les grammaires de quatre langues du Mexique, qui m'ont paru différer plus ou moins de l'aztèque. La plus curieuse est l'othomi, parlée par des montagnards qui sont toujours représentés comme moins civilisés que les Aztèques. Cet idiome, qui probablement fut celui d'une portion des habitants très-anciennement établie dans le pays, est remarquable par un certain nombre de points de ressemblance assez frappants avec une langue qui ne ressemble à aucune autre, le chinois. En effet, comme le chinois, l'othomi est presque purement monosyllabique. Les mots sont en général dépourvus de toute flexion grammaticale; l'accentuation en change

entièrement le sens, ce qui, comme on sait, est propre à la langue chinoise. « Leur langage, dit Herrera en parlant des Othomis, est fort grossier et bref. Une même chose étant proférée en hâte ou posément, haute ou basse, a diverses significations[1]. » Dans l'othomi ainsi que dans le chinois, le même terme peut être employé comme substantif, comme adjectif, comme verbe, et signifier tour à tour, par exemple, *amour*, *aimant*, *aimer*. Enfin un certain nombre de mots sont identiques ou extrêmement semblables dans les deux idiomes. Je sais qu'il ne faut pas donner une importance exagérée à ces ressemblances que le hasard peut produire. Ainsi, sans sortir du Mexique, *teo* veut dire Dieu en aztèque comme *theos* en grec; *may* (aimer) en othomi comme en égyptien; *eria* (aimer) en langue cahita comme *eran* en grec, et ces rapports accidentels ne prouvent rien. Cependant un certain nombre de termes semblables est un fait qu'on ne saurait négliger; la singularité même des mots chinois, si différents par leur caractère et leur aspect des mots usités dans tous les autres idiomes, donne plus de valeur aux rapprochements qu'on peut établir entre cette langue et l'othomi.

[1] Herrera, 3e décade, liv. IV, chap. XIX.

Voici quelques exemples de mots qui sont identiques ou extrêmement semblables dans les deux langues :

	Chinois.	Othomi.
Cesser	Pa	Pa.
Je	Ngo	Nuga, nga.
Toi	Ni	Nuy.
Lui	Na	Na (ce).
Médecin	I	I (remède).
Bonheur	Ki	Hi.
Femme	Niu	Ntsu.
Vieux	Kou	Ko.
Grand	Ta	Da.
Prendre	Pa	Pa.
Petit	Siao	Tsi.
Peu	Sie	Tsi.
Fils	Tseu	Tsi.
Faire	Tso	Tsa.
Diable (mauvais génie)	Kouei	Koua.
Plein	Man	Ma.
Acheter	Mai	Ma.

Outre l'analogie singulière de ces mots othomis avec les mots chinois correspondants, ils ont une ressemblance de physionomie pour ainsi dire qu'on ne trouverait, je crois, dans aucun des idiomes connus, tous si radicalement différents du chinois. Ces deux langues présentent aussi plusieurs rapports grammaticaux assez importants que je ne

puis indiquer ici [1]. Cette curieuse analogie de l'othomi et du chinois, rapprochée du type tartare qui m'a frappé chez certains Indiens du Mexique et dans plusieurs statues mexicaines, est favorable à l'opinion avancée par divers savants, dont le plus illustre est M. de Humboldt [2], et qui fait venir au Mexique une émigration du nord de l'Asie. Le passage est si aisé de cette partie du rivage asiatique sur le continent américain, que les Tchouktchas franchissent chaque année ce détroit pour aller chercher en Amérique les pelleteries qu'ils viennent vendre dans les villages de Sibérie [3]. Il resterait à expliquer comment des peuples d'origine tartare se seraient avancés si haut vers le nord de l'Asie, dans des régions affreuses et désertes. Ce n'est pas le mouvement naturel des émigrations. Cependant des circonstances particulières peuvent diriger la marche d'un peuple du Sud au Nord et d'un climat meilleur vers un climat plus rigoureux. Dans ces grands déplacements des races humaines, il y a

[1] Ces rapports sont exposés dans une dissertation en latin et en espagnol de Fr. Manuel Crisostomo Naxera (*Disertacion sobre la lengua othomi*........ 1845), dont un extrait a été publié en français dans les *Recherches sur les Antiquités de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud*, de Warden.

[2] M. de Humboldt a particulièrement insisté sur l'analogie du cycle mexicain et des cycles chinois et tartare.

[3] Voyez Wrangel, le *Nord de la Sibérie*, etc., t. I, p. 249.

des oscillations en sens divers, les courants et des contre-courants. Les Scandinaves venaient certainement de régions plus méridionales et plus heureuses dont le souvenir s'était conservé pour eux dans la tradition de l'ancien Asgard, leur berceau, où ils travaillaient l'or et buvaient le vin. Sans nous éloigner des pays qu'on a considérés comme le point de départ des migrations aztèques, on voit, dans l'ouvrage de l'amiral Wrangel que je citais tout à l'heure, les Omosks fuir au Nord, devant des populations venues des bords de l'Anadir et des steppes de l'Amour, et arriver précisément dans les pays misérables d'où les populations parties des frontières de la Chine ont pu passer en Amérique[1].

Il y a encore bien loin de l'extrémité septentrionale de l'Amérique au plateau du Mexique, mais on a trouvé dans cet intervalle des monuments qui peuvent être des vestiges du passage des Aztèques durant leur migration vers le Sud. Dans une vallée située à l'ouest de la Californie supérieure, c'est-à-dire de la Californie septentrionale, don Vasquez de Coronado rencontra en 1540 des ruines de bâtiments en pierre. On a découvert les débris d'un édifice considérable sur les bords du

[1] Wrangel, t. I, p. 122.

Gila [1]. On peut voir dans ces édifices et ces ruines comme des *témoins* de la marche des Aztèques. Il n'y a donc rien que de vraisemblable à faire venir ce peuple du nord de l'Asie en suivant le bord occidental du continent américain.

Il n'en est pas de même des navigations qui auraient amené les Chinois à travers l'Océan Pacifique, de la connaissance qu'ils auraient eue du Mexique dès le cinquième siècle de notre ère, et surtout des voyages entrepris par les Aztèques depuis la Mésopotamie jusqu'à Mexico, en rencontrant sur leur chemin la tour de Babel, ou de l'identité, soutenue gravement par quelques antiquaires mexicains, du dieu de l'air Qualzatcoal et de saint Thomas. Le chef-d'œuvre du genre est l'ouvrage de M. John Ranking (Londres, 1827), intitulé : *Historial Researches...* (*Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, de Bogota, etc., au treizième siècle par les Mongols, à l'aide des éléphants.*) Suivant cet auteur, le conquérant du Mexique était Koubilaï, petit-fils de Gengiskhan, qui amena des éléphants en Amérique. On n'en saurait douter, car on trouve dans les Cordillères des ossements de mastodontes! C'est ainsi que, jusqu'à Cuvier, on

[1] Un journal californien annonce qu'on vient de découvrir une pyramide sur les rives du Colorado.

attribuait les débris d'éléphants fossiles des Apennins à l'expédition d'Annibal, et que Voltaire, il faut bien le dire comme consolation pour M. Ranking, soutenait que les coquilles fossiles des Pyrénées y avaient été apportées par des pèlerins. M. Abel Rémusat a fait remarquer que « jamais Alexandre le Grand, ni les Romains, ni Gengiskhan, souvent cités pour leurs immenses conquêtes, n'ont joui d'une domination aussi étendue que celle de Chi-tsou (nom chinois de Koubilaï), monarque à peine connu, et que ne citent point nos savantes histoires modernes. » M. Ranking a voulu ajouter encore à cet immense empire en faisant conquérir par cet empereur tartare de la Chine, déjà suffisamment pourvu, ce semble, une partie de l'Amérique avec des éléphants.

CHAPITRE XIX

La barbarie dans la civilisation. — État du Mexique à l'arrivée des Espagnols. — Leur littérature. — Le roi Nazahualcoyotl et notre poëte Villon. — Agriculture des Aztèques. — Conquête de Cortez. — Guerre de l'indépendance.

Quelle que fût son origine, le peuple mexicain n'en offrait pas moins, à l'arrivée des Espagnols, un bien étrange spectacle : des villes, des armées immenses, un grand luxe, le goût des fêtes, de la magnificence, et, parmi les marques d'une civilisation raffinée, des coutumes d'une incroyable barbarie, des cérémonies religieuses dans lesquelles le cœur des victimes humaines encore vivantes était arraché de leur sein[1] par des prêtres qui se faisaient

[1] Voici la peinture que trace Herrera de ces affreux sacrifices; je laisse parler son traducteur, dont le français ne manque pas d'énergie : « Ils faisaient monter celui qui devait être sacrifié le long de l'escalier du temple, et, en le couchant sur la pierre, ils lui mettaient le collier en forme de couleuvre à la gorge. Quatre prêtres lui prenaient les pieds et les mains, puis le souverain prêtre lui ouvrait le sein et en arrachait le cœur avec la main, et, tout palpitant, il le montrait au soleil, auquel il offrait cette chaleur et cette vapeur qu'il exhalait; puis il se retournait vers l'idole et le lui jetait à la face, et aussitôt après, d'un coup de pied, il jetait le corps du haut en bas de l'escalier. » (3e décade, liv. II, chap. XVI.)

des culottes avec la peau des femmes, — enfin l'anthropophagie. Ce dernier fait est prouvé[1], malgré les dénégations de quelques antiquaires mexicains, qui, par antipathie pour les Espagnols, épousent parfois avec exagération la cause de leurs anciennes victimes. Bustamente, l'un d'entre eux, par exemple, chez qui la haine du gouvernement espagnol qui venait d'être renversé avivait une sympathie exaltée pour ceux qui, dans un autre temps, avaient été aussi opprimés par les Espagnols, après avoir parlé d'un arbre qui datait de Montezuma, qu'on avait eu l'impiété de couper, mais sur le tronc duquel avaient providentiellement poussé de nouveaux rameaux, Bustamente s'écriait : « Bien souvent j'ai visité cet arbre, et sous son ombre je me suis rempli du souvenir de Montezuma... Il me semblait voir l'ombre de ce monarque planer sur ma tête en déplorant l'ingratitude dont les Espagnols payèrent son hospitalité. J'entrais dans ses sentiments, je conversais avec lui, je versais des larmes, et, levant les yeux au ciel, je lui demandais justice contre une abominable agression. Franchissant l'espace de

[1] On lit dans Herrera qu'après une victoire l'armée des Tlascalans *fit un souper avec cinquante mille pots de chair humaine.* A Mexico, les marchands terminaient une fête annuelle de leur paisible corporation, fête qui était une sorte de carnaval, par un banquet du même genre.

trois siècles de servitude, les voyant maintenant écoulés et la puissance espagnole disparue, je rentrais en moi-même, je comparais cette époque funeste avec la liberté dont nous jouissons aujourd'hui. En m'arrachant à ces émouvantes méditations, je ne pus m'empêcher de m'écrier, un peu consolé : Mânes de Montezuma, vous êtes vengés ! »

M. Ramirez, dans de très-intéressants appendices ajoutés à la traduction espagnole du livre de M. Prescott, se montre également en sympathie avec une race pour laquelle il demande un historien qui sente dans ses veines le sang indien mêlé au sang espagnol. M. Ramirez, qui reproche avec une rancune toute mexicaine à M. Prescott d'être trop indulgent pour les cruautés des Espagnols et trop sévère pour leurs ennemis, n'a pas entièrement disculpé les Aztèques du crime d'anthropophagie. Tout ce qu'il a pu faire, ç'a été d'établir que dans l'ancien Mexique on ne mangeait les hommes que par un motif pieux et dans les grandes circonstances. En effet, Montezuma, selon l'historien Herrera, *mangeait peu souvent de la chair humaine, et il fallait qu'elle fût bien apprêtée.*

C'est un fait très-curieux que cette civilisation des Aztèques à la fois perfectionnée et barbare, brillante et féroce; on s'étonne de rencontrer la

culture de la poésie et des arts chez un peuple anthropophage : les mêmes hommes se plaisaient à voir égorger des victimes humaines et à nuancer des plumes de mille couleurs, pour en former ces broderies gracieuses dont le secret s'est conservé parmi les religieuses du Mexique.

Faut-il supposer, comme on l'a fait, selon moi, sans beaucoup de vraisemblance, que le Mexique avait été visité antérieurement à la conquête espagnole par quelques missionnaires européens égarés sur l'Océan, ou par quelques bouddhistes de l'Inde? Faut-il expliquer le contraste que je signalais tout à l'heure par les enseignements d'une religion plus douce tombés sur un fonds de coutumes barbares? Je ne puis croire que, là où le christianisme et même le bouddhisme auraient passé, aient subsisté les sacrifices humains et l'anthropophagie. Non, c'est tout simplement que l'homme peut concilier un certain développement social avec des usages cruels. Sans parler des Nouveaux-Zélandais, remarquables par leur intelligence et célèbres par leur anthropophagie, la Grèce héroïque sacrifiait Iphigénie. Homère, qui a exprimé, dans l'entrevue d'Achille et de Priam, ce que l'âme humaine contient de plus pathétique, montre ce même Achille égorgeant douze captifs sur le tombeau de Patrocle. Les Ro-

mains, après avoir pleuré sur Didon, allaient applaudir aux horreurs de l'amphithéâtre. Les dames de la galante cour de François Ier assistaient au brûlement des hérétiques. La jeune Andalouse joue coquettement avec son éventail et prête l'oreille à des propos d'amour, tandis que ses regards boivent le sang versé dans l'arène. Enfin, au dix-huitième siècle, l'aimable président de Brosses, dans ses charmantes *Lettres sur l'Italie*, si pleines de finesse et d'enjouement, écrit gaiement à une dame de Dijon, qu'il plaisante sur ses cruautés : « J'ai fait mettre à la torture bien des gens qui n'étaient pas si coupables que vous. » Et il l'avait fait comme il le disait.

Les Aztèques avaient une littérature et même, dit-on, des académies. Leurs livres peints se rapportent à la division de la propriété, au cadastre, à la perception des impôts, à la législation pénale, au calendrier; ils avaient aussi des annales en tableaux. On sait qu'ils possédaient des chants historiques, et on a des traductions d'hymnes religieux et moraux composés au quinzième siècle par le roi de Tezcuco, Nazahualcoyotl, qui tenta d'abolir les sacrifices humains. Tezcuco passait pour la ville savante et littéraire. C'était l'Athènes du Mexique.

Ces poésies du roi de Tezcuco sont remarquables

par une sorte de mélancolie prophétique. Dans un hymne philosophique sur la fragilité des choses humaines, j'ai été frappé d'une singulière ressemblance entre les lamentations du prince mexicain et les effusions mélancoliques, tour à tour si amères et si gracieuses, de ce pauvre diable de Villon, menacé lui, non de perdre un empire par la conquête, mais de perdre tout ce qu'il possédait, la vie, sur un gibet.

Villon, devançant le monologue d'Hamlet, moralise sur les débris que l'homme laisse après la mort :

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requêtes
Au moins de la chambre aux paniers,
Ou tous furent porte-paniers.
. . . .
Et icelles qui s'inclinoient
Unes contre autres en leur vie,
Desquelles les unes régnoient,
Des autres craintes et servies;
Là les voys toutes assouvies
Ensemble en un tas pesle-mesle,
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ni maître ne s'y appelle.

Nazahualcoyotl disait, dans le même siècle que Villon :

« La poudre infecte dont les caveaux sont remplis, jadis était ossements et cadavres; ces cadavres furent des corps animés qui, assis sous le dais, présidaient des assemblées, commandaient des armées, conquéraient des royaumes, possédaient des trésors, » etc.

La ressemblance n'est pas moins frappante entre une pièce où Villon invoque le souvenir des hommes illustres qui ont passé, et termine chaque strophe par ce refrain :

Mais où est le preux Charlemagne?

et les vers que l'empereur mexicain a composés dans la même pensée :

« Si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchicihtlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxecmitl, le pieux adorateur des dieux; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal... »

On voit qu'à côté de ces souverains, dont les noms un peu longs parfois étaient populaires au Mexique, mais auront de la peine à le devenir en Europe, le poëte de Tezcuco plaçait aussi ceux des femmes célèbres par leur beauté. C'est un rapport de plus entre lui et notre Villon, qui se demande où est Flora, la belle Romaine :

La reine, blanche comme un lis,
Qui chantoit à voix de sereine (sirène),

et finit cette énumération mélancolique par ce vers d'une grâce charmante, si souvent cité :

> Mais où sont les neiges d'antan (de l'an passé)?

Le poëte mexicain, qui ne voyait pas fondre la neige chaque année, qui ne connaissait que les neiges impérissables des sommets de la Cordillère, n'a pu se rencontrer avec l'enfant de Paris dans ce dernier trait. Lui, il compare les grandeurs passagères aux fumées du Popocatepetl, et il trouve aussi une image gracieuse pour exprimer la vanité des gloires humaines : « Tout cela est semblable à des bouquets qui passent de mains en mains, qui se fanent, et qui finissent par disparaître du monde. »

Les Aztèques connaissaient plusieurs des produits végétaux aujourd'hui les plus employés en Europe. Ils ne possédaient pas le blé, qui fut introduit par un nègre esclave de Cortez; mais ils cultivaient l'indigo, la cochenille, le coton, mentionné aussi dans le vieux monde dès le temps d'Hérodote, le sucre, qu'ils tiraient de l'aloès et même de la canne. C'est à eux que nous devons le chocolat, dont le nom est mexicain (*calahuatl*), et qu'ils gâtaient en y ajoutant des épices et des aromates dont la vanille est la seule trace aujourd'hui. Ils en faisaient, avec de la farine, une sorte de bouillie à laquelle ils

mêlaient le piment et le rocou. Un soldat espagnol disait que ce mélange était bon à donner aux cochons. C'est ce que nos paysans disaient, il n'y a pas longtemps, de la pomme de terre. La pomme de terre elle-même est indigène au Mexique, et ne croît à l'état sauvage dans aucun autre pays. Quand Raleigh l'apporta de la Virginie en Angleterre, elle avait peut-être été déjà portée en Europe, et d'Europe dans le nouveau monde, car on ne voit pas trop comment elle serait arrivée directement du Mexique à la Virginie. Aussi a-t-elle partout en Amérique le nom de pomme de terre *irlandaise*, pour la distinguer de la patate ou pomme de terre *douce*. Pour le tabac, j'ai déjà dit que les anciens Mexicains en connaissaient l'usage; ils prisaient et ils fumaient des cigares qu'ils plaçaient dans de petits tubes d'écaille ou d'argent. Fumer était du bel usage à la cour de Montezuma.

Comme aujourd'hui, l'usage du *pulque*, liqueur spiritueuse extraite des feuilles de l'aloès, était très-répandu chez les Aztèques. Il ne paraît pas qu'ils connussent le vin. Le personnage qu'on appelle le dieu du vin dans leur mythologie était, je pense, le dieu du *pulque*[1]. On lui offrait des victimes

[1] Les Mexicains tiraient aussi une liqueur spiritueuse du maïs.

humaines en les choisissant dans la province qui passait pour produire le plus d'ivrognes. Les Mexicains d'aujourd'hui sont demeurés très-fidèles à cette partie de la religion de leurs pères, et les *pulquerias* remplacent nos cabarets. Du temps des Espagnols, à la suite d'une émeute, on essaya d'interdire l'usage du *pulque*. L'Université publia un manifeste qui énumérait les inconvénients de l'ivresse; mais cette tentative d'une *loi de tempérance*, la plus ancienne de toutes, ne put réussir; on y avait déjà pensé sous les Aztèques. Les *sociétés de tempérance* des États-Unis ont mieux réussi.

Quand les Espagnols vinrent dans le pays, il n'y avait pas trois cents ans que les Aztèques dominaient à Mexico. Ils y avaient été précédés par diverses races, dont celle qui a laissé la plus grande mémoire était les Toltèques[1]. Les Toltèques semblent avoir été les Pélasges du Mexique; et, comme on attribue à ceux-ci les monuments les plus anciens et les plus solides qu'on trouve dans le pays habité plus tard par les Hellènes, on rapporte aux Toltèques la construction des pyramides mexicaines

[1] On suppose que les Toltèques s'établirent sur le plateau du Mexique au septième siècle, les Chichimèques au douzième, les Aztèques au treizième. On croit que Mexico avait été fondé par les Chichimèques en 1325, et qu'un grand feudataire, nommé Acamapitzin, prit en 1352 le titre de roi, et fut le fondateur de l'empire aztèque.

et notamment de la grande pyramide de Cholula [1]. Il me paraît très-vraisemblable que les Toltèques, après avoir émigré, allèrent dans le Yucatan élever ces villes dont les débris offrent les plus grandes ruines du nouveau monde [2].

Les Aztèques, dominateurs d'une portion du Mexique à l'arrivée de Cortez, n'y exerçaient pas un empire incontesté. A quinze lieues de leur capitale, l'état de Tlascala, qui formait une sorte de république aristocratique et jusqu'à un certain point représentative [3], avait conservé son indépendance. Un peu plus loin était l'État théocratique de Cholula. Ce fut par le secours de ces ennemis des Aztèques et des chefs, qui portaient avec impatience le joug de leur domination, que Cortez vainquit Montezuma. Outre ses six cents Espagnols, il avait au moins cent cinquante mille alliés; des historiens mexicains disent deux cent et même trois cent mille. Cortez n'en fut pas moins étonnant par l'audace avec laquelle, sans savoir les difficultés et les secours qui l'attendaient, il s'élança, suivi d'une poi-

[1] Les Toltèques passent pour avoir inventé les premiers la culture du maïs, celle du coton et l'art de faire le pain.

[2] Clavigero dit positivement que quelques-uns des Toltèques émigrèrent dans le Yucatan.

[3] Chaque canton, dit Solis, nommait quelques personnages considérables qui allaient résider à Tlascala, et ces députés formaient le corps du sénat, dont les Tlascalans observaient les décrets.

gnée d'hommes aussi déterminés que lui, à la conquête d'un vaste empire, et plus encore peut-être par la persévérance intrépide et l'habileté infatigable qu'il montra jusqu'à la fin. Aussi la légende s'est emparée de cette expédition dont la réalité est si grande. On dit que, contemplant Mexico du haut d'un *teocalli*, il pleura sur cette magnifique ville qu'il allait détruire. Cortez n'a jamais, je crois, répandu ces philosophiques larmes. On a aussi rajeuni pour lui la vieille histoire, déjà racontée plusieurs fois dans l'antiquité, d'Agathocle, de Julien et de quelques autres, qui a laissé un proverbe dans notre langue : *brûler ses vaisseaux*. Malgré l'autorité du proverbe, Cortez n'a point brûlé ses vaisseaux par une inspiration héroïque, pour s'enlever tout moyen de retour. Rappelé par le gouverneur de Cuba, dont il était le lieutenant, ayant désobéi à son chef et conservé le commandement malgré lui, perdu s'il revenait, ses vaisseaux, qui ne lui servaient à rien, ne pouvaient que lui nuire en offrant aux mutins un moyen d'aller révéler au gouverneur de Cuba les desseins de son subordonné rebelle : il les sacrifia donc sans regret et sans mérite. Du reste, il ne les brûla point ; il faut renoncer à le voir, une torche à la main, les embrasant théâtralement sur le rivage. Cortez montra dans tout

ceci plus de ruse que d'héroïsme : il fit échouer ses vaisseaux secrètement et comme par accident, puis ordonna qu'ils fussent dépecés, gardant avec soin le fer, les cordages et tout ce qui pouvait servir. Ce qu'il accomplit de vraiment étonnant, ce fut d'entrer une première fois à Mexico sans coup férir, par la terreur qu'inspirait son audace, en se servant habilement des haines que les Aztèques avaient soulevées et de la prophétie qui annonçait la venue d'un homme blanc; ce fut d'enchaîner dans son propre palais un monarque adoré de son peuple comme une idole, d'aller sur la côte au-devant des Espagnols envoyés pour lui ravir le commandement, de les gagner et de revenir à leur tête, puis de rentrer dans Mexico encore indépendant — comme dans une ville conquise. Quand le peuple se souleva enfin, les revers montrèrent Cortez plus grand que ses succès, aidés par la supériorité des armes et le nombre de ses alliés. Il fut plus admirable de patience et de résolution dans la *nuit triste* (*noche triste*), quand il sortit de Mexico, sur une étroite chaussée, assailli par une immense multitude, ayant perdu bon nombre de ses Espagnols et toute son artillerie, que lorsqu'il revint prendre Mexico, à la suite d'un siége de soixante-cinq jours, à la tête des soldats qu'on avait envoyés contre lui

et de toutes les tribus mécontentes, dont la haine pour les Mexicains était si grande, qu'alors même que les Espagnols étaient fatigués de carnage, ils ne pouvaient empêcher leurs alliés d'égorger et de dévorer leurs ennemis.

Du reste, la cruauté de Cortez fut égale à sa résolution indomptable. Ces hommes étaient ainsi : à force de mépriser pour leur propre compte la douleur et la mort, ils devenaient indifférents à les infliger. Tout le monde connaît le mot adressé par Guatimozin, mis à la torture pour déclarer où étaient ses trésors, au confident qui, livré aux mêmes tourments, semblait, en regardant son maître, lui demander la permission de parler : « Homme de peu de cœur! et moi, suis-je sur un lit de roses? » On ne sait pas aussi généralement la fin de ce Guatimozin, qui ne succomba point aux tortures du feu, et avec lequel Cortez vécut depuis assez amicalement et comme si rien ne s'était passé, mais qu'il fit pendre un beau jour dans une expédition vers le sud. Avec Guatimozin se trouvait un prince mexicain, nommé Ixtlixochtli[1], qui avait toujours été très-fidèle au conquérant, ce qui n'em-

[1] Cet allié si dévoué de Cortez lui avait sauvé la vie, et poussait si loin le zèle pour la religion du vainqueur, qu'il menaça un jour sa mère de la brûler vive, si elle ne voulait consentir à être baptisée.

pêche pas Cortez de donner l'ordre de pendre son frère comme Guatimozin. Ixtlixochtli dormait en ce moment. On vient lui apprendre ce singulier trait de reconnaissance. Aussitôt il accourt, et, au nom de nombreux services rendus, reproche à Cortez d'avoir ainsi disposé de son frère sans le prévenir. « Je comptais en effet vous avertir, répondit négligemment Cortez, mais on m'a dit que vous dormiez, et je n'ai pas voulu vous réveiller. » J'ai trouvé ce singulier détail, qui, plus qu'un autre peut-être, montre chez le vainqueur du Mexique l'insouciance de la vie des hommes, dans le curieux récit écrit par un descendant du prince Ixtlixochtli. La véracité de l'auteur n'est pas suspecte, car, moine et bon catholique, après avoir retracé toutes les horreurs commises par les Espagnols, au lieu de se livrer contre eux à l'indignation qu'elles semblent devoir inspirer, il ajoute pieusement : « Nous ne devons pas nous plaindre de la venue des Espagnols, quelles que soient les cruautés qu'ils ont exercées, car nous leur devons d'avoir échappé à l'idolâtrie et connu le vrai Dieu. »

La guerre de l'indépendance a commencé par un réveil de l'ancienne nationalité mexicaine. Ce fut d'abord une explosion terrible du sentiment in-

dien, de la haine que la race subjuguée gardait à la race des conquérants. De même, au Pérou, un descendant des Incas, nommé Tupac-Aymara, leva l'étendard de la rébellion contre l'Espagne. Au Mexique, cent mille Indiens se soulevèrent à la voix d'un curé. Une religieuse, doña Maria Quitana, quitta son couvent pour aller combattre. Les insurgés furent écrasés; mais le feu de l'insurrection, comprimé sur un point, éclatait sur un autre, et après bien des vicissitudes l'indépendance du Mexique fut proclamée. Les Indiens, qui avaient les premiers versé leur sang pour elle, en ont peu profité. Je ne sais, du reste, si elle a beaucoup profité à personne.

CHAPITRE XX

Chapoultépec. — Campagne de l'armée des États-Unis. — Notre-Dame de Guadalupe. — Légende. — Église et chapelles.

Pour compléter nos souvenirs aztèques, nous sommes allés faire une promenade à Chapoultépec. Là étaient le Versailles des anciens souverains du

Mexique, la ménagerie et le jardin des plantes de Montezuma, qui avait réuni en ce lieu les animaux et les productions végétales de tout son empire. A cet égard, les Mexicains étaient alors plus avancés qu'ils ne le sont aujourd'hui; car le jardin des plantes, qu'a vu encore M. de Humboldt, n'existe plus. Ce n'était pas une simple curiosité qui portait les souverains du Mexique à rassembler ainsi tous les végétaux de leur pays. Les plantes médicinales étaient distribuées aux malades, des médecins étaient chargés de rendre compte au monarque de l'effet des remèdes, et on enregistrait ces dépositions, comme on faisait en Grèce pour les observations desquelles est sortie, dit-on, la médecine hippocratique. Chapoultépec est un lieu charmant. On s'y promène sous de magnifiques *cyprès chauves*, les plus grands qui existent dans le monde. Leurs troncs énormes et tordus, leurs branches, d'où pend comme une longue barbe grise, le *spanish moss*, offrent un aspect bizarre et presque fantastique. Selon M. de Candolle fils, ces arbres ont plus de cinq mille ans. C'est à peu près l'âge des pyramides d'Égypte.

Au sommet de la colline qu'environnent ces arbres antiques est l'école militaire. Dans la guerre avec les États-Unis, les élèves de cette école se sont

fait tuer bravement. Les troupes régulières n'ont pas toujours aussi bien tenu. C'est qu'il y avait, dit-on, de singuliers officiers. L'un d'eux, ayant reçu l'ordre de charger, fit répondre qu'il rencontrait un obstacle : cet obstacle était un petit fossé très-facile à franchir. Il a reçu le nom de *général Obstacle*. Un autre officier, fait prisonnier, après avoir remis son épée au général Scott, lui offrit une cigarette en lui disant : « Fumez-vous ? » Du reste, l'habitude de fumer établit dans les pays espagnols, entre tous ceux qui s'y livrent, la familiarité quelquefois la plus singulière. J'ai vu un galérien qui travaillait, la chaîne au pied, sur la grande place de Mexico, s'approcher d'un soldat en faction à la porte du président, et allumer son cigare à celui de la sentinelle. On se consolait des revers en les transformant en victoires. J'ai lu un rapport officiel de Santa-Anna où il parle du triomphe de Buena-Vista ; ce triomphe est une victoire des Américains. Les soldats n'ont pas manqué de bravoure. Les Indiens se sont laissé tuer sans rien dire, avec beaucoup de sang-froid. La garde nationale de Mexico s'est très-bien battue. Son commandant, qui était un tailleur nommé Banderas, a été héroïque. Blessé la veille, il répondit à son fils, qui voulait l'empêcher de remonter à cheval : « Il s'agit aujourd'hui de sauver

son pays ou de mourir. » Et il mourut. Malheureusement les officiers des troupes régulières n'ont pas tous imité ce tailleur, et la défense a été très-mal conduite.

Les Américains n'étaient pourtant pas des guerriers consommés. Ici les officiers valaient mieux que les soldats; mais soldats et officiers ont montré constamment la plus aventureuse intrépidité, s'élançant à travers des déserts et allant devant eux en dépit de tous les *obstacles*. Avant d'arriver à Mexico, ils imaginèrent de s'aventurer dans le *Pedrigal*. On appelle ainsi un immense champ de lave d'un aspect singulier et désolé qui s'étend jusqu'à l'océan Pacifique; ils s'y égarèrent plusieurs jours et en sortirent mourants de soif, de faim, de fatigue, pour venir prendre Chapoultépec et Mexico.

Nous sommes allés faire notre pèlerinage à l'église de Notre-Dame de Guadalupe, qui est la patronne des Indiens, et qu'a adoptée la république mexicaine. Cette église s'élève sur une colline voisine de Mexico, où fut jadis le temple d'une déesse aztèque. La légende qui se rapporte à sa fondation est assez gracieuse. Un pauvre *peon* indien s'était endormi en ce lieu; pendant son sommeil, la Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller dire à l'évêque de Mexico de bâtir là une église. L'évêque ne voulut pas recevoir

l'Indien; celui-ci revint le lendemain. L'évêque demanda une preuve de la vérité du récit. La Vierge apparut de nouveau à l'Indien et lui ordonna cette fois d'aller sur la colline stérile y cueillir des roses; il en trouva en effet qui avaient crû miraculeusement parmi les rochers, et les rapporta à la Vierge, qui les jeta *avec son portrait* dans le *sarapé* du pauvre homme. L'évêque crut enfin et fit construire l'église.

Cette légende, toute populaire, convient à l'origine du culte de cette Vierge de Guadalupe, l'une des madones pour lesquelles je me sens le plus de dévotion, car elle est la protectrice d'une race opprimée, *mater afflictorum;* mais la légende n'en est pas restée là. Ce portrait de la Vierge donné au pauvre Indien, quel en était l'auteur? Dieu lui-même. « Jéhovah, dit un poëte mexicain que je traduis fidèlement, Jéhovah voulut laisser aux Mexicains un portrait de sa mère *fait de sa main*, en raison de l'amour qu'il avait pour nous. »

L'église de Notre-Dame de Guadalupe est d'un goût plus simple que la plupart des églises de Mexico; l'intérieur n'a rien de l'ornementation espagnole : la voûte est blanche avec des bandes en or. Il y a dans cette église une balustrade d'argent qui a une grande valeur : on dit que les moines

vont la vendre et la remplacer par une balustrade de cuivre argenté. En général, les ornements précieux disparaissent aujourd'hui des couvents et des églises du Mexique; les moines se hâtent de réaliser, comme un vieillard qui sait bien qu'il n'a pas longtemps à vivre. Ce peuple meurt et se sent mourir.

Dans l'église même de Notre-Dame de Guadalupe, on vend des chapelets bénits et des images miraculeuses. Les bons pères qui font ce petit trafic n'ont jamais lu dans l'Évangile que Jésus-Christ chassa du temple ceux qui vendaient des colombes pour les sacrifices, ni la dissertation du savant chanoine Thiers sur les *porches des églises, dans laquelle il est fait voir qu'il n'est permis d'y vendre aucune marchandise, non pas même celles qui servent à la piété*. Après quelques dévotes emplettes, je montai sur la colline qui est derrière l'église, et d'où l'on a une belle vue de Mexico. La campagne est couverte çà et là d'efflorescences salines qui ont l'aspect de la neige.

Ce que j'ai vu en fait d'architecture de plus ravissant pendant tout mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe. Cette architecture est très-originale; elle ne ressemble à rien. C'est bien une sorte de Renaissance, mais

d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent des fenêtres en étoiles autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie; — la porte est moresque, il y a des fenêtres moresques. Tout cela semble devoir être très-incohérent et ne l'est point. La disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural un caprice harmonieux.

CHAPITRE XXI

Mines d'argent. — Procédés d'extraction. — La compagnie anglaise de Real del Monte. — Haciendas.

Un des plus grands intérêts que présente le Mexique, ce sont les mines d'argent qui ont, depuis trois siècles, versé en Europe une si grande quantité de ce métal précieux. L'or ne s'y est pas trouvé avec la même abondance. Cependant on sait que des gisements aurifères d'une grande étendue existent dans l'État de Sonora. Malheureusement ils sont

gardés par soixante mille Apaches, sauvages très-belliqueux qui jusqu'ici ont toujours repoussé les Européens. En ce moment, l'attention est tournée vers Sonora, qui pourrait donner au Mexique sa Californie, comme l'Angleterre vient de trouver la sienne en Australie. Une expédition dirigée par un Français, M. Raousset de Boulbon [1], s'organise pour aller conquérir cette toison d'or. En attendant, c'est l'argent qui forme la principale richesse du pays. Pour avoir une idée des mines d'argent du Mexique, je vais visiter celles de Real del Monte, exploitées maintenant par une compagnie anglaise et dans lesquelles il est intéressant de comparer les divers procédés mis en usage pour l'extraction de l'argent.

Dans la diligence qui nous a conduits aux mines de Real del Monte, presque tout le monde parlait français. C'est à Pachuca, petite ville située au pied des montagnes, que l'on quitte la diligence et que l'on monte à cheval pour gagner les mines. Ces montagnes paraissent, au premier coup d'œil, arides et dénuées d'arbres. Cette pauvreté apparente

[1] Je disais dans une note : On sait maintenant que cette expédition n'a pas réussi ; mais j'ai vu une fois M. Raousset de Boulbon à Mexico, et je crois qu'il est homme à recommencer. Je jugeais bien l'énergie et l'audace de notre infortuné compatriote. — On sait qu'il a été fusillé depuis par les Mexicains, et qu'il est mort avec un grand courage.

recèle des trésors; jamais il n'y eut un plus grand contraste entre l'apparence et la réalité. Quand on pénètre dans ce qui semblait un désert de roches dépouillées, la végétation reparaît, et Real del Monte est d'un aspect beaucoup moins sévère; mais la température a changé. Nous sommes près de la Terre-Froide. Il n'y a plus de traces de la végétation tropicale. Le blé croît sur les plateaux, et de beaux arbres couvrent les sommets. Le soir, sur le balcon en bois de notre auberge, nous pouvons nous croire dans un village de la Suisse ou des Pyrénées.

Real del Monte.

Nous sommes montés à cheval de bonne heure et nous nous sommes mis en route pour la première exploitation que nous devions visiter. Plusieurs améliorations y ont été introduites par la compagnie anglaise, entre autres le *revolving furnace*, fourneau à sole tournante qui donne sur le bois employé une économie de près de moitié; on y a établi aussi les *barils tournants*, dont le travail remplace le piétinement des mulets, procédé usité généralement en Amérique pour unir au mercure l'argent contenu dans le minerai, et qui, par cette raison, a reçu le nom de *procédé américain*. Cette

dernière méthode, fruit d'une routine ingénieuse, avait jusqu'alors triomphé complétement au Mexique; mais la méthode allemande des barils tournants, au moyen desquels s'opère le mélange du mercure et de l'argent, prévaut aujourd'hui dans les mines de Real del Monte, exploitées par la compagnie anglaise. C'est dans l'industrie minière du Mexique un changement considérable et une sorte de révolution qu'il est important de signaler, car selon les hommes les plus compétents, M. de Humboldt et M. Boussingault[1], la méthode américaine, toute grossière qu'elle est, convenait cependant mieux qu'aucune autre à l'exploitation des mines mexicaines dans les circonstances particulières où elles sont placées.

On parle beaucoup d'un autre essai tenté pour extraire l'argent sans le secours du mercure et en dissolvant le sel argentifère au moyen du sel de cuisine. Ce procédé n'est pas nouveau, on l'a employé en Allemagne, au Pérou et en France dans la mine de Poullaouen[2]. Il semble d'abord devoir of-

[1] Voyez *Annales de Chimie*, 1832, t. LI, p. 375, les curieuses recherches de M. Boussingault sur *les phénomènes chimiques qui se passent dans l'amalgamation américaine*, dont il a mieux que personne démêlé les réactions compliquées.

[2] Voyez *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques, et sur les procédés à suivre pour son extraction*, par MM. Mala-

frir un grand avantage, la déperdition du mercure employé pour l'amalgamation de l'argent, et qui est surtout très-considérable quand on suit la méthode dite *américaine*, augmentant de beaucoup les frais d'extraction. Cependant ce procédé par dissolution saline n'a pas eu le succès qu'on en attendait. Le sel est cher dans cette partie du Mexique, les chaudières employées à l'opération se détruisent promptement, et il paraît qu'une partie de l'argent échappe à la dissolution. En Europe, les choses vont mieux, parce que le sel est moins cher et que les ouvriers sont plus actifs et plus intelligents. Enfin l'avantage de se passer de mercure a considérablement diminué depuis que ce métal a été découvert en Californie et que par là son prix au Mexique a été réduit des deux tiers.

M. Buchan, à l'obligeance duquel je dois les renseignements qui précèdent, me communique aussi de curieux détails sur l'organisation de la compagnie anglaise, dont il est un des directeurs. Tout le pays des mines appartient à cette compagnie. Elle fait travailler de six à huit mille hommes et a sous ses ordres vingt soldats de l'État. Elle a débuté par construire des routes et des ponts entre les diverses

guti et J. Durocher; troisième partie, *Annales des Mines*, quatrième série, t. XVII, p. 653.

haciendas[1]; ces routes et ces ponts sont magnifiques. Jusqu'ici le revenu des mines a été presque entièrement absorbé par les frais d'établissement; maintenant toutes les dépenses nécessaires sont faites, et l'on commence à gagner. M. Buchan estime que, sur le million de piastres produit chaque année, la compagnie fait un bénéfice de 200,000 piastres. Si on trouve de nouvelles veines, elle gagnera peut-être un million de piastres par an. Du reste, on a changé de méthode; autrefois on cherchait un bon filon, puis un meilleur. Le principe actuel est de faire rendre davantage au filon que l'on tient par l'amélioration des procédés, les machines et le bon ordre. Ces changements sont conformes à la marche naturelle des choses. L'industrie, comme les autres facultés humaines, comme l'imagination elle-même, commence par se porter au hasard sur tout ce qui l'attire, puis elle choisit son objet et se perfectionne en se concentrant.

L'un des *partners* de la compagnie a la ferme de la monnaie, et un autre la ferme du tabac. Cela leur permet d'avoir des agents dans toutes les villes; dans le district des mines, les maires et les municipalités sont sous leur influence. Au sein d'un

[1] Usines pour l'extraction de l'argent.

pays désorganisé, le spectacle d'un établissement considérable et bien entendu fait plaisir. Real del Monte est le seul lieu du Mexique où l'on n'entende pas parler des voleurs. Le gouvernement accorde à la compagnie cent cinquante condamnés qu'elle choisit parmi ceux qui sont jeunes et propres au travail. On les nourrit bien, et, si l'on a été content d'eux, ils reçoivent une gratification quand le temps de leur peine est expiré.

La dernière des *haciendas* que nous avons visitée est celle de Regla. Ici on n'emploie pas pour l'amalgamation le système des barils : les mulets piétinent le mélange. L'opération dure un mois au lieu d'un jour[1], mais elle demande moins de capitaux et n'exige pas la calcination du produit; elle convient mieux, dit-on, à certains minerais. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est plus pittoresque. Au milieu d'une cour que dominent des rochers, on chasse les mulets à travers la pâte métallique que leurs pieds pétrissent; ces mulets sont jaunes, bleus, verts, de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Une chute d'eau fait mouvoir, au moyen d'une roue, des pilons de basalte; c'est un produit de la localité.

[1] Et même beaucoup plus, quelquefois l'amalgamation n'est terminée qu'après deux et même trois mois. (Dumas, *Chimie appliquée aux arts*, t. IV, p. 350.)

Derrière le bâtiment d'exploitation se voient, au fond d'une petite vallée, des prismes de basalte d'une grande hauteur; les uns verticaux comme à Staffa, les autres déployés en éventail; une cascade tombe à travers cette colonnade naturelle. Les collines environnantes sont couvertes de cactus, d'aloès, d'yuccas. En descendant de Real del Monte, nous avons trouvé la Terre-Chaude à deux heures de la Terre-Froide. Ici les beautés de la nature accompagnent l'intérêt qui s'attache aux opérations de l'industrie. Les constructions qui encadrent la scène concourent au pittoresque. Regla, avec sa vieille église, a bien l'ancien caractère espagnol. En allant à la cascade, on voit des arches énormes construites par les comtes de Regla pour faire arriver l'eau, travail d'une grandeur et d'une solidité vraiment romaines. Tout ce qui a ce caractère au Mexique appartient au temps de la domination des Espagnols. Le plus remarquable des travaux exécutés par eux est le canal de déchargement entrepris au commencement du dix-huitième siècle, et terminé en 1789, pour empêcher les deux lacs appelés Saint-Christobal et Zumpango de se déverser dans les lacs voisins de Mexico, que des débordements avaient plusieurs fois inondé : ce canal a environ quatre lieues.

On m'a montré la pauvre civière sur laquelle on porte en terre les Indiens ; j'ai recueilli sur leur inhumation des détails qui m'ont serré le cœur; ils sont enterrés, à la lettre, comme des chiens, sans vêtement; puis on piétine la terre, et tout est dit. « Un prêtre vient-il bénir les morts? ai-je demandé au guide qui me contait cela comme il m'eût conté toute autre chose. — Il vient, m'a-t-il répondu, pour les *señores.* »

Nous sommes retournés à la première *hacienda*, ramenés par M. Buchan dans sa voiture, attelée, selon l'usage, de quatre mules, à cause des montées. Il nous apprend qu'on envoie tous les mois le produit à Mexico sous bonne escorte, dans une caisse métallique munie d'une serrure de Bramah. Comme il n'y a qu'un citoyen des États-Unis qui ait pu ouvrir ces serrures, on ne craint pas qu'elles le soient entre Real del Monte et Mexico; il faudrait deux heures aux voleurs pour les forcer. Nous quittons M. Buchan à Velasco, où est son habitation, et nous revenons coucher à Real del Monte. La soirée est fraîche. Nous avons encore une fois changé de climat : ce matin nous étions en Afrique, ce soir nous sommes en Europe.

En général, les mines sont une des nombreuses déceptions qui attendent le voyageur, quand il n'a

pas assez d'expérience pour leur échapper. Descendre au moyen d'échelles dans un puits noir, suivre d'interminables galeries et voir quelques hommes donner des coups de marteau ou porter du minerai, c'est à peu près tout ce qu'ont à offrir de curieux aux voyageurs non métallurgistes les mines du nouveau comme de l'ancien monde[1]. Ce qui est intéressant dans la région de Real del Monte, ce sont les *haciendas* que nous avons visitées hier et les divers procédés employés pour extraire l'argent; mais, instruits par nos souvenirs, mon compagnon de voyage et moi nous nous sommes gardés de nous donner le plaisir de descendre, en touristes novices, des échelles interminables pour aller dans un trou. Nous nous sommes contentés d'admirer la machine à vapeur qui va puiser l'eau dans le fond de la mine de *Dolorès*, à quinze cents pieds, pour l'amener dans la galerie d'écoulement, située elle-même à une profondeur de cinq cents pieds. Le poids qui porte sur le piston est évalué à quinze quintaux. Le balancier vient toucher tout doucement une surface sur laquelle on peut mettre une noisette qu'il effleure sans la briser. Cette force si

[1] Je dois faire une exception pour la mine de Danemora, en Suède, où l'on descend à ciel ouvert au fond d'un abîme, dans un seau suspendu à une corde, parmi des rochers très-pittoresques.

formidable, mesurée avec tant de précision, gouvernée avec tant d'exactitude, inspire un grand respect pour l'homme qui est parvenu à la maîtriser. Nous avons erré dans le village de Real del Monte. Ici l'on marche sur l'argent. Les cailloux des chemins et les pierres des maisons contiennent un minerai argentifère, mais trop peu riche pour être exploité. J'ai vu pour la première fois de ma vie l'échange en nature remplacer l'emploi de la monnaie : une femme a donné à une autre des haricots pour une herbe appelé *chichi*. Dans beaucoup d'endroits, les Indiens en sont restés à ce procédé commercial très-primitif. Les anciens Mexicains étaient plus avancés que leurs descendants : ils avaient une monnaie. Cortez parle, dans sa lettre à Charles-Quint, d'une monnaie d'étain usitée dans quelques provinces de l'empire. Selon Torquemada, on employait à Mexico une monnaie de cuivre qui avait la forme d'un T, mais l'usage n'en fut jamais général, et l'instrument d'échange le plus répandu c'étaient les graines de cacao, encore employées pour cet objet dans certaines parties du Mexique. Du reste, l'usage de la monnaie n'est pas toujours, comme on l'a dit, une preuve de civilisation. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord se servaient de coquilles, qui chez eux tenaient lieu de monnaie, et

on n'a rien trouvé qui jouât clairement le rôle d'une monnaie dans l'ancienne Égypte.

Comme il fallait cependant voir une galerie d'exploitation, nous nous sommes détournés de notre route en revenant à Pachuca pour visiter la mine d'*el Rosario*. Cette visite n'a pas eu plus d'intérêt que nous ne l'espérions et s'est bornée à faire quelques centaines de pas sous une voûte, précédés par un homme qui nous disait : « Ceci est du bon minerai, cela est encore du bon minerai. » Mais, comme il arrive très-souvent en voyage, le chemin valait mieux que le but. La gorge au sein de laquelle se trouve la mine d'*el Rosario*, avec un orage en perspective qui lui donnait un aspect encore plus sauvage, et les roulements du tonnerre dans la montagne, formait un ensemble sévère de l'effet le plus imposant. Arrivé à Pachuca, je me suis assis sous un portique, regardant les Indiens, enveloppés dans leurs *sarapés*, courir à travers la pluie ou s'enfoncer à cheval dans les montagnes, — me livrant au sentiment du lointain, de l'isolé; me disant : Comment suis-je à Pachuca?

Ce matin, nous sommes revenus sans encombre à Mexico, où nous avons terminé notre course métallurgique par une visite à l'école des mines (*mineria*), qui est bien tenue. C'est, de tous les éta-

blissements fondés par les Espagnols, le seul peut-être qui n'ait pas dégénéré depuis la révolution, bien qu'il ait perdu dans Del Rio un minéralogiste estimé en Europe.

CHAPITRE XXII

Littérature moderne du Mexique : théologie, poésie, roman, satire. — La communication des deux mers. — Capitale future du monde.

Pour être juste avec le Mexique, il faut citer tout ce qui peut faire honneur au développement intellectuel du pays. C'est ce qui m'engage à parler de quelques écrivains qu'il a produits. On a publié, sous le titre de *Bibliotheca Mexicana*, en deux gros volumes, le catalogue des livres écrits au Mexique. Là se trouvent indiqués, parmi beaucoup de traités sur la théologie, un certain nombre de travaux importants sur les langues, les populations mexicaines et sur l'histoire du pays. Sahagun, Torquemada, l'infortuné Botturini, dans ces derniers temps Bustamente, Gama et M. Alaman ont fait beaucoup pour les éclaircir. Je ne parle pas ici de ces tra-

vaux scientifiques, je m'attache à ce qui est plus proprement littéraire. On cite pour l'époque antérieure au dix-neuvième siècle une religieuse mexicaine, Inez de la Cruz, dont les poésies ont été publiées sous ce titre : *Œuvres de la dixième Muse.* Il faut mentionner aussi l'évêque de Puebla, Palafox, adversaire ardent des jésuites, l'Arnauld du Mexique, dont Arnauld lui-même raconte avec complaisance les combats contre l'ennemi commun. Auteur de plusieurs ouvrages mystiques, il composa, ce qui est assez étrange, une histoire de la conquête de la Chine par les Tartares. Les jésuites ont eu aussi au Mexique leur écrivain, ce fut Siguenza-y-Gongora, qui, au dix-septième siècle, célébra les merveilles de la nature tropicale en latin, dans cette langue qui offrait un lien aux beaux esprits des deux mondes; il étudia les antiquités, et, mathématicien en même temps qu'il était poëte et archéologue, écrivit, avant Bayle, contre la crainte superstitieuse des comètes.

J'ai déjà parlé de M. Carpio, dont je regrette de ne pouvoir citer davantage. Son poëme sur le *Mexique* est écrit en très-beaux vers et bien supérieur à celui qu'a publié sur le même sujet Balbuena. Dans ce siècle ont paru deux ouvrages consacrés à peindre, au point de vue satirique, les

mœurs mexicaines; le premier en date est un roman intitulé *El Periquillo Sarniento*, par Fernand de Lizardi. C'est le *Gil Blas* du Mexique, mais bien inférieur à son modèle. L'auteur a imité les romans *picaresques* de l'Espagne. C'est plutôt un roman *leperesque*, un roman de gueux, comme *Lazarille de Tormes*, mais en général sans verve, sans invention, sans comique, et ne relevant point par l'enjouement et l'imagination la bassesse des tableaux. L'auteur moralise beaucoup et dégoûte un peu ; il est trop froid pour être amusant, et souvent trop ignoble pour plaire. Le morceau suivant peut donner une idée de sa manière quand il tombe sur un ridicule réel de ses compatriotes et qu'il en tire bon parti : « C'est une chose très-risible de faire parade de luxe et de laisser voir sa misère, d'avoir une voiture et d'y atteler des mules dont on peut compter les côtes, ou d'avoir un cocher qui ressemble à ces figures dont s'amusent les enfants, de posséder une grande maison pour en habiter les combles, de vivre entre le bal et la promenade d'une part, et de l'autre les créanciers et les billets du mont-de-piété. » Il y a de ces travers, et de pires encore, à Mexico et ailleurs.

On trouve plus d'esprit, de malice, de feu, dans une œuvre satirique intitulée le *Coq pythagoricien*,

dont l'idée première est empruntée au *Coq de Lucien*. Elle offre des peintures un peu chargées, mais qui ne manquent ni de vivacité ni de vérité. Pour arriver à frapper sur ses compatriotes, l'auteur s'est cru obligé de donner en passant quelques coups sur les doigts des Français et des Yankees. Je suis trop patriote pour traduire ce qui nous concerne, et je passe aux Anglo-Américains. « Je m'assurai, dit le malin coq, que tous les Anglo-Américains avaient un cœur et un cerveau d'argent, car à force de n'aimer autre chose et de ne chercher autre chose que ce métal, ils en sont venus à se métalliser le cœur et le cerveau, et c'est une providence de Diéu qu'ils ne sachent pas qu'il en est ainsi, car ils s'égorgeraient les uns les autres et se tueraient eux-mêmes pour tirer de leur poitrine ou de leur tête un dollar. » Arrivé aux Mexicains et à leurs *pronunciamentos* : « L'un se prononce, dit-il, parce qu'il a enfoncé la caisse de son régiment, un autre pour voir s'il entraînera quelque parti à soutenir ses projets, un troisième pour tâcher de vivre aux frais d'autrui, un quatrième pour acquérir une *position sociale* (*adquirir rango en la sociedad*) et donner le ton, tous pour améliorer leur condition. »

Je ne crois pas que ce jugement sur les causes

ordinaires des soulèvements politiques en ce pays soit trop sévère. Tout ce qu'on me dit sur les motifs des guerres civiles s'accorde avec les explications que le coq en fournit. L'ambition personnelle fait ordinairement tous les frais de ces *révolutions*, d'où il résulte qu'il n'y a pas beaucoup d'animosité entre les factions qui sont aux prises. D'après les récits de témoins oculaires et dignes de foi, les choses se passent ainsi : chacun des deux partis s'établit dans une tour ou dans un couvent à une distance raisonnable de l'autre, et on tire pendant un certain temps des coups de fusil qui ne portent pas; enfin on a recours à l'artillerie : un des deux partis charrie un canon dans une petite rue qui donne dans celle que le canon doit enfiler, on le charge dans la petite rue, puis on le pousse dans la grande; on y met le feu avec un long bâton, sans se montrer, et l'on abat une maison voisine. Ces renseignements s'accordent parfaitement avec ceux qu'a transmis à ses lecteurs le *Charivari*, dont les *hommes d'État* me semblent sur ce sujet très-bien informés. « Trois généraux s'avancent sur une ville de trois côtés; l'un prend la ville, l'autre la lui reprend, et il en est chassé par le troisième. » Si ces révolutions misérables ne peuvent exercer aucune influence sérieuse sur l'avenir du Mexique, une

question qui s'y agite à cette heure peut influer prodigieusement sur ses destinées et sur les destinées du monde : c'est le passage qui va s'ouvrir à travers le continent américain.

Le Mexique a accordé à une compagnie des États-Unis l'autorisation d'établir ce passage sur son territoire, à Tehuantépec; aujourd'hui, le gouvernement mexicain paraît vouloir revenir sur cette concession. Je ne crois pas que les États-Unis y renoncent, car il y va pour eux d'un intérêt immense. La communication des deux mers, en y joignant l'occupation soudaine ou graduelle du Mexique, commencerait une nouvelle ère et entraînerait, je pense, un changement peut-être sans égal dans les relations des diverses portions du globe.

On a projeté cinq ou six passages à travers la partie la plus étroite du continent américain sur différents points. Si le Mexique était dans d'autres conditions, un chemin de fer de Vera-Cruz à Acapulco sur l'océan Pacifique pourrait lui donner, en partie au moins, le bénéfice de ce passage; mais dans l'état actuel des choses, même en supposant que le Mexique pût mener à fin ce grand ouvrage, on ne saurait espérer que le chemin de fer en question fût en état de se soutenir avec avantage. L'isthme de Panama est en ce moment la véritable

route de la Californie. On estime qu'il y passe cinq mille personnes par mois, ce qui égale le nombre des passagers de Douvres à Calais.

Le chemin de fer de l'isthme sera prochainement terminé, et alors la jonction des deux mers sera véritablement accomplie. Que l'on continue à suivre cette route, ou qu'on établisse la communication sur un point plus avantageux, il n'en est pas moins certain que l'on peut dès à présent considérer le continent américain comme percé et raisonner sur les conséquences de ce grand événement. Quand on a vécu aux États-Unis, parmi le peuple le plus confiant qui ait jamais été dans ses destinées futures, on est atteint soi-même par la contagion de cette confiance illimitée, on ouvre son âme aux pressentiments et peut-être aux illusions de l'avenir.

Sur ce plateau élevé du Mexique, en présence des gigantesques montagnes qui le couronnent, je ne puis me défendre d'un rêve colossal comme elles, et qui n'a peut-être pas leur solidité; mais, si le prophète s'abuse, il est du moins convaincu : je regarde comme très-vraisemblable que la force des choses amènera un déplacement dans le centre de la civilisation et le transportera, au bout d'un plus ou moins grand nombre de siècles, sous les tropiques,

entre les deux Amériques et les deux Océans, vrai milieu du monde à venir.

Jetons un coup d'œil sur le vieux continent. Nous voyons d'abord dans l'Orient de grands empires, isolés par leur situation non moins que par le génie des peuples qui les habitent. L'Égypte était emprisonnée dans la vallée du Nil, entre deux déserts comme entre deux murailles infranchissables; la mer eût pu être une porte, mais les Égyptiens avaient horreur de la mer. L'Inde est séparée de l'Occident, au sud par le désert, au nord par les montagnes de l'Afghanistan; à peine entrevue des anciens, elle fut pour ainsi dire découverte par Gama, et n'a jamais pu être pour l'ancien monde un centre, car elle était un pôle. Plus lointaine, plus perdue aux extrémités de l'Orient, bien que dans son ignorance géographique elle s'appelle l'Empire du milieu, la Chine pouvait moins encore jouer ce rôle. Le seul empire central qui se soit formé en Orient est celui qui fut tour à tour assyrien, babylonien et persan; mais il ne sortit point de l'Asie : quand il en voulut sortir, il rencontra à Marathon une poignée de Grecs qui le repoussèrent, et, quelques siècles après, un jeune homme parti de la Macédoine vint le briser. La Grèce fut le centre d'un monde restreint dont les limites ne s'éloignaient

guère des côtes de la Méditerranée, semées de ses colonies. Les Romains se firent à leur tour le centre de ce petit monde méditerranéen qui s'étendait autour d'eux; puis, de proche en proche, atteignirent par leurs armes et gouvernèrent par leurs lois presque tout ce qui était connu de la terre. Le Capitole, bien que placé à une extrémité du monde civilisé, en fut par la conquête le centre politique et souverain; puis l'invasion barbare défit ce qu'avait fait l'invasion romaine, et pendant longtemps il n'y eut plus rien qui ressemblât à un centre politique dans le monde. Il y eut un centre religieux, qui, héritant de l'universalité romaine et transformant une domination guerrière en une domination morale, gouverna l'Europe des bords du Tibre. Une seconde fois on vit l'autorité s'étendre sur les peuples du midi au nord, des côtes de la Méditerranée aux bornes septentrionales de l'Europe. La religion, moins que toute autre puissance, a besoin, pour être un centre d'action, d'être un centre géographique; mais ici même l'importance d'une position centrale se fit sentir : le monde grec, le monde slave et l'Orient résistèrent à la Rome chrétienne, et, au seizième siècle, le nord de l'Europe lui échappa presque tout entier.

L'empire que Charlemagne tenta de relever, et

qui passa bientôt de la France à l'Allemagne, aspira toujours à être le centre de l'Europe sans jamais y parvenir. L'Allemagne, malgré sa position géographique, ne pouvait être un centre, parce qu'elle-même n'avait pas de centre. Dans les temps modernes, plusieurs États de l'Europe arborèrent tour à tour la prétention de se faire centre par la conquête Aucun n'y réussit d'une manière durable. Les trois principales tentatives de ce genre furent celle de Charles-Quint, celle de Louis XIV et celle de Napoléon, la plus hardie des trois et la plus chimérique en raison de l'état actuel de l'Europe. Aujourd'hui la Russie fait peut-être à son tour un rêve encore plus vaste. Mieux placée pour devenir le centre du monde, car elle touche à l'Occident et à l'Orient, au Nord et au Midi, à la Baltique et à la mer Noire, qui est un prolongement de la Méditerranée, à la Turquie et à l'Allemagne, la Russie ne parviendra pas à être le centre du monde européen et du monde asiatique, parce qu'elle est inférieure au reste de l'Europe en civilisation, et que rien ne peut prévaloir contre l'ascendant d'une civilisation supérieure.

Il n'y a donc nulle chance dans l'avenir pour un centre de puissance créé par les armes. L'égalité de culture est trop grande parmi les peuples chré-

tiens pour que l'un d'eux puisse dominer les autres comme les Romains ont dominé le monde, et les peuples non chrétiens sont frappés d'une infériorité morale et sociale qui ne permet pas de les redouter. Mais, dans les temps modernes, une nouvelle source de puissance s'est formée : c'est le commerce. L'on peut se demander où sera le centre commercial du monde, et par suite où sera le centre de la civilisation moderne.

Un autre grand changement s'est opéré. La terre, dont les anciens ne connaissaient qu'une partie, est maintenant connue presque tout entière, et l'Europe, qui jusqu'au quinzième siècle n'était sortie de chez elle que passagèrement, au temps des croisades, a commencé à se répandre au dehors. Ce débordement, cette inondation successive a été battre le pied des Cordillères et de l'Himalaya ; les îles et les continents du grand Océan ont reçu des populations européennes, comme les îles de la mer Égée, les côtes de l'Asie et de la Libye recevaient des colonies d'Hellènes. Le théâtre de l'action humaine s'est prodigieusement agrandi : la mer Méditerranée était la mer des anciens ; la mer des modernes, c'est le double Océan, qui embrasse et unit les quatre parties du globe. La possession de cet Océan par le commerce est désormais la grande

source de richesse et d'importance. A quel point sur la terre est réservé d'être un jour le centre commercial du monde?

Ici la position géographique est pour beaucoup plus que quand il était question d'une influence acquise par la religion ou par la guerre, ou quand il ne s'agissait que du commerce de la Méditerranée. Toute position était bonne pour exercer l'empire commercial dans des limites si étroites et si faciles à atteindre, et cet empire appartenait, suivant les circonstances, à Tyr ou à Carthage. Déjà cependant l'avantage de la situation se montre dans Alexandrie, dans cette ville que le génie de son fondateur avait placée entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe, et qui ouvrit au commerce de l'Occident la route de l'Inde, suivie jusqu'au seizième siècle. Au moyen âge, le commerce fleurit sur plusieurs points des côtes de la Méditerranée, à Venise sur l'Adriatique, à Gênes et à Pise sur la mer de Toscane. Parmi ces puissances méditerranéennes et toutes littorales, pas une n'était dans une position centrale. Il en a été de même de celles qui avaient pied sur l'Océan, depuis les villes de la Hanse, qui s'emparèrent de la Baltique et de la mer du Nord, jusqu'au Portugal et à l'Espagne, qui d'abord se partagèrent l'Océan nouvellement exploré et les deux Indes, ou-

vertes, l'une par la navigation de Gama, l'autre par la découverte de Colomb.

La France, la Hollande, l'Angleterre, se trouvèrent dans une position analogue par rapport aux lointaines colonies qu'elles fondèrent; entre ces colonies et les métropoles, il ne s'établit point de centre commercial important, parce que la jalousie des nations et des compagnies européennes ne souffrit comme intermédiaires que des comptoirs. Cependant, parmi ces comptoirs, l'utilité d'une position centrale fut marquée par la grandeur éphémère d'Ormus, placé à l'embouchure de la mer Rouge et sur les routes de l'Océan indien. Peu à peu plusieurs puissances commerciales disparurent de la scène ou s'y effacèrent, et le commerce de l'Océan ne fut plus disputé que par la Hollande et l'Angleterre, jusqu'à ce que l'Angleterre en vînt à le posséder presque tout entier. Mais alors commencèrent à paraître les États-Unis.

Les États-Unis, dans leurs limites actuelles, n'occupent pas encore le centre des deux Océans; toutefois ils s'acheminent vers cette situation. Naguère encore leurs ports regardaient tous l'Atlantique; aujourd'hui l'Orégon et la Californie leur ont ouvert le Pacifique. Un mouvement immense, dont les Mormons sont les précurseurs, se dirige vers l'ouest

de l'Amérique septentrionale. Le chemin de fer que l'on projette en ce moment réunira les deux mers. Dès lors les Anglo-Américains auront déjà pris une position vraiment centrale entre ces deux mers et les deux parties du monde qu'elles baignent; mais cette position centrale des États-Unis ne sera vraiment conquise que lorsque la portion la plus étroite du continent par où doit passer le chemin le plus court d'une mer à l'autre leur appartiendra, quand ils seront au Mexique et à Panama.

Alors ils seront vraiment établis dans le centre commercial du monde, entre l'Europe à l'est, la Chine et l'Inde à l'ouest. La ville inconnue qui s'élèvera un jour vers le point où se réunissent les deux Amériques sera l'Alexandrie de l'avenir; elle sera de même un entrepôt de l'Occident et de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie, mais sur une échelle tout autrement vaste et dans la proportion du commerce moderne agrandi comme l'étendue des mers qui lui sont livrées. L'isthme de Panama sera l'isthme de Suez de cette Alexandrie gigantesque, mais un isthme de Suez coupé. Qu'on imagine ce que pourra être une situation commerciale semblable, quand la Chine sera ouverte, ce qui ne peut manquer d'arriver, quand l'Amérique méridionale sera occupée et régénérée, soit par les États-Unis,

soit par l'Europe, si elle peut l'accomplir, ce qui arrivera aussi certainement un jour. Alors quel pays de la terre pourra le disputer à cette zone favorisée, s'étendant des deux côtés de l'équateur, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la magnifique rade de Rio-Janeiro, pays admirable où croissent dans les plaines toutes les plantes tropicales, et où, sur les hauteurs, un climat tempéré permet de cultiver les végétaux de l'Europe, qui renferme les plus grandes richesses minérales de la terre, l'or de la Californie, l'argent du Mexique, les diamants du Brésil? Comment ne pas croire que quelque part dans cette région prédestinée, vers le point de jonction des deux Amériques, sur la route de l'Europe et de l'Asie, sera la capitale future du monde? Alors la vieille Europe se trouvera à l'une des extrémités de la carte géographique de l'univers civilisé. Elle sera le passé, un passé vénérable, car c'est d'elle que sera venu ce développement nouveau. Ce seront ses langues, ses arts, sa religion, qui régneront si loin d'elle; c'est à la liberté moderne, née dans la petite île brumeuse d'Angleterre, que ces vastes et sereines régions devront la liberté plus complète encore peut-être dont elles jouiront. Alors on viendra faire de pieux pèlerinages sur le vieux continent, comme nous allons contempler les lieux

célèbres d'où notre civilisation est sortie : on visitera Londres et Paris comme nous visitons Athènes ou Jérusalem ; mais le foyer de la civilisation, déplacé par la force des choses et par suite de la configuration même du globe, aura été transporté vers le point marqué par le doigt de Dieu sur notre planète pour être le vrai centre de l'humanité.

CHAPITRE XXIII

Départ, histoires de voleurs. — Puebla, anecdotes sur la dernière guerre. — Sang-froid d'un Anglais. — Types des diverses races mexicaines. — Églises et couvents de Puebla.

27 mars 1852.

Nous avons décidé que nous retournerions de Mexico à Vera-Cruz par une route différente de celle que nous avons suivie en venant de Vera-Cruz à Mexico, — par la route d'Orizaba, qu'on dit remarquablement pittoresque. Comme après Puebla on ne trouve plus de diligence sur cette ligne, nous voyagerons dans une voiture louée pour notre usage, ce qui nous permettra de nous arrêter à volonté. Heureusement nous avons pu faire entrer dans ce

plan deux Français, qui ont été une excellente recrue : l'un est le docteur Goupilleau, membre de la Société de médecine de Paris, qui est venu il y a seize ans au Mexique pour étudier la fièvre jaune, qui y est resté depuis, et y a exercé son art avec une grande distinction[1]; l'autre est M. Estienne, très-honorable négociant de Bordeaux, établi à Mexico depuis le même nombre d'années. Le docteur Goupilleau est parent de M. Villemain. Une telle parenté lui a porté bonheur; il rapporte du Mexique un esprit très-piquant et du meilleur aloi. Mes deux nouveaux compagnons de voyage connaissent à fond un pays où ils ont vécu si longtemps, et leur conversation ne peut manquer de m'apprendre bien des choses : ainsi tout me promet que cette dernière partie du voyage sera aussi instructive et aussi agréable que les autres.

Nous sommes partis ce matin de Mexico en pensant avec une certaine satisfaction que nous allions droit à Paris; nous y serons au plus tard dans six semaines, car nous n'avons qu'environ deux mille lieues à faire; encore devons-nous nous arrêter sur la route à Puebla et à Orizaba, sans compter les relâches à la Jamaïque et à Saint-Thomas. Les garçons

[1] J'ai eu depuis la douleur d'apprendre à Rome la mort de cet homme distingué et excellent, qui s'était retiré à Nantes, sa ville natale.

de l'hôtel ont eu soin de nous dire, en nous servant le café du matin, que nous ne pouvions manquer d'être dévalisés, qu'on avait arrêté la diligence presque tous les jours de la semaine dernière, ce qui n'était qu'en partie vrai; mais nous commençons à nous faire à ces bruits et à ces exagérations. A peine dans la diligence, on se met à raconter des histoires de voleurs, dont quelques-unes sont assez comiques : l'autre jour, ils ont été fort polis, et même assez humbles, demandant presque pardon aux voyageurs de la *liberté grande*, assurant que la misère les forçait à faire ce métier; on leur a donné cinquante piastres, et ils se sont retirés très-satisfaits. On parle aussi d'Yankees qui ont tué et volé les voleurs, c'est-à-dire leur ont repris ce qu'ils avaient dérobé à d'autres. Un Français est parvenu à soustraire sa valise à leurs recherches et à détourner leur attention en s'occupant d'une manière empressée et bruyante d'aller au secours des dames qui s'évanouissaient, puis en aidant un Anglais, qui avait pris le costume du pays, à ôter les boutons d'argent de son pantalon mexicain. Quand nous arrivons à l'endroit le plus redouté, au fameux bois d'*el Pinal*, la gaieté se calme un peu, surtout là où l'on découvre une échappée de vue sur la plaine. En Italie, c'est dans les gorges resserrées que l'on

court le plus de risque d'être surpris par les brigands, parce que ce sont des brigands à pied; au Mexique, comme on a affaire à des brigands à cheval, on n'a guère à craindre quand on ne voit pas un lieu ouvert par où ils puissent fondre sur vous au galop et se retirer de même. C'est ainsi qu'en voyageant on apprend à connaître les mœurs et coutumes des différents pays.

A côté de moi, dans la voiture, est M. ... des États-Unis; seul, il est armé et laisse avec soin passer par la portière l'extrémité d'un fusil. J'avoue que ce voisinage, malgré l'intéressante conversation de M. ..., m'inquiète un peu. Si le dialogue à coups de fusil s'établissait entre mon voisin et les brigands par la portière auprès de laquelle je suis placé, je me trouverais dans une situation intermédiaire assez fâcheuse. Je songe d'abord à me blottir, le cas échéant, au fond de la voiture, pour laisser passer l'orage sur ma tête; mais les jambes de mon vis-à-vis ont des proportions colossales, et cette retraite m'est fermée. Le mieux est donc de ne pas me troubler des futurs contingents, et de penser à autre chose. Heureusement j'ai en poche une dissertation espagnole sur la langue othomi. Je suis bientôt plongé dans l'étude des curieux rapprochements que l'auteur établit entre cette langue et la

langue chinoise; j'appelle à mon aide pour les compléter ce que j'ai su de chinois jadis, et j'arrive à Puebla sans encombre vers trois heures de l'après-midi, ayant échappé non-seulement aux voleurs, mais à la pensée des voleurs, grâce à l'othomi, recette que je recommande tout particulièrement à ceux qui se trouveraient dans la même situation.

En arrivant à Puebla, tous les voyageurs se précipitent à la fois dans le bureau du télégraphe électrique pour faire savoir à leurs parents et à leurs amis qu'ils n'ont point été arrêtés. Ainsi un moyen de communication dont l'idée se lie naturellement avec celui d'une civilisation perfectionnée a ici un emploi qui tient à un état de civilisation fort imparfaite. Les brigands en permanence sur la grande route et le télégraphe électrique servant à donner de leurs nouvelles, voilà un contraste qui peint bien ce qu'on pourrait appeler la *barbarie avancée* d la société mexicaine.

Puebla de los Angeles.

Nous avons dîné chez des amis du docteur, qui sont des Français établis dans cette ville. Le dîner a été très-gai; je dois dire que des anecdotes sur les exploits de l'armée mexicaine ont fait une grande partie des frais de cette gaieté. On ne se serait point

douté, à les entendre, que le dieu de la guerre (*Mexitli*) a donné son nom à la ville de Mexico et par suite au peuple mexicain. Je ne garantis point l'authenticité de ces anecdotes, où il entre, sans doute, quelque exagération; en tout cas, elles n'ôtent rien à la valeur de ceux qui en ont montré. Mes convives connaissaient aussi l'héroïsme des jeunes défenseurs de Chapoultépec et la mort glorieuse du tailleur Banderas, à laquelle j'aime à rendre une seconde fois l'hommage qui lui est dû. Il ne faut jamais se hâter de juger légèrement un peuple et de lui refuser surtout la possibilité du courage, cette qualité si commune aux hommes; quand ils n'en montrent point, la faute en est toujours à ceux qui les gouvernent ou les conduisent. Il y a eu des soldats napolitains qui s'enfuyaient en disant aux officiers qui voulaient les retenir : *Mà c'è il canone!* et les bataillons napolitains se sont fait remarquer, dans la retraite de Russie, par leur intrépidité.

Le héros d'une de ces anecdotes est le général Santa-Anna lui-même. On disait à dîner qu'ayant invité dans la dernière guerre un commandant anglo-américain à se rendre, et celui-ci ayant répondu qu'il le ferait volontiers, n'était que ce poste lui avait été confié et qu'il devait tâcher de le dé-

fendre, Santa-Anna s'en tint à cette réponse et dit seulement dans son rapport : « J'ai sommé le général ennemi de se rendre (*intimado reddita*); le général a refusé, et je me suis retiré. » Santa-Anna a payé de sa personne en face des Français à Vera-Cruz et y a honorablement perdu une jambe; seulement il eût été de meilleur goût de ne pas laisser enterrer cette jambe avec les honneurs militaires. On racontait aussi, ce dont je ne réponds point, qu'un parlementaire anglo-américain suivi de quelques hommes ayant rencontré un corps de Mexicains, ceux-ci se mirent à fuir; un des fuyards tombe, et le commandant de la petite troupe anglo-américaine lui dit avec un grand sang-froid : « Allez remettre cette lettre à votre commandant, il court trop bien pour que nous puissions espérer de l'atteindre. »

Une heure auparavant, j'avais eu un autre exemple du sang-froid de la race anglo-saxonne manifesté dans une circonstance plus terrible, dans l'incendie qui vient de détruire le bateau à vapeur l'*Amazone* et a causé la mort de plus de cent personnes. Un Anglais, en ce moment à Puebla, nous racontait ainsi comment il avait échappé à cette affreuse catastrophe : « J'étais sur le pont; j'ai vu qu'on mettait à la mer une embarcation; je me suis dit : Je n'ai pas de confiance dans ce petit bateau;

il va chavirer, — et en effet il a chaviré. On a mis une seconde embarcation à la mer; je l'ai considérée attentivement et j'ai dit : Je n'ai pas de confiance dans ce petit bateau. Il a chaviré comme le premier. —Un troisième m'a inspiré plus de confiance, et j'y suis descendu; mais il a chaviré comme les autres, et tous ceux qui s'y trouvaient se sont noyés, excepté moi. Je me suis cramponné à un banc, et j'ai fini par remonter sur le bateau qui s'était retourné; on l'a remis à flot, vingt autres passagers sont venus me rejoindre, et seuls nous avons été sauvés. » Pour apprécier autant qu'elle le mérite cette présence d'esprit, il faut se transporter par la pensée sur un bâtiment qui brûle la nuit en mer par une tempête, c'est-à-dire au milieu de la plus formidable réunion de périls qu'on puisse imaginer.

Le soir, nous nous promenons à travers le marché de Puebla, qui se tient en permanence devant la cathédrale, et nous regardons avec curiosité les figures des Indiens accroupis à côté des feux qui éclairent leurs visages jaunes et leurs chevelures de jais.

28 mars.

J'ai plaisir à revoir Puebla après Mexico. Plus que Mexico même, cette ville porte le cachet mexicain. La population semble avoir mieux conservé

sa physionomie native : ce sont plus des sauvages et moins des *leperos*[1]. Je crois être en présence des diverses nations qui successivement ont peuplé le Mexique. J'aime à parcourir les rues et les places de Puebla, à observer la race ou plutôt les races indigènes qui les remplissent. Je remarque des types très-différents. Quelquefois je suis frappé d'une ressemblance assez grande entre ceux que j'ai devant les yeux et ce type extraordinaire que présentent les monuments de Palenqué. Je ne m'en étonne point depuis que j'ai trouvé dans l'historien Clavigero que les Toltèques, un de ces peuples qui précédèrent au Mexique l'arrivée des Aztèques, se réfugièrent dans le Yucatan; ce qui porterait à croire que les curieux monuments de ce pays sont des monuments toltèques. Quelques débris de cette nation ont dû rester au Mexique, et peut-être je contemple en ce moment ces débris. D'autres Indiens ont une figure assez tartare, et ceci confirmerait encore l'opinion qui donne aux Mexicains une origine asiatique. Je vois défiler un corps de troupes qui se rend à l'église. Ces soldats sont chétifs et ont l'air peu guerrier; leur costume ne l'est pas davantage : les uns portent des chapeaux noirs, et

[1] Nom des *lazzaroni* du Mexique.

les autres des chapeaux de paille. Comment de pareilles troupes n'auraient-elles pas été battues par les milices que je voyais parader dans les rues de New-York, qui n'offraient pas un modèle parfait de la tenue militaire, mais qui au moins avaient un uniforme et marchaient d'un pas ferme et résolu, — me rappelant un peu l'allure martiale de la garde mobile avant qu'elle fût exercée? Du reste, on m'assure que, pendant la guerre, les Mexicains craignaient encore moins les *rifles* de leurs adversaires que leurs propres fusils vendus par des Anglais, quelquefois même, dit-on, par des Anglo-Américains, et qui éclataient sans cesse entre leurs mains. On ajoute que les Indiens, qui forment la très-grande majorité de la population, étaient assez favorables aux envahisseurs. On ne voit pas en effet pourquoi ils eussent été très-dévoués aux Espagnols, qui les traitent souvent fort mal. Cette désaffection et la manière dont l'armée était commandée expliquent les faciles succès des vainqueurs. Ceux-ci étaient parfois étonnés de leurs propres triomphes. Après avoir franchi la position de Buena-Vista, le général Scott disait, avec un peu de superbe anglo-américaine : « Je ne conçois pas comment ils m'ont laissé passer. J'aurais défendu cette position avec trois cents Mexicains. »

Nous sommes allés visiter quelques cloîtres, comme nous aurions fait en Espagne ou en Italie, et comme je ne le pouvais faire aux États-Unis. La ville de Puebla est la seule qui ne s'élève pas sur l'emplacement d'une ancienne ville indigène; elle fut bâtie en 1530 par le commandement de don Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique. Il y a quelques années, les étrangers qui s'aventuraient à entrer dans Puebla, où nous nous promenons aujourd'hui si tranquillement, étaient reçus à coups de pierre comme dans une ville fanatique d'Orient. La vieille Espagne semble s'être réfugiée ici. Puebla est remplie de couvents et d'églises; c'est la cité la plus monacale et la plus cléricale du Mexique, et les couvents ont des moines. Ces moines, qui manquent à la physionomie traditionnelle de l'Espagne d'Europe, la complètent dans l'Espagne américaine. Le couvent des dominicains a un fort beau cloître. On y entre après avoir traversé un vestibule sur les murs duquel toutes les figures d'un crucifiement sont percées de balles, témoignage des guerres civiles qui forment l'état habituel du Mexique. Dans l'intérieur du cloître, les murs sont couverts de peintures représentant la vie du saint fondateur de l'ordre. Le premier de ces tableaux, qui est de beaucoup le meilleur et qui

n'est certainement pas de la même main que les autres, montre le jeune saint Dominique vendant ses livres pour en donner le prix aux pauvres : c'est le triomphe de l'amour des hommes sur l'amour de la science. Dans l'escalier qui conduit aux corridors supérieurs, une fresque assez singulière représente saint Dominique mourant. La vierge Marie tient deux échelles par où descendent des anges dont l'un porte le costume des dominicains. En revanche, un peu plus loin, saint Dominique est représenté avec des ailes d'ange. Dans les anciennes peintures, le Père éternel est parfois affublé d'un costume sacerdotal; on pouvait identifier l'ange et le moine, puisqu'on identifiait le prêtre et Dieu. Dans un des tableaux dont se compose l'histoire de saint Dominique, on voit le saint rappelant à la vie des pèlerins anglais qui avaient été précipités dans la Garonne par les Albigeois. Je ne nie point le miracle, bien qu'il s'agisse de la Garonne.

L'église des dominicains est bien une église espagnole, avec des moulures et des dorures à profusion. Deux chapelles, dont l'une est celle de la Vierge, étalent toute la prodigalité du goût espagnol en ce genre et ce mélange de sculpture dorée, de bas-reliefs dorés, de tableaux encadrés dans l'or,

qui éblouissent partout dans les églises d'Espagne. La statue de la Vierge est d'une magnificence que je n'ai vue égalée nulle part. Ce lieu rappelle au spectateur qu'il est dans le pays des mines d'argent. La Vierge est posée sur un vase de ce métal qui a plusieurs pieds de circonférence; elle est vêtue en reine, et un petit page habillé de blanc, à genoux près d'elle, porte la queue de son manteau. On sait que les peintres chrétiens s'y sont pris de diverses manières et ont souvent employé des moyens bizarres pour exprimer le mystère de la Trinité. Je trouve ici une représentation de ce mystère qui n'est pas rare au Mexique : ce sont trois figures semblables; l'une tient une croix, c'est le Fils; l'autre un livre, c'est le Saint-Esprit; la troisième ne tient rien, c'est le Père.

J'ai remarqué aussi des dominicains indiens sculptés au plafond. Le catholicisme, plus volontiers qu'aucune autre communion chrétienne, ouvre les rangs de son clergé à toutes les races. Il a voulu montrer qu'il ouvrait aussi le paradis à toute la famille humaine, car il y a placé des saints chinois et des saints nègres.

La cathédrale de Puebla est construite sur le plan des cathédrales espagnoles. Le chœur, séparé du sanctuaire où se trouve le maître-autel et en-

touré d'une enceinte, obstrue la nef. Une disposition semblable nuit à l'effet général dans les cathédrales, si admirables d'ailleurs, de Tolède et de Séville. Du reste, tout est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays, de couleurs variées, décorent l'autel ; un beau crucifix en bois noir est, nous dit-on, un don de Charles-Quint. L'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle en ce lieu par des demi-figures pleines d'expression et de vie. A chaque objet que le guide nous fait remarquer, il a soin de dire : *Muy viejo !* (très-ancien !) Cependant presque tout me semble appartenir au dix-huitième siècle. Un *Christ* peint est probablement de l'école de Bologne. De bonnes copies, réduites sur cuivre, de la *Transfiguration* et de la *Communion de saint Jérôme*, ont été apportées de Rome par le dernier évêque de Puebla. Le chœur porte la date de 1722; ces incrustations en bois, qu'on appelle en Italie *tarsie*, sont d'un art assez pur pour cette époque. Je crois retrouver un souvenir du goût moresque dans une chapelle dont les ornements imitent les lettres arabes. On sait qu'au moyen âge on copia quelquefois les entrelacements gracieux de ces caractères dans lesquels on ne voyait qu'une décora-

tion, et qu'on a lu sur la dalmatique d'un évêque cette phrase du Koran, reproduite en toute innocence : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Pendant que nous visitions la cathédrale, un dominicain est monté en chaire et a prononcé un sermon dont le ton général était assez élevé. Il a montré dans Pythagore et dans Platon les précurseurs du christianisme. Il a dit que la charité était plus importante que la mortification. Cette prédication, inspirée par l'esprit du dix-neuvième siècle, bien que conforme à l'esprit de l'Église primitive, était d'une autre date que les dorures de l'église.

L'église des Carmes contient huit tableaux qu'on donne pour des Murillo. Trois d'entre eux me semblent être des copies de l'école italienne. Sur les cinq autres, il en est quatre qui peuvent, je crois, appartenir à Murillo; mais un tableau vivant et bien espagnol était celui qu'offrait un coin de l'église dans lequel on faisait la toilette de la Vierge. Une señora la parait pour une solennité religieuse, exactement comme une femme de chambre habille sa maîtresse.

Je suis allé voir une autre église, qui est plus spécialement celle des Indiens; elle appartient à un couvent de franciscains. Les franciscains sont

partout l'ordre populaire le plus particulièrement en sympathie avec les misérables. La façade est revêtue de plaques de faïence où sont tracées des arabesques parmi lesquelles figurent des perroquets. L'église était pleine d'Indiens accroupis sur le pavé. Un prédicateur indien est monté en chaire. Son sermon était fort différent de celui que j'avais entendu le matin à la cathédrale et dans lequel il était question de Pythagore et de Platon, précurseurs du Christ : doctes considérations à l'usage du beau monde et des fortes têtes de Puebla. L'orateur jaune que je viens d'entendre n'était pas si savant. Le premier mot de son discours a été *el demonio*... le diable; c'était probablement celui qui était le plus propre à frapper ses auditeurs et à éveiller leur attention.

En sortant de cette église, on trouve l'ancien Alameda. Cette promenade est abandonnée aujourd'hui pour le nouvel Alameda, situé à l'autre extrémité de la ville. C'est dommage, il y a ici de beaux arbres qu'ailleurs on n'improvisera pas. A gauche, on découvre les majestueux sommets des montagnes, la Pierre-Fumante et la Femme-Blanche. J'aime mieux donner la traduction de leurs noms mexicains que ces noms eux-mêmes, dont la prononciation est presque impossible. Sur une colline

hors de la ville est une jolie église dédiée à Notre-Dame de Guadalupe, la Vierge des Indiens, qui, on s'en souvient, est devenue la patronne de la république mexicaine.

Cet édifice, qui porte la date de 1812, montre que les Mexicains de nos jours entendent très-bien la décoration extérieure des églises. La façade est tapissée de plaques de faïence colorées en rouge et en vert, de l'effet le plus élégant et le plus gracieux. Des colonnes blanches et légères portent un chapiteau ionique qui semble surmonté d'un voile. Une jolie balustrade, de sveltes clochers, couronnent agréablement l'édifice; sur des médaillons sont représentées diverses apparitions de Notre-Dame de Guadalupe, avec les légendes qui accompagnent ordinairement son image : *Mulier amicta sole*, une femme qui avait le soleil pour vêtement; *Non fecit taliter omni nationi*, elle n'a pas fait cela pour toute nation : parole où la superbe espagnole se mêle à la dévotion! Le cloître est à demi démoli; partout on aperçoit des traces de balles, vestiges de la guerre civile qui rappellent à chaque pas la condition agitée de ce beau et triste pays. De l'esplanade qui est placée devant cette charmante église, nous avons joui d'une vue ravissante : les grands volcans avec leurs capuchons de neige s'élevaient à

église dédiée à Notre-
ge des Indiens, qui, on
a patronne de la répu-

date de 1812, montre
rs entendent très-bien
s églises. La façade est
ce colorées en rouge et
légant et le plus gra-
s et légères portent un
le surmonté d'un voile.
eltes clochers, couron-
e; sur des médaillons
apparitions de Notre-
es légendes qui accom-
image : *Mulier amicta*
e soleil pour vêtement;
ni, elle n'a pas fait cela
ù la superbe espagnole
oître est à demi démoli;
es de balles, vestiges de
nt à chaque pas la con-
triste pays. De l'espla-
cette charmante église,
ravissante : les grands
ns de neige s'élevaient à



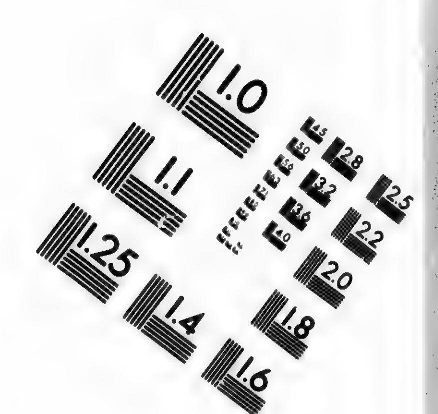
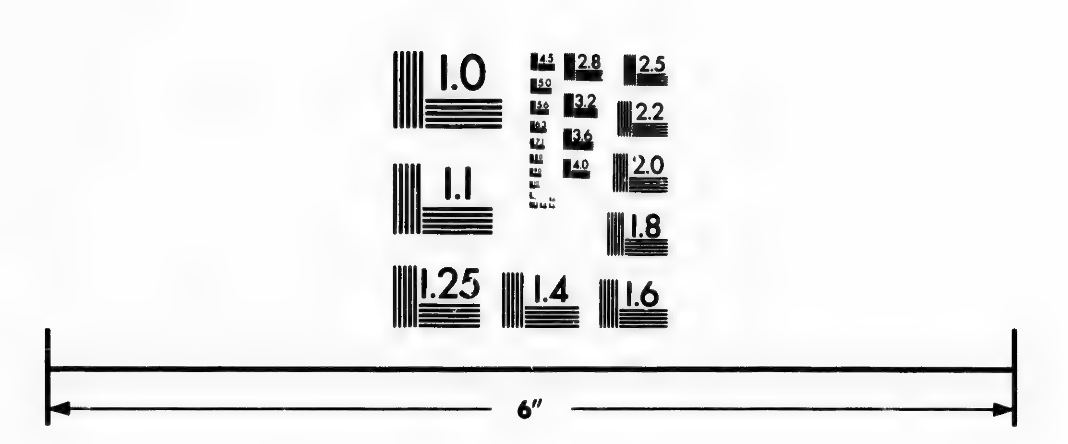


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




1.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6




1.25
1.0

l'I
bl
pa
di
so
sa
m
pa
pa
co
ne

Lo

a
p
r
s

l'horizon; à nos pieds se déroulait la ville de Puebla comme hérissée d'églises; çà et là dans la campagne solitaire pointaient des clochers et s'arrondissaient des coupoles; le ciel, aux approches du soir, a pris ces teintes extraordinaires dont rien ne saurait égaler la mollesse et la suavité. Nous sommes redescendus lentement dans la ville, interrompant sans cesse notre marche suspendue à chaque pas par cet enchantement et cherchant en vain à découvrir d'ici la grande pyramide de Cholula, que nous visiterons demain.

CHAPITRE XXIV

Les pyramides de Cholula. — Les pyramides mexicaines et les pyramides égyptiennes. — Le poëte Heredia.

---

30 mars.

Montés à cheval de bonne heure, nous sommes allés à Cholula voir les pyramides. On traverse une plaine qui, encore plus que les environs de Mexico, rappelle la campagne de Rome, parce qu'elle est semée de monticules, coupée de ravins et terminée

de même par des montagnes qui offrent constamment, comme l'horizon romain pendant une partie de l'année, le spectacle de sommets neigeux sous un ciel méridional; mais, malgré mon admiration pour l'horizon de Rome, qu'est-ce que la montagne d'Albano auprès du Popocatepetl, dont le nom est moins harmonieux, je l'avoue, mais dont la hauteur est dix fois plus grande?

Notre guide était peu intelligent, et au lieu de nous conduire à la grande pyramide qui est à la porte de la ville de Cholula, il nous a lancés en pleine campagne, à travers les terres labourées et les champs d'aloès, jusqu'au pied d'une éminence qu'il nous a fait gravir, après quoi nous sommes arrivés à l'entrée d'une exploitation anciennement abandonnée. Du reste, c'était un peu notre faute; le mot espagnol *piramide*, le mot mexicain *teocalli*, étaient également inconnus au guide qui nous conduisait, et nous n'avions pas donné au monument aztèque le seul nom sous lequel il est connu dans le pays, *Cerro*, (la montagne), désignation dont il est digne par sa masse. N'ayant pas su demander le *Cerro*, on s'est persuadé que nous cherchions une mine, car c'est là l'objet ordinaire de la préoccupation des étrangers qui viennent au Mexique. Du reste, encore ici, un hasard malencontreux nous

a bien servis, car le lieu où l'on nous a menés, et qui s'appelle Zapotecas, méritait d'être vu, et peut-être y avons-nous fait une sorte de découverte : c'est une hauteur isolée et terminée par une plate-forme visiblement aplanie de main d'homme, et où nous avons reconnu les traces d'un pavé qui devait être celui d'un temple. Les temples chez les anciens Mexicains se plaçaient en général au sommet d'une élévation naturelle ou artificielle. Nous avons cru même remarquer que la petite montagne où l'on nous avait conduits pouvait avoir éte grossièrement façonnée en pyramide, et que des degrés semblaient avoir été taillés sur ses côtés. Quoi qu'il en soit, de ce point on embrassait admirablement l'ensemble du pays, et nous n'avons pas regretté de nous être égarés pour jouir d'un tel spectacle.

Cependant il fallait voir la vraie pyramide de Cholula, et pour cela retourner à la ville. En y revenant, nous avons traversé de magnifiques champs d'aloès . ce sont les vignobles du pays, car c'est avec la séve de cette plante qu'on fait ce *pulque*, liqueur fermentée, dont s'enivre avec délices le peuple mexicain. Ces énormes aloès, dont les feuilles, de six ou huit pieds, sont dures, épaisses, lustrées, armées de pointes, ont cet air de férocité que Linnée dans son latin expressif attribue aux plantes

d'Afrique : *Africæ plantarum torva facies et atrox.* L'architecture est en harmonie avec la végétation. Une église bâtie en pierre blanche, et dont le dôme et le clocher se découpaient sur le bleu du ciel, ressemblait exactement à une mosquée d'Orient avec son minaret.

Nous avons traversé de nouveau Cholula, petite ville qui a été grande. On le reconnaît à l'étendue de la place, où de loin en loin se montrent quelques Indiens ou quelques Indiennes, accroupis à l'ombre d'un cerceau garni de toile, qu'ils placent dans la direction du soleil. Cette fois, nous avons été conduits aux véritables pyramides, car il y en a trois, comme à Gizèh. Une seule est considérable, et encore sa hauteur est loin d'approcher de la pyramide de Chéops; sa base est plus étendue : elle offre une longueur de 1,355 pieds; mais sa hauteur n'est que de 170 pieds, à peu près celle de la pyramide de Mycerinus, tandis que la grande pyramide de Gizèh a plus de 450 pieds d'élévation. Les monuments dont on ignore l'histoire donnent lieu à des traditions merveilleuses qui parfois se ressemblent. L'imagination des Arabes a entouré de prodiges le berceau pour eux inconnu des pyramides égyptiennes; elle en a rattaché la construction au déluge. Il en a été de même au Mexique. Voici

ce qu'au seizième siècle on racontait sur les pyramides de Cholula[1].

« Lors de la dernière grande inondation, le pays d'Anahuac (le plateau du Mexique) était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans des cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua[2], qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice, dont la cime devait toucher les nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup des constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée. Elle fut consacrée au dieu de l'air Qualzalcoatl. »

Il y a une analogie frappante entre ce récit et celui de l'édification interrompue de la tour de Babel. Ce qui suit n'est pas moins curieux et nous apprend ce qu'étaient les feux célestes de la tradition mexicaine. Au temps de Cortez, on montrait encore

[1] Cette tradition a été recueillie en 1566 par Pedro del Rio, et se trouve dans ses manuscrits conservés au Vatican.

[2] Prononcez *Chelhuha*.

une pierre qui était venue frapper la pyramide. C'était évidemment un aérolithe tombé à la suite d'une apparition de ces météores qui accompagnent en général les pluies de pierres. Les Cholulans, à cette époque, dansaient autour de cet aérolithe en chantant un chant dont les deux premiers vers étaient dans une langue inconnue.

L'aspect de la pyramide de Cholula ne rappelle nullement l'aspect de la grande pyramide d'Égypte. La grande pyramide d'Égypte est une masse de pierre que l'on gravit au moyen des éboulements de ses angles. La grande pyramide de Cholula est une colline au sommet de laquelle on peut arriver à cheval et même en voiture. Sur ce sommet, une église s'élève à la place où s'élevait autrefois le temple mexicain. On ne saurait croire qu'on ait devant les yeux l'œuvre des hommes et non l'œuvre de la nature. Cependant il est aisé de voir que cette montagne est au moins en partie construite en briques ; on en découvre facilement sur ses parois les assises. Ces briques ont été cuites au soleil, comme nous les avons vu fabriquer encore dans les environs. La question est de savoir si la maçonnerie forme le corps du monument ou bien ne fait qu'envelopper, ce qui est plus probable, la montagne taillée en pyramide.

On a trouvé au Mexique un assez grand nombre d'autres pyramides moins considérables. Presque toutes sont des pyramides à degrés. Les deux plus remarquables sont celles de Saint-Jean de Teotihuacan, dont l'une a conservé un revêtement pareil à celui qui recouvrait la grande pyramide et recouvre encore la seconde pyramide de Gizèh. En général, les pyramides mexicaines sont orientées, c'est-à-dire que leurs faces sont tournées vers les quatre points cardinaux. Il en est de même de la grande pyramide d'Égypte. Cela ne prouve point du tout qu'il faille expliquer la construction des unes ou des autres par un but astronomique; car une intention religieuse ou funéraire peut avoir motivé cette relation des monuments avec les différentes parties du ciel. Pour la pyramide de Cholula, son sommet a eu l'honneur d'être l'observatoire de M. de Humboldt. Les cimes du Popocatepetl et de l'Orizaba, qu'on découvre de la plate-forme, ont servi à lier deux endroits éloignés l'un de l'autre de près de trois cent mille mètres. On n'a pas souvent de pareils points de repère dans les mesures trigonométriques.

Du reste, sauf la forme, il n'y a, je crois, nulle analogie à établir entre les pyramides d'Égypte et les pyramides mexicaines. Les premières avaient

certainement un but funéraire, et les secondes un but religieux. Dans la grande pyramide de Gizèh, on a trouvé un sarcophage qui est encore en place; dans la plus petite, la planche du cercueil du roi Mycerinus avec le nom de ce roi. Le témoignage d'Hérodote ne pouvait recevoir une confirmation plus éclatante, et il n'y avait pas lieu à chercher de nos jours une autre destination aux pyramides d'Égypte. C'étaient d'immenses tombeaux. Rien n'était plus dans le génie égyptien que d'élever de gigantesques monuments en l'honneur des morts. Les tombeaux des rois creusés dans la montagne, près de Thèbes, ces palais souterrains qui renferment plusieurs étages et une foule de chambres, sont des monuments funèbres aussi étonnants que les pyramides. Partout on a entassé en l'honneur des morts la pierre, la brique ou simplement la terre, selon le degré de civilisation des différents peuples. Les collines artificielles qui subsistent encore sur les rives de la Troade, dans les plaines de la Scandinavie ou la vallée du Mississipi, ont été élevées dans une intention funéraire. Plus tard, une reine de Carie construisit le premier mausolée, sépulture gigantesque renouvelée par les Romains. On voit encore aujourd'hui à Rome deux mausolées : celui d'Au-

guste sert d'arène, et celui d'Adrien est une forteresse. Enfin dans la même ville un particulier obscur, du nom de Cestius, donnait à son tombeau la forme d'une pyramide haute de cent vingt pieds. Tertres, mausolées, pyramides, c'est la même pensée, l'exécution seule varie d'après la nature des matériaux dont on dispose. C'est toujours une vaste masse élevée au dessus du sol en mémoire d'un mort, et je ne vois pas quelle autre origine on pourrait attribuer au singulier monument des environs de Tours, qui est connu sous le nom de Pile-Cinq-Mars. Les pyramides du Mexique n'ont donc nul rapport avec les pyramides funéraires de l'Égypte. Les premières portaient à leur sommet un temple auquel on montait par des degrés; elles n'en étaient, je pense, que l'immense soubassement, construit pour élever dans les airs le lieu où s'accomplissaient les sacrifices humains, et rendre visible à tout le peuple le terrible spectacle de cette immolation religieuse[1]. Le même effort gigantesque bâtissait une montagne en Égypte pour envelopper un sépulcre, et au Mexi-

[1] On a trouvé à la base de la grande pyramide de Cholula une salle contenant des idoles et quelques ossements, mais rien qui ressemblât à un sépulcre. M de Humboldt pense que ces ossements appartenaient à des prisonniers. Peut-être était-ce à des victimes. Le nom de *Chemin de la Mort*, resté à la route qui conduit aux pyramides de Teotihuacan, peut s'expliquer aussi par les sacrifices humains dont ces monuments étaient le théâtre.

que pour porter un autel[1]. Il en est donc pour les pyramides comme pour les hiéroglyphes. On trouve des pyramides et des hiéroglyphes à la fois en Égypte et au Mexique : voilà qui frappe l'imagination et porte à établir un rapport entre les deux civilisations, peut-être même à leur chercher une origine commune ; mais, en y regardant de plus près, il se trouve que ces traits de ressemblance ne sont qu'apparents, que là où l'on voulait rapprocher il faut distinguer, et qu'il y a diversité où l'on croyait qu'il y avait similitude. Très-souvent, quand on compare deux époques, deux civilisations, on arrive au même résultat : la ressemblance est à la surface, la différence est au fond.

Des deux petites pyramides qu'on voit aussi à Cholula, l'une porte les ruines d'une chapelle chrétienne ; l'autre, taillée à pic de tous côtés, a dû être un point fortifié. Ces deux pyramides ne sont que des taupinières : la plus haute n'a point la hardiesse des masses grandioses qui s'élèvent au bord du Nil ; mais de sa cime on voit le plus magnifique pano-

[1] Les pyramides mexicaines, qui sont en général *à degrés*, ressemblent davantage au monument de Babylone dans lequel on croit reconnaître la tour de Babel, et qui, d'après la description la plus récente, celle de M. Fresnel, se composait de « huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre. » *Nouveau Journal asiatique*, cinquième série, t. Ier, page 504.

rama de montagnes qui soit dans l'univers : la Femme-Blanche, la Pierre-Fumante, l'Orizaba, voilà pour le Mexique les véritables, les incomparables pyramides.

La grandeur de ce spectacle a inspiré de beaux vers à un poëte, à un vrai poëte, Heredia. Je vais essayer de traduire quelques-uns de ces vers d'une harmonie magnifique et douce comme le ciel qui les a vus naître. Dépouiller cette poésie de l'éclat de la langue espagnole, c'est, je le sens trop, dépouiller un paysage tropical des splendeurs de son soleil.

« C'était le soir ; une brise légère repliait ses ailes en silence, et moi je rêvais, couché sur l'herbe, parmi la verdure des arbres, tandis que le soleil plongeait son disque derrière l'Orizaba. La neige éternelle, comme fondue en une mer d'or, semblait tracer autour de lui un arc immense qui montait jusqu'au zénith ; on eût dit un étincelant portique du ciel... Puis cet éclat s'évanouit. La blanche lune et l'étoile solitaire de Vénus se montraient dans le ciel. Heure fortunée du crépuscule ! plus belle que la chaste nuit ou le jour brillant, combien ta paix est douce à mon âme !... La nuit descendit enfin ; l'azur léger du ciel devint de plus en plus foncé ; les mobiles ombres des nuées sereines qui volaient à travers l'espace, emportées par les ailes de la brise, passaient sur la plaine immense ; la neige limpide de l'Orizaba réfléchissait les calmes splendeurs de la lune, et à l'orient, comme des points dorés, scintillaient mille et mille étoiles. Oh ! je vous salue, fontaines de lumière dont s'illumine le voile de la nuit, vous êtes la poésie du firmament !

« A mesure que la lune s'abaissait radieuse vers l'occident, l'ombre du Popocatepetl s'étendait avec lenteur; on eût dit un gigantesque fantôme. L'arc ténébreux vint jusqu'à moi et me couvrit, et il alla toujours grandissant, jusqu'à ce qu'enfin toute la terre fût enveloppée de son ombre. Je tournai les yeux vers le majestueux volcan qui, voilé de transparentes vapeurs, dessinait ses immenses contours à l'occident, sur le ciel. Géant de l'Anahuac [1], comment le vol rapide des âges n'imprime-t-il aucune ride sur ton front de neige? Le temps court impétueux, amoncelant les années et les siècles, comme le vent du nord précipite devant lui la multitude des ondes; tu as vu bouillonner à tes pieds les peuples et les rois qui combattaient comme nous combattons, et appelaient leurs cités éternelles, et croyaient fatiguer la terre de leur gloire! Ils ont été! Il n'en reste pas même un souvenir. Et toi, seras-tu éternel? Peut-être un jour, arraché de ta base profonde, tu tomberas; ta grande ruine attristera l'Anahuac solitaire; de nouvelles générations s'élèveront, et, dans leur orgueil, nieront que tu aies été! »

L'auteur de ces vers était né à Caracas; une révolution l'amena enfant au Mexique. A la mort de son père, il alla vivre dans l'île de Cuba, où sa famille avait des biens; une autre révolution l'en chassa. Il voyagea dans les États-Unis et revint au Mexique, où il mourut, à trente-deux ans, dans la ville de Toluca. Heredia avait une âme ardente et rêveuse, pleine d'enthousiasme pour la liberté et d'horreur pour l'oppression; il traduisit tour à tour

[1] Ancien nom du plateau mexicain.

en vers espagnols Ossian, Byron et Béranger; mais ce qui l'inspirait surtout, c'était la patrie adoptive d'où il était exilé. A Toluca, qui appartient à la Terre-Froide du Mexique, il se sentait relégué dans une région glacée; il adressait des vers passionnés à sa chère Cuba, *mi suspirada Cuba*... dont il adorait le soleil... *yo ti amo sol*... mais dans laquelle il n'avait pas voulu vivre asservi. « Sous le ciel sans nuage de ma patrie, je n'ai pu consentir à ce que toute la nature fût noble et heureuse, excepté l'homme. »

Tels étaient les sentiments et telle fut la vie d'Heredia. Il y a quelques jours, à Mexico, M. Carpio, qui lui a été fort attaché, me racontait qu'étant allé visiter la tombe du poëte, il ne l'avait pas retrouvée. On lui apprit que, cinq ans s'étant écoulés, le terrain avait été vendu; ainsi la place même de la sépulture d'Heredia est déjà ignorée au Mexique. Puissent les lignes que je lui consacre ici commencer sa renommée en Europe !

CHAPITRE XXV

Fertilité du Mexique. — L'Orizaba. — *Las Cumbres*. — Un moulin. — Férocité des brigands. — Paysage admirable. — Bal dans un rancho. — Arrivée à Vera-Cruz.

31 mars.

Nous sommes sortis de Puebla à quatre heures du matin; nous avions une lettre du ministre de la guerre pour le commandant de cette ville, invitant celui-ci à nous donner une escorte. L'escorte a été promise avec la plus grande obligeance, mais n'a point paru, et nous sommes partis sans elle à quatre heures du matin. En toute chose, on retrouve la même subordination et la même exactitude.

A Aczatzinco, nous avons rencontré un propriétaire du pays qui allait du même côté que nous. Nous lui avons donné une place dans notre voiture et pris son escorte jusqu'à Saint-Augustin del Palmar, où nous coucherons. Il nous parle de la culture des terres que traverse la route. Le pays est sec, la rareté des cours d'eau est le seul inconvénient du Mexique; mais cette terre volcanique a

tant de vigueur, que dans quelques endroits le blé vient sans fumier et sans jachères. Il vient encore mieux là où il y a des irrigations. Tout le pays est fort dépeuplé par suite de la guerre et du choléra, qui a été terrible. Arrivés à Saint-Augustin del Palmar, nous nous promenons le soir en vue de l'Orizaba. Cette magnifique montagne, que nous avons eue en perspective presque durant tout notre voyage au Mexique, et que nous avions déjà aperçue sur mer vingt-quatre heures avant d'aborder, est comme un grand phare naturel que les yeux rencontrent toujours, qui semble élevé dans la région des astres, et dominer, ainsi qu'eux, les scènes changeantes de la terre. Aujourd'hui, de ce village, contemplé au coucher du soleil, l'Orizaba était particulièrement frappant. La cime de la montagne a pâli d'abord ; on eût dit un fantôme blanc qui allait se dissoudre dans les airs ; puis, au moment où le soleil descendait sous l'horizon, la neige du volcan a pris une teinte rosée. Le soleil n'était plus que là. Peu à peu sa lumière s'est retirée de ce dernier asile, et la gigantesque tête de la montagne s'est enfoncée dans la brume et la nuit.

Une cérémonie d'un caractère grave et touchant nous attendait à notre auberge : on a apporté le saint-sacrement à un mourant, sous un parasol, au

bruit lent et mesuré des tambours. La famille et les voisins étaient agenouillés près de la porte. Du silence recueilli de la foule on entendait sortir des prières murmurées et des soupirs. Nous n'avions nulle raison de ne pas nous agenouiller aussi avec ces parents désolés; d'ailleurs il n'eût pas été prudent de s'y refuser. Il y a un certain nombre d'années, on a tué au Mexique deux Anglais qui s'obstinaient à rester debout et deux mules qui ne se rangeaient point.

1er avril.

Nous nous sommes mis en route à quatre heures du matin. Le pays n'est devenu très-remarquable qu'en approchant de ce qu'on appelle *las Cumbres*. C'est l'endroit où l'on trouve la plaine au débouché des montagnes. La beauté de ce passage est célèbre et mérite de l'être. Une superbe route qui date du temps des Espagnols descend en zigzags hardis le long du flanc de la montagne. Une suite d'arêtes abruptes et noyées dans une vapeur bleuâtre se succèdent parallèlement; à chaque coude de la route, suspendue au-dessus de précipices que remplit une végétation touffue, on aperçoit un spectacle toujours différent et toujours pittoresque. Ce n'est pas le

Hills upon hills and alps on alps arise

du poëte anglais. Les dos des montagnes ne s'élèvent pas l'un derrière l'autre, mais s'abaissent graduellement devant vous, tandis qu'au contraire ceux qu'on vient de quitter se dressent à pic en arrière. On arrive ainsi, comme par une suite de degrés immenses, à un espace plus ouvert, où un ruisseau court à travers la verdure, et, après avoir beaucoup descendu, on se trouve comme dans une vallée des Alpes. C'est qu'on est encore à une assez grande hauteur, et bientôt commence une autre descente, aussi pittoresque au moins que la première. C'est une espèce de surprise que la nature a ménagée au voyageur, c'est comme une seconde édition encore perfectionnée d'un beau poëme, ou, si l'on veut, comme la seconde partie d'un morceau de musique dans laquelle un thème qui avait charmé est repris avec des variations heureuses. Ainsi encore à Rome, le jour de la Saint-Pierre, une seconde illumination, supérieure à celle qu'on admirait, remplace la décoration étincelante du dôme par une décoration plus merveilleuse. Je cherche des termes de comparaison dans les plus grands plaisirs de l'imagination et des yeux pour donner quelque idée de l'impression que produit ici le spectacle des beautés naturelles. Désespérant d'exprimer avec une plume ce que le pinceau seul pourrait rendre, je tâche,

puisque je ne puis faire voir les objets, de les faire sentir, ou au moins comprendre.

Une fois sortis des montagnes, la végétation devient de plus en plus tropicale; les bananiers reparaissent, et les aloès ne se montrent plus. Le bombax étale ses aigrettes de pourpre. On est au milieu des yuccas et des cactus. En même temps que la température est plus chaude, le paysage devient plus frais. Un cours d'eau limpide entretient la verdure à côté de la route poudreuse. Des *ranchos* plus propres s'élèvent parmi des jardins et des cultures bien soignées, et c'est à travers ce pays fertile et riant que nous arrivons à la ville d'Orizaba. Arrêtés à la porte par la douane, nous devons à ce retard le temps d'admirer un magnifique *seyba*. C'est un arbre à lait de la taille d'un noyer, dont le tronc monstrueux est couvert de saillies difformes.

Bientôt nous nous reposons sous le toit hospitalier de M. Saunier, Français établi à Orizaba, et qui reçoit les amis du docteur Goupilleau, avec qui il est lié, comme s'ils étaient les siens.

Singulier climat que celui du Mexique! Ce point n'offre plus rien de tropical que sa végétation. Partout on voit de l'eau, de la verdure. Le brouillard, que nous ne connaissions plus depuis deux mois, flotte sur les collines. Le pays semble humide;

il y a de la mousse sur les murs, et une pluie fine, une pluie de France ou d'Angleterre, commence à tomber.

M. Saunier a établi ici un moulin à eau qui moud le grain de toute cette partie du Mexique. Les grands établissements de ce genre que l'on construit aujourd'hui sont de véritables usines et ne ressemblent en rien à cette frêle maisonnette sur le bord d'un ruisseau, parmi les saules, près de laquelle tournent les aubes noires d'une roue revêtue de mousse où pendent les longues herbes du ruisseau. La petite chute d'eau, les prés qui l'entourent, les canards qui se baignent au-dessous, ont une poésie que les peintres hollandais ou M. Decamps savent rendre admirablement, et qu'on ne trouve pas dans les moulins-usines mus par la vapeur, comme ceux de Saint-Maur par exemple, ou même par un cours d'eau comme celui de M. Saunier à Orizaba. Son moulin est une grande maison très-proprement tenue, dans laquelle huit meules réduisent en farine, tous les jours, pendant les douze heures de travail, quarante-huit charges de blé pesant trois cent soixante livres chacune et représentant une valeur de 1,600 piastres. Tout cela n'est pas si pittoresque que le moulin à eau des paysagistes; mais la grande roue qui met la meule en mouvement est une roue

à auget qui utilise la soixante-dixième partie de la force fournie par la chute, et la roue pittoresque n'en utilise que la cinquantième partie. J'ai dit à M. Saunier que ces meules venaient de la Ferté-sous-Jouarre, et il s'est trouvé que j'avais raison. C'est qu'habitué à aller tous les ans à la campagne près de cette ville[1], je savais que la pierre meulière de la Ferté-sous-Jouarre est employée dans toutes les parties du monde.

Nous rencontrons ici une triste preuve de la férocité accidentelle des brigands mexicains. Assez débonnaires en général, ils ne le sont cependant pas toujours. M. Nieto, jeune naturaliste établi à Orizaba, où il a formé une très-belle collection d'insectes, se trouvait dans une diligence qui fut arrêtée. Personne ne fit résistance, et il descendit de voiture comme les autres sur l'injonction des voleurs. Deux de ses compagnons de route avaient mis pied à terre sans encombre, quand un des bandits, par un caprice homicide que rien ne provoquait, lui tira un coup de pistolet à bout portant. La balle est encore dans la poitrine de M. Nieto, et,

[1] Qu'on me pardonne de mentionner ce petit fait, mais je ne puis me défendre d'exprimer la joie que j'ai ressentie en trouvant au Mexique un souvenir qui m'est toujours bien cher, et que, depuis que ces lignes ont été écrites, la perte d'un ami, d'Adrien de Jussieu, m'a rendu bien douloureux.

bien qu'il ait guéri de la blessure, il a toujours grand'peine à respirer et à parler. Ces voleurs ont donc leur fantaisie de cruauté. L'un d'eux, condamné à mort, disait : « *Me gustaba sobre todo arrancar las tripas;* mon plus grand plaisir était d'arracher les entrailles. » C'était peut-être le descendant de quelque prêtre aztèque qui avait conservé les instincts du sacrificateur-bourreau. J'espère que celui-là au moins aura été exécuté; cependant je n'en voudrais pas jurer.

3 avril.

J'ai vu aujourd'hui le paysage qui m'a le plus frappé au Mexique et peut-être dans tous mes voyages : c'est un point de vue ravissant dont on jouit près d'Orizaba et qui s'appelle *Rincon-Grande*. Nous y sommes arrivés en traversant de grandes prairies où paissaient des vaches, et qui ressemblaient assez à un pâturage de la Normandie. Notre surprise n'en a été que plus vive quand, au bout de cette plaine, qui pourrait se trouver partout en Europe, nous avons découvert à nos pieds un ravin rempli de la plus luxuriante végétation, et au fond de ce ravin une cascade à laquelle on ne peut comparer aucune cascade européenne, parce que c'est une cascade des tropiques. La chute d'eau apparaît parmi des

lianes, de grands roseaux, des touffes de bananiers dont on voit d'en haut les panaches étoilés. Tout autour sont de beaux arbres dont le feuillage offre toutes les nuances, depuis le brun et l'orange jusqu'au vert le plus tendre. Des fleurs rouges courent à travers les rameaux : c'est ravissant et éblouissant.

Quand on est descendu dans cette catacombe de verdure, on peut suivre à droite ou à gauche l'eau qui bouillonne à l'endroit de la chute, et qui, à vingt pas au-dessous, glisse calme et verte sous un fourré de grands arbres. Entre leurs troncs croissent à profusion des fougères gigantesques au feuillage délicat, et une foule de plantes dont quelques-unes me sont connues, mais qui offrent ici des proportions inaccoutumées. Les troncs eux-mêmes et les rameaux des arbres sont couverts d'orchidées parasites qui viennent là par touffes comme le gui sur les chênes, et dont les fleurs présentent ces formes d'une élégance bizarre qu'on dirait un caprice magnifique de la végétation.

Assis sur une petite hauteur, je contemple à mes pieds les cimes fleuries des arbres à travers lesquelles monte vers moi le bruissement de la cascade. Un brouillard léger flotte sur la montagne, et sa présence rend plus singulière encore cette flore

méridionale. La température est chaude, et l'aspect du pays environnant donne un sentiment de fraîcheur. Cet ensemble extraordinaire est à la fois tropical et tempéré : c'est comme une Suisse mexicaine.

Après Orizaba, l'on continue à trouver une riche végétation jusqu'à ce qu'on arrive décidément à la Terre-Chaude. Ici, le sol est brûlé, et après la température fraîche et humide d'hier soir et de ce matin, nous nous trouvons dans une plaine brûlante.

Paso del Macho.

Noùs nous arrêtons ici vers trois heures en pleine zone torride. Pas un souffle d'air; un soleil ardent, de vastes plaines à l'extrémité desquelles nous voyons encore l'Orizaba. Il y a bien un bois près du *rancho*, mais on n'ose s'y aventurer parce qu'il est rempli de *garapates*, petits animaux qui ont la mauvaise habitude de laisser leur tête dans la plaie qu'ils font, ce qui cause une vive douleur. Nous voyons avec plaisir l'approche du soir annoncée par le vol tremblotant des perroquets qui regagnent les bois. La lune se lève, et nous songeons au bonheur de dormir dans le vestibule du *rancho* qui laisse passer l'air à travers ses parois à jour formées de roseaux.

Un fâcheux accident survient. Il y aura bal cette nuit dans le *rancho* en l'honneur de *Notre-Dame de los Dolores*. Ce bal est en même temps dédié à une belle qui s'appelle *Dolores*, association bien espagnole de la dévotion et de la galanterie. Impossible de dormir de toute la nuit dans le lieu où nous sommes. On consent à nous loger dans une autre habitation ; mais l'aspect des danseurs qui arrivent tous avec le *machete* [1] à la ceinture, n'a rien de très-rassurant pour nous et pour nos malles, qui sont sur la voiture remisée en plein air. Je propose de les transporter dans la cabane où nous devons coucher. Le docteur Goupilleau, qui connaît les gens du pays, n'est pas de cet avis : « Nous sommes à leur discrétion, dit-il ; il n'y a rien à faire que de montrer de la confiance. » Nous suivons le conseil du sage docteur, et nous allons nous coucher après avoir regardé quelque temps danser les Indiens. Leur danse est très-monotone ; c'est un petit trémoussement et un petit trépignement au son de la harpe, car la harpe est au Mexique ce qu'est la guitare en Espagne. Ce divertissement peu varié a duré toute la nuit. Grâce au ciel nos malles sont intactes. Le docteur dit qu'il n'en eût pas

[1] Grand couteau que portent les Indiens.

été ainsi dans l'intérieur ; mais nous approchons de la côte, et les Indiens de la côte sont plus honnêtes que ceux du haut pays. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne nous a rien pris.

Avant de nous éloigner, nous voyons les danseuses se retirer vers six heures du matin. Elles sont couronnées de fleurs. L'une d'elles a un beau peigne doré dans lequel elle a logé des cigares. C'est probablement un cadeau de son amoureux. Avant d'arriver au village où nous devons coucher, nous avons traversé un véritable désert semé de grandes masses volcaniques noires. C'est aujourd'hui dimanche ; dans le *rancho* où nous nous sommes arrêtés, le curé se balançait mollement sur un hamac, tandis que ses paroissiens jouaient autour de lui au *monte*. Le soir, un enfant de quatre ans tout nu s'est amusé à mettre le feu au *rancho*. Le petit drôle semblait trouver très-divertissant ce jeu sauvage. On dansait encore ici, mais à quelque distance. Après m'être promené longtemps au clair de lune sur une place que traversaient de temps en temps des Indiens enveloppés de leurs grands manteaux pour aller prendre leur part du bal, je me suis endormi aux sons des harpes mourants dans la nuit.

5 avril.

En approchant de Vera-Cruz, nous avons retrouvé la verdure. Après nous être perdus dans de grandes prairies, nous sommes arrivés à des bois touffus pleins de fleurs et d'oiseaux; mais, par une de ces alternatives qui au Mexique attendent à chaque pas le voyageur et l'empêchent d'éprouver jamais l'ennui de l'uniformité, en approchant de la mer, nous nous sommes engagés dans des sables parfaitement semblables aux déserts de la Nubie. La voiture, même débarrassée de nos personnes, a eu beaucoup de peine à franchir les dunes d'un sable fin et blanc qui nous masquaient Vera-Cruz. Parvenus sur leur sommet, la ville s'est montrée tout à coup sous son véritable aspect de cité fiévreuse et maudite, étalant sa longue ligne de murs surmontés de quelques clochers à travers des tourbillons de poussière, et cette fois toute semblable à une ville pestiférée de l'Orient. Heureusement pour nous, cette poussière embrasée, qui donnait à Vera-Cruz une physionomie si lugubre, était soulevée par un *norte*, lequel est une garantie contre la fièvre jaune. Nous avons béni aujourd'hui ce *norte* bienfaisant que nous avions tant redouté en mer quand nous venions de la Havane. L'effet en a été si puis-

sant, qu'il a fait presque froid le soir pendant les trois jours très-ennuyeux et toujours un peu longs qu'il nous a fallu passer dans la capitale de la fièvre jaune. Heureusement encore ce *norte* est tombé le jour où nous nous sommes embarqués sur le bateau à vapeur anglais qui nous ramène en Europe.

CHAPITRE XXVI

Départ pour l'Europe. — Vie à bord. — Renseignements sur le Mexique. — La pourpre des anciens. — Colonie française au Mexique. — La Jamaïque.

De Vera-Cruz à la Jamaïque.

Nous voilà donc en route pour Southampton et la France. C'est désormais l'affaire du bateau à vapeur. Nous n'avons plus à nous mêler de rien. Bien que j'aie encore dix-huit cents lieues à faire, il me semble que je suis arrivé.

Je trouve que la vie de bord est fort semblable à celle qu'on mène à terre, et particulièrement à la vie de château. Seulement on ne peut pas faire de promenade; mais le château se promène et nous

promène sur cette plaine immense dont l'aspect ne me lasse point, car j'y trouve une variété infinie d'aspects, grâce aux perpétuels changements de la lumière, du ciel et de l'Océan. Ce qu'on a le moins c'est le sentiment de l'immensité. L'horizon circulaire paraît très-rapproché. Il semble qu'on est porté par un plateau de verre bleu sur les bords duquel poserait un couvercle bleu.

Le matin, je quitte de bonne heure ma cabine pour voir lever le soleil. Je jouis de la fraîcheur de ces premières heures du jour. Après le déjeuner, je travaille jusque vers trois heures, puis je monte sur le pont et commence les visites du matin. Ces visites sont un tour d'Europe et même un tour du monde, car il y a à bord des voyageurs de toutes les nations : des Français, des Allemands, des Anglais, des Espagnols, des Mexicains et des Chiliens. Un grand nombre de ces voyageurs ont parcouru diverses contrées que leurs récits me font connaître. Puis vient le dîner. Le soir, représentation d'un spectacle toujours le même et toujours nouveau : coucher de soleil et clair de lune. Les femmes sont assises à une extrémité du pont : c'est le salon de conversation. A côté est la salle de concert. Les Allemands chantent en chœur avec cet ensemble et ce sentiment de l'harmonie qui est le pri-

vilége de leur nation. Au concert succède le bal. Deux belles Chiliennes apparaissent vers neuf heures, viennent danser la polka, et puis disparaissent jusqu'au lendemain soir. Pendant ce temps, on se promène de long en large sur le pont, exactement comme sur le boulevard des Italiens. Peu à peu les promeneurs se retirent, chacun rentre chez soi. Quelques-uns descendent pour jouer ; moi qui ne joue point, je demeure en possession du pont seul ou avec un compagnon de voyage. En général, je reste le dernier en tête-à-tête avec la lune. J'ai de la peine à finir ces belles journées que je ne trouve pas trop longues. J'aime l'uniformité, le repos de ce genre d'existence succédant à la diversité et à la fatigue de la vie de voyageur, et chaque soir, après un jour ainsi passé, je me dis que je suis à soixante-dix lieues plus près de la France, car nous ne faisons communément guère plus de trois lieues à l'heure, comme une médiocre diligence. Quand le vent est favorable, on déploie les voiles et on ménage le charbon. Si ce bâtiment anglais marchait comme le bâtiment américain qui m'a amené d'Europe à New-York, la durée de la traversée serait diminuée d'un tiers. Il a aussi un inconvénient : c'est d'appartenir à une compagnie qui, sur la ligne que nous suivons, a perdu six bateaux en huit

années. Deux ont péri sur les mêmes écueils. Enfin il est très-inférieur quant au comfortable et surtout à la nourriture. Nous n'avons point de conserves comme sur le *Humboldt*, nos bœufs et nos moutons sont un peu durs; quant au lait, une seule vache est censée en fournir pour cent personnes qui prennent du thé deux fois par jour. Je dois dire qu'on ne l'épargne point. Je ne sais quel procédé on emploie pour le fabriquer : je n'ai vu que l'extérieur du mécanisme. Comme nous considérions attentivement une manivelle qu'on faisait tourner, le capitaine s'est approché : « Que regardez-vous, messieurs? » a-t-il dit d'un air aimable. Le docteur Goupilleau a répondu avec un grand sang-froid : « Capitaine, nous regardons faire le lait. » Le capitaine s'est éloigné en fredonnant. Il fredonne toujours et a l'air très-satisfait. J'imagine qu'il fait avec nous d'assez bonnes affaires. Aussi, quand le docteur entend la petite chanson, il nous dit : « Le capitaine chante; nous aurons un mauvais déjeuner. »

Il y a deux cuisiniers, l'un Anglais, qui est chargé de la partie française de la cuisine, et un Français, qui fait la cuisine anglaise. Comme nous adressons quelques observations à celui-ci, il nous répond avec un aplomb tout français : « La cuisine

est très-mauvaise ici. Quand elle est bonne, c'est que nous nous trompons... » S'il en est ainsi, les erreurs sont rares.

Entouré de passagers dont plusieurs reviennent du Mexique après y avoir passé un plus ou moins grand nombre d'années, je continue pour ainsi dire à voyager dans ce pays. Chaque jour c'est une nouvelle anecdote qui achève de peindre la désorganisation universelle, l'absence de justice et de sécurité pour ceux qui l'habitent. Un négociant en joaillerie raconte qu'un jour on lui a vendu un bijou qui s'est trouvé être engagé. Il a déposé le prix; mais le juge a prétendu que le bijou valait davantage. Le joaillier a donné encore quinze piastres. Le juge a déclaré qu'elles ne pouvaient être rendues que quand le vendeur serait arrêté et châtié, et il les a gardées[1]. Ou bien c'est l'histoire du général Yanès, qui était en même temps l'aide de camp du président et l'agent des bandes de voleurs, les avertissant des envois d'argent faits par le gouvernement. Ceci n'est pas une supposition, car Yanès s'est empoisonné après sa condamnation, et le

[1] En même temps mes interlocuteurs me disent qu'il y a de très-honnêtes gens parmi les négociants mexicains. Avec ceux-ci on peut agir de confiance. Après l'échéance d'une lettre de change, on ne se presse pas d'en exiger la valeur; on donne du temps, et presque toujours on est payé.

docteur Goupilleau a été appelé près de lui dans cette circonstance. Tout cela est déjà du passé ; mais ce qui est très-actuel, c'est le dénûment du trésor. Un négociant respectable, établi à Vera-Cruz, m'atteste que la garnison ne reçoit plus de paye depuis un mois, et depuis huit jours plus de rations. On songe à donner les douanes à une compagnie. Triste aveu d'impuissance de la part du gouvernement ! Il paraît qu'elles rendraient par ce moyen 30 pour 100 de plus; mais il y a trop de personnes intéressées aux abus de l'administration pour en permettre le remède.

On parle aussi de la condition des Indiens du Mexique. Un ecclésiastique français, qui a été plusieurs années curé au Mexique, me donne à ce sujet de tristes renseignements sur l'oppression des Indiens. Les uns sont corvéables ; les autres sont exempts de corvées, mais accablés d'impôts. Le curé nous ayant quittés, M. ... me dit que les Indiens sont surtout pressurés par les prêtres, qui, outre le prix des noces et des baptêmes, leur font donner quelque chose à chaque fête, — et il y a beaucoup de fêtes dans un pays espagnol. Une jeune fille avait perdu sa mère et ne possédait qu'une jument qui lui était nécessaire pour gagner sa vie. Le curé a réclamé la jument, disant que la

mère de cette fille la lui avait donné *par confession*. Il avait déjà fait tout vendre pour payer l'enterrement. M. ... ajoute que, dans quelques endroits, les Indiens ont chassé ces indignes prêtres.

D'autres détails me sont donnés par un Français qui connaît bien les Indiens, car il vit dans l'intérieur du pays, n'ayant d'autre société européenne qu'un Irlandais qui habite dans le même village mexicain. M. Gay est de Toulouse. Le genre de vie qu'il mène n'a rien ôté à la cordialité et à l'urbanité de ses manières. Il me raconte comment un pharmacien de Toulouse a pu devenir un agriculteur de Pinota. Il lui restait à écouler en partie une pacotille qu'il allait vendant par le Mexique. On lui parla d'une foire à quelque distance, il s'y rendit. La foire terminée, il lui restait encore des marchandises. Il continua à marcher en avant. Arrivé sur une hauteur, il vit à ses pieds le village de Pinota dans une situation qui lui plut, et il lui sembla qu'il aurait plaisir à s'arrêter là et à y passer ses jours. Il s'y est établi en effet, et en est à sa seconde femme du pays. Il retourne en Europe voir sa sœur, et reviendra finir ses jours dans la patrie qu'il s'est choisie, où il a des chevaux, de la chasse, de l'aisance, et mène une vie qu'avec les mêmes ressources il ne lui serait pas possible de mener en

Europe. Il serait parfaitement heureux s'il pouvait décider quelques compatriotes à le suivre.

M. Gay me donne d'intéressants détails sur le coquillage des côtes mexicaines qui fournit une teinture semblable à la pourpre. Pour appliquer cette teinture, on entre dans la mer avec les fils ou la pièce d'étoffe qu'on veut colorer, on arrache les coquilles du rocher et on teint immédiatement. La couleur qui se montre d'abord est le vert; par l'exposition au soleil, le vert devient violet. M. Gay m'a donné un échantillon d'étoffe teinte par ce procédé. C'est bien la vraie pourpre des anciens, qui n'était point l'écarlate, mais un violet foncé, ainsi qu'on peut l'établir par plusieurs passages des écrivains de l'antiquité[1]. M. Gay a quelques connaissances en histoire naturelle et beaucoup d'intelligence. Il s'emploierait volontiers à des collections d'animaux et de plantes dans un pays où il n'y a guère d'autre Européen que lui.

Un établissement français plus considérable, que vient de visiter un des passagers et dont M. Levasseur m'avait beaucoup entretenu à Mexico, est la colonie de Ticaltepec, sur les bords de la Nutla, à une vingtaine de lieues de Vera-Cruz. Là, quatre

[1] Pindare parle des ailes de pourpre de la nuit. Homère donne fréquemment à la mer l'épithète de *purpurine;* c'est le *dark blue sea* de Byron

cents de nos compatriotes sont établis dans un pays sain et fertile, où ils cultivent la vanille, le café, le cacao, le sucre sans esclaves et le tabac. Je fume à bord des cigares qui proviennent de Ticaltepec, et, patriotisme à part, je les fume avec assez de plaisir. M. Levasseur, dans sa sollicitude pour cet établissement français, a demandé au gouvernement mexicain qu'on reliât Ticaltepec à Mexico par une route qui viendrait tomber à Jalapa; il pense que le gouvernement n'aurait qu'à faire les frais des matériaux et à payer les ingénieurs, et que les trois États intéressés par le voisinage au succès de l'entreprise y contribueraient pour le reste de la dépense. Il faudrait établir un entrepôt de tabac à Vera-Cruz. La régie achèterait une partie de ce tabac; ce serait une charge de retour pour les navires français qui vont au Mexique; ils prendraient aussi du sucre et d'autres produits. Il est impossible de ne pas partager cet intérêt de notre ministre à Mexico pour cette petite nationalité française qui, sans appui, se maintient isolée et lointaine, et dont la prospérité pourrait augmenter encore.

13 avril.

Aujourd'hui était la journée aux aventures. On a découvert les montagnes de la Jamaïque, on a vu

des cachalots lancer l'eau de la mer par leurs évents, un beau paille-en-queue blanc a voltigé longtemps au-dessus du bateau entre nous et le soleil; on a aperçu des vaisseaux : depuis plusieurs jours, nous n'en avions pas rencontré un seul. Cette solitude de la mer est triste et a fait admirer la résolution de Colomb s'avançant intrépidement dans ce désert, soutenu par une idée fausse qui devait produire une immense découverte. Le soir, nous sommes entrés dans la rade de Kingston, principale ville de la Jamaïque. C'est bien ainsi qu'on se figure une cité coloniale : de petites maisons de toutes couleurs parmi des bosquets de palmiers.

Nous descendons à terre vers la tombée de la nuit par une chaleur étouffante. La population noire est bruyante et peu respectueuse pour les Européens. Elle jouit assez brutalement de sa liberté. N'importe, j'ai un certain plaisir à voir marcher la tête haute ces nègres qui du moins ne craignent pas le fouet du planteur, et ces négresses qui vous regardent fièrement en passant près de vous. Ici la race noire est chez elle; les Européens sont rares. Un visage blanc semble faire tache.

La Jamaïque est une des îles où l'émancipation a le moins réussi. Les journaux anglais retentissent chaque jour des lamentations de ses habitants. Il

n'en a pas été de même dans toutes les colonies anglaises. A Maurice, la production a doublé après l'affranchissement des noirs. A Antigua, la prospérité des planteurs n'a pas été sensiblement troublée. Il paraît que dans les grandes îles, comme la Jamaïque, où il y a beaucoup de terre à cultiver, et où par conséquent la terre est à bon marché, on a plus de peine à faire travailler les noirs à la production du sucre. Ils aiment mieux acheter un petit champ et vivre de son produit. Je ne saurais les blâmer beaucoup de cette préférence, quelque désagréable qu'elle puisse être aux colons, car, à la place de ces noirs, je ferais certainement comme eux. De plus, l'état déplorable de la Jamaïque tient à deux autres causes peut-être, à la législation fondée sur le libre-échange, qui a privé les colonies anglaises de leurs prérogatives commerciales, et surtout à la mesure si inconséquente, mais nécessaire, à ce qu'il semble, qu'a prise le gouvernement de la Grande-Bretagne, et qui admet, sans avantage pour le sucre produit par le travail libre, le sucre produit par le travail esclave. Les habitants de la Jamaïque sont en droit de dire à l'Angleterre : Vous émancipez chez nous les esclaves, et vous donnez une prime contre nous aux pays qui en ont encore, pour payer votre sucre moins cher. Est-ce

justice? Soyez philanthropes jusqu'au bout, ou ne le soyez pas à nos dépens.

CHAPITRE XXVII

Conspiration contre Soulouque. — La croix du sud. — Révolution de l'Amérique méridionale. — Détails sur la Californie. — Les Açores. — Arrivée en Europe.

De la Jamaïque à Saint-Thomas.

Après nous être promenés aux environs de Kingston, nous nous sommes rembarqués vers trois heures. M. ..., cet abbé français qui a été curé au Mexique et qui l'a été aussi à Haïti, m'apprend que dans trois jours une tentative va avoir lieu pour détrôner Soulouque. Un *gentleman* mulâtre, avec qui j'ai déjeuné à Kingston, part ce soir pour aller prendre part à l'entreprise. J'avoue que je ne me sens nul intérêt pour Sa Majesté Impériale noire, pour son pouvoir grotesque et sanguinaire. On a choisi le jour du sacre, et l'on espère être aidé par le sentiment catholique, assez puissant chez les populations d'Haïti, Soulouque n'ayant pu trouver

pour le sacrer qu'un évêque non reconnu par le pape.

Nous avons ensuite longé les côtes montagneuses d'Haïti. Nous étions en vue de l'île le jour même où devait éclater le complot contre Soulouque. Il était assez piquant de se trouver dans le secret d'un événement qui s'accomplissait peut-être dans cette île que je voyais fuir devant mes yeux[1]. M. l'abbé... me parlait de ce pays qu'il a longtemps habité, où il a prêché contre Soulouque. Il me parlait aussi des Antilles françaises qu'il connaît également. Des planteurs qui viennent de la Martinique et de la Guadeloupe se sont mêlés à la conversation. Ils étaient naturellement peu favorables à l'émancipation; mais ils convenaient que, bien qu'accomplie de la manière la plus brusque et la plus téméraire, elle n'avait pas eu d'aussi mauvaises conséquences qu'on pouvait le craindre. Les nègres libres travaillent aux sucreries. Les îles ne sont pas ruinées. Il y a eu d'abord une grande baisse dans la production sucrière; mais cette baisse diminue chaque année. Chaque année le chiffre de la production s'élève. Après être tombé de soixante-dix mille boucauts à quinze mille, il est déjà remonté cette

[1] On sait que l'entreprise a échoué.

année à cinquante mille, et sans la sécheresse serait arrivé à soixante mille. Ainsi cette expérience, faite très-imprudemment et dans des conditions très-défavorables, n'a pas trop mal réussi. C'est un argument de plus contre la nécessité de l'esclavage Je le recueille ici de bouches qui ne sont pas suspectes.

En approchant de Saint-Thomas, nous avons suivi de près la côte de Porto-Rico, où le bâtiment a touché pour mettre plusieurs passagers à terre, entre autres une prima donna et quelques chanteurs italiens que nous avions pris à la Jamaïque. L'île nous a semblé admirable. La nuit, tandis que nous regardions monter les fusées qu'on tirait pour célébrer l'accouchement de la reine d'Espagne, j'ai reconnu dans le ciel la croix du sud. Cette constellation, qui annonce au navigateur les cieux inconnus pour nous de l'hémisphère austral, et que j'apercevais en Nubie à la même latitude dans le vieux continent, aujourd'hui comme alors me rappelait en mémoire les vers de Dante au commencement du *Purgatoire* : « Je vis ces quatre étoiles, » etc. Il n'est pas nécessaire, comme l'ont fait les commentateurs de la *Divine Comédie*, de voir là les quatre vertus théologales; Dante a pu connaître la croix du sud par les planisphères arabes.

Saint-Thomas, où nous avons passé deux jours pour faire notre provision de charbon, est une jolie petite ville qui a une rue pavée, ce qui est un avantage que ne possède pas, ce me semble, Kingston. La population noire y montre aussi un certain air de fierté, mais sans insolence. La ville est bâtie sur trois monticules et a une apparence chinoise. Les environs sont charmants. L'île appartient au Danemark ; mais, excepté la monnaie dont on se sert, les noms des rues et un chien danois, je n'ai rien vu qui me rappelât la Scandinavie parmi les cocotiers, les palmiers, les mangliers de Saint-Thomas. J'ai rencontré ici le général Florès, qui allait conquérir la république de l'Équateur. Ces États de l'Amérique du Sud, sauf le Chili, qui a bien eu sa petite révolution cet hiver, mais qui en somme continue à prospérer, sont tous livrés à des agitations et à des bouleversements continuels. Voilà Rosas qui se fait chasser de Buenos-Ayres. Un Français qui vient de Caracas m'apprend que les choses ne vont pas mieux dans l'État de la Nouvelle-Grenade. Il y a quelque temps, l'on a conspiré contre le président : il devait être frappé pendant un repas. En effet, au dessert les épées ont été tirées ; il s'est défendu et est parvenu à s'échapper. Depuis, on n'en a plus entendu parler; nul ne sait ce qu'il est devenu. On est tranquille

pour le moment à Caracas, capitale de l'État de Venezuela. C'est une agréable ville dans un charmant pays; là il s'est passé une chose assez singulière. Un *zambo*, c'est-à-dire un métis provenant du mélange du sang indien et du sang noir, nommé Paez, s'est trouvé le chef du parti aristocratique, et un homme appartenant à une ancienne famille du pays, Monagas, a chassé Paez; il gouverne maintenant au nom de la démocratie.

De Saint-Thomas aux Açores.

Comme Saint-Thomas est le point central des diverses lignes de bateaux à vapeur, à notre départ le bâtiment se trouve très au complet. Nous sommes maintenant, y compris l'équipage, environ deux cents personnes à bord. Vingt-trois enfants jouent sur le pont, où sont organisées des balançoires pour ces jeunes passagers. Le temps, qui avait été jusqu'ici merveilleusement beau, commence à se gâter un peu. La réunion des voyageurs est moins complète; beaucoup de dames ne paraissent plus. Cela est triste sans doute; mais le jour où tout le monde se porte bien, on ne sait comment trouver de la place à table, comment se faire servir et comment dîner. Nous avons eu à Saint-Thomas une irruption de Californiens venus par le bateau de Panama. Je

les interroge sur cette cité naissante, ce monde primitif qui sort du chaos, sur cette ville de San-Francisco, qui n'existait pas il y a quatre ans, et qui est maintenant une cité de cinquante mille âmes, dont l'aspect est semblable à toutes les cités de l'Union. On me donne de curieux détails sur le *comité de surveillance*, sur ce pouvoir qui s'est formé comme naturellement et fait régner la justice dans une ville où les magistrats n'étaient ni assez purs ni assez forts pour l'établir. Les premiers négociants de la ville se sont, de par la nécessité, constitués en tribunal ; ils ont fait arrêter les criminels, leur ont donné un avocat pour les défendre, un jury pour les juger ; puis on a attaché une corde à un balcon, les membres du tribunal de surveillance ont paru sur le balcon, chacun a touché la corde pour prendre la responsabilité du fait, et on a pendu les condamnés. Ce procédé judiciaire peut sembler dangereux, et chez nous le serait, je crois, beaucoup. J'ai demandé, non à des Américains, qui auraient été suspects de partialité pour cette procédure américaine, mais à des Allemands, à des Français qui venaient de San-Francisco : — Y a-t-il eu quelque condamnation qui ne fût pas évidemment juste ? — Aucune. — Les membres du comité de surveillance n'ont-ils pas cherché à profiter de l'autorité dont ils

étaient investis pour satisfaire des haines particulières, au moins pour se donner une importance politique et servir des intérêts de parti? — Jamais, c'eût été impossible. Le jour où leur action n'a plus été rigoureusement nécessaire, ils se sont séparés en déclarant que, si les circonstances l'exigeaient, ils se réuniraient de nouveau. — Telles sont les réponses qui m'ont constamment été faites. Je craindrais que partout ailleurs que chez des Anglo-Saxons une semblable expérience ne réussît pas. Je ne conseillerais point, par exemple, à des Français de la tenter.

Tout le monde, en Europe, a les yeux tournés vers la Californie, vers cet Eldorado rêvé par les *conquistadores* du seizième siècle, qui leur échappa toujours comme en punition de leur cruauté, et devait se révéler, en 1848, à un officier de la garde suisse de Charles X; mais on ne sait pas en général l'histoire de ce pays dont on parle tant. J'en dirai quelques mots.

Cortez toucha la côte de Californie, où un de ses lieutenants avait abordé le premier. Le golfe de Californie s'est appelé d'abord mer de Cortez; mais le navigateur espagnol ne fonda aucun établissement dans ce pays, qui, chose curieuse, devait être conquis par des jésuites. Après s'être fait autoriser

à cette conquête par le gouvernement de Mexico, les pères se mirent à l'œuvre. Le père Salvatierra débarqua sur la côte avec cinq hommes et leur caporal, éleva un mur autour d'une chapelle où il avait placé l'image de Notre-Dame de Lorette, et défendit contre les Indiens ce petit fort, qui fut plus tard la capitale de la basse Californie. De leur côté, des franciscains plantèrent une croix dans la Californie supérieure, au fond d'une rade magnifique, qu'ils appelèrent San-Francisco; les apôtres de la pauvreté marquaient, sans le savoir, la place de la ville de l'or.

L'histoire du gouvernement de la Californie par les missions est une admirable histoire. Résistant aux Indiens par les armes et pansant leurs blessés après le combat, les nourrissant, les instruisant, les gouvernant comme des enfants, défrichant le pays; agriculteurs, architectes, artisans, bâtissant des églises, des maisons, des moulins, jetant des ponts, creusant des canaux, les jésuites montrèrent, là comme ailleurs, cette possibilité de tout faire, qui est le propre de leur institut. L'indépendance du Mexique et les révolutions qui la suivirent, en désorganisant les missions, avaient plongé la Californie dans la plus irremédiable anarchie. Au milieu du désordre, les aventuriers des États-Unis, venus

par les cimes de la Sierra-Nevada, regardées longtemps comme infranchissables, commencèrent à jouer un rôle en appuyant quelqu'une des factions indigènes qui divisaient le pays. Ils trouvèrent un point d'appui dans le capitaine Sutter, qui, après la révolution de juillet, était allé bâtir un fort et fonder une espèce de principauté indépendante dans la vallée du Sacramento. Bientôt ils se soulevèrent contre la faible autorité du gouvernement mexicain, et proclamèrent leur indépendance en arborant un pavillon où l'on voyait un ours et une étoile. Enfin arriva la guerre du Mexique, et un parti d'Américains, composé de douze dragons sur des chevaux éreintés, de cinquante hommes montés sur des mulets et de cinquante fantassins, attaqua les troupes mexicaines; puis les Américains, aidés d'un renfort arrivé par mer et d'Espagnols mécontents, parvinrent à mettre en ligne cinq cents hommes qui opérèrent la conquête de la Californie. Elle avait déjà été une fois conquise par une armée cent fois moins nombreuse, les cinq hommes du jésuite Salvatierra.

Ce même capitaine suisse Sutter, qui avait joué un rôle dans ces événements, était appelé à prendre une initiative bien autrement importante : celle de l'exploitation de l'or de la Californie. Un jour,

comme il faisait la sieste, un de ses amis, nommé Markham, entra chez lui tout éperdu. La première pensée de Sutter fut qu'une attaque se préparait, et il sauta sur sa carabine; mais Markham le détrompa en jetant sur la table une poignée de pépites d'or qu'il venait de découvrir. Ayant vu quelques cailloux briller au soleil, il ne s'était pas donné d'abord la peine de se baisser pour les prendre; puis il en avait ramassé un avec distraction et avait reconnu de l'*or;* il s'était rapidement assuré que le précieux métal abondait dans les environs. Le capitaine Sutter organisa les premiers lavages. Bientôt tout se précipita vers la Californie. Aujourd'hui on dit que Sutter, à la suite de spéculations malheureuses, est entièrement ruiné. Les chercheurs d'or lui ont fait une pension qu'ils lui doivent bien.

Un Français qui revient de la Californie nous montre des échantillons du précieux minerai. La récolte aurifère, loin d'être à la veille de s'épuiser, comme on l'a quelquefois annoncé, donne au contraire les espérances les plus fondées d'un accroissement indéfini. Les gisements d'or s'étendent à une grande distance. Chaque jour on en découvre de nouveaux. On a commencé par s'adresser surtout au sable des rivières, qui offrait le minerai

dans l'état où il est le plus facile de le recueillir et de le dégager; mais ce sable ne contient de l'or que parce qu'il provient des montagnes d'où les eaux l'ont entraîné. Ces montagnes sont les vraies mines à exploiter.

A mesure que nous nous avançons, le ciel est moins constamment pur, et l'Océan remplace sa constante sérénité par des accès passagers de mauvaise humeur, puis reprend son calme et son sourire accoutumés. Nous sommes sur la limite de la mer enchantée des Antilles et de la mer sauvage de l'Europe. Une autre circonstance assombrit un peu les fronts des passagers : les vivres diminuent chaque jour. En allant visiter le garde-manger vivant du navire, je vois avec une certaine inquiétude décroître le nombre des moutons, des porcs, des poulets. Les bœufs ont disparu, et nous sommes menacés d'être réduits à la viande salée pour les dix ou douze jours qui nous restent à passer en mer. Si le temps est beau, nous toucherons aux Açores pour nous ravitailler. Chacun désire vivement qu'il en soit ainsi.

25 avril, les Açores.

Enfin nous découvrons les Açores. Outre l'intérêt tout prosaïque qui me faisait désirer de les aper-

cevoir, leur vue, après plusieurs jours de navigation sur une mer sans îles, réjouit l'âme et les yeux. Elles se présentent de la manière la plus gracieuse, annoncées par le Pic, beaucoup plus élevé que le Vésuve, mais qui lui ressemble. En approchant, l'illusion augmente, et c'est la baie de Naples que je crois contempler. Je n'ai jamais rien vu qui la rappelle davantage. L'île de Caprée seule est absente; mais le Pic à notre droite, à notre gauche une île assez semblable à Ischia, en face une ligne qui s'allonge comme Procida, une autre qui s'abaisse comme le Pausilippe, rendent la comparaison de plus en plus exacte. Seulement, en approchant de Fayal, on s'aperçoit que les collines très-vertes et très-fertiles sont presque entièrement dépouillées d'arbres.

Nous nous arrêtons en face de la ville de Fayal. Ses maisons blanches bordent la mer; les églises sont blanches aussi; les portes et les fenêtres, encadrées d'une pierre noire, ont un aspect particulier que je n'ai vu qu'ici. Le capitaine a déclaré qu'on ne descendrait point à terre; quelques passagers n'en risquent pas moins une promenade furtive. Pendant ce temps, le bâtiment est entouré de barques remplies d'oranges, de petits paniers à la mode du pays, de fleurs artificielles en plumes;

mais ce que l'on voit venir à bord avec encore plus de plaisir, ce sont des quadrupèdes et des volatiles qui nous rassurent tous sur l'avenir de nos dîners.

Bientôt on repart, cette fois décidément pour l'Europe. Nous sommes déjà dans l'ancien monde, car les Açores appartiennent à l'Afrique.

Les Açores, découvertes avant l'Amérique, formaient comme l'avant-poste des régions ignorées vers lesquelles s'élançaient les imaginations du quinzième siècle. On disait qu'on y avait vu échouer des arbres inconnus et même des cadavres, qu'on avait aperçu des canots passer à quelque distance, poussés par les courants. On racontait que, dans l'île de Cuervo, la plus occidentale des Açores, on avait trouvé la statue gigantesque d'un cavalier dont la main s'étendait vers l'ouest et semblait diriger de ce côté l'audace des navigateurs. C'était alors le seuil du monde inconnu. Les uns placèrent de ce côté les îles Fortunées des anciens, les autres l'île flottante de Saint-Brandan. Les Espagnols qui y abordèrent au quatorzième siècle croyaient y trouver une mer enveloppée de ténèbres, aux confins de l'univers. Aujourd'hui les Açores sont comme le terme de notre traversée d'Amérique. Il nous semble en les touchant nous sentir déjà en Europe.

Ces limites des anciens voyages sont presque pour nous les frontières de la patrie. En effet, à peine a-t-on passé les Açores, que la mer prend décidément l'aspect sévère de l'Océan européen. D'autre part, elle s'anime, on rencontre plus de navires. Quelques jours encore, et l'Atlantique sera franchi. La température perd tout à fait ce qu'elle avait conservé de la douceur des tropiques.

Un seul incident a rompu la monotonie de nos dernières journées de bord, et cet incident était triste. Un vieil agent de la compagnie que nous avions pris à Saint-Thomas est mort subitement dans sa cabine. Quelques passagers ont entendu le vieillard pousser un cri d'angoisse et comme de désespoir; on est entré, et on l'a trouvé expiré sur son lit. Cette mort solitaire pourrait bien être le lot de ceux qui courent le monde. Une telle perspective n'a rien de riant. Je n'aimerais pas à mourir ainsi, d'autant plus que les funérailles n'ont point eu la solennité que j'attendais. On n'a point apporté le corps sur le pont. Après quelques prières prononcées dans une des chambres du bâtiment, on a jeté sans aucun appareil le cadavre dans la mer par une ouverture pratiquée sur le flanc du navire, et qui sert à vider les cuvettes. Il était enveloppé dans un pavillon; mais, pour ne rien perdre, on a retiré le

pavillon avec une corde. Telle a été le dernier événement de la traversée.

Au bout de quelques jours, nous sommes arrivés à Southampton, et le surlendemain, 10 mai, j'étais à Paris, prêt à ouvrir mon cours au Collége de France, comme je l'avais annoncé de Vera-Cruz avant de partir pour Mexico.

FIN.

RIQUE.

té le dernier événe-

ous sommes arrivés
ain, 10 mai, j'étais
urs au Collége de
ncé de Vera-Cruz

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE I. — Collection d'oiseaux. — Wilson et Audubon. — Collection de crânes. — La Monnaie de Philadelphie. — Un manufacturier américain. 1

CHAPITRE II. — Un sermon terrible. — Pénitencier. — Écoles. — Collége Girard. — Jenny Lind. — Baltimore. 15

CHAPITRE III. — Washington-City. — Le Capitole. — Une séance du sénat. — M. Houston. 43

CHAPITRE IV. — Kossuth, diminution de sa popularité. — Courtoisie d'un sénateur. — M. Cass. — M. Douglas. — Les partis aux États-Unis. — Histoire de la constitution. — Les divers présidents. — Dangers de l'esprit de conquête. — Avertissement de Channing. 52

CHAPITRE V. — Établissements scientifiques. — Institut de Smithson. — Architecture américaine. — M. Henry. — Mon père, inventeur du télégraphe électrique. — *Patent-Office*. — Observatoire. — M. Maury. — M. Bache. — Dîner avec Kossuth chez le président. 78

Chapitre VI. — De Washington à Charleston. — Nouveaux reproches à l'incurie américaine. — Le Coton. — Vente d'esclaves. — Un planteur humain. 102
Chapitre VII. — Navigation sur l'Alabama. — Mobile. — Un acteur et un *clergyman*. 118
Chapitre VIII. — La Nouvelle-Orléans. — Aspect. — Visite à une sucrerie. — L'esclavage. — Liberia. 130
Chapitre IX. — Un bal à la Nouvelle-Orléans. — M. Riddell. — Antiquités égyptiennes. — M. Gliddon. — Alphabet chéroqué. — Delta du Missisipi. 153
Chapitre X. — Aspect de la Havane. — Charme du climat. — La fièvre jaune. — Établissements utiles. 168
Chapitre XI. — Une villa sous les tropiques. — Colomb à Cuba. — Vallée de l'Youmouri. — Une première représentation à Matanzas. — Antipathie des créoles pour l'Espagne. — Sucrerie. — Condition des esclaves. — La canne et la betterave. 187
Chapitre XII. — Culture du tabac, son histoire. — Mécontentement de la population de Cuba. — Mauvais gouvernement de la métropole. — Projets des États-Unis sur Cuba. — Départ pour le Mexique. 206
Chapitre XIII. — Traversée de la Havane à Vera-Cruz. — Vera-Cruz. — Départ pour Mexico. — Les bandits. — Le mardi-gras dans un rancho. — Arrivée à Mexico. 226
Chapitre XIV. — Aspect de Mexico. — Population indigène. — L'empereur Iturbide. — Promenade publique et brigands. — Un coucher de soleil. 245
Chapitre XV. — L'isle de J.-J. Rousseau. — L'Alameda. — Mœurs aztèques. — Monument astronomique. — La cathédrale. 260
Chapitre XVI. — Les couvents. — Concert. — Combat d'un ours et d'un taureau. — Mœurs mexicaines. — Éducation des femmes. — Un collége. — L'école de dessin. — Les Chambres. — Le gouvernement. 272
Chapitre XVII. — Musée des antiquités mexicaines, types divers, affreux colosses. — Hiéroglyphes du Mexique comparés à ceux de l'Égypte. 287
Chapitre XVIII. — Langues mexicaines. — Un professeur descen-

dant de Montezuma. — Ressemblance de l'othomi et du chinois. — Origine asiatique des Mexicains. 298

Chapitre XIX. — La barbarie dans la civilisation. — État du Mexique à l'arrivée des Espagnols. — Leur littérature. — Le roi Nazahualcoyotl et notre poëte Villon. — Agriculture des Aztèques. — Conquête de Cortez. — Guerre de l'indépendance. 306

Chapitre XX. — Chapoultépec. — Campagne de l'armée des États-Unis. — Notre-Dame de Guadalupe. — Légende. — Église et chapelles. 321

Chapitre XXI. — Mines d'argent. — Procédés d'extraction. — La compagnie anglaise de Real del Monte. — Haciendas. 327

Chapitre XXII. — Littérature moderne du Mexique : théologie, poésie, roman, satire. — La communication des deux mers. — Capitale future du monde. 339

Chapitre XXIII. — Départ, histoires de voleurs. — Puebla, anecdotes sur la dernière guerre. — Sang-froid d'un Anglais. — Types des diverses races mexicaines. — Églises et couvent de Puebla. 354

Chapitre XXIV. — Les Pyramides de Cholula. — Les pyramides mexicaines et les pyramides égyptiennes. — Le poëte Heredia. 371

Chapitre XXV. — Fertilité du Mexique. — L'Orizaba. — *Las Cumbres*. — Un moulin. — Férocité des brigands. — Paysage admirable. — Bal dans un rancho. — Arrivée à Vera-Cruz. 384

Chapitre XXVI. — Départ pour l'Europe. — Vie à bord. — Renseignements sur le Mexique. — La pourpre des anciens. — Colonie française au Mexique. — La Jamaïque. 397

Chapitre XXVII. — Conspiration contre Soulouque. — La croix du sud. — Révolution de l'Amérique méridionale. — Détails sur la Californie. — Les Açores. — Arrivée en Europe. 408

Lagny. — Imp. Varigault.

